

AD AU  
IÓN GE

SERVO

DE VOS

C. 1

BX1756

.C32

S4

c. 1

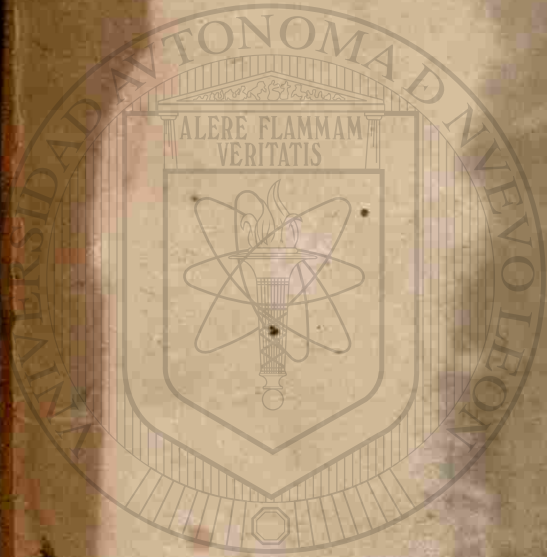
José A



1080042251

8#46#90

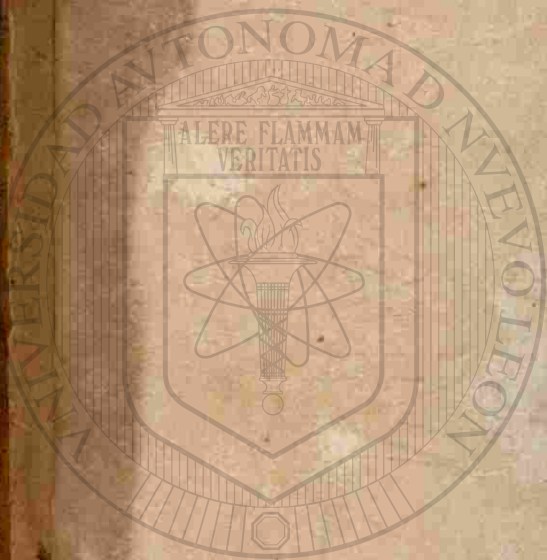
252



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

# SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

## DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME SECOND.



GENÈVE  
Capilla Americana

Biblioteca Universitaria

A. DE CHATEAUVIEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

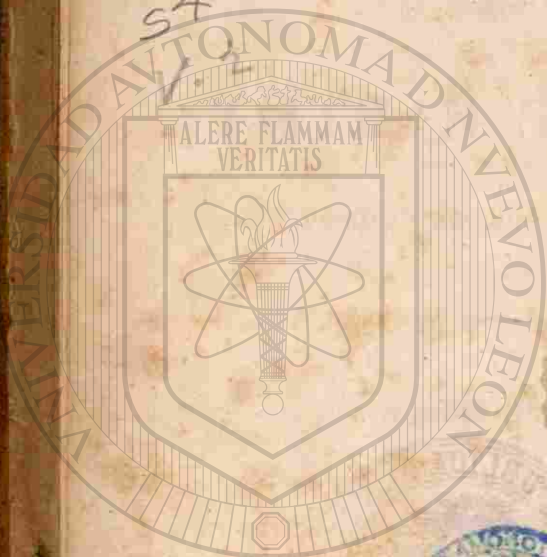
Place du Molard.

53539

1835

38093

BX1756  
C32  
SA



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

# SERMON

SUR LA

## DÉVOTION A MARIE,

POUR LA FÊTE

DE LA PURIFICATION DE LA Ste VIERGE,

ET LA

PRÉSENTATION DE NOTRE SEIGNEUR AU TEMPLE.

*Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (Luc, II, 22.)

SIRE,

L'ÉGLISE célèbre à la fois, en ce jour, le mystère de la présentation de Jésus-Christ dans le temple, et celui de la Purification de Marie. Elle se plaît, dans ses plus touchantes solennités, à réunir ainsi le Fils et la Mère, afin que nous apprenions à ne les pas séparer dans notre amour; et qu'après le culte suprême d'adoration dû à notre divin Rédempteur, rien ne nous soit plus cher et plus sacré que le culte de vénération et d'honneur dû à la Reine des vierges. Entrons donc dans les vœux de cette Eglise sainte que

l'Esprit de Dieu conduit; et puisque, d'après l'antique usage établi par la piété de nos pères, nous commençons cette carrière d'instructions chrétiennes, en un jour si glorieux à Marie, commençons-la en publiant ses louanges, et proclamant ses titres aux respects et aux hommages que lui rend tout le monde catholique.

Je n'ignore point que dans ce siècle d'impiété et d'orgueil, il se trouve, jusque parmi ceux qui se disent fidèles, des esprits superbes et aveugles, qui renvoient avec dédain la dévotion, dont la Mère de Dieu est l'objet, au peuple ignorant et crédule. C'est pour cela même que je me sens obligé d'en prendre hautement la défense, devant une assemblée si auguste et si éclairée, et de faire voir qu'il n'y a point de dévotion plus solide, plus conforme aux principes du christianisme, et plus digne des âmes grandes et élevées.

Ce n'est pas aux ennemis de la religion que je m'adresse aujourd'hui, mes Frères; ceux qui blasphèment Jésus-Christ auraient trop de peine à comprendre le devoir d'honorer sa Mère. Je m'adresse aux disciples de l'Évangile, aux enfans de l'Église qui savent adorer et croire; et s'il en est parmi eux qui, éblouis par les sophismes de quelques censeurs téméraires, aient conçu d'injustes préventions contre le culte que nous rendons à Marie, j'espère les désabuser par ce discours et les convaincre qu'ils ne peuvent avoir trop de vénération ni trop de zèle pour un culte si saint: pourquoi? parce que c'est un culte que les autorités les plus imposantes et les plus sacrées, aux yeux de la foi, les obligent de respecter, premier point; parce que c'est un culte que les motifs les plus pressans et les plus graves, aux yeux de la raison même, leur font une loi de pratiquer, second point. Tel est le sujet que j'entreprends de développer, sujet qui se lie à tout ce qu'il y a de grand et de touchant dans la religion, et qui ne peut qu'intéres-

ser vivement les cœurs sensibles et les âmes chrétiennes.

O Vierge, qui êtes la mère des enfans de Dieu, la reine du ciel, la protectrice de ce royaume et du trône de saint Louis, qu'il est doux, qu'il est honorable pour moi d'avoir à célébrer vos grandeurs en présence d'un monarque si renommé pour sa sagesse, si chéri pour sa clémence, si redoutable à ses ennemis par la puissance de ses armes victorieuses, et que nous voyons mettre sa gloire, moins encore dans tous les prodiges qui immortaliseront son règne, que dans son inviolable attachement au Dieu de ses pères, et dans la piété dont il fait profession envers vous! Ses exemples parlent plus haut que nos discours; ils suppléent à notre faiblesse; notre voix, renfermée dans une étroite enceinte, ne peut être entendue que d'un petit nombre d'auditeurs; mais les actions d'un si grand prince, exposées à tous les regards, sont des leçons de foi et de religion données à l'univers. —  
*Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Pourquoi, nous disent des censeurs chagrins, ces honneurs extraordinaires prodigués partout à Marie? notre zèle pour sa gloire ne doit-il connaître ni mesure, ni bornes? Révérons-la, sans doute, pour les privilèges singuliers qu'elle a reçus, et pour les vertus admirables qu'elle a pratiquées. Mais est-il nécessaire que les temples retentissent continuellement de ses louanges, que l'encens y fume sans cesse devant ses images, et que son nom soit mêlé à toutes nos prières? N'y a-t-il ni abus, ni excès à craindre dans toutes ces dévotions populaires, si multipliées de nos jours? au lieu de les encourager du haut de ces chaires, ne ferions-nous pas mieux d'imiter la réserve et la circonspection si remarquables dans les livres saints, où il est, dit-on, si peu parlé de cette Vierge; la retenue des apôtres qui paraissent, dit-on encore, avoir gardé le silence sur elle dans leur pré-

dication; la sagesse de l'Eglise primitive et des anciens Pères, qu'on nous assure avoir été si sobres à la louer et à lui décerner des hommages publics, de peur que le peuple chrétien, nouvellement revenu des erreurs du paganisme, n'attribuât, par un reste de superstition, la divinité à la mère du Dieu fait homme?

C'est ainsi qu'on prétend nous opposer, mes Frères, l'autorité des divines Ecritures, celle des premiers prédicateurs de l'Evangile, des beaux siècles de l'Eglise, et des saints docteurs qui en furent l'ornement et la lumière. Mais loin de convenir que ces autorités si vénérables et si sacrées nous soient contraires, nous les invoquons nous-mêmes, et nous allons les produire avec confiance, pour prouver que l'esprit qui inspira les prophètes et les apôtres, qui anima l'Eglise dès sa naissance, et qui conduisit la plume de ses plus sages et de ses plus savans docteurs, est le même qui lui inspire encore aujourd'hui ce religieux respect, cette tendre piété envers Marie, qu'on voudrait nous reprocher comme une faiblesse.

Mais d'abord, comment ose-t-on avancer que les divins livres parlent peu de cette bienheureuse Vierge? Saint Bernard les connaissait donc mal, lui qui les croyait remplis de ses louanges; lui qui voyait Marie et dans les promesses faites aux patriarches, et dans les oracles des prophètes, et dans une foule de symboles mystérieux et de prodiges qui la figuraient: *Maria patribus cœlitus reposita... mysticis præfigurata miraculis... oraculis prænuntiata prophetis* (1); lui qui disait avec tant d'assurance: Lisez, approfondissez les saintes Ecritures, et, comme moi, vous y trouverez partout Marie: *Scrutare scripturas, et proba quæ dico* (2). Et en effet, mes Frères, ouvrons le plus ancien de ces livres sacrés, celui où sont racontées les merveilles de la création,

(1) S. Bern. Serm. infrà oct. Assumpt.

(2) Hom. 2, sup. *Missus est*, de laud. Mar.

et, avec l'origine du monde, celle de l'homme et de la religion; qu'y trouvons-nous dès la première page? La chute fatale des auteurs du genre humain séduits par l'antique serpent; et aussitôt après, cette grande et solennelle promesse d'un futur réparateur, qui a fait pendant quatre mille ans toute la consolation et toute l'espérance de la malheureuse postérité d'Adam. Or, remarquez-le bien, en quels termes cette divine promesse est-elle conçue? Marie y est-elle oubliée? Ecoutez, je vous prie: Le Seigneur dit au serpent: *Ait Dominus Deus ad serpentem* (1): Parce que tu as fait cette chose, *Quia fecisti hoc* (2), et que par une femme tu as introduit le péché sur la terre, je te susciterai pour ennemie une femme: *Inimicitias ponam inter te et mulierem* (3); elle mettra au monde un fils qui sera la terreur de ta race, et le destructeur de ton empire: *Inter semen tuum et semen illius* (4); et c'est elle enfin qui, te désarmant de tout venin, t'écrasera la tête: *Ipsa* (5) *conteret caput tuum* (6). Voilà donc, mes Frères, dans le premier de tous les oracles, sorti de la bouche de Dieu même, dans celui qui est le fondement de toute la religion, et dont les autres prophéties ne seront plus que le développement, Marie annoncée et solennellement promise à l'univers avec Jésus-Christ: *Mulierem... et semen illius*. Elle paraît avec lui, en tête

(1) Gen. III, 14.

(2) Gen. III, 14.

(3) Gen. III, 15.

(4) Gen. III, 15.

(5) Le texte hébreu, celui des Septante, et les plus anciennes versions portent *ipse*, au lieu de *ipsa*, leçon de la Vulgate, suivie par la plupart des Pères latins, et adoptée par l'Eglise. *Ipsa* se rapporterait à *semen*, qui en hébreu est un nom masculin. *Ipsa* se rapporte à *mulier*. La différence tient, en hébreu comme en latin, à une seule lettre. Quelle que soit celle des deux leçons qu'on préfère, le sens au fond sera toujours le même: car on convient que Jésus-Christ est le véritable vainqueur du serpent, et que Marie n'écrase la tête de celui-ci, qu'en mettant le premier au monde.

(6) Gen. III, 15.



du livre des révélations divines : *In capite libri scriptum est de me* (1); et peinte des traits les plus touchans et les plus augustes, comme la mère du Libérateur à venir, et comme une reine victorieuse qui doit fouler à ses pieds toutes les puissances de l'enfer, elle est montrée, quarante siècles d'avance, à l'attente et aux désirs, et par là même à la vénération et à l'amour du genre humain.

Entendez maintenant Isaïe prédisant de plus près le grand événement auquel est attaché le salut du monde. Que voit ce prophète? quel est ce prodige qui le frappe d'étonnement, et sur lequel il appelle toute l'attention de la maison de David : *Audite ergo, domus David* (2)? ce signe que Dieu doit donner lui-même à son peuple, et où doit éclater toute sa puissance : *Dabit Dominus ipse vobis signum* (3)? Ce signe, ce prodige, mes Frères, c'est Marie, Marie et sa virginité féconde, Marie et sa maternité divine. Ecoutez, ô maison de David.... Le Seigneur te donnera lui-même un signe : Voilà qu'une Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous; elle sera vierge et mère d'un Dieu : *Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (4).

Toutes les prophéties sont pleines de magnifiques images sous lesquelles l'Esprit-Saint nous représente Marie. Elle est ce rejeton précieux de la tige de Jésus, d'où naît, comme une divine fleur, le Messie : *Flos de radice ejus ascendet* (5); cette terre de bénédiction sur laquelle tombe la rosée du ciel, et où germe le Sauveur : *Terra.... germinet salvatorem* (6); elle est la chaste et unique épouse, objet de l'ineffable amour de son Dieu : *Soror mea sponsa* (7);

(1) Ps. xxxix, 8.—Hebr. x, 7.

(2) Isa. vii, 13.

(3) Isa. vii, 14.

(4) Isa. vii, 14.

(5) Isa. xi, 1.

(6) Isa. xlv, 8.

(7) Cant. iv, 9.

la glorieuse reine que les anges contemplant avec ravissement, assise à la droite de son fils qu'ils adorent : *Astitit regina à dextris tuis* (1).

Mais laissant les figures et les prédictions anciennes, voyons si l'Évangile nous donne de moins sublimes idées de cette Vierge. Ah! lisez-le, mes Frères, et dites-moi ce que nous devons penser d'une mortelle, vers qui le Dieu de l'univers envoie du haut des cieux une ambassade solennelle : *Missus est angelus Gabriel à Deo.... ad virginem* (2); d'une mortelle que le messager céleste aborde avec respect et contemple avec admiration, s'inclinant devant elle, et lui disant : Je vous salue, ô pleine de grâce : *Ave, gratia plena!* ô vous, en qui le Dieu de majesté réside : *Dominus tecum*, et qu'il a choisie entre toutes les filles d'Adam pour être l'objet de ses bénédictions les plus rares : *Benedicta tu in mulieribus* (3)! Quel éloge! et dans la bouche d'un ange! Que penser d'une mortelle qui, par la vertu du Très-Haut dont elle est investie, et par l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint qui est en elle, conçoit le Verbe incarné dans ses chastes entrailles, et enfante le fils de l'Éternel devenu son propre fils : *Quod nascetur ex te.... vocabitur filius Dei* (4)? O mystère incompréhensible! ô dignité sans exemple de Marie!.... Poursuivez. Que lisez-vous encore? qu'au seul son de sa voix, *ut facta est vox.... in auribus meis* (5), l'Esprit de Dieu se répand comme un torrent autour d'elle, remplit Elisabeth de la lumière des prophètes, et se communiquant à l'enfant même qu'elle porte encore dans son sein, le fait tressaillir d'une allégresse divine : *Exultavit in gaudio infans in utero meo* (6). Qui jamais ouït parler de semblables prodiges? Mais ce qui ne me paraît

(1) Ps. xlv, 10.

(2) Luc. i, 26, 57.

(3) Luc. i, 28.

(4) Luc. i, 35.

(5) Luc. i, 44.

(6) Luc. i, 44.

pas moins frappant que tout cela, c'est le témoignage que rend elle-même cette Vierge si humble, lorsque, dans le transport de sa reconnaissance, elle s'écrie que le Seigneur a fait en elle des choses grandes et merveilleuse : *Fecit mihi magna qui potens est* (1); que, par la magnificence de ses promesses, il a daigné, dès l'origine des siècles, la montrer à la foi et aux respects des patriarches et des anciens justes : *Sicut locutus est ad patres nostros* (2); et que maintenant, par l'excès de ses faveurs, il la présente aux hommages de toutes les générations à venir, qui ne cesseront jamais de la nommer bienheureuse : *Et hoc beatam me dicent omnes generationes* (3). Voilà, mes Frères, une partie seulement du tableau que nous offre l'Évangile. Est-ce là dissimuler les grandeurs de Marie?

Mais, ajoute-t-on, les apôtres ont affecté le silence sur cette Vierge, dans leur prédication. Quoi! pendant que les évangélistes en publiaient tant de merveilles, les apôtres se seraient fait une loi de n'en pas même parler! Qui pourrait admettre une contradiction si étrange? Mais s'agit-il ici de raisonnemens et de conjectures? n'avons-nous pas entre les mains le monument le plus authentique de l'enseignement des apôtres, le symbole de foi qu'ils ont eux-mêmes dressé, qui porte encore leur nom, et que nous récitons tous les jours? Dans cette courte exposition des points fondamentaux du christianisme, ils n'ont pu tout dire; plus d'un grand mystère, plus d'un dogme important y ont été omis; en est-il de même de Marie, et ses augustes prérogatives y sont-elles omises? Marie n'a-t-elle pu trouver place dans le Symbole des Apôtres? O mes Frères! quelle place elle y occupe! qui n'en serait ravi d'étonnement? Son nom y est mêlé aux noms adorables des trois personnes divines: elle y paraît entre

(1) Luc. 1. 49.

(2) Luc. 1. 55.

(3) Luc. 1. 48.

le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, non comme étrangère au milieu d'eux, mais comme leur étant unie par la plus étroite et la plus indissoluble alliance, en qualité de fille, d'épouse et de mère. Est-il bien vrai, mes chers Auditeurs, et n'en dis-je point trop? Jugez vous-mêmes; et pesez une fois attentivement ces paroles, que vous avez peut-être mille fois répétées sans réflexion: « Je crois en Jésus-Christ notre Seigneur, fils unique de Dieu le Père tout-puissant, conçu du St-Esprit, né de la Vierge Marie. » C'est-à-dire, je crois un Dieu engendré de Dieu, et enfanté par Marie; fils unique du Très-Haut, et véritable fils de Marie; consubstantiel au Père éternel, et formé de la substance de Marie; conçu de l'Esprit divin, conçu et né de Marie. O liens, ô rapports ineffables! ô affinité prodigieuse d'une pure créature avec le Créateur! ô élévation devant laquelle disparaît toute la grandeur des bienheureux et des anges même! Un Dieu en trois personnes, un Dieu homme, et Marie sa mère, voilà presque tout le Symbole; voilà ce qu'enseignaient les apôtres, ce qu'ils développaient dans leur divine prédication. Or, mes Frères, ce n'est pas là seulement louer, honorer Marie; ce n'est pas seulement la proposer à la vénération la plus profonde des fidèles; mais c'est l'élever au-dessus de tout honneur, de toute louange, de toute pensée; et je ne crains pas de dire, qu'après ces deux mots de la formule sacrée de notre foi, tous les efforts de l'éloquence humaine pour exalter cette incomparable vierge, tous nos éloges et nos panégyriques, avec leur exagération prétendue, ne sont plus que le faible langage d'une admiration impuissante, qui ne saurait atteindre à la hauteur où Marie est placée.

Mais, nous dit-on encore, l'Église des premiers siècles ne crut-elle pas devoir user de sobriété et de réserve, dans les hommages qu'elle rendait à Marie, de peur que, dans ces temps où les esprits étaient encore imbus des superstitions païennes, on

ne vint à confondre une créature si privilégiée et si sainte avec la Divinité même? Quand il en serait ainsi, mes chers Auditeurs, quand j'accorderais qu'une telle précaution fut alors nécessaire, ne faudrait-il pas avouer qu'elle cessa bientôt après de l'être, lorsque le paganisme et ses erreurs eurent disparu devant la lumière de l'Évangile? Mais est-il vrai que l'Église, même à son origine, ait été aussi réservée qu'on le prétend, dans les témoignages de sa piété envers la Mère de Dieu? Pour répondre à cette question, faisons parler les faits; et parce que la brièveté d'un discours ne permet pas de les rapporter tous, choisissons, dans l'histoire des temps reculés, un fait éclatant qui puisse faire juger de tous les autres, qui réunisse, pour ainsi dire, en un seul point toute la tradition primitive, et nous montre d'un coup d'œil quels furent, dès le commencement, à l'égard de la bienheureuse Vierge et de son culte, les sentimens du clergé et des peuples de l'orient et de l'occident, des pasteurs et des docteurs, des souverains pontifes et des conciles. Écoutez, mes Frères:

Le quatrième siècle venait de finir; Nestorius était monté sur le siège de Constantinople; et sa foi n'étant point encore suspecte, il gouvernait en paix cet immense troupeau, que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostôme avaient nourri du lait de la plus saine doctrine. Tout-à-coup l'hérésiarque, caché sous la peau de brebis, se décèle du haut de sa chaire épiscopale, et, dans le temple du Seigneur, Nestorius fait entendre ces étranges paroles: « Ne disons pas que Marie soit la mère de Dieu, de peur que nous ne paraissions faire de cette Vierge une déesse: *Ne faciat Virginem deam* (1); ou que nous ne ressemblions aux païens, qui donnent des mères à leurs dieux: *Ergo excusabilis gentilitas matres diti subintroducens* (2). » A ces mots, l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper, éclate

(1) Nestor. Serm. v, ap. Mercat., p. 80.

(2) Nestor. Serm. 1, p. 5.

en murmures; une voix courageuse accuse hautement l'évêque impie de blasphème; les prêtres et le peuple sortent en foule du lieu saint, et le troupeau abandonne le pasteur; Constantinople est dans le trouble et l'alarme, comme dans les calamités publiques. Bientôt le bruit de l'outrage fait à Marie se répandant au loin, tout le monde chrétien s'ébranle: l'Afrique, avec le grand Cyrille d'Alexandrie, pousse un cri d'indignation; l'Asie et l'Europe y répondent; le saint pape Célestin assemble les évêques d'Italie, et, à leur tête, foudroie l'hérésie naissante et son auteur. Ce n'est pas assez: un concile général est convoqué à Ephèse; les chefs des Églises y accourent de toutes parts; et là, dans cette basilique fameuse qui déjà portait le nom de Sainte-Marie, deux cents évêques, présidés par les légats du Saint-Siège, représentant la catholicité entière, invoquant la doctrine de tous leurs prédécesseurs depuis les apôtres, prononcent l'anathème et la sentence de déposition contre l'audacieux novateur qui ose attenter à la gloire de la Mère de Dieu. L'assemblée ne se sépare que bien avant dans la nuit. Mais, ô zèle, ô foi vive de ces premiers temps! tout le peuple veillait aux portes de la basilique, dans l'attente d'un jugement qui lui paraissait devoir décider de toute la religion (1). A peine la victoire de Marie est-elle proclamée, que la ville retentit d'applaudissemens et de cantiques d'allégresse; les Pères du concile sont reconduits chez eux en triomphe; on brûle des parfums sur leur passage; des feux et d'innombrables flambeaux allumés attestent la joie universelle, et donnent à cette nuit mémorable l'éclat d'un beau jour. Qu'ajouterai-je, enfin? L'anathème porté contre Nestorius fut répété aussitôt par toutes les églises de la chrétienté, comme il l'a été depuis par tous les siècles; des temples magnifiques s'élevèrent, et furent dédiés sous l'invocation de la divine Mère; les fêtes déjà nombreuses qui se célébraient en son

(1) Epist. Cyr. Concil. T. 3. Col. 574.

honneur, se multiplièrent encore, et la piété envers elle devint le signe distinctif auquel on reconnut les vrais fidèles. Tels sont, mes Frères, les exemples de la sainte et vénérable antiquité. Je demande maintenant si le culte que nous rendons à Marie est une dévotion puérile et nouvelle?

Que ne puis-je, pour vous en faire mieux comprendre l'excellence, citer ce qu'en ont dit les plus anciens Pères, ces pieux et savans hommes que le paganisme admira, devant qui les hérésies pâlirent, et que toute la catholicité révère: les Irénée, les Basile, les Ephrem, les Epiphane, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise. Mais ne sera-ce pas les faire parler tous en quelque sorte, et vous faire entendre la voix de tout le sacerdoce, de tout l'épiscopat antique, que de rapporter ici les paroles prononcées dans le même concile d'Ephèse, avec l'applaudissement unanime de tous les Pères, par cet illustre patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille, qui fut l'âme de cette grande assemblée? S'adressant donc à Marie, en présence et au nom de tant d'évêques, il s'écria (1):

(1) *Salve à nobis... Mater et virgo... templum indissolubile... venerandus totius orbis thesaurus, lampas inextinguibilis, corona virginitalis, sceptrum rectæ doctrinæ... per quam toto orbe fundata sunt ecclesiæ... Deipara... quæ Immensum, qui loco capi non potest, virgineo utero comprehendisti... per quam sancta Trinitas glorificatur et adoratur, per quam pretiosa crux celebratur, et in universo orbe adoratur; per quam... angeli et archangeli lætantur, per quam demones fugantur, per quam tentator diabolus cælo decidit, per quam prolapsa creatura in cælum assumitur, per quam universa creatura, idolorum vesaniâ detenta, ad veritatis agnitionem pervenit... per quam prophætæ prænuntiârunt... per quam is benedictus in sanctis Evangelii nominatur qui venit in nomine Domini... per quam apostoli salutem gentibus prædicârunt... Et quid plura dicam!... per quam reges regnant... per quam mortui exsuscitantur... per quam unigenitus Dei Filius iis qui in tenebris et in umbrâ mortis sedebant, resplenduit... Ecquis hominum laudabilissimam Mariam pro dignitate laudare queat? Uterus virginis! ô rem admirandam! miraculum hoc me in stuporem rapit... tu verò (Nestori) adversus Deum cavillis es usus... contingat autem nobis ut... revereamur et adoremus... ac*

« Nous vous saluons, ô Vierge-Mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises; vous qui enfantâtes un Dieu, et renfermâtes dans votre chaste sein celui qu'aucun lieu ne peut contenir; vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée, la divine croix honorée de toute la terre; par qui les anges bienheureux se réjouissent, et les démons chassés du ciel fuient devant les chrétiens; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste; par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti; vous, par qui les prophètes ont parlé, les évangélistes ont écrit, les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore? Vous, par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le Fils unique de Dieu a brillé, comme un astre bienfaisant, aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais, ajoute-t-il, comme transporté hors de lui-même, qui peut louer dignement celle qui est au-dessus de toute louange? O fécondité virginale! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère: pour nous, qu'il nous suffise de respecter et de croire; que toute notre science et tout notre bonheur soit de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes, et de célébrer à jamais les grandeurs de l'auguste Marie toujours vierge, et de son Fils immaculé, à qui toute gloire appartient dans les siècles des siècles. » Avez-vous bien entendu, mes Frères? Auriez-vous pensé qu'on pût élever si haut la dignité, les droits, la puissance de Marie? Et ce ne sont pas seulement ici les paroles d'un des plus doctes et des plus célèbres d'entre les

*indivisam Trinitatem tremamus et colamus, Mariam semper virginem... ejusque filium et sponsum immaculatum laudibus celebrantes, quoniam ipsi gloria in secula seculorum. (Concil. T. 3. Col. 583.)*

anciens Pères; mais ce sont de plus des paroles consacrées par l'approbation solennelle d'un des premiers conciles écuméniques, insérées dans ses actes, où nous les lisons encore, et conservées précieusement dans les archives de l'église catholique. Ne parlons plus, après cela, des Jean Damascène, des Ildefonse, des Anselme, des Bernard, qui, dans des volumes entiers écrits à la louange de cette glorieuse Vierge, n'ont pu surpasser ce que renferme ce seul discours; et rougissons, nous faibles orateurs, non de l'excès, mais de la timidité de nos éloges, qui tous ensemble sont si loin d'égaliser ce peu de mots du grand Cyrille.

Mais pourquoi tant insister sur les témoignages et les monumens de ces siècles reculés? l'Eglise de nos jours est-elle moins assistée de l'Esprit-Saint, moins infallible dans sa doctrine et dans son culte, que celle d'autrefois? ou plutôt, n'est-ce pas toujours une seule et même église, se perpétuant avec les âges, et également incapable d'erreur dans tous les temps? Or qui peut se dissimuler aujourd'hui son zèle pour la gloire de Marie? Comptez, si vous le pouvez, les prières et les supplications qu'elle lui adresse dans toutes les parties de sa liturgie, les fêtes qu'elle a instituées en son honneur, les temples et les autels qu'elle a consacrés sous son nom dans tous les lieux de la terre, les grâces et les faveurs qu'elle prodigue à ceux qui se dévouent spécialement à l'honorer.

Voyez donc, mes Frères, quelles autorités imposantes et sacrées se réunissent pour recommander à votre vénération le culte de la mère de Dieu. Les écritures de l'ancien et du nouveau Testament, les prophètes et les apôtres de l'Eglise des premiers et des derniers temps, les conciles et les saints Pères, les souverains pontifes et tout l'épiscopat catholique, n'ont ici qu'une voix, et forment un concert unanime en faveur d'une dévotion si salutaire et si sainte. Ceux donc qui la méprisent, qui en détournent les fidèles sous de frivoles prétextes, qui affectent de le crain-

dre, avec Nestorius, que la société des vrais adorateurs, dont Jésus-Christ est le chef, ne tombe, en honorant sa mère, dans une grossière idolâtrie, *Ne fuciat Virginem deam*, ne peuvent plus ni se dire les enfans de l'Eglise qu'ils calomnient, ni invoquer les divines Ecritures qu'ils contredisent, ni s'appuyer sur la tradition et sur l'antiquité qui les condamne, ni échapper, de quelque voile qu'ils se couvrent, au juste reproche d'irréligion et de témérité. Aussi le grand évêque de Meaux, qu'on ne soupçonnera pas d'être un esprit faible et superstitieux, concluait-il, par ces paroles remarquables, une instruction sur le même sujet que je traite. Veuillez les écouter, mes Frères, et vous bien souvenir que ce n'est pas moi, mais cette grande lumière de l'Eglise de France, qui parle: « Par conséquent, disait-il, puisque la dévotion envers la Vierge bienheureuse est si solidement fondée, anathème à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si puissant secours: anathème à qui la diminue; il affaiblit la piété dans les âmes (1). » Quelle sentence, mes Frères, et qu'elle est terrible! Nous donc, qui ne voulons pas attirer d'anathème sur nos têtes, redoublons de vénération et de zèle pour une dévotion que les autorités les plus imposantes aux yeux de la foi nous obligent de respecter, comme vous venez de le voir; que les motifs les plus graves et les plus pressans aux yeux de la raison même nous font un devoir de pratiquer, comme il me reste à le montrer dans le second point.

## SECOND POINT.

Je ne prétends pas, mes chers Auditeurs, que la faible raison de l'homme puisse par elle-même, et sans l'aide de la foi, s'élever à la connaissance des mystères sur lesquels se fondent la grandeur et les

(1) Boas. 3<sup>e</sup> Sermon sur la Concep. de la très-sainte Vierge, vers la fin du 1<sup>er</sup> point.

droits de Marie; mais, ces mystères étant connus, et les principes de la foi supposés, je dis que la raison éclairée du chrétien n'aura point de peine à comprendre toute la force et la solidité des motifs qui nous obligent à honorer cette incomparable Vierge. Appliquez-vous à un sujet digne de toute votre attention.

Le premier de ces motifs est un motif de justice, pris de la dignité singulière et de l'élevation sans égale de Marie. Je sais qu'à proprement parler, il n'y a de grand que Dieu, et qu'à lui seul appartient essentiellement l'honneur et la gloire: *Soli Deo honor et gloria* (1). Mais il plaît à ce grand Dieu de glorifier aussi ses créatures faites à son image; et il veut qu'on les révère, à proportion de ce qu'il les élève, les approche par quelque endroit de lui-même, et leur communique quelque portion de sa grandeur, de sa sainteté ou de sa puissance. De là le précepte de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû: *Cui honorem, honorem* (2). De là le devoir sacré de respecter et d'honorer les rois, à cause de la suréminence de leur dignité, *Regi quasi præcellenti* (3), et parce qu'ils sont les lieutenans de Dieu sur la terre, les représentans de sa majesté parmi les hommes, et les dépositaires de son autorité souveraine: *Dei enim minister est* (4). De là encore les hommages que nous rendons aux saints comme aux amis de Dieu: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (5), et aux anges comme aux ministres de ses volontés, et à ses ambassadeurs auprès de nous: *Mittam angelum meum... observa eum* (6). Or, si tels sont les droits que donnent à de simples créatures les titres d'amis, d'envoyés, de représentans de Dieu, quels seront les

(1) I. Tim. I, 17.

(2) Rom. XIII, 7.

(3) I. Petr. II, 13.

(4) Rom. XIII, 4.

(5) Ps. CXXXVIII, 17.

(6) Exod. XXIII, 20, 21.

droits d'une créature privilégiée entre toutes les autres, qui, par une faveur ineffable et unique, a été choisie pour être la mère de ce même Dieu; qui a conçu dans son sein et produit de son pur sang un Dieu-Homme; qui l'a porté enfant dans ses bras et l'a nourri de son lait; qui a dirigé et soutenu ses premiers pas; qui, en vertu de l'autorité maternelle, a pu lui commander, et l'a vu obéir en fils respectueux et soumis: *Et erat subditus* (1)! J'avoue, mes Frères, que ce sont ici des merveilles qui surpassent de bien loin notre intelligence; et que ces prodigieux rapports entre un enfant Dieu qui obéit et une mère mortelle qui commande, ont de quoi confondre toutes les pensées de l'esprit humain. Mais il n'en est pas moins certain que ces rapports sont une suite nécessaire de l'incarnation du Verbe, ce mystère fondamental du christianisme; et qu'en se revêtant de notre nature dans les entrailles d'une vierge, celui qui, par sa divinité est infiniment au-dessus de toute nature créée et de toute loi, s'est imposé à lui-même une obligation naturelle d'honorer, comme homme et comme fils, celle de qui il a daigné recevoir le jour: *Honora matrem tuam* (2); obligation qu'il ne pouvait manquer de remplir dans toute son étendue, lui qui était venu pour accomplir toute justice, et donner l'exemple de la plus parfaite observation de toute la loi: *Non veni solvere legem, sed adimplere* (3). Plus donc l'élevation qui résulte de là pour Marie est étonnante et incompréhensible à notre raison, plus cette même raison nous dit qu'il est juste que nous honorions celle à qui l'Homme-Dieu, notre modèle et notre maître, s'est fait un devoir de rendre l'honneur et l'obéissance même: *Erat subditus*. Ajoutez que ces sacrés rapports étant indissolubles et éternels, puisqu'il sera éternellement vrai que le Fils de Dieu et le Fils de Marie, la gloire

(1) Luc, II, 51.

(2) Exod. XX, 12.

(3) Matth. V, 17.

dont il la comble en cette qualité n'est pas passagère, mais éternelle; et il veut qu'éternellement elle soit glorifiée dans le ciel par ses saints et ses anges. Comment donc l'Eglise militante et voyageuse de la terre, qui trouve toute sa consolation à répéter dans son exil les cantiques de l'immortelle Sion, refuserait-elle en ce point seul, et lorsqu'il s'agit de la mère de son époux, d'unir sa voix à celle de l'Eglise triomphante sa sœur, et de prendre part aux concerts de la bienheureuse patrie? Oh! non, mes Frères, l'accord est parfait; le ciel et la terre se répondent, et chantent à l'envi les louanges de celle que des nœuds si étroits unissent au Sauveur qu'ils adorent: *Filiæ... beatissimam prædicaverunt... et reginæ... laudaverunt eam* (1).

Qui sont ceux qui voudraient troubler une si belle harmonie, en nous disant que Dieu s'offense de ces hommages rendus à une pure créature, qu'il les voit d'un œil d'indignation et de jalousie? O erreur! ô inconcevable aveuglement! Quoi! Seigneur, vous qui nous commandez dans vos Ecritures d'honorer la mémoire des justes, et de les louer dans l'assemblée des fidèles: *Laudem eorum nuntiet ecclesia* (2); vous qui promettez de bénir ceux qui bénissent vos serviteurs, et menacez de vos malédictions ceux qui les maudissent: *Benedicam benedicientibus tibi, et maledicam maledicentibus* (3); vous qui revêtez vos saints d'un éclat de gloire et de majesté, qui les rend vénérables aux rois et aux peuples: *Glorificavit illum in conspectu regum* (4); vous vous offenseriez des marques de respect que nous donnons à votre mère! il ne nous serait pas permis de bénir, avec cette femme de l'Evangile, les entrailles qui vous ont porté, et le sein qui vous a nourri! de saluer humblement, avec l'ange, cette Vierge pleine de

(1) Cant. vi, 8.

(2) Eccli. xliv, 15.

(3) Gen. xii, 3.

(4) Eccli. xlv, 3.

grâce, qui maintenant est rassasiée de la gloire céleste! de la nommer, avec Elisabeth, sainte et heureuse entre toutes les filles d'Adam! de mêler, à nos profondes adorations pour vous, les témoignages de notre religieuse vénération pour celle qui vous a donné vous-même à la terre, et sans qui nous n'aurions pu vous connaître! Eh! Seigneur, à qui se rapporte et se termine enfin tout ce culte que nous lui rendons, si ce n'est à vous! Ce que nous révérons en elle, n'est-ce pas la vive image que vous y avez tracée de vos perfections divines? ce que nous y louons, n'est-ce pas l'excellence de vos dons et de vos grâces? ce qui nous prosterne à ses pieds, ne sont-ce pas les relations intimes et les liens ineffables qui l'attachent inséparablement à vous? Loin de craindre que vous soyez jaloux de ces hommages, nous croirions vous outrager en les lui refusant. Si les rois mortels exigent à bon droit des respects pour leurs proches et pour les auteurs de leurs jours, comment n'en exigeriez-vous pas, vous le Roi immortel des siècles, pour celle qui vous a donné la vie? Et si, comme vous nous l'apprenez vous-même, c'est toucher à la prunelle de votre œil, *Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (1), que de manquer d'égards pour le moindre de vos élus; comment ne serait-ce pas blesser votre cœur dans l'endroit le plus sensible, que de traiter avec indifférence et mépris votre mère?

C'en est assez, mes chers Auditeurs, sur le premier motif qui nous oblige d'honorer Marie, et que j'ai appelé un motif de justice; le second est un motif d'amour.

Sans exposer ici tous les titres de la plus parfaite, et par conséquent de la plus aimable des créatures, à notre amour, il en est deux qui doivent particulièrement toucher nos cœurs: elle est notre grande bienfaitrice, elle est notre véritable mère. Pour par-

(1) Zach. ii, 8.

ler d'abord de ses bienfaits, est-ce assez de dire qu'ils sont immenses? ne faut-il pas avouer qu'ils sont, dans un sens, infinis? O vous, qui avez la foi, veuillez m'entendre. A qui sommes-nous redevables de tous les biens, si ce n'est à notre divin Rédempteur, qui, voyant la malheureuse postérité d'Adam déchue de tous ses droits, enveloppée dans le crime et dans la disgrâce d'un père coupable, vouée sans ressource à des maux éternels, est venu s'offrir pour nous à la justice d'un Dieu irrité, et en prenant sur lui notre châtiment, nous a rendu la vie, l'espérance et le salut? Or, ce Rédempteur à qui nous devons tout, n'es-ce pas Marie, après Dieu, qui nous l'a donné? Comment donc ne serait-il pas vrai qu'avec lui elle nous a donné toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1)? En le concevant dans son sein, et le mettant au monde, elle a conçu la grâce, enfanté la miséricorde, répandu le torrent des bénédictions divines sur la terre. Oui, tout nous vient de Marie, puisque tout nous vient de Jésus. Ce sang précieux qui a coulé sur la croix, pour l'expiation de nos péchés, et que nous buvons encore tous les jours, comme le breuvage d'immortalité, dans la coupe du salut, ce sang de la nouvelle et éternelle alliance, a eu sa source dans le cœur et les veines de Marie. Cette chair adorable déchirée, immolée pour nous sur le Calvaire, et devenue, dans l'Eucharistie, le pain vivant de nos âmes, le germe de la future résurrection de nos corps, est une portion de la chair et des entrailles de Marie. L'union ineffable de la Divinité avec notre faible nature, par laquelle Dieu est descendu jusqu'à l'homme, et l'homme est élevé jusqu'à Dieu, a été formée dans le chaste sein de Marie, devenu le sanctuaire où s'est opérée la réconciliation du ciel avec la terre. Disons-le donc hautement, et que notre reconnaissance proclame une si étonnante merveille : le bienfait que nous devons à

(1) Rom. VIII, 32.

Marie, c'est le grand bienfait de Dieu même, le mystère de la rédemption du genre humain, dont elle a été, non l'instrument aveugle, mais la libre et volontaire coopératrice. Nous fûmes rachetés, nous fûmes sauvés, du moment où cette glorieuse Vierge, donnant le consentement que Dieu, les anges, l'univers attendaient, prononça ces humbles, mais efficaces paroles : *Qu'il me soit fait comme vous avez dit : Fiat mihi secundum verbum tuum* (1). Dès lors nous eûmes un libérateur, l'enfer fut vaincu, et le ciel ouvert à nos espérances; il exista un Homme-Dieu, et tous les desseins d'une miséricorde infinie durent s'accomplir. Je le demande après cela, qu'ont fait pour notre salut toutes les autres créatures ensemble, qui puisse entrer en comparaison avec ce qu'a fait Marie? Les prophètes ont annoncé le Sauveur, les anges ont célébré sa naissance; le saint précurseur l'a montré au monde; les apôtres et les évangélistes l'ont fait connaître à tous les peuples; les ministres de l'Eglise, dans tous les siècles, nous prêchent sa parole, nous dispensent ses sacrements et ses mystères. Mais Marie a produit de sa substance ce Sauveur lui-même; elle l'a nourri, élevé, avec des soins et des sollicitudes qui ne peuvent s'exprimer, pour être notre victime; et, entrant dans l'amour du Père pour les hommes, elle n'a pas épargné son Fils unique, elle a consenti à sa mort qui nous était nécessaire; et, muette au pied de la croix, le cœur percé d'un glaive de douleur, elle l'a offert et sacrifié pour nous : *Proprio filio suo non peperit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (2). Telle est, mes chers Auditeurs, la part qu'elle a eue au grand ouvrage de notre rédemption. C'est ce qu'ont reconnu tous les saints Pères; c'est ce qui a fait dire à saint Irénée, qu'Eve avait perdu le genre humain, et que Marie l'a sauvé : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata, et quemadmodum astrictim est morti*

(1) Luc, I, 38.

(2) Rom. VIII, 32.



*genus humanum per virginem, salvaretur per virginem* (1); à saint Augustin, qu'une femme nous avait donné la mort, et qu'une femme nous a rendu la vie: *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus* (2); à Tertullien, que nous avons été retirés de l'abîme par le même sexe qui nous y avait précipités: *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eundem sexum redigetur in salutem* (3). Eh! que dit autre chose l'Esprit-Saint lui-même, lorsqu'il annonce, dès l'origine du monde, qu'une femme écrasera la tête du serpent, c'est-à-dire détruira toute la puissance de l'enfer: *Ipsa conteret caput tuum* (4)? Voilà les bienfaits tout divins de cette auguste Vierge, et nous n'y répondrions que par une noire ingratitude! et ce ne serait pas une partie de notre religion, de faire éclater notre reconnaissance et notre amour envers celle à qui nous devons, selon le langage de saint Cyrille (5), et la religion même, et la connaissance du vrai Dieu, et tous les privilèges de l'adoption divine en Jésus-Christ! Ce dernier mot me rappelle, que Marie n'est pas seulement notre grande bienfaitrice, mais qu'elle est encore notre mère.

Oui, mes chers Auditeurs, la même adoption qui nous fait enfans de Dieu, nous fait aussi enfans de Marie. Souffrez que je développe en peu de mots ce profond et touchant mystère; que je vous montre, à vous qui êtes grands selon le monde, les fondemens d'une plus solide grandeur, d'une noblesse plus haute, que celle qui vient d'une longue suite d'aïeux, et de la plus illustre naissance. Par un effet admirable de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge, celui qui était, dans l'éternité, le Fils unique du

(1) Iren. cont. hær. l. 5, c. 19, p. 316.

(2) Aug. De Symb. tom. 6. Col. 571.—Tertullien exprime la même pensée dans son livre intitulé *De carne Christi*, n° 17.

(3) Tertullien, *De carne Christi*, n° 17.

(4) Gen. III, 15.

(5) Voyez dans la 1<sup>re</sup> partie, p. 20, le texte de saint Cyrille, tiré du tom. 3 des Conciles. Col. 583.

Père: *Unigenitus filius, qui est in sinu patris* (1), est devenu, dans le temps, le premier-né d'une multitude innombrable de frères: *Primogenitus in multis fratribus* (2). Ces heureux frères d'un Dieu incarné, c'est nous, Chrétiens; lui-même il nous a donné ce doux et glorieux nom: *Vada ad fratres meos* (3). Or, Jésus-Christ, n'étant pas moins le fils de Marie par son humanité, qu'il est par sa divinité le fils du Très-Haut, nous ne serions ses frères qu'à demi, si nous n'étions associés à cette double filiation divine et humaine; si nous n'avions, en qualité de Chrétiens, un même père et une même mère avec lui. Aussi n'a-t-il voulu nous laisser à cet égard aucun doute; car de même qu'avant de monter aux cieux, il nous a dit, dans la personne des premiers disciples: Je monte vers mon père et le vôtre, *Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum* (4); de même, avant de mourir, il nous a dit, dans la personne du Disciple bien-aimé: Voilà votre mère, en montrant la sienne, *Ecce mater tua* (5). O la touchante parole! Et nous voudrions la rendre vaine! et nous méconnaîtrions la mère que notre Sauveur expirant nous donne! cette divine mère que le ciel se glorifie d'avoir pour reine! cette mère si tendre, qui ne se contente pas de nous adopter pour ses enfans, mais qui, au moment de ses plus cruelles douleurs, sur le Calvaire, nous enfante, d'une manière ineffable, par les entrailles de sa charité, dans le sang et la mort de son premier-né, immolé pour nous en holocauste! Ah! prenons garde, mes chers Auditeurs: si nous ne voulons pas avoir Marie pour mère, nous ne sommes plus, ni les frères de Jésus-Christ, ni par conséquent les enfans de Dieu, ni les héritiers de son royaume, destinés à une éternelle vie, puisque Ma-

(1) Joan. 1, 18.

(2) Rom. VIII, 29.

(3) Joan. XX, 17.

(4) Joau. XX, 17.

(5) Joan. XIX, 27.

rie, ou la nouvelle Ève, est la seule véritable mère de tous ceux qui vivent éternellement : *Mater cunctorum viventium* (1). Mais, d'autre part, quelle incon séquence et quel outrage, si, en l'avouant pour notre mère, nous lui refusons le respect et l'amour qui lui sont dus, nous affectons à son égard une odieuse indifférence, et demeurions étrangers au culte que la piété filiale des chrétiens lui décerne ! O heureux mille fois, ceux qui savent chérir cette mère de miséricorde ! Quelle consolation ils goûtent à l'invoquer et à la bénir ! quelles beautés ravissantes ils découvrent dans la contemplation de ses vertus ! mais surtout, quels fruits précieux ils retirent de son intercession, devenue pour eux le canal de toutes les grâces, et comme une source intarissable de biens ! De sorte que, si la justice, la reconnaissance et l'amour n'étaient pas des motifs assez puissans, notre intérêt même suffirait pour nous obliger à l'honorer : dernier motif par lequel je finis.

Êtres fragiles, et à la fois immortels, nous avons des intérêts de deux sortes, ceux du temps, qui finissent avec la vie, et ceux de l'éternité, qui durent autant que Dieu même. Or, pour commencer par ces derniers, comme les plus importans, c'est la doctrine constante des saints, qu'on ne se sauve pas sans l'assistance de Marie. Ecoutez saint Bernard : Dieu, nous dit-il, ayant renfermé, dans le sein de cette Vierge, le prix entier de notre rédemption et la plénitude de tout bien, nous n'avons ni espérance, ni grâce, ni salut que par elle : *Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab eâ noverimus redundare*. Saint Anselme ne craint pas d'affirmer que qui-conque est abandonné de Marie périra inévitablement : *Necesse est ut pereat*. D'autres nous la représentent comme l'unique dispensatrice des trésors de Jésus-Christ ; d'autres, comme notre médiatrice nécessaire auprès du divin médiateur. Mais, que peut-on ajouter à la belle expression de saint Epiphane,

(1) Gen. iii, 20.

qui la nomme le commun propitiatoire de l'univers : *Commune mundi propitiatorium* ? Le grand évêque de Meaux n'a donc fait que répéter le langage de toute la tradition, lorsqu'il a dit cette parole frappante : « Qu'en vertu d'un décret immuable de la sagesse divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce pour le salut des hommes (1). » Ainsi, c'est le sentiment, non de quelques panégyristes enthousiastes, mais des plus graves et des plus savans docteurs, comme des plus grands saints : qu'elle est la perpétuelle coopératrice de notre salut, et que la grâce n'opère rien en nous sans sa participation. Invoquez-la donc, vous tous qui ne voulez pas périr, et qui aspirez à une immortelle vie. Ames justes et ferventes, invoquez Marie, afin qu'elle vous soutienne dans la voie étroite et escarpée de la justice, et que, montant de vertus en vertus, vous parveniez à ce sommet de la montagne sainte, où Dieu couronne ses élus. Ames tièdes et imparfaites, qui traînez si lâchement le joug du Seigneur, invoquez Marie, afin qu'elle se hâte de ranimer votre langageur, avant que Dieu ne vous rejette entièrement de sa bouche, et que votre cœur affadi, se lassant d'une piété sans goût et sans consolation, parce qu'elle est sans fidélité et sans amour, ne regrette les délices du crime, et ne retourne, selon l'expression de l'Écriture, à son vomissement. Et vous, pécheurs, qui, plongés dans l'abîme des plus honteux désordres, sentez l'horreur de votre état, mais désespérez d'en sortir ; qui ne croyez plus à la possibilité de rompre des chaînes si pesantes, et de vaincre des habitudes si invétérées, recourez à Marie : avec son secours, tout vous deviendra possible ; vos ténèbres se dissiperont ; le vice perdra pour vous ces charmes trompeurs qui vous ont séduits ; la vertu vous fera sentir ses attraits bien plus puissans et plus doux ; et vous retrouverez dans des mœurs plus pures, la paix

(1) Sermon de Bossuet sur la Nativité de Marie, troisième partie.

et le bonheur que vos passions n'ont pu vous donner. Et vous-même, ô impie, dont la perte semble inévitable, puisque vous êtes en guerre ouverte avec le ciel, s'il vous reste encore quelque pitié de vous-même, si quelquefois, à la pensée de l'affreuse alternative où vous êtes, et de l'épouvantable problème que la mort viendra bientôt résoudre, vous ne pouvez vous empêcher de frémir, et ne renoncez pas à prendre quelques mesures contre un éternel malheur; tournez aussi vos regards vers Marie, et dans votre amère perplexité, n'hésitez pas à lui dire: O Vierge, dont on raconte tant de merveilles, s'il est vrai que vous ayez un si grand pouvoir auprès de Dieu, et qu'il ne rejette aucune de vos demandes; s'il est vrai qu'on ne se sauve que dans la foi des chrétiens, et que l'incrédulité soit une déplorable erreur qui mène à une éternité de désespoir, obtenez qu'un rayon de cette foi divine, depuis si long-temps éteinte dans mon esprit, y luise de nouveau, et me fasse retrouver la route hors de laquelle on se précipite et on se perd; je reconnaitrai à ce signe que vous m'avez exaucé; je marcherai à cette lumière, et revenu de mes égaremens, je n'oublierai jamais que je vous dois le plus grand des bienfaits. O impie, essayez: et quelque faible que soit cette prière, j'ose me rendre garant que, si la sincérité l'accompagne, elle ne sera pas inutile; et peut-être serez-vous du nombre de ces heureux incrédules, qui, touchés d'une grâce victorieuse, retirés, comme par miracle, du chaos de toutes les erreurs, passent des ombres de la mort dans les régions de la lumière et de la vie.

C'est ainsi que cette bienheureuse Vierge nous assiste dans tous les besoins de nos âmes. Mais daignera-t-elle aussi, cette reine du ciel, prendre part à nos intérêts terrestres et périssables? Ah! elle est mère, et rien de ce qui touche ses enfans ne lui est étranger. Sa sollicitude, imitant celle du Père céleste, s'étend à toutes nos nécessités, pour y subvenir; à tous nos périls, pour les écarter; à tous nos maux, pour

les adoucir; à nos affaires et à toutes nos entreprises légitimes, pour en favoriser le succès, autant que le demande ou le permet notre véritable bien. Entre-rai-je ici dans un long détail de faits, pour prouver ce que j'avance? Lisez, mes Frères, lisez les histoires des temps passés, et les annales de l'Eglise, et voyez partout les fléaux détournés, les tempêtes apaisées, les malades guéris, les morts ressuscités, les armées ennemies vaincues, les villes et les empires sauvés par la protection de Marie. Parcourez cette grande capitale et les provinces de ce royaume; voyez cette multitude de temples et de sanctuaires consacrés sous son nom dans les cités et les bourgades, sur les rivages de nos mers et sur les écueils qui les bordent, dans le fond des vallées et sur la cime des montagnes; demandez à quelle occasion ils ont été construits, et vous apprendrez que chacun d'eux est un monument de quelque signalée faveur obtenue par l'intercession de Marie, de quelque éclatant prodige opéré par sa puissance. Nommez-moi ces fêtes si nombreuses, instituées en son honneur, qui remplissent tout le cours de l'année, et où elle est invoquée sous tant de dénominations diverses, comme la dispensatrice de la victoire, l'arbitre de la paix, la reine de miséricorde, la ressource assurée de tous les besoins; et je vous montrerai qu'elles sont autant de témoignages solennels de la reconnaissance du monde catholique, pour la chrétienté tant de fois délivrée miraculeusement, ou de l'inondation des barbares, ou de l'oppression des Musulmans, ou des schismes, des factions, des guerres intestines qui la désolaient, ou d'autres maux extrêmes qui menaçaient de la détruire. N'avons-nous pas eu récemment encore la consolation de voir établir par le Saint-Siège apostolique une nouvelle fête, sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice, pour rendre grâce à Marie de cette mémorable et merveilleuse restauration, qui a retiré l'Europe de l'abîme où la plus affreuse des révolutions l'avait précipitée?

O France, que tu es heureuse d'avoir été mise solennellement, il y a deux siècles, par un de tes pieux monarques, enfant de saint Louis, sous la protection spéciale de cette glorieuse patronne ! C'est elle, après Dieu, qui t'a rendu tes autels, ton trône antique, et la race bienfaisante de tes rois très-chrétiens. O Marie, achevez votre ouvrage, protégez cette France, la fille aînée de l'Eglise, qui pendant quatorze cents ans, a conservé, sans altération, le dépôt précieux de la vraie foi, qui fut long-temps la patrie des saints, comme elle est toujours celle des héros; qui de nos jours même a été arrosée du sang des martyrs de la religion comme de la fidélité, et qui n'a encore, hélas! ni relevé toutes ses ruines, ni guéri toutes ses plaies. Protégez ce roi qui vous chérit et vous révère; qui vous a toujours invoquée dans ses longues disgrâces, soutenues avec une si noble constance; qui vous rend hommage de toutes ses consolations et ses prospérités; et qu'on voit si souvent quitter son trône pour aller prosterner son front auguste au pied de votre autel, vous confier ses royales sollicitudes, vous recommander la perpétuelle pensée de son esprit, le grand besoin de son cœur: la félicité de ses peuples. Oh! combien de fois les peuples, à leur tour, vous demandent le honneur de leur roi bien-aimé, et la longue durée de son règne paternel! Ah! qu'il vive assez pour voir tous ses vœux accomplis, les discordes éteintes, la religion et les bonnes mœurs respectées dans tous ses états, comme elles le sont dans son auguste famille, l'impiété et la licence replongées dans les enfers, et tous les cœurs réunis dans l'amour d'un si bon prince, et du Dieu qui récompense les rois vertueux et les sujets qui leur ressemblent! Ainsi soit-il.

---



---

## SERMON

SUR

### LA GRANDEUR DE MARIE,

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

---

*Fecit mihi magna qui potens est.*

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. 1, 49.)

L'HOMME était grand dans sa première origine, parce qu'il était uni à son Dieu, et immortel. Ces deux privilèges attachés à l'innocence furent perdus avec elle, et dès lors toute la véritable grandeur de l'homme s'évanouit. Dieu, irrité de sa révolte et de son orgueil, ne vit plus que sa bassesse et son néant; il se souvint qu'il l'avait formé du limon de la terre, et, pour l'obliger à s'en souvenir lui-même, il le condamna à rentrer par la mort dans la poussière d'où il l'avait tiré. C'en était assez pour faire comprendre à l'homme coupable qu'il ne pouvait plus être grand que par l'humilité et le repentir, sur cette terre devenue sa prison et son tombeau; et que, s'il lui était encore permis d'aspirer à la gloire, ce ne pouvait être que dans un monde meilleur, où la justice divine étant satisfaite, et la miséricorde le relevant de sa déplorable chute, il serait revêtu une se-

O France, que tu es heureuse d'avoir été mise solennellement, il y a deux siècles, par un de tes pieux monarques, enfant de saint Louis, sous la protection spéciale de cette glorieuse patronne ! C'est elle, après Dieu, qui t'a rendu tes autels, ton trône antique, et la race bienfaisante de tes rois très-chrétiens. O Marie, achevez votre ouvrage, protégez cette France, la fille aînée de l'Eglise, qui pendant quatorze cents ans, a conservé, sans altération, le dépôt précieux de la vraie foi, qui fut long-temps la patrie des saints, comme elle est toujours celle des héros ; qui de nos jours même a été arrosée du sang des martyrs de la religion comme de la fidélité, et qui n'a encore, hélas ! ni relevé toutes ses ruines, ni guéri toutes ses plaies. Protégez ce roi qui vous chérit et vous révère ; qui vous a toujours invoquée dans ses longues disgrâces, soutenues avec une si noble constance ; qui vous rend hommage de toutes ses consolations et ses prospérités ; et qu'on voit si souvent quitter son trône pour aller prosterner son front auguste au pied de votre autel, vous confier ses royales sollicitudes, vous recommander la perpétuelle pensée de son esprit, le grand besoin de son cœur : la félicité de ses peuples. Oh ! combien de fois les peuples, à leur tour, vous demandent le honneur de leur roi bien-aimé, et la longue durée de son règne paternel ! Ah ! qu'il vive assez pour voir tous ses vœux accomplis, les discordes éteintes, la religion et les bonnes mœurs respectées dans tous ses états, comme elles le sont dans son auguste famille, l'impiété et la licence replongées dans les enfers, et tous les cœurs réunis dans l'amour d'un si bon prince, et du Dieu qui récompense les rois vertueux et les sujets qui leur ressemblent ! Ainsi soit-il.

---



---

## SERMON

SUR

### LA GRANDEUR DE MARIE,

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

---

*Fecit mihi magna qui potens est.*

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. 1, 49.)

L'HOMME était grand dans sa première origine, parce qu'il était uni à son Dieu, et immortel. Ces deux privilèges attachés à l'innocence furent perdus avec elle, et dès lors toute la véritable grandeur de l'homme s'évanouit. Dieu, irrité de sa révolte et de son orgueil, ne vit plus que sa bassesse et son néant ; il se souvint qu'il l'avait formé du limon de la terre, et, pour l'obliger à s'en souvenir lui-même, il le condamna à rentrer par la mort dans la poussière d'où il l'avait tiré. C'en était assez pour faire comprendre à l'homme coupable qu'il ne pouvait plus être grand que par l'humilité et le repentir, sur cette terre devenue sa prison et son tombeau ; et que, s'il lui était encore permis d'aspirer à la gloire, ce ne pouvait être que dans un monde meilleur, où la justice divine étant satisfaite, et la miséricorde le relevant de sa déplorable chute, il serait revêtu une se-

conde fois de l'immortalité dont l'avait dépouillé sa désobéissance. Ainsi, le péché ayant rompu ce premier pacte dont les conditions étaient si belles: «Sois docile à ton Créateur et sois heureux, et jouis dès à présent de tes hautes destinées;» un second pacte bien différent y fut substitué: «Sois humble durant les jours d'expiation et de douleur qui composent ta vie mortelle, et renvoie les espérances d'élévation et de grandeur au-delà de la mort et du temps.»

Il semble que le divin médiateur de la nouvelle alliance devait être exempt d'une loi si rigoureuse, lui qui, loin d'être pécheur, était le Saint des saints et le réparateur du péché. Mais non, par cela seul qu'il s'est fait chair, il faudra qu'il subisse l'arrêt prononcé contre toute chair; il achètera la gloire par les opprobres; et parce qu'il doit être élevé infiniment au-dessus de tous les autres hommes dans le royaume de son père, il sera de tous les hommes le plus abreuvé d'humiliations, dans le lieu de bannissement et d'épreuve: *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (1). De là il s'ensuivait, par une conséquence nécessaire: que celle des créatures qui aurait des liaisons plus étroites avec cet adorable Sauveur, qui approcherait le plus de son incomparable sainteté, qui serait destinée à occuper la première place après lui dans le séjour de son éternité, aurait plus de part qu'aucun autre enfant d'Adam à ses ignominies; et qu'en elle, comme dans son fils, les abaissemens seraient proportionnés aux futures grandeurs.

C'est ce qu'elle conçut parfaitement elle-même; et quelque dure qu'une telle condition pût paraître à la nature, elle s'y soumit avec joie; elle entra sans hésiter dans les desseins profonds et sévères de la divine Providence sur elle. Aussi, tandis que les anges et les hommes lui parlent de sa sublime dignité, et des merveilles inouïes que le Ciel opère en sa faveur, elle ne sait parler que de sa petitesse, et sem-

(1) Luc. xxiv, 26.

ble se vouloir enfoncer jusque dans le néant. Qu'un prince de la milice céleste vienne la saluer en qualité d'épouse de l'Esprit-Saint, de mère du Roi immortel des siècles; qu'il la nomme pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, elle ne peut d'abord répondre que par son silence à des paroles trop magnifiques pour ne pas la troubler et la confondre: *Turbata est in sermone ejus* (1); elle ne retrouve ensuite la voix que pour se nommer la servante de celui qui veut être son fils, pour rejeter le titre de reine, et y substituer celui d'esclave: *Ecce ancilla Domini* (2). Que, bientôt après son entrée dans la maison de Zacharie, l'Esprit-Saint qui l'accompagne par tout se communique à Elisabeth; la remplisse tout-à-coup de la lumière des prophètes, et, par un autre miracle plus étonnant, fasse tressaillir d'une sainte joie l'enfant qu'elle porte encore dans son sein; que, saisie d'admiration et de respect, Elisabeth demande comment la mère d'un Dieu daigne visiter une mortelle; Marie, toujours plus humble au milieu des prodiges qui se multiplient sur ses pas, et des louanges qu'on lui prodigue, s'écrie que si le Seigneur a fait en elle de grandes choses, ce qu'elle ne peut s'empêcher d'avouer, *Fecit mihi magna qui potens est* (3), c'est sa bassesse même, son abjection et sa misère, qui ont attiré sur elle ses regards: *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (4), parce qu'il se plaît à élever ce qui rampe dans la poussière, et à enrichir de ses dons l'indigence du pauvre: *Exaltavit humiles... esurientes implevit bonis* (5). Voyez comme cette admirable Vierge a pénétré tout le fond du mystère et les plus secrets conseils de Dieu; comme elle a compris que l'abaissement est ici tout le fondement nécessaire de la grandeur, et que pour monter un

(1) Luc. i, 29.

(2) Luc. i, 38.

(3) Luc. i, 49.

(4) Luc. i, 48.

(5) Luc. i, 52, 53.

jour jusqu'au trône du Verbe incarné, il faut d'abord descendre par l'humilité au-dessous de toutes les créatures.

C'est ce mystère d'ignominie et de gloire qui va faire le sujet de ce discours, comme il est l'objet de la solennité que nous célébrons. Je veux donc, mes Frères, en ce jour du triomphe de Marie, développer dans toute son étendue le sens de cette parole de mon texte : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses*; et, pour vous faire bien entendre en quoi consiste la grandeur de cette auguste Vierge, vous montrer premièrement qu'elle a été grande pendant sa vie par un excès d'humiliations sans exemple, qui a couvert comme d'un voile épais toute sa gloire; ce sera ma première partie: secondement, qu'elle a été grande après sa mort, par une surabondance de gloire presque infinie, qui a répandu sur ses humiliations mêmes un éclat immortel; ce sera ma seconde partie; et tel est en deux mots tout mon dessein.

O sainte et glorieuse Mère de la Parole divine incarnée, vous que nous invoquons, au commencement de tous nos discours, comme la patronne et l'inspiratrice des orateurs sacrés, souffrez qu'en ce jour où je me propose de publier vos louanges, j'implore votre secours avec une confiance toute spéciale, et j'ose espérer que dans un sujet si haut vous n'abandonnerez pas à ses ténèbres et à sa faiblesse un ministre de votre Fils, qui n'a d'autre ambition que de vous honorer.—*Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Qu'y a-t-il de plus propre à éclairer l'homme, et à confondre son orgueil, que de voir tout ce que nous appelons ici-bas honneurs, élévations, gloire, éclat, dignité, réputation, méprisé de Dieu et rejeté de lui avec un si absolu dédain; que celle des simples créatures qu'il choisit entre toutes les autres

pour la glorifier sans mesure, et en faire l'objet unique de son amour et de ses faveurs, celle qu'il place au-dessus de toutes les puissances du ciel, et qu'il daigne, si je puis parler ainsi, s'unir par les liens les plus intimes du sang à lui-même, soit positivement exclue de tous ces vains avantages auxquels nous accordons tant d'estime, n'y ait pas la moindre part, et soit vouée par une disposition expresse de la Providence à l'oubli et à l'opprobre, dans ce monde où les êtres souvent les plus abjects paraissent environnés de tant de bruit, de faste et de grandeur? C'était là sans doute, après les ignominies du Verbe fait chair, la plus imposante leçon que la sagesse divine elle-même pût donner à l'homme superbe et aveugle. Tout ce que notre siècle et les précédens ont vu de gens de bien humiliés, de justes foulés sous les pieds des méchans, de rois et de princes vertueux renversés dans la poussière, était bien moins capable de nous frapper et de nous instruire que les prodigieux abaissemens de la reine des anges et de la mère d'un Dieu. Contemplons donc attentivement un si étonnant spectacle et un si instructif exemple. Suivons tous les degrés des humiliations de Marie. J'en distingue trois principaux, et je trouve le premier dans l'obscurité presque impénétrable qui enveloppa, durant sa vie, tous ses titres de gloire; le second, dans l'abjection profonde où la plongèrent les opprobres de son fils; enfin, le troisième et le plus sensible à son cœur, dans les froideurs apparentes qu'elle essuya, jusqu'à la fin, de la part de ce fils unique et bien-aimé. Appliquez-vous, je vous prie.

Qu'y eut-il de grand et d'illustre dans Marie, qui ne fût caché, tant qu'elle vécut, aux regards des mortels? Elle sortait de la race de David, la plus antique maison royale qui fût alors sur la terre. Jouit-elle des distinctions et des honneurs dus à une si haute naissance? Qui songea seulement à l'envisager comme une auguste princesse? Les évangélistes eux-mêmes semblent vouloir jeter un voile sur l'éclat de

son origine. S'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Quand saint Luc raconte la visite qu'elle reçut d'un ambassadeur céleste, vous croiriez, à la manière dont il s'exprime, qu'il parle de la plus obscure et de la plus ignorée des filles de Juda. «L'ange Gabriel, dit-il, fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge dont le nom était Marie: *Et nomen virginis, Maria* (1). «Soupçonnerait-on, à ce langage, qu'il s'agit du noble rejeton de tant de rois? C'était une humiliation de plus pour elle, d'habiter, loin de la patrie de David et de ses aïeux, dans une ville tellement méprisée des Juifs, que c'était un axiome reçu parmi eux, qu'il n'en pouvait rien sortir que de vil: *A Nazareth potest aliquid boni esse* (2)? Quel nouveau nuage est encore répandu sur une extraction si illustre, par l'indigence où elle vit, et par l'humble condition où elle est descendue! Elle a uni son sort à celui d'un artisan, et n'est plus connue sous d'autre titre que celui d'épouse du charpentier.

Mais, si sa naissance est obscurcie en tant de manières, ses autres avantages naturels, les grâces du corps, les talens de l'esprit, les qualités de sa grande âme, brilleront-ils de plus d'éclat aux yeux du monde? Ah! nous pouvons présumer sans doute qu'elle réunit dans sa personne toutes les perfections mêmes de la nature, celle qui fut l'ouvrage le plus accompli du Créateur, celle dont les prophètes avaient célébré d'avance la beauté dans leurs cantiques, celle que l'Esprit de science et de sagesse avait remplie dès sa plus tendre enfance, dont toutes les pensées étaient célestes, tous les sentimens divins, toutes les paroles et tous les mouvemens dictés et conduits par Dieu même. Voilà ce qu'il nous est permis de conjecturer. Mais du reste, tous ces dons si précieux furent tellement ensevelis dans les ténèbres et le silence

(1) Luc. 1, 27.

(2) Joan. 1, 46.

de sa retraite, qu'ils ne furent point aperçus des hommes, qu'on n'en parla point, et que nous n'en pouvons rien apprendre. Tandis que les histoires sont pleines des moindres circonstances de la vie des personnages célèbres; que les moindres mots échappés de leur bouche ont été précieusement conservés; qu'on a recueilli avec un soin minutieux tout ce qui pouvait nous instruire de leur caractère, de leurs goûts, de leurs talens, de leurs défauts même; que le pinceau, le burin et le ciseau, se sont disputé l'honneur de transmettre leurs images à la postérité: nous cherchons en vain à connaître les détails de la vie et des actions de Marie; nous ne trouvons nulle part l'expression fidèle de ces traits plus qu'angéliques, où dut être empreint le charme et reluire la splendeur de toutes les parfaites vertus; nos écrivains sacrés ne se sont pas mis en peine de tracer ce caractère si beau et unique d'une créature devenue l'épouse et la mère de son Dieu; ils nous laissent ignorer tout ce que ses entretiens et ses discours furent avoir de touchant et de sublime, se bornant à rapporter quelques-unes de ses plus courtes paroles, et n'en disant autre chose, le plus souvent, sinon qu'elle était la spectatrice attentive et muette des œuvres de la divine sagesse, et qu'elle en imprimait profondément le souvenir dans son cœur. Il fallait que, conformément aux anciens oracles, toute la gloire de cette incomparable fille du grand Roi fût renfermée au-dedans, et dérobée à la curiosité et à l'admiration des mortels: *Omnis gloria ejus filie regis ab intus* (1).

Mais que parlé-je de ces dons naturels, quand les grâces d'un autre ordre et d'un tout autre prix furent enveloppées d'une obscurité encore plus profonde? Elevez ici vos pensées, mes Frères. Vous savez la honte de notre race et l'antique plaie du genre humain. Le premier homme ayant reçu dans ses entrailles le venin du péché, ce poison impur et fu-

(1) Ps. XLIV, 14.



nesté coula avec son sang dans les veines de tous ses malheureux enfans. Tous naquirent pécheurs, et reçurent avec la vie le germe de la corruption et de la mort. Marie seule, de toute la postérité d'Adam, est garantie de cette affreuse contagion. Elle naît revêtue d'innocence et de gloire; elle paraît, dès le premier instant, toute belle en présence du Seigneur, sans que la plus légère tache la défigure à ses yeux : *Tota pulchra es... et macula non est in te* (1). Elle est semblable par sa blancheur au lis éclatant qui fait l'ornement des vallées : *Lilium convallium* (2). Au moment où elle s'élève comme un astre nouveau, pour embellir l'univers, les anges accourent et la contemplent avec ravissement. La lumière de l'astre des nuits ne leur paraît pas plus douce; les rayons du soleil ne leur semblent pas plus purs : *Pulchra ut luna, electa ut sol* (3). Quelle eût été la vénération des hommes pour cette admirable enfant, s'ils eussent pu la voir, telle que les esprits célestes et Dieu même la voyaient? Mais rien ne la distingue à leurs yeux des autres filles de Juda; ils confondent dans la masse commune ce qu'une grâce invisible et inconnue en a séparé; et la seule créature véritablement innocente qui ait jamais été sur la terre, celle qui surpasse en sainteté les séraphins eux-mêmes, n'est l'objet que des dédains et de l'indifférence du monde. Mais elle, aussi modeste que sainte, loin de s'affliger de cette injustice, elle se réjouira toute sa vie d'une erreur qui l'aide à se perdre dans la foule, au gré de son humilité.

Quels autres trésors encore cette même humilité, secondant les vues mystérieuses de la Providence, saura couvrir de voiles impénétrables! O privilège incompréhensible de la maternité divine! ô merveille adorable de la fécondité jointe à l'intégrité virginale! double prodige inouï qui élevez Marie si haut au-

(1) Cant. IV, 7.

(2) Cant. II, 1.

(3) Cant. VI, 9.

dessus de toutes les créatures, de quelles humiliations vous allez devenir la source pour elle! Marie est vierge; cette qualité glorieuse lui est plus chère mille fois que tous les biens de la terre, que toutes les grandeurs même du ciel; cependant elle la perd en apparence. Visitée par Celui dont la puissance féconde, quand il lui plaît, la stérilité et le néant même, elle a conçu un fruit divin dans ses chastes entrailles; le miracle opéré dans son sein par la vertu du Très-Haut, est le secret de Dieu même confié à elle seule, et à l'une des intelligences célestes députée vers elle pour le lui annoncer; tout le reste de l'univers l'ignore; Joseph lui-même, le saint époux de Marie, n'a pas été instruit de ce mystère; il conçoit des ombrages et de tristes soupçons : elle ne rompra point pour cela le silence; elle portera sans se plaindre le poids de cette ignominie; il faudra qu'une révélation expresse d'en haut vienne désabuser ce juste affligé, au moment où il cherche les moyens d'éloigner de lui son épouse sans un éclat qui la déshonore. C'est aux âmes vertueuses et innocentes, à nous dire ce que dut être une telle épreuve pour la plus pure des vierges.

Mais, si Joseph est bientôt détrompé d'une erreur si injurieuse à sa vertu, il n'en faudra pas moins, par une autre erreur bien humiliante pour elle, qu'il soit réputé le père de cet enfant de bénédiction, de ce glorieux fruit de sa virginité, qui n'a point d'autre père que Dieu. Ainsi lui sera ravi, dans l'opinion des hommes, le plus beau de ses titres. Ce qui la distingue entre toutes les femmes, est précisément ce qui la confond avec le commun des mères. Le ciel, loin de manifester au-dehors, par quelque signe éclatant, une merveille qui lui attirerait les hommages de tout l'univers, veut que toutes les apparences et que ses propres démarches écartent jusqu'à l'idée de la grâce extraordinaire qu'elle a reçue. Quarante jours se sont-ils écoulés depuis qu'elle a mis au monde le Sauveur, elle ira, conformément à la loi, le présenter au temple, et son époux le présentera avec elle,

comme si le divin fils de Marie eût été aussi le fils de Joseph ; elle se purifiera de la même manière que les autres femmes de Juda , comme si ses entrailles , fécondées par le plus grand des prodiges , sanctifiées , divinisées en quelque sorte par la génération du Verbe incarné , eussent participé à la souillure des enfantemens ordinaires. O adorable Rédempteur , où est donc la gloire de votre Mère ? où est votre propre gloire ? pourquoi faut-il que celle qui a eu l'ineffable honneur de vous donner la vie , ne soit marquée à aucun trait sensible qui la distingue et la fasse révéler des mortels ?

Les desseins de Dieu se dévoileront , mes Frères ; mais , en attendant , je vous demande , à vous qui êtes si avides de l'estime et des applaudissemens du monde , qui vous montrez si impatiens de produire au-dehors tout ce qui peut vous attirer son attention et ses éloges , qui ne connaissez point de plus grand malheur que d'être oubliés et confondus dans la foule , qui sacrifiez peut-être votre repos , votre santé , votre conscience même , au besoin d'occuper les autres hommes de vous ; qui vous parez tous les jours de tant de fausses couleurs , afin qu'au défaut du mérite , on en loue du moins en votre personne les apparences trompeuses ; je vous demande , s'il est possible d'imaginer quelque chose de plus grand et de plus héroïque , qu'une modestie qui dérobe constamment à tous les regards tant de vertus , tant de dons naturels et surnaturels , des prérogatives sans exemple , une dignité supérieure à celle des anges ; qui , avec tant de titres à l'admiration , accepte volontairement le mépris , et , au lieu de la gloire la plus méritée , embrasse avec joie les opprobres.

Avançons. On a vu des mères se résoudre sans peine à vivre dans l'obscurité , pourvu que leurs enfans fussent dans l'éclat ; et , comme si leur existence eût passé tout entière dans ceux à qui elles avaient donné le jour , regarder les honneurs rendus à ceux-ci comme leur étant personnels à elles-mêmes , et y

trouver de quoi contenter pleinement leur ambition. Marie avait un fils unique , pour qui seul elle respirait. S'il eût été glorifié comme il devait l'être , qu'aurait-elle eu à désirer ? quel lustre n'aurait pas rejilli sur elle des hommages et de la vénération dont il eût été l'objet ? Mais au contraire , quelle nouvelle ombre les ignominies du fils vont répandre sur la vie déjà si humble et si obscure de la mère ! C'est ici le second degré des abaissemens de cette auguste Vierge.

Ah ! sans doute , lorsqu'un ange lui annonçait que le saint Enfant qu'elle allait concevoir serait grand , qu'on le nommerait le Fils du Très-Haut , qu'il s'assiérait sur le trône de David , et régnerait éternellement sur la maison de Jacob , elle eut droit d'espérer que toutes les circonstances de sa naissance et de sa vie seraient brillantes et glorieuses. Dut-elle croire , après de si magnifiques promesses , que , lorsque le temps de l'enfanter serait venu , elle se verrait exclue de toutes les maisons de Bethléem , et ne trouverait d'autre asile pour le mettre au monde , qu'une pauvre et affreuse étable , où , exposé aux injures de l'air , il ne serait réchauffé que par l'haleine de vils animaux ? Dut-elle s'attendre que , quand ses jours seraient menacés par Hérode , au lieu de voir les légions célestes se ranger autour de son berceau pour le défendre , elle serait réduite à fuir précipitamment avec lui sur une terre étrangère , et jusque chez une nation idolâtre , où il souffrirait en silence les outrages faits à son Père , et les honneurs de la Divinité transportés aux démons mêmes ? Eut-elle lieu de penser que ce nouveau roi , si pompeusement annoncé , vivrait 30 ans muet et ignoré dans l'atelier de Joseph , partageant avec lui de pénibles et grossiers travaux ? Mais surtout , ô la plus humiliée des mères ! pouviez-vous prévoir que , lorsqu'enfin sortant de sa retraite , il enseignerait publiquement cette doctrine pure et sublime qu'il avait puisée dans le sein de son Père ; lorsque , faisant les œuvres prédites par les prophètes , il guérirait les boiteux et les

aveugles ; rendrait l'ouïe aux souds et ressusciterait les morts, douze pécheurs se déclareraient seuls ses disciples ; que, tandis que la multitude ignorante s'empresserait autour de lui, les grands, les doctes, les prêtres et les pontifes s'attacheraient à le calomnier et à le contredire, feraient de ses actions et de ses discours le sujet de leurs plus amères dérisions, le traitant hautement d'imposteur, de séditeux, de blasphémateur, et enfin de magicien et d'homme possédé du démon ? Quels furent alors les sentimens de votre cœur maternel ? hélas ! mais quels furent-ils ensuite, et dans quel abîme d'humiliation fûtes-vous plongée, lorsqu'il fallut voir ce fils, sur qui reposaient toutes vos espérances et toute votre gloire, livré à la fureur de ses ennemis, chargé de liens comme un malfaiteur, déclaré digne de mort par le conseil suprême de la nation, traîné de tribunal en tribunal, devenu le jouet des valets et des soldats, inhumainement flagellé, portant pour marques de sa royauté méprisée un vil lambeau de pourpre et une sanglante couronne d'épines, dévoué par le cri unanime de tout le peuple au plus cruel et au plus ignominieux des supplices ? Poursuivrai-je ? ... Je ne comprends plus votre constance, ô Marie ! quand vous le suivez jusqu'au Calvaire, marchant sur les traces de son sang ; que, témoin volontaire de la plus horrible des catastrophes, vous vous tenez debout auprès de lui, pendant qu'il est dépouillé par les bourreaux, cloué à ce fatal gibet, élevé nu dans les airs entre deux scélérats. Pâtes-vous bien entendre, dans ces terribles momens, les railleries atroces de ses persécuteurs, les défis insultans qu'ils lui adressaient, leurs accens de joie et de triomphe mêlés aux gémissemens et aux soupirs de votre fils mourant ? Oh ! combien de fois les outrages dont on l'accablait retomberent-ils sur vous ! combien de fois (car en pourrions-nous douter ?) ces barbares qui vous connaissaient, dirent-ils en vous montrant avec insulte : La voilà, la mère de celui qui se disait le

Christ, et qui ne peut maintenant se sauver de nos mains ! *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (1). Ah ! ce que je ne comprends pas, il n'y a qu'un instant, je commence à le concevoir. Vous êtes venue à ce déchirant spectacle, vous n'avez pas eu pitié de votre propre douleur, vous avez surmonté toutes les forces de la nature, parce qu'il fallait que vous bussiez le calice d'opprobre jusqu'à la lie, et que votre confusion fût presque égale à celle de la victime des péchés du monde : *Operuit confusio faciem meam* (2).

Après cela, y aura-t-il encore un autre degré d'humiliation pour Marie ? Oui, mes Frères : malgré l'aveuglement des Juifs, elle savait que son fils était le Verbe de Dieu, elle ne connaissait point d'autre gloire véritable que celle qui vient de lui ; s'il l'eût honorée devant les hommes, c'en eût été assez pour compenser abondamment toutes ses ignominies. Mais cet adorable Sauveur, se conformant en toutes choses aux desseins de la sagesse éternelle, et voulant consommer le mystère des abaissemens de cette âme sainte, la traita souvent avec des rigueurs apparentes, qui furent pour elle la plus sensible des épreuves. Nous ne lisons pas dans l'Évangile, qu'il lui ait donné une seule fois en public le nom si doux et si honorable de mère. Les seules paroles qu'on nous apprend qu'il lui ait adressées, semblent être des leçons sévères. Dès sa douzième année, il la reprend, dans le temple, de l'inquiétude avec laquelle elle l'a cherché pendant trois jours, après l'avoir perdu ; et comme si cet effet de la tendresse maternelle eût été l'usurpation d'un droit qu'il ne lui reconnaissait pas : Pourquoi me cherchez-vous, lui dit-il ; ne saviez-vous pas que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père ? Lorsque, plusieurs années après, aux noces de Cana, elle ose témoigner le désir de lui voir faire un miracle, par ce seul mot, où il paraît néan-

(1) Ps. LXXVIII, 10.

(2) Ps. LXXVIII, 8.

moins tant de réserve : « Mon fils, ils n'ont point de vin ; » quelle réponse elle entend, en présence d'une nombreuse assemblée, et dans la première occasion où il manifeste au monde sa puissance : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas venue, *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea* (1). Ce n'est pas (et j'espère que personne ne s'y méprend) qu'il n'eût pour elle, comme homme, toute la déférence et tout le respect du fils le plus tendre et le plus soumis ; mais lorsqu'il lui parlait ainsi de toute la hauteur, si je puis le dire, de sa divinité, comme pour empêcher qu'on n'oubliât la distance qui sépare la créature du Créateur, quel coup pour un cœur si sensible ! quelle humiliation pour une mère ! Que sera-ce donc quand il semblera la méconnaître et la désavouer à la face de tout le peuple ? Imaginez, si vous le pouvez, une mortification plus cuisante que celle-ci. Un jour qu'il était environné de la multitude, et qu'il l'entretenait du royaume de Dieu, sa mère et ses proches, qui dans le langage de l'Écriture sont nommés ses frères, le cherchent avec empressement et demandent à lui parler sans délai ; on l'en avertit : *Ecce mater tua et fratres tui foris stant, quærentes te* (2). Que fera-t-il ? Vous vous rappelez que dans une circonstance assez semblable, des disciples de Jean-Baptiste étant venus l'interroger de la part de leur maître, non-seulement il daigna interrompre sa divine prédication, pour satisfaire aux demandes du saint Précurseur ; mais il saisit cette occasion de faire publiquement son éloge, de le proclamer, devant toute la foule qui l'écoutait, prophète, plus que prophète, et le plus grand entre les enfans des femmes. Va-t-il rendre un pareil témoignage à Marie ? Ah ! mes Frères, à peine lui a-t-on dit que sa mère et ses proches l'attendent, qu'élevant la voix il s'écrie, comme si on lui eût parlé de personnes étrangères et inconnues : Qui est ma mère, et

(1) Joan. II, 4.

(2) Matth. XII, 47.

qui sont mes proches ? *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei* (1) ? Puis, étendant la main vers ses disciples, il ajoute : Voilà ma mère et mes proches, *Ecce mater mea et fratres mei* (2). O Vierge, qui le portâtes dans votre sein, est-ce de cette sorte que vous vous attendiez à être honorée par votre fils ? Mais que je suis encore bien plus étonné de ses rigueurs à votre égard, quand je me transporte à la dernière scène de sa vie ! Écoutez ici l'Évangéliste, mes Frères. Jésus, voyant du haut de sa croix sa mère et le disciple qu'il aimait, debout auprès de lui, dit à Marie, en lui montrant son disciple : Femme, voilà votre fils ; puis il dit au disciple : Voilà votre mère. O parole accablante ! Quoi ! Seigneur, vous n'avez pas, en expirant, de nom plus doux à lui donner que celui de femme ! un autre sera son fils ! un étranger l'appellera de ce nom de mère que vous lui refusez ! *Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (1). Les liens qui l'unissent au fruit de ses entrailles sont-ils donc rompus ? est-elle dégradée de la maternité divine ? Hélas ! n'était-ce donc pas assez d'humiliation, assez de désolation pour elle, d'être témoin de votre supplice et de votre mort, sans que votre dernier adieu lui-même, qui devait la consoler, mette le comble à sa confusion et à sa douleur ? Allez donc, ô vous dont les inconcevables amertumes ne doivent recevoir aucun adoucissement ! allez, après avoir vu toute votre gloire se changer pour vous en opprobre, habiter la maison de votre nouveau fils ? vous y vivrez encore longtemps, non moins obscure ni moins oubliée des hommes, après la résurrection glorieuse et le triomphe de celui à qui vous donnâtes le jour, que vous ne l'étiez auparavant. Ni le disciple qui vous retira dans sa demeure, et qui fut l'appui de votre vieillesse, ni aucun autre des écrivains sacrés, ne nous

(1) Matth. XII, 48.

(2) Matth. XII, 49.

(3) Joan. XIX, 26, 27.

apprendra rien des dernières années de votre sainte vie. Nous saurons que Madeleine et les autres saintes femmes, que les apôtres et les disciples furent honorés des apparitions et des visites de votre fils ressuscité; nous ignorerons si la même faveur vous fut accordée. Votre nom ne sera plus prononcé qu'une seule fois dans nos Écritures, et votre mort n'y sera même point racontée.

O Mère du Dieu caché, du Dieu anéanti, vous avez rempli votre destinée. Vous avez partagé ses anéantissements et ses ignominies; vous les avez portés, comme lui, jusqu'à la dernière heure: la carrière de douleur et d'opprobre est enfin fermée pour vous; une autre de joie et de gloire va s'ouvrir. Mais il convenait qu'avant d'y entrer, vous fissiez preuve d'une magnanimité et d'une constance supérieures à des afflictions dont nulle autre que vous n'eût pu soutenir le poids. Il convenait qu'avant de paraître grande au sein d'une élévation sans bornes, vous fissiez admirer un autre genre de grandeur dans des abaissemens sans mesure: *Fecit mihi magna qui potens est.*

Passons maintenant à la seconde partie de ce discours, et considérons Marie dans un éclat de gloire qui l'emporte infiniment sur ses humiliations.

#### SECOND POINT.

Rien ne me cause plus d'étonnement que de voir des hommes dont l'esprit ne semble point rampant et vulgaire, se refuser à croire que le Rédempteur du genre humain et sa sainte Mère aient pu vivre ici-bas dans l'abjection et les opprobres; comme si un tel partage eût été incompatible avec la divinité de l'un et avec l'auguste prérogative de l'autre. Il faut que ces hommes plongés dans les sens, et éblouis par le vain spectacle de ce monde qui passe, soient incapables de comprendre que leur vie, qui s'écoule si rapidement, n'est rien; que l'espace même des siè-

cles, et toute la durée du temps, n'est qu'un point imperceptible dans le vaste abîme de l'éternité; que les œuvres de Dieu s'ébauchent et se préparent dans le siècle présent, pour recevoir leur forme et leur perfection dans le monde à venir; que des humiliations passagères, qui se changent en une éternelle gloire, n'avilissent point la vertu, mais lui donnent un nouveau lustre, et qu'elle sort plus belle et plus éclatante du sein de l'obscurité et des ignominies, comme la lumière autrefois jaillit pure et éblouissante de la nuit et du chaos.

Voyons donc les trois degrés d'abaissement de Marie, remplacés par un triple degré d'élévation et de gloire.

Premièrement, les sombres voiles qui cachaient toute sa beauté, tous les trésors de grâce qui étaient en elle, sont déchirés par la mort. Quelles grandes choses j'ai maintenant à vous décrire! Mais, où trouverai-je des paroles pour les exprimer? Venez à mon secours, ô Esprit-Saint, auteur de ces merveilles; parlez vous-même par ma bouche, ou donnez-moi l'intelligence des divins livres où sont renfermés vos oracles, afin que je puisse découvrir, sous tant de figures diverses, les traits par lesquels vous peignez le triomphe de l'épouse.

Faut-il que Marie meure? porte-t-elle dans son sein le principe de la mortalité, elle qui est née exempte du péché et de la concupiscence qui nous fait mortels? Ah! voudrait-elle ne pas mourir, après que son fils bien-aimé, le fils du Dieu vivant, est mort? Le fils et la mère sont arrachés l'un et l'autre à la vie par une cause extraordinaire. Jésus expire par un ordre de sa souveraine et toute-puissante volonté; Marie, par un effet de son amour: Jésus s'immole, parce qu'il ne veut pas laisser périr le genre humain; Marie se consume, parce qu'elle ne peut plus vivre loin de celui qu'elle chérit uniquement. Depuis qu'il a disparu de la terre, elle languit; l'ardeur de ses desirs est comme un feu qui la dévore; et c'est elle

qui dit par la bouche du prophète: *Amore lingueo* (1). Il ne faut rien moins qu'un miracle prolongé pour la retenir si long-temps dans les liens du corps, après le sacrifice du Calvaire. Elle demande son bien-aimé à toutes les créatures; elle les prend toutes à témoin de ses soupirs, et les conjure de lui attester à lui-même, qu'elle ne peut plus endurer le tourment que lui cause la profonde et incurable blessure de son cœur: *Adjuro vos, si inveneritis dilectum meum, ut annuntietis ei* (2). Il se laisse enfin toucher à tant de larmes; il l'appelle à son tour, et lui dit: Sors de ta prison, ô épouse; prends ton vol en liberté, ô chaste colombe: *Surge, amica mea, columba mea, et veni* (3). Cesse de gémir: cette triste saison de la vie mortelle est passée pour toi; l'hiver n'est plus; les orages et les douleurs sont finis à jamais: *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit* (4); un printemps éternel succède, viens en jouir dans le véritable Eden, et y recevoir les embrassemens de ton Dieu: *Veni in hortum meum, soror mea sponsa* (5). A ces mots, les flammes dont elle est embrasée redoublent leur activité; et son âme sainte, semblable à un parfum exquis, à un encens d'agréable odeur qui se fond dans un brasier ardent, s'exhale tout entière, et s'élève comme une vapeur odoriférante jusqu'au ciel: *Sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (6).

Cependant son corps sacré demeure inanimé sur la terre. Oui, mes Frères, inanimé, mais non sujet à la corruption, comme les nôtres. Eh quoi! l'ancienne arche des Hébreux fut incorruptible, et l'arche vénérable de la nouvelle et éternelle alliance ne le serait pas? Le bois qui renferma les tables de la loi et la manne du désert, fut défendu contre la pour-

(1) Cant. II, 5.

(2) Cant. V, 8.

(3) Cant. II, 13.

(4) Cant. II, 11.

(5) Cant. V, 1.

(6) Cant. III, 6.

riture et les vers, et le corps qui porta, qui conçut l'Homme-Dieu, leur serait livré? Ce temple vivant qu'habita pendant neuf mois le Verbe divin, serait dissous et réduit en cendres! cette chair virginale, qui est une même chair avec celle de Jésus-Christ, puisque celle-ci est une portion de celle là, serait défigurée et flétrie par les affreuses suites de la mort! Non, non; ne le croyez pas. Les restes précieux de Marie descendront dans le sépulcre, parce que ceux de son fils y descendirent; mais ils seront confiés comme un dépôt à la tombe, et ne lui seront pas abandonnés comme une proie. Bientôt, ô merveille! ô que j'ai de joie à le publier! ils se ranimeront, ils triompheront pleinement de la mort, par la vertu de celui qui, le premier, la vainquit en ressuscitant glorieux. Sa mère (eh! ne devait-il pas en être ainsi?) ressuscitera la première après lui. Cette grâce, que les autres élus attendront jusqu'au dernier jour, est avancée une fois, et par la plus juste exception, en faveur de la plus sainte des créatures.

Mais en quel état elle sort et renaît du tombeau! quelle nouvelle et florissante jeunesse! quel éclat de grâce et de beauté! Je la vois qui change et se transfigure tout entière, en la ressemblance de celui qui daigna se rendre semblable à elle, en se revêtant de la nature humaine dans son sein. Où sont ici les expressions, où sont les images et les figures pour peindre ce que nul homme n'a vu, ce que nul esprit mortel ne saurait imaginer? Ah! la première Eve fut belle, au moment où elle sortit pure des mains du Créateur, parée de tous les charmes de l'innocence, revêtue de la majesté qui convenait à la reine de la nature, et portant sur son front l'auguste caractère de la ressemblance divine. Mais que la seconde Eve est bien plus belle encore, au moment où, victorieuse de l'enfer, et foulant à ses pieds l'antique serpent qui séduisit la mère commune du genre humain, elle va entrer, en qualité de reine du ciel, dans son nouveau royaume! Quel spectacle fut donné

alors, non plus aux habitans de la terre, qui n'en étaient pas dignes, mais à toutes les immortelles troupes de la milice céleste! Depuis l'Ascension de leur divin roi, elles n'avaient rien vu de si ravissant que l'Assomption de Marie. Je parle d'après les Ecritures interprétées par les saints Pères. Voyez leurs légions s'ébranler, se précipiter au-devant d'elle, contempler avec étonnement et avec amour une beauté qui les surpasse, une splendeur qui presque les éblouit; s'interroger mutuellement et se dire: Quelle est donc cette incomparable créature qui, de ces régions éloignées, s'élève d'un vol si majestueux vers nous, soutenue par son bien-aimé, et toute inondée de parfums et de délices: *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* (1)? Mais, ô anges de Dieu! qu'apercevez-vous donc qui puisse encore vous surprendre, accoutumés comme vous l'êtes aux spectacles du ciel? Celle que vous admirez surpasse-t-elle en éclat ce brillant flambeau des nuits, qui règne dans le firmament en l'absence de l'astre du jour? Ah! répondez-vous, la lune est l'escabeau de ses pieds: *Luna sub pedibus ejus* (2). Est-elle donc plus éblouissante que ces grands corps lumineux, ces étoiles magnifiques dont la main du Tout-Puissant a orné la voûte des cieus? Ah! douze des étoiles les plus belles, rangées autour de sa tête, forment à peine une couronne digne d'elle: *Et in capite ejus corona stellarum duodecim* (3). Eh! quoi! l'emporte-t-elle donc aussi sur le soleil lui-même? répand-elle plus de feux et de lumière? Ah! le soleil qui efface tout, n'est que son vêtement et comme le manteau dont elle se couvre: *Mulier amicta sole* (4). O mes Frères! si tels sont ses ornemens et sa parure, que penserons-nous de sa personne? de ce visage presque divin; de

(1) Cant. viii, 5.

(2) Apoc. xii, 1.

(3) Apoc. xii, 1.

(4) Apoc. xii, 1.

ces yeux auxquels je ne puis plus rien comparer dans l'univers; de ce front auprès duquel la sérénité du plus beau ciel paraîtrait sombre? Que dirons-nous de cette âme, image pure, et, après l'âme de Jésus-Christ, image la plus fidèle de Dieu même, où se réfléchissent, comme dans un miroir, la sainteté du Père, la sagesse du Verbe, la charité de l'Esprit d'amour; de sorte que sa perfection et sa beauté est pour ainsi dire celle même de la Trinité adorable? C'est dans cette splendeur que vont disparaître et se perdre toutes les humiliations de sa vie, comme on voit de légers nuages se dissiper et s'évanouir aux ardeurs des rayons du midi.

Voilà le premier degré de la gloire de Marie: tant d'obscurité remplacée par l'éclat de son triomphe, et l'indifférence des hommes vengée par l'admiration des anges.

Montons plus haut. Les ignominies de son fils ont formé le second degré de son abjection: l'exaltation de ce même fils fait le second degré de sa gloire. Mais où vais-je m'abîmer, mes Frères? D'un océan de merveilles, je me plonge dans un autre encore plus profond et plus vaste: *Abyssus abyssum invocat* (1). C'est de la puissance et de la majesté du Fils de l'homme dans son royaume immortel, qu'il me faut parler maintenant. Quelle majesté! quelle grandeur ineffable! Parce qu'il s'est humilié, dit saint Paul, jusqu'à mourir sur la croix, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Marie donc, en entrant dans la céleste Sion, y voit tout prosterné devant celui qu'elle a porté dans son sein: les vingt-quatre vieillards qui représentent toute l'église des prédestinés, jetant à ses pieds leurs couronnes; les anges de tous les chœurs donnant mille signes, en sa présence de leur adoration profonde. Elle entend les voûtes éternelles retentir sans interruption de ses

(1) Ps. xli, 8.

louanges, et tant de voix les répéter nuit et jour, que le bruit de leurs concerts ressemble à celui de cent fleuves précipitant leurs ondes, ou de la vaste mer agitant toutes ses vagues : *Audivi vocem de caelo, tanquam vocem aquarum multarum* (1). Pour lui, assis au plus haut des cieus, sur un trône d'où partent sans cesse des feux et des éclairs, il habite avec son Père au sein de la lumière, inaccessible. De là il donne des lois à l'univers, règle par sa souveraine volonté tout ce que les aveugles mortels attribuent au hasard, à la fatalité, aux combinaisons des politiques, à l'ambition des conquérans, aux caprices des maîtres de la terre; se joue des projets et des espérances de ses ennemis; tourne les obstacles en moyens; fait servir le mensonge au triomphe de la vérité, les passions et les crimes à celui de la vertu, les excès de l'impiété à l'affermissement de la religion; et développe, à travers ces grands mouvemens et ces continuelles vicissitudes des choses humaines, l'ordre invariable de ses éternels et infaillibles desseins : *Portansque omnia verbo virtutis suae... sedet ad dexteram majestatis in excelsis* (2). A ses côtés est sa mère, non plus, comme au pied de sa croix, enveloppée dans les humiliations et les douleurs de son fils, comme dans un sombre nuage, mais perdue dans les rayons de sa gloire; non plus mère désolée, mais bienheureuse reine, partageant sa puissance et les hommages qui lui sont rendus : *Astitit regina à dextris tuis* (3). O mon Dieu! daignez élever nos pensées au-dessus de cette boue de la terre où elles rampent, et nous apprendre à contempler souvent les grands objets de l'éternité, afin que nous n'ayons pas le malheur de sacrifier à de vils intérêts d'un moment, à des plaisirs profanes qui nous souillent, à un faux honneur qui nous trompe et nous dégrade,

(1) Apoc. XIV, 2.

(2) Hebr. I, 3.

(3) Ps. XLIV, 10.

les vrais biens, les délices pures et la solide gloire pour lesquels vous nous avez créés.

Ce qui met le comble aux grandeurs de Marie, et en fait le dernier degré, c'est qu'elle est non-seulement glorifiée avec Jésus-Christ, mais surtout glorifiée par lui-même. C'est ici le dédommagement de ces froideurs apparentes, qui lui causèrent de si cuisans chagrins pendant sa vie. Il lui donne maintenant et le nom de mère, et tous les droits, tous les honneurs qui y sont attachés. Il l'élève, en cette qualité, incomparablement au-dessus, non-seulement de tous les saints, mais de toutes les hiérarchies des esprits célestes. Il veut que toutes lui obéissent et la reconnaissent pour reine. Il l'a établie la médiatrice des hommes auprès de lui, comme il est leur médiateur auprès de son père, la protectrice de son Eglise, l'arbitre des royaumes et des empires; il lui a promis de ne rejeter aucune de ses demandes. De là ce culte si ancien, si solennel, si universel, que l'église catholique lui rend sous ce titre auguste de Mère de Dieu; culte bien inférieur à celui qui n'est dû qu'au souverain Etre, mais aussi très-supérieur à tout autre. Oh! combien tous ceux qui ont mis en elle leur confiance et l'ont invoquée dans leurs besoins, ont éprouvé d'heureux effets de sa puissante intercession! Combien de fois elle a adouci le sort des infortunés! brisé les chaînes des captifs, sauvé du naufrage ceux qui périssaient sur les flots, ramené des voies de l'erreur et de la région des ombres de la mort ceux que l'hérésie ou l'impiété avait séduits, rendu à eux-mêmes de jeunes cœurs que les plus violentes et les plus dangereuses passions avaient entraînés, converti des pécheurs endurcis dont le retour semblait désespéré, comblé des plus rares faveurs du Ciel des âmes pieuses et ferventes qui lui avaient voué un respect et un amour filial! Qu'on lise ce que les Bernard, les François d'Assise, les Bonaventure, les Thérèse ont raconté de tant de prodiges opérés, de tant de victoires remportées sur l'enfer,



par la seule invocation de son nom. Quel prince, quelle nation, quelle race royale s'est jamais mise en vain sous sa protection ? Plusieurs discours suffiraient à peine pour rapporter, je ne dis pas les faits particuliers et obscurs, mais les miracles éclatans et publics, qui dans la suite des siècles ont eu en quelque sorte le monde entier pour témoin. Je n'essaierai donc pas de les rapporter ici en détail : je ne parlerai pas même de cette fameuse bataille navale de Lé-pante, où les immenses armées du fier Musulman, assurées de marcher à de nouvelles conquêtes, enflées de tant de succès, et, comme un torrent débordé qui a rompu presque toutes ses digues, n'ayant plus qu'une dernière barrière à renverser pour se répandre et pour inonder toute l'Europe, furent tout-à-coup arrêtées, terrassées, mises en fuite par un faible ennemi qu'elles étaient accoutumées à mépriser et à vaincre ; où la chrétienté entière fut sauvée du plus grand des périls, et les vastes espérances des Infidèles abattues pour jamais, par une intervention si manifeste de la Mère de Dieu, que la gloire de ce triomphe lui fut universellement attribuée, et que le saint pape Pie V institua à cette occasion la fête si connue de Notre-Dame de la Victoire, qui se célèbre encore dans tout le monde catholique.

Mais me tairai-je également sur les miracles de nos jours ? ne dirai-je rien de ce qui est si propre à émouvoir tous les cœurs français, à ranimer la foi de tout ce qui est chrétien ? Malgré la malheureuse incrédu-lité du siècle où nous vivons, qui ne s'est écrié, mes Frères, à la vue des événemens si inespérés, si contraires à toute prévoyance humaine, qui ont retiré, comme du fond de l'abîme, une génération entière ; de cette suite d'incroyables catastrophes qui ont détruit, en si peu de mois, la plus formidable puissance qui fut jamais ; du retour si facile de nos anciens et légitimes maîtres, ramenés deux fois parmi nous après de si longs et si terribles orages, si tôt raffermis sur un trône chancelant dont toutes les ba-

ses semblaient ruinées, rentrés si promptement dans leurs droits sur tous les cœurs, qu'on se flattait de leur avoir ravis : qui ne s'est écrié, dis-je, à ce spectacle, qu'il y a quelque chose ici d'évidemment surnaturel, et que le doigt de Dieu est marqué dans une résurrection si étonnante ? Mais, en avouant la merveille, est-on remonté à la source ? et n'est-ce pas en ce jour qu'il convient de proclamer une vérité qui vous avait peut-être échappé jusqu'à présent ? Ce jour, mes Frères, est l'anniversaire de celui où l'un des pieux ancêtres du roi chéri qui nous gouverne, mit, il y a moins de deux siècles, par un vœu solennel, sa personne, son sceptre, son auguste race et son peuple, sous la protection immédiate (ce sont les propres termes de l'édit qu'il publia alors) de la bienheureuse et très-glorieuse Vierge, qu'il choisissait pour patronne spéciale de son royaume ; exprimant l'espoir que, dans les temps difficiles, elle en serait la ressource ; et ordonnant à perpétuité, en mémoire de la consécration qu'il lui en faisait, cette religieuse cérémonie, cette procession pompeuse, que vous célébrerez dans quelques instans, et à laquelle il voulut qu'assistassent toutes les cours de justice, et tout ce qui était revêtu d'autorité dans ses états. Ce vœu digne de la sagesse autant que de la foi de Louis-le-Juste, fut fidèlement exécuté par ses successeurs, et renouvelé dans la forme la plus imposante, d'abord par Anne d'Autriche, durant l'orageuse minorité de Louis-le-Grand, et ensuite par Louis-le-Bien-Aimé, peu d'années avant les crimes et les désastres de notre révolution. Ah ! je ne m'étonne plus, qu'héritier de la foi de ses ancêtres, ainsi que de leur tendre dévotion pour Marie, Louis-le-Désiré ait reconnu ne devoir son rétablissement, après Dieu, qu'à son auguste protectrice ; que, rentrant dans ses états, en conquérant pacifique, ses premiers pas se soient dirigés vers cette vénérable basilique, élevée en son honneur depuis tant de siècles, pour y déposer à ses pieds sa couronne,

et, avec son cœur, les cœurs de tous ses sujets. Je ne m'étonne plus que des miracles journaliers signalent tout le cours d'un règne commencé sous les auspices de Marie; qu'au milieu des divisions, des troubles et des obstacles, tout renaisse, reflourisse et nous annonce des destinées prospères; que les dangers les plus menaçans s'évanouissent, au moment où la sagesse humaine aux abois ne connaît plus de moyens de les détourner; que tout soit inutile aux méchans, et leur nombre, et leur confiance, et les machinations les plus profondes, et les combinaisons les plus vastes, et le secret juré dans leurs antres souterrains, et leur audace à provoquer publiquement la révolte; que le succès même du crime tourne contre ses auteurs; que les larmes répandues sur le tombeau d'un prince lâchement égorgé, enfantent pour ainsi dire un jeune héros, devenu dès le berceau même l'effroi de ses ennemis, l'espoir de la patrie et du monde; que les peuples désabusés de leurs erreurs, et accourant autour de la bannière des lis et de l'étendard de la croix, fassent retentir la France entière des acclamations de leur amour pour leur Dieu et pour leur roi, pendant que les monstres enchaînés de l'impiété et de l'anarchie ne font plus entendre que les derniers cris d'une fureur expirante; enfin, que nos princes bénis du Ciel, libres de toute crainte au dedans, et ressuscitant la gloire de leurs aïeux, aillent à la tête d'armées fidèles et victorieuses, éteindre dans d'autres contrées les derniers feux de la rébellion, replacer d'autres Bourbons sur leurs trônes, et combler le gouffre creusé par des mains sacrilèges pour engloutir l'Europe: *Quæ est ista quæ progreditur... terribilis ut castrorum acies ordinata* (1)?

C'est donc ainsi, ô Reine du ciel, que les nations qui se lancent follement sur la mer orageuse des révolutions, et emportées par une ardeur inquiète, vont chercher au sein des flots et des tempêtes un

(1) Cant. vi, 9.

chimérique bonheur: *Qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis* (1), ne sont pas toujours abandonnés sans secours à leur témérité; mais, si vous daignez être leur protectrice, éprouvent les effets de la miséricorde du Seigneur, et voient éclater en leur faveur les merveilles de sa puissance, jusqu'au milieu des gouffres et des abîmes où elles se sont précipitées: *Ipsi viderunt opera Domini, et mirabilia ejus in profundo* (2). Après que ce grand Dieu les a livrées pendant quelque temps à des agitations violentes et terribles, et a permis que, tantôt enflées de vains succès, elles se crussent élevées jusqu'aux nues, et tantôt abattues par les revers, elles semblassent descendues jusqu'au néant: *Ascendunt usque ad caelos, et descendunt usque ad abyssos* (3); qu'ivres d'orgueil et de licence, elles ne pussent plus ni discerner leur route, ni marcher d'un pas assuré, ni conserver même une étincelle de raison et de sagesse: *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est* (4); si enfin, parmi tant de maux, elles se souviennent du Dieu qu'elles ont abandonné, et implorent par votre intercession sa clémence: *Et clamaverunt ad Dominum, cum tribularentur* (5); il exauce aussitôt vos prières, et leur tend une main secourable au moment où elles périssaient sans ressource: *Et de necessitatibus eorum eduxit eos* (6). Alors, au souffle impétueux de la tempête, succède tout-à-coup un vent doux et favorable; au bruit des vagues irritées, le calme et le silence des flots: *Et statuit procellam ejus in auram, et siluerunt fluctus ejus* (7). La joie et la reconnaissance prennent la place de la douleur et du désespoir: *Et lætati sunt quia silue-*

(1) Ps. cvi, 23.

(2) Ps. cvi, 24.

(3) Ps. cvi, 26.

(4) Ps. cvi, 27.

(5) Ps. cvi, 28.

(6) Ps. cvi, 28.

(7) Ps. cvi, 29.

runt (1); et le vaisseau de l'état, sauvé du plus affreux naufrage, entre, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse, dans le port heureux où il sera enfin à l'abri de la tourmente: *Et deduxit eos in portum voluntatis eorum* (2).

Puissions-nous tous, ô Vierge sainte, mettant notre confiance en votre puissante protection, arriver ainsi au port du salut éternel!

Ainsi soit-il.

(1) Ps. cvl, 30.

(2) Ps. cvl, 30.

## SERMON

### SUR LA DÉVOTION

AU

SAINT COEUR DE MARIE,

PRÊCHÉ

DANS L'ÉGLISE DE LA VISITATION,

A PARIS, EN 1819.

*Omnis gloria ejus filiae regis ab intus.*  
Toute la gloire de la fille du roi est renfermée au-dedans.  
(Ps. XLIV, 14.)

ENTRE les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints Livres tantôt la fille, tantôt la sœur ou l'épouse du Très-Haut: *Filia regis, soror, sponsa*; tantôt le chef-d'œuvre unique de ses mains toutes-puissantes: *Una est perfecta mea* (1). Cette fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui

(1) Cant. vi, 8.

runt (1); et le vaisseau de l'état, sauvé du plus affreux naufrage, entre, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse, dans le port heureux où il sera enfin à l'abri de la tourmente: *Et deduxit eos in portum voluntatis eorum* (2).

Puissions-nous tous, ô Vierge sainte, mettant notre confiance en votre puissante protection, arriver ainsi au port du salut éternel!

Ainsi soit-il.

(1) Ps. cvl, 30.

(2) Ps. cvl, 30.

## SERMON

### SUR LA DÉVOTION

AU

SAINT COEUR DE MARIE,

PRÊCHÉ

DANS L'ÉGLISE DE LA VISITATION,

A PARIS, EN 1819.

*Omnis gloria ejus filiae regis ab intus.*  
Toute la gloire de la fille du roi est renfermée au-dedans.  
(Ps. XLIV, 14.)

ENTRE les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints Livres tantôt la fille, tantôt la sœur ou l'épouse du Très-Haut: *Filia regis, soror, sponsa*; tantôt le chef-d'œuvre unique de ses mains toutes-puissantes: *Una est perfecta mea* (1). Cette fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui

(1) Cant. vi, 8.

d'un humble artisan, qui travaille de ses mains et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde. Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines Ecritures et dans les cantiques de l'Eglise? Vous venez de l'entendre: elle est toute intérieure et cachée; elle est toute dans son Cœur: *Omnis gloria ejus filia regis ab intus*. Mais aussi dans ce Cœur, quels trésors ne découvert-je point! Ce sont toutes les perfections des anges et des saints; mais dans un tel degré d'excellence, que rien dans le ciel même n'y peut être comparé. Que dis-je? ce sont les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles le peuvent être dans une simple créature. Il est donc juste que nous rendions à ce Cœur sacré un culte de vénération et d'amour; et comme nous adorons le Cœur de Jésus, parce que c'est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le Cœur de Marie, parce que c'est après celui de son fils le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers. Tel est, mes chères Sœurs, le fondement d'une dévotion très-répan due et très-autorisée dans l'Eglise depuis deux siècles; et tel est l'objet de la fête que vous célébrez aujourd'hui, fête touchante, où des vierges consacrées au Seigneur viennent adresser leurs hommages au Cœur même de la plus pure et de la plus fervente des vierges, qu'elles invoquent comme leur patronne, qu'elles chérissent comme leur mère, et qu'elles s'efforcent d'imiter comme leur modèle. Puisse l'instruction que vous allez entendre augmenter encore votre zèle et votre estime pour une dévotion si sainte! Puisse ces mêmes sentiments se communiquer à tous ceux qui sont venus prendre part à cette pieuse cérémonie!

Sans avoir dessein de justifier directement le culte que nous rendons au Cœur de Marie, et que justifie assez le suffrage de l'Eglise, je m'attacherai à en faire sentir de telle sorte la convenance, les avantages et le prix, que les âmes vraiment chrétiennes s'y affectent de plus en plus et trouvent une nouvelle

consolation à la pratiquer. Ce discours sera comme un éloge simple et familier du Cœur de cette bienheureuse Vierge, et je me propose de montrer en trois courtes réflexions combien il est digne de nos hommages: premièrement, par les perfections dont il est orné; secondement, par les relations intimes qui l'unissent à Dieu; troisièmement, par l'amour dont il brûle pour nous. Ce sera tout le sujet de votre attention.

O Mère du Sauveur! comment pourrons-nous louer dignement votre Cœur, si vous ne daignez nous ouvrir vous-même ce sanctuaire de toutes les vertus, ce temple vivant de l'Esprit-Saint, afin que nous contemplions les richesses qu'il renferme, et que, les faisant connaître à ceux qui nous écoutent, nous les remplissions d'admiration, de reconnaissance et d'amour, pour le plus parfait et le plus bienfaisant de tous les cœurs après celui de Jésus? — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Permettez-moi de faire en commençant une supposition. Si nous possédions quelque relique vénérable de la Mère de Dieu; si son Cœur, ou quelque autre portion de ce corps virginal, où fut conçu le Verbe incarné, était demeuré sur la terre, et qu'un dépôt si sacré fût en notre pouvoir: Quel usage en ferions nous? Vous vous hâtez de me répondre: que nous le placerions sur les autels; que, non contents de lui prodiguer tous les honneurs qu'on rend dans l'église catholique aux restes mortels des saints, nous en ajouterions de plus grands encore et d'extraordinaires, à raison de la singulière dignité de la reine des anges; en un mot, que le Cœur de Marie, quoiqu'insensible et inanimé, serait à nos yeux le plus précieux des trésors. Voilà ce que notre religion nous inspirerait, si ce Cœur eût été trouvé dans la poussière du tombeau. Et parce qu'il est vivant et glorieux dans le ciel, où, intimement uni à Dieu, il

est embrasé des plus pures flammes du divin amour, où il s'attendrit sur nos misères et brûle du désir de nous faire partager le bonheur dont il jouit, nous croirions devoir moins l'honorer ! ce qui augmente ses droits à notre culte serait précisément ce qui nous engagerait à les lui refuser ! Ah ! laissons des subtilités vaines auxquelles je n'ai jamais pu comprendre que des hommes sensés et instruits s'arrêtassent un seul instant. S'il était ici quelqu'un qui craignît de témoigner trop de respect et de vénération pour le Cœur de la plus pure des créatures, je le supplierais de considérer combien Dieu lui-même a estimé le cœur de l'homme. Il ne dédaigne pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Entendez-le, qui tantôt commande avec empire, et nous dit : Vous m'aimerez de tout votre cœur : *Diliges. . . . ex toto corde tuo* (1) ; et tantôt s'abaisse au ton de la prière, pour nous dire : Mon fils, donnez-moi votre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (2). Voyez-le qui promet de se montrer sans voile au cœur pur ; de ne mettre aucunes bornes à ses libéralités envers les cœurs droits ; d'épancher sa miséricorde sur les cœurs tendres et compatissans ; s'il s'indigne contre son peuple, c'est parce qu'Israël infidèle a détourné de lui son cœur ; s'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié ; s'il nous parle, c'est à notre cœur qu'il s'adresse : *Loquar ad cor ejus* (3). En un mot, car il faudrait citer toutes les Écritures, Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme, il en observe tous les mouvemens, il ne voit, il n'estime dans tout l'homme que le cœur : *Dominus autem intuetur cor* (4). Et nous-mêmes ne disons-nous pas tous les jours que l'homme n'est grand, vertueux, estimable, digne d'amour que

(1) Deut. vi, 5.

(2) Prov. xxiii, 26.

(3) Osee, ii, 14.

(4) I. Reg. xvi, 7.

par le cœur ? N'est-ce pas le cœur des héros et des saints que nous louons ?

Et l'on demande après cela pourquoi nous vénérons le cœur de Marie ! A-t-on bien songé à l'excellence de ce Cœur, aux perfections plus qu'humaines, plus qu'angéliques, dont il est orné ? O mon Dieu ! lorsque vous créâtes notre premier père dans la justice et la rectitude originelle, vous regardâtes avec complaisance son cœur innocent et pur, vous l'aimâtes comme un des plus beaux ouvrages de vos mains ; vous y imprimâtes le sceau de votre ressemblance divine, et vous établîtes entre vous-même et lui une correspondance et une union intime de sentimens, d'affections et de volonté. Mais bientôt, hélas ! le péché rompit cet heureux accord ; votre image fut défigurée ; le cœur de l'homme dégradé reçut l'odieuse empreinte de votre ennemi, et après avoir fait l'admiration des anges, il ne fut plus qu'un hideux objet d'aversion et d'horreur. Un si grand mal ne demeura pas à la vérité sans remède, grâce à la miséricorde infinie du Seigneur. Mais toutefois la contagion s'étendit à la postérité du coupable ; tout, selon l'expression de saint Paul, fut enveloppé sous le péché (1), et pendant quatre mille ans l'œil de Dieu ne découvrit pas, dans toutes les générations humaines, un seul cœur qui ne fût atteint de cette contagion fatale et de cette affreuse lèpre. De là le dégoût et l'indignation qui le firent une fois s'écrier qu'il se repentait d'avoir fait l'homme, parce que tous les penchans de son cœur étaient pour le mal (2). Enfin, après tant de siècles, ses divins regards se reposent sur un objet digne de les fixer. Un enfant de bénédiction paraît sur cette terre depuis si longtemps maudite. Préservée de la corruption universelle par un miracle de la grâce, une fille d'Adam est conçue dans l'innocence et naît dans la sainteté. Le Seigneur voit revivre en elle toute la beauté,

(1) Rom. III, 9.

(2) Gen. vi, 6.

toute la pureté du premier dessein sur lequel il avait formé l'homme. Oh! avec quelle joie il contemple ce Cœur qu'aucune tache ne défigure, qu'aucun germe de passion ne souille, qu'aucune faute même légère ne rendra jamais moins digne de son amour; ce Cœur, dont toutes les inclinations sont saintes et toutes les affections célestes! ou plutôt, avec quelle satisfaction il s'y contemple lui-même comme dans un miroir fidèle, et y retrouve tous les traits de sa ressemblance effacés chez le reste des hommes! Voulez-vous savoir, mes Sœurs, en quels termes il exprime sa tendresse pour cette créature chérie, et comme il exalte lui-même ce chef-d'œuvre de ses mains: lui qui, après avoir tiré l'univers du néant, considéra toutes les choses qu'il avait faites, et se contenta de dire qu'elles étaient bonnes: *Vidit quod esset bonum* (1)? Quel langage différent il tient, après avoir donné l'être à Marie! Vous êtes belle, lui dit-il, ô ma bien-aimée, vous êtes toute-belle: *Ecce tu pulchra es, amica mea* (2), *tota pulchra es* (3). Mes yeux, qui découvrent des taches dans les plus brillans, et des imperfections dans les plus pures intelligences qui environnent mon trône, n'aperçoivent pas en vous un défaut: *Et macula non est in te* (4). Puis s'adressant à ces intelligences elles-mêmes, et se glorifiant devant elles de son ouvrage: Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe; elle est sans égale, seule parfaite, et unique dans l'univers: *Una est columba mea, perfecta mea* (5). Continuant de développer les sens cachés du plus mystérieux des cantiques, montrerai-je maintenant les esprits célestes accourant à la voix de leur Dieu? peindrai-je la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent à la vue de tant de beauté? les entendez-vous qui s'écrient:

- (1) Gen. i, 10.
- (2) Cant. i, 14.
- (3) Cant. iv, 7.
- (4) Cant. iv, 7.
- (5) Cant. vi, 8.

Quelle est donc cette admirable créature qui réunit en elle seule les perfections de toutes les autres: *Quæ est ista* (1)? Ils comparent l'éclat dont elle brille, tantôt à la douce et bénigne lumière de l'astre des nuits: *Pulchra ut luna* (2); tantôt à la clarté plus vive de l'aurore: *Quasi aurora consurgens* (3); tantôt enfin à la splendeur éblouissante du soleil: *Electa ut sol* (4). Mais d'où s'exhale cette bonne odeur qui les charme et les attire: *Curremus in odorem unguentorum tuorum* (5)? N'est-ce pas de son Cœur, comme d'un vase précieux plein de toutes les essences les plus exquises, qui, par leur mélange, forment le plus délicieux des parfums? *Ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (6).

Mais laissons ce langage figuré que nous avons emprunté des livres saints; considérons ce que ces images représentent, c'est-à-dire, les qualités, les vertus du Cœur de Marie; et d'abord parlons de son innocence. Ce Cœur pur ne connaissait point les penchans déréglés de la nature, il n'avait pas à craindre de les jamais connaître; et cependant, quelles précautions pour conserver un trésor qu'il ne pouvait perdre! quelle fuite du monde et des occasions! quelle retraite! quelle solitude, dès ses plus tendres années! Que dire d'une pudeur qui se trouble à la vue d'un ange? que dire de la chasteté d'un cœur qui, sans balancer un instant, préfère la virginité, non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre, ce serait peu; mais à l'ineffable honneur de la maternité divine, qui surpasse infiniment toute expression et toute pensée?

A une pureté si héroïque se joint, par une admirable alliance, l'humilité la plus profonde. Voyez

- (1) Cant. vi, 9.
- (2) Cant. vi, 9.
- (3) Cant. vi, 9.
- (4) Cant. vi, 9.
- (5) Cant. i, 3.
- (6) Cant. iii, 6.

cette fille de David, qui compte tant de rois parmi ses aïeux, se condamner à une obscurité volontaire, devenir l'épouse d'un artisan et se dévouer à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles, étudiez son silence même, et vous comprendrez à quel point elle est attentive à s'abaisser et à se confondre. Qu'un prince de la milice céleste la salue avec respect, et lui annonce qu'elle concevra dans son sein le Fils du Très-Haut, tremblante, interdite, comme si elle craignait de recevoir le titre de Reine, elle se hâte de prendre celui de servante; appelée à être épouse et mère, elle se met au rang des esclaves: *Ecce ancilla Domini* (1). Qu'Elisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère; que, la comblant d'éloges, elle la nomme bénie entre toutes les femmes: Marie, au milieu de tout ce qui est capable de l'éblouir, ne veut voir que son néant et sa bassesse: *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (2); elle ne veut attribuer la grandeur et la sainteté qu'à Dieu seul: *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (3). Que Joseph, ignorant la cause de sa fécondité, conçoive de tristes soupçons, elle pourrait d'un mot le désabuser; mais elle aime mieux porter le poids de cette ignominie, que de révéler à son saint époux un secret qui tourne à sa gloire. Que la loi oblige les femmes de Juda à se purifier de la souillure qu'elles contractaient en devenant mères, Marie, quoique toujours vierge, se purifie comme elles, et couvre sous le voile de cette cérémonie humiliante le privilège et la sainteté de son enfantement divin. Quand l'a-t-on vue se prévaloir ou se glorifier des faveurs du Ciel? quand a-t-elle laissé même entrevoir les grâces et les lumières dont elle était remplie? quand lui est-il échappé

(1) Luc, I, 38.

(2) Luc, I, 48.

(3) Luc, I, 49.

un mot qui tendit à inspirer de l'estime pour elle? Que dis-je? sa vie entière n'a-t-elle pas été presque un silence continu? Qu'on l'outrage ou qu'on l'honore, elle se tait; que les pasteurs et les mages adorent son divin fils, ou que les pharisiens, les prêtres et les soldats l'accablent des plus indignes traitemens, elle se tait; que son fils lui-même lui adresse des paroles sévères, et lui dise: Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi (1)? elle se tait encore, et bénit en secret les conseils d'une Providence qui seconde si bien les vœux de son humilité. O mes Sœurs! que le silence est facile aux âmes sincèrement humbles! mais qu'il est difficile aux superbes, et qu'on entreprendrait vainement de bannir d'une communauté les paroles oiseuses, indiscrettes, peut-être même critiques et malignes, si l'on ne s'appliquait à arracher du cœur la racine empoisonnée de l'orgueil!

Revenons à Marie. Détachée de la gloire jusqu'à la redouter et la haïr, elle méprise les richesses jusqu'à s'en dépouiller dès sa première jeunesse, pour se réduire à toutes les privations, à toutes les rigueurs de l'indigence. O ciel! sous quel humble toit, dans quelle étroite demeure habite celle qui sera placée un jour au-dessus de tous les chœurs des anges, dans la maison de Dieu! De quels vêtements pauvres et grossiers se couvre celle à qui le soleil, un jour, servira de manteau, et les étoiles de couronne! *Mulier amicta sole... et in capite ejus corona stellarum duodecim* (2). Quel est le dénuement de cette Vierge qui enfante dans une étable, et ne peut donner à son Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche! Digne mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra nu sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime: *Heureux les pauvres!* Si nous voulons, mes Sœurs, la bien comprendre et la bien goûter, cette maxime que le monde

(1) Joan. II, 4.

(2) Apoc. XII, 1.



ne comprendra jamais, que les personnes religieuses elles-mêmes ne goûtent pas toujours, entrons dans le Cœur de Marie; nous y verrons la pauvreté évangélique briller comme une pierre précieuse entre tant d'excellentes vertus; et nous sentirons que celui qui la possède est plus riche de son seul dépouillement, que les princes et les monarques de la terre ne le sont de toute leur opulence. Mais, que les vrais pauvres de Jésus-Christ sont rares! Pour en mériter le nom, il ne faut rien moins qu'être mort à toutes choses, avoir renoncé, et de cœur et d'effet, aux intérêts et aux jouissances, aux aises et aux commodités de la vie; compter pour peu la vie même; avoir horreur du superflu; être sans sollicitude pour le nécessaire; recevoir avec indifférence, comme saint Paul, la santé ou la maladie, la tribulation ou la joie, l'abondance ou la disette. Tel est ce détachement universel, cette parfaite pauvreté d'esprit que le Sauveur a mise au premier rang des béatitudes; et tel fut le détachement du Cœur de Marie. De là cette patience invincible dans les travaux, les contradictions et les souffrances; cette douceur inaltérable envers les ennemis même les plus implacables et les plus injustes; cette paix et cette sérénité constante au sein de tous les dangers; cette générosité supérieure à tous les sacrifices; cet esprit de mortification qui immole sans cesse à la pénitence une chair pure et innocente. De là cet anéantissement de la volonté propre; cette obéissance aveugle et muette qui n'admet ni examen, ni délai, ni distinction, ni réserve. Qu'elle entende la voix d'un ange ou celle de Joseph; que la loi de Moïse ou celle du prince commande; qu'il faille quitter Nazareth sa patrie, pour se rendre à Bethléem, ou fuir de Bethléem en Egypte; s'arracher au sommeil de la nuit, ou porter le poids du jour et de la chaleur; livrer son fils au couteau de la circoncision, ou l'offrir dans le temple, l'accompagner dans sa course laborieuse à travers les villes et les bourgades de la

Judée, ou monter avec lui sur le Calvaire; elle ne sait ni délibérer ni se plaindre; elle ne connaît que le devoir d'exécuter à tout prix les volontés du Ciel, en quelque manière qu'elles lui soient manifestées. Quel exemple, mes Sœurs! et qui trouvera des excuses légitimes pour se dispenser d'obéir, quand la Mère de Dieu n'en trouve point?

Mais, qu'ai-je entrepris, Seigneur? Ai-je bien cru pouvoir, dans un seul discours, louer toutes les perfections du Cœur de Marie? quand j'aurais cent langues et cent voix, les pourrais-je nommer seulement? Ce Cœur sacré, n'est-il pas un abîme sans fond de vertus et de merveilles? Que sont tous mes efforts pour en donner même une faible idée? et, après tant de paroles, qu'ai-je dit en comparaison de ce qu'il me resterait à dire? Ai-je parlé de la foi de Marie? de cette foi, qui ne transporte pas seulement les montagnes, mais qui fait descendre du haut des cieux le Verbe éternel dans son sein? De son espérance, bien plus héroïque que celle d'Abraham, puisque Marie espère encore après la mort même et la sépulture du véritable Isaac? De sa charité?... O charité de Marie, vaste incendie dont son Cœur est consumé, quelle bouche mortelle pourrait exprimer tes ardeurs! Combien d'autres perfections encore nous faut-il passer sous silence! Hélas! que je vous présente donc un imparfait tableau, et que mon impuissance m'afflige et me confond! Oh! s'il m'eût été donné d'offrir pour un seul instant à vos regards le Cœur de cette incomparable Vierge, tel que les anges et les bienheureux le voient éternellement, quels eussent été vos transports d'amour! Car, puisque telle est la beauté de la vertu, que, du fond d'un cœur pur où elle réside, elle répand jusque sur les traits du visage un charme inexprimable et une sorte d'éclat céleste qui enchante les yeux, quel spectacle ravissant ne serait-ce pas, de voir tant de vertus à découvert, et comme à leur source, dans le Cœur de la plus accomplie des créatures? Contemplez, du moins en esprit, mes chères

Sœurs, ce digne objet de votre religieuse vénération; mais ne vous bornez pas à lui rendre de stériles honneurs. Il est proposé à votre imitation plus encore qu'à votre culte; ou plutôt, ce qu'il y a de plus essentiel au culte que vous lui devez, c'est l'imitation de ses vertus. Il me semble entendre sortir de ce Cœur une voix qui vous dit: O mes filles chéries! vous que j'ai retirées du monde et réunies sous ma protection dans cet asile, vous qui portez mon nom et qui avez appris de vos saints fondateurs à m'aimer, je dois être votre modèle. Je n'ai plu à Dieu que parce que j'ai été humble et docile, patiente et mortifiée, chaste et modeste, laborieuse et pauvre, douce, silencieuse, recueillie, fervente dans la prière, détachée de toutes les choses périssables, appliquée uniquement à glorifier le Seigneur, charitable et indulgente envers le prochain, sévère à moi-même, fidèle à mes moindres devoirs, prête à donner mille vies plutôt que de laisser approcher de moi l'ombre même du péché. Ce que j'ai été vous devez l'être, autant que le permet votre faiblesse. C'est à ma suite que les vierges parviennent au séjour du bonheur: *Adducentur regi virginés post eam* (1). Je ne présente à mon fils que celles qui marchent sur mes traces et qui s'efforcent de me ressembler: *Proximæ ejus afferentur tibi* (2). Elles seules goûteront les joies du ciel, et chanteront le cantique de l'Agneau: *Afferentur in lætitiâ et exultatione* (3). Je vous ouvre mon cœur, afin que vous en imprimiez les traits dans le vôtre, et que je puisse un jour, reconnaissant en vous mon image, vous introduire, en qualité de mes filles bien-aimées, dans le sanctuaire éternel où réside le Roi de gloire: *Adducentur in templum regis* (4).

Il est donc vrai que le Cœur de Marie mérite nos

(1) Ps. XLIV, 15.

(2) Ps. XLIV, 15.

(3) Ps. XLIV, 16.

(4) Ps. XLIV, 16.

hommages par les perfections dont il est orné; vous venez de le voir. Il ne les mérite pas moins par les relations intimes qui l'unissent à Dieu; c'est ce que je vais montrer dans la seconde réflexion.

#### SECOND POINT.

Je suis obligé maintenant, mes Sœurs, de m'élever au-dessus de toutes les pensées humaines, et d'entrer dans la région des plus hauts mystères, puisque mon sujet me conduit à vous parler de ces incompréhensibles rapports, qui unissent une simple créature, en qualité de fille, d'épouse et de mère, à son Dieu. Il ne s'agit pas de chercher ici de grandes paroles, par un effort qui ne ferait que rendre plus sensible encore notre faiblesse, et la disproportion de notre langage avec de si grandes choses. Mais il s'agit de nourrir votre piété, mes Sœurs, et de vous aider à mieux comprendre quel dut être le Cœur de celle qui a pu contracter des relations si étonnantes, une si étroite alliance avec la Divinité même.

Le Seigneur avait arrêté dans ses conseils éternels, que le monde serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que cet ineffable mystère s'accomplirait dans le sein d'une vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint. Dès lors, il fut de la gloire de toute l'adorable Trinité, que rien ne manquât à la perfection d'une créature appelée à une destinée si sublime. Le Père adopta, d'une manière toute spéciale, pour sa fille, celle qui devait être l'épouse de son Esprit et la mère de son Fils unique. Il la préserva seule du péché d'origine, sanctifia non-seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint, dès le sein maternel, par une effusion de grâces sans exemple et sans mesure; avant qu'elle vît le jour, on eût déjà pu la nommer pleine de grâces, avec autant de vérité que le fit depuis Gabriel: *Gratiâ plena* (1); on eût pu lui dire que déjà le Seigneur

(1) Luc, I, 28.

était en elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir : *Dominus tecum* (1). On eût pu lui ajouter que dès lors elle était bénie entre toutes les filles d'Adam, et qu'elle les surpassait toutes en sainteté : *Benedicta tu inter mulieres* (2). Au premier instant de sa vie, son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Long-temps avant l'âge où les autres enfans sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix tendre et puissante au fond de son cœur, qui lui dit : Ecoute, ô ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom, écoute et apprend quels sont mes desseins sur toi : *Audi, filia, et vide* (3). Oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* (4); car ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore est épris de ta beauté; il demande ton Cœur, il veut y régner seul, et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum; quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum* (5). Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple, où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue, par un engagement irrévocable, à la virginité; que dans ce lieu sacré elle donne les nuits et les jours à la prière, le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste, où la Divinité habitera un jour corporellement. C'est là, c'est dans ce Cœur que le feu sacré ne s'éteint point, et que brûle sans cesse

(1) Luc, I, 28.

(2) Luc, I, 42.

(3) Ps. XLIV, 11.

(4) Ps. XLIV, 11.

(5) Ps. XLIV, 12.

un encens d'agréable odeur, là est le véritable autel des holocaustes, où une victime pure s'immole et se consume à toute heure; le véritable Saint des saints, où l'Eternel rend en secret ses oracles; et l'arche vivante, dont celle des Hébreux n'était que la figure. Oh! que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à préparer une si digne demeure à son Fils!

C'est là encore, c'est dans ce Cœur virginal que se célébreront les noces ineffables de l'Esprit-Saint. Descendez, ô divin Esprit, l'épouse est prête; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute la variété et la magnificence des vertus qui lui forment la robe nuptiale la plus riche et la plus digne de vous : *In vestitu deaurato, circumdata varietate* (1). Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis les siècles, ce mystère incompréhensible aux anges mêmes, qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles, et lui donner un titre et des droits auxquels il ne semblerait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Que dirons-nous ici, mes Sœurs? comment donnerons-nous une idée de la faveur que reçut Marie? L'Esprit de Dieu la visite. Est-ce assez dire? n'en avait-il pas visité d'autres avant elle? combien d'âmes saintes avaient goûté la douceur de ses divines caresses, et s'étaient enivrées de chastes délices dans une amoureuse union avec lui! Marie, depuis sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces; elle n'avait cessé de vivre dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur; ses jours s'étaient passés dans les ravissemens et les défaillances de l'amour; le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son bien-aimé; et pendant que ses sens étaient assoupis, son Cœur veillait pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (2). N'arriva-t-il rien de plus à ce moment annoncé par l'ange, où la majesté divine l'investit de

(1) Ps. XLIV, 10.

(2) Cant, 7, 2.

toutes parts, et la vertu du Très-Haut l'environna de son ombre: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (1); où l'Esprit-Saint, qui avait toujours résidé en elle et l'avait dès long-temps comblée de ses dons, vint d'une manière extraordinaire et nouvelle: *Spiritus sanctus superveniet in te* (2); où il la remplit, pour ainsi dire, de sa propre plénitude; où, par un prodige inoui, il féconda ses entrailles virginales, et leur fit produire ce fruit de bénédiction qui est la sainteté elle-même, et qui s'appellera le Fils du Tout-Puissant? *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* (3). Ah! si ce même Esprit, descendant sur les apôtres, les changea en de nouveaux hommes; s'il les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, leur enseigna toute science, et en fit tout-à-coup, par la puissance dont il les revêtit, comme les dieux de la terre, que dut-il opérer dans Marie? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle dut-il la remplir, lorsqu'il vint, non plus comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes divines, pour brûler, consumer tout ce qui restait en elle d'humain, renouveler tout son être déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles, en leur faisant concevoir un Dieu! Ah! si telles furent les faveurs accordées aux simples serviteurs, quels durent être les présens faits à l'épouse! quelle pureté! quelle beauté l'immortel Epoux dut-il communiquer, par ses divins embrassemens, à un cœur qu'il daignait s'attacher par des nœuds si étroits et si nouveaux!... Je m'arrête, parce que je sens que l'expression manque à ma pensée, et que ma pensée elle-même est trop au-dessous des merveilles dont j'ai à vous entretenir.

Passons au troisième rapport qui unit cette glorieuse Vierge à la Divinité. Elle n'est pas seulement fille et épouse, elle est mère. C'est ici le privilège le

(1) Luc, 1, 35.

(2) Luc, 1, 35.

(3) Luc, 1, 35.

plus singulier de Marie, son titre le plus incommunicable et le comble de sa gloire. Car, quoiqu'elle soit fille du Père par une adoption toute spéciale, et épouse de l'Esprit-Saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable, donner le nom d'enfans de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouses à toutes les vierges; et l'Écriture elle-même s'exprime ainsi. Mais, quelle autre que Marie a jamais été nommée la mère de son Dieu? Quelle autre a conçu dans son sein, a enfanté, a nourri de son lait le Fils de l'Éternel? O merveille, qui achève de confondre notre faible raison, et qui renverse tout l'ordre naturel de nos idées! O dignité, qu'on ne peut comparer à aucune autre, et dont rien de connu n'approche! Quoi! celui qui donne tout à ses créatures, et qui ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie! celui qui a fait d'une parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon la chair, par cette fille de Juda! il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire! il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une de ses mains! souverain maître de toutes choses, il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette vierge: *Et erat subditus* (1). Non, on a beau chercher sur la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu, qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point. Saint Paul voulant faire sentir aux Hébreux combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait: A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t-il jamais dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Filius meus es tu, ego hodie genui te* (2)? Avec un léger changement, et en gardant les propor-

(1) Luc, 11, 51. — Ps. 11, 7.

(2) Hebr. 1, 5.

tions convenables, ne puis-je pas appliquer ces paroles à mon sujet, et m'écrier à mon tour: A laquelle de ces sublimes intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit: Vous êtes ma mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Mater mea es, tu hodie genuisti me?* Or, c'est ce qu'il répètera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les principautés et les puissances des cieus.

Mais, pour revenir à son Cœur, objet spécial de ce discours, quelles impressions, quelles influences de grâces pensez-vous qu'il ait reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel? quel feu dut y allumer ce soleil, renfermé pendant si long temps dans un si étroit espace, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon en-dehors! quelles émotions ce Cœur éprouva-t-il ensuite lorsque la bienheureuse mère tenait dans ses bras le divin Enfant, et le pressait contre son sein! De quelle sainteté ce Cœur se remplit-il pendant les trente années de commerce non interrompu, de communications et d'épanchemens mutuels et journaliers entre le fils et la mère! Enfin, pour tout renfermer en un mot, quel dut être ce Cœur, dont les sentimens répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu!

Disons quelque chose d'admirable et de vrai. Marie n'est pas Dieu, sans doute. Si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare du souverain Etre; et malheur à qui voudrait confondre le Créateur avec la créature! Mais si vous envisagez ses privilèges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdu dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine; sa maternité est divine; son fils qui est l'os de ses os, et la chair de sa chair, est Dieu:

je serais tenté de dire que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc, nous nommons les Ecritures divines, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit-Saint, et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de divins prophètes, de divin Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons: ainsi, et à plus forte raison, avons-nous droit de dire: la divine Mère, ou la divine Vierge, non pas pour attribuer à Marie la divinité, ce qui serait un blasphème, mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec la Trinité adorable. Quelle inconséquence donc que celle de ces sociétés séparées de la véritable Eglise, qui, en adorant le fils, refusent tout témoignage de respect à la mère, se font un point de religion de ne la distinguer en rien des autres filles d'Adam, et croient plaire à celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant celle de qui il a voulu recevoir la vie! Quel aveuglement encore que celui de ces enfans de l'Eglise, qui, reconnaissant le devoir d'invoquer et de vénérer la Mère du Sauveur, retranchent tout ce qu'ils peuvent de son culte, lui disputent ses titres et ses privilèges, et mettent tout leur zèle à rabaisser sa gloire; qui ne veulent point que sa conception ait été sans tache, ni que son assumption soit autre chose que sa mort; qui voient avec chagrin les dévotions dont elle est l'objet, et les fêtes instituées en son honneur; par crainte, disent-ils, que les droits du fils ne soient diminués de tout ce qu'on accorde si libéralement à la mère, et que le divin Roi du ciel ne conçoive de là une jalousie dont ils ne pourraient, sans outrage, soupçonner un prince de la terre envers celle qui lui aurait donné le jour! Que dire enfin de ceux qui applaudissent aux hommages que l'on rend à Marie, qui approuvent que l'on se prosterne devant ses images et devant les autels qui lui sont dédiés, qu'on célèbre des fêtes pour honorer son nom, ses douleurs, les divers mystères.

de sa vie, mais qui ne peuvent souffrir que l'on vénére spécialement son Cœur? comme s'il y avait quelque chose en sa personne, qui fût plus digne de respect et de vénération que ce Cœur sacré, siège de la pureté virginale, de l'amour divin le plus ardent, et, comme nous le verrons bientôt, du plus tendre amour pour les hommes.

O sainte Eglise, dépositaire fidèle de toute vérité, vous seule êtes toujours sage, toujours conséquente, et faites paraître un accord parfait entre les dogmes que vous professez et le culte que vous avez établi. Vous rendez à Dieu seul, et à Jésus-Christ son fils unique, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration; et afin de distinguer ce culte de tout autre, vous lui donnez un nom particulier; c'est le culte de *latrie*. Vous rendez aux anges et aux saints, comme aux serviteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier; et pour qu'il ait aussi son nom qui le distingue, vous l'appélez culte de *dulie*. Mais dans l'intervalle immense qui sépare Dieu des anges et des saints, est une simple créature élevée par la grâce à la maternité divine, qui par nature est infiniment au-dessous de la Divinité, mais qui, par sa prérogative de mère et ses droits d'épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune autre créature ne le peut être; et pour l'honorer comme elle le mérite, vous lui avez décerné un culte à part, qui exclut l'adoration due à Dieu seul, qui surpasse la vénération accordée à tout ce qui n'est pas Dieu; et ce culte, vous l'avez nommé *hyperdulie*. Ainsi toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées: et le même ordre règne dans la Jérusalem de la terre que dans celle d'en-haut, où l'on voit le Fils de l'homme assis à la droite du Père; et à la droite du Fils de l'homme, celle qui l'a porté dans son sein, la mère de son Dieu et la reine du ciel: *Astitit regina à dextris tuis* (1).

(1) Ps. XLIV, 10.

Nous ne craignons pas de mériter le reproche de superstition, en rendant nos hommages à une créature que le Seigneur lui-même a ainsi glorifiée, et nous aimons à les adresser surtout à son Cœur, non-seulement à raison des perfections dont il est orné, et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont il me reste à vous entretenir dans une troisième réflexion que j'abrègerai.

### TROISIÈME POINT.

Cette dernière partie de mon sujet est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature, qui n'a au-dessus d'elle rien de ce qui n'est pas Dieu, et qui, sans être Dieu elle-même, touche néanmoins de toutes parts à la Divinité. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu, que la dignité de cette admirable vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur. Car ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque; mais, il faut le dire, c'est un amour excessif et qui semble passer toutes les bornes. Pourquoi? parce que Marie, par un prodige de charité envers nous, et par un renversement apparent de l'ordre, a rapporté l'existence de son divin fils lui-même à notre salut; et tout Dieu qu'il était, elle l'a offert et sacrifié pour nous. Quand Jésus-Christ veut marquer le plus étonnant effet de la charité du Père, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son fils unique: *Sic enim dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret* (1). C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes: *Propter nimiam charitatem suam, quâ dilexit nos* (2). Or, le Cœur de Marie a été capable de ce même excès. Elle a livré le même fils unique, cet

(1) Joan. III, 16.

(2) Ephes. II, 4.

adorable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit . . . . ut filium suum unigenitum daret* (1); avec cette différence qu'un si grand sacrifice n'a pas pu coûter de douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible; mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expression pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré; martyre qui ne commença pas seulement sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain : elle y consentit pleinement; et par son acceptation volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et si je puis parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée. Quelle joie put-elle dès lors goûter? quel adoucissement sa peine put elle recevoir? Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Olives, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient être un jour meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards, ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourans, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne faisant qu'une plaie. C'était un supplice de tous les instans, que tout renouvelait, et que son amour put

(1) Joan. III, 16.

seul lui faire supporter? que dis-je supporter? Voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce fils adoré, et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son père sur lui. N'est-ce pas elle qui le livre dès les premiers jours de sa vie au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès lors à jaillir pour nous? Ne le porte-t-elle pas dans ses bras au temple, pour l'y offrir comme notre victime, et le dévouer ainsi solennellement à la mort; pour s'y entendre dire à elle-même, qu'elle ne doit s'attendre qu'à des peines toujours plus accablantes, jusqu'à ce que le glaive de douleur ait enfin transpercé son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (1).

S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance à ce que l'Évangile nous apprend, sur quoi roulèrent pendant trente années entières les entretiens intimes et familiers de Jésus et de Marie, dans la retraite de Nazareth, ne fut-ce pas sur cette même passion dont il ne cessa ensuite de parler à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées? Or, quels entretiens pour une mère! quelles blessures chacun de ces discours faisait-il, rouvrirait-il dans son cœur! et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme Pierre : A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel : *Absit à te, Domine* (2)! Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardens de son fils; ils s'abreuverent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver. En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue? Ah! mes Sœurs, quel spectacle va s'offrir à nos regards! et qui le pourrait soutenir sans attendrissement? Le Fils de l'homme est condamné à mourir; déjà accablé des plus indignes traitemens, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il

(1) Luc, II, 35.

(2) Matth. XVI, 22.

succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes qui connaissent son innocence et le voient réduit à une si affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissemens et remplissent l'air de leurs cris lamentables : *Plangebant et lamentabantur eum* (1). Où est sa mère ? a-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène ? est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur ? est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure ? Ah ! elle est auprès de la victime ; elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Évangile ne dit pas qu'elle pleure. Elle voit les bourreaux dépouiller son fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses mains et ses pieds ; elle voit couler ses larmes, et son sang ruisseler de toutes parts ; elle entend ses sanglots et ses soupirs se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle : *Stabant omnes noti ejus à longè, et mulieres* (2). Non, elle est au pied même de la croix, au milieu de ce hideux appareil de supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son fils expirant, qu'aucun détail de ses souffrances ne peut lui échapper : *Juxta crucem* (3). Mais, peut-être que l'excès même de sa douleur lui en aura fait perdre le sentiment ; peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir ; un sombre voile se sera étendu sur ses yeux ; elle sera tombée contre terre, défaillante et sans vie ! O prodige ! mes Sœurs, la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificeur, devant l'autel où se consomment le grand holocauste : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (4). Que fait-elle ? Pendant

(1) Luc, xxiii, 27.

(2) Luc, xxiii, 49.

(3) Joan. xix, 25.

(4) Joan. xix, 25.

que Jésus s'offre lui-même à son père pour l'expiation de nos péchés, sa mère l'offre aussi pour la même fin : elle consent à ses tourmens, à ses ignominies, à sa mort, afin que nous puissions obtenir grâce ; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau, et de nous épargner. Voilà jusqu'où le Cœur de Marie nous a aimés ! Nous fûmes tellement l'unique objet des pensées du fils et de la mère en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parle ni de lui-même ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres : *Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem* (1) ; nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit : Femme, voilà votre fils : *Mulier, ecce filius tuus* (2). Nouvelle Eve, voilà votre famille, vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivans (3), c'est-à-dire de mes disciples ; vous les enfantez tous aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable douleur, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à la première des femmes : *In dolore paries filios* (4). Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir. Je vous les donne ; chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même. Et vous, mes disciples, connaissez votre mère ; je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle ; recourez à son amour dans tous vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son Cœur vous enfante en ce moment : elle vous a aimés plus que la vie de son fils unique. Et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne : *Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (5).

(1) Joan. xix, 26.

(2) Joan. xix, 26.

(3) Gen. iii, 20.

(4) Gen. iii, 16.

(5) Joan. xix, 27.



Voilà nos titres, ô Marie! voilà notre garant pour compter sur les sentimens de votre Cœur à notre égard. Nous sommes vos enfans, les enfans de votre grande douleur; nous mettrons toujours une confiance sans bornes en votre affection maternelle pour nous. En quelque abîme que nous puissions tomber, nous ne désespérerons jamais, tant qu'il nous sera permis d'invoquer votre nom. Vous n'avez pas la toute-puissance qui commande et qui opère tout ce qu'il lui plaît; mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande: *Omnipotentia supplex*. Qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection? Combien de fois a-t-elle éclaté par des prodiges, en faveur de l'Eglise, des états, de ce royaume en particulier, de tous ceux qui ont imploré votre assistance! Les Vierges qui m'entendent sont redevables à votre intercession, de la faveur la plus précieuse à leurs yeux, et les hommages qu'elles rendent aujourd'hui à votre Cœur leur sont dictés par la reconnaissance. Nous nous jetons tous avec elles aujourd'hui à vos pieds, ou plutôt dans ce Cœur, qui nous est ouvert, comme dans un sûr asile, où nos ennemis ne sauraient nous poursuivre. Hélas! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, simples fidèles, prêtres du Seigneur, personnes consacrées à Dieu, nous gémissons tous sous un poids immense de misères; nous portons dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des âmes plus faibles encore et exposées à des maladies bien plus funestes; nous vous invoquons, ô soutien des faibles, ô salut des infirmes: *Salus infirmorum*! Cette vie est féconde en revers, en disgrâces et en malheurs; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume; nous vous invoquons, ô consolatrice des affligés: *Consolatrix afflictorum*! Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache devant le Seigneur? Qui n'est comptable en quelque chose à la divine justice? Les uns sont encore asservis à leurs passions; les autres

sont le jouet des plus déplorables illusions; d'autres, revenus de leurs égaremens, sont épouvantés du souvenir de leurs anciens désordres; d'autres, enfin, se reprochent des infidélités moins graves, mais journalières, des défauts légers, mais dont ils ne se corrigent point. Nous nous avouons tous coupables, et nous vous invoquons, ô refuge des pécheurs: *Refugium peccatorum*! Enfin, nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons sur de frêles barques, au milieu des écueils, incertains quelquefois de la route que nous devons tenir, mais trop certains, si nous manquons le port unique du salut, de faire un affreux et irréparable naufrage. Saisis de crainte, nous vous invoquons, ô ressource des chrétiens en péril: *Auxilium christianorum*! Nous ne périrons pas, ô Mère de miséricorde; vous êtes l'étoile qui nous guiderez, à travers tant de dangers, vers ce port heureux où nos cœurs, réunis au vôtre, se reposeront, dans le sein de Dieu, des fatigues et des douleurs de ce triste pèlerinage.

Ainsi soit-il.

## SERMON

SUR LA

## MÉDITATION DES VÉRITÉS

ÉTERNELLES,

POUR

L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE

PENDANT UN JUBILÉ.

*Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

La désolation est universelle, parce que personne ne rentre dans son cœur, pour réfléchir sérieusement. (Jér. xii, 11.)

QUEL est celui, mes chers Frères, qui, jetant un regard sur l'état présent du monde et de la société, n'éprouve un sentiment profond de douleur, et ne soit tenté de répandre des larmes? C'est bien dans ce siècle, que la désolation est à son comble, et que les maux sont, pour ainsi dire, sans bornes. Nous sortons, comme par miracle, du milieu des ruines, et du sein d'un épouvantable chaos. L'ancienne France, et l'ancienne Europe, telles que nous les connais-

sions il y a moins de trente ans, ont été englouties, à nos yeux, dans le vaste abîme de la plus dévorante des révolutions : les mœurs, les lois, la patrie, la civilisation même, tout a été comme submergé sous les eaux de ce nouveau déluge. Tout est à recréer maintenant. Nous voyons les états et les royaumes se recomposer lentement et renaître. Il faut donner des institutions aux peuples, comme à l'époque de leur enfance, et lorsqu'ils sortaient des langes de la barbarie. On cherche les bases renversées et brisées de l'ordre social, pour le reconstruire. On s'efforce de retrouver et de rapprocher les élémens épars du bonheur public, comme on rassemble les débris d'un naufrage. La terre sur laquelle nous marchons, ébranlée par tant de violentes secousses, semble encore trembler sous nos pas; nous la contemplons naguère avec effroi, couverte de cendres et de décombres, abreuvée de sang de nos proches, de nos amis, de nos maîtres, de nos pontifes, des plus vertueux citoyens, n'offrant aux yeux de toutes parts que l'image du deuil et de la dévastation : *Desolatione desolata est omnis terra.*

Mais si l'on nous demande quelle a été la cause d'un si affreux bouleversement, d'une catastrophe dont le souvenir ira effrayer encore les générations les plus reculées, ne faudra-t-il pas avouer que notre irréflexion et notre folie ont produit tous nos malheurs; qu'oubliant le Dieu qui nous a faits, et nous oubliant nous-mêmes, nous avons cessé de connaître le prix et la nécessité de la religion, de sa morale et de ses dogmes; que des apôtres d'impiété et de mensonge, profitant de notre criminelle insouciance, ont propagé leurs détestables doctrines, et brisé le seul frein qui retenait les passions impétueuses des peuples; qu'une nation sans culte et sans croyance, a été bientôt une nation sans règle et sans mœurs; que tous les crimes ont marché à la suite de l'apostasie publique et du sacrilège; que la majesté des rois de la terre n'a pu être respectée, après

que la majesté divine est devenue un objet de risée et de mépris ; que l'homme n'a plus craint d'égorger son semblable, dès qu'il n'a plus rien reconnu en lui qui l'élevât au-dessus de la bête ; enfin, que le monde a dû être menacé d'une subversion entière, au moment où la crainte du Seigneur, l'immortalité des âmes, la distinction du vice et de la vertu, le devoir et la conscience ont été mis au rang des préjugés et des erreurs ? Qui n'eût cru, mes Frères, que des vérités si frappantes par elles-mêmes, et confirmées par une expérience si récente et si terrible, auraient fait une profonde impression sur nos cœurs, et seraient devenues le sujet de nos méditations les plus sérieuses ? Cependant à peine y pensons-nous. Contens de gémir sur les calamités qui nous affligent, nous ne remontons pas à leur source, pour en chercher le véritable remède. Jamais las de nous plaindre et de murmurer en vain contre les hommes et les événements, nous ne voulons pas voir, au-dessus de toutes les causes humaines et naturelles, un Dieu irrité qui venge ses droits méconnus, qui châtie notre ingratitude et notre infidélité ; et qui, après nous avoir retirés deux fois, par des prodiges de miséricorde, du gouffre où nous précipitait sa justice, pourrait enfin nous y replonger une dernière fois et sans retour, si nous tardions encore de rentrer en nous-mêmes, et de revenir à lui par un sincère repentir : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Toutefois, mes Frères, gardez-vous de croire que les fléaux temporels, quelque fâcheux et désolans qu'ils vous paraissent, soient les plus rigoureux châtimens qu'il inflige à ceux qui l'abandonnent ; il en réserve de bien plus redoutables dans les trésors de ses vengeances. O vous, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, je vous vois menacé d'un danger, auprès duquel tous les maux du temps ne sont rien : des supplices éternels vous attendent, si vous ne changez de vie. Il y a long-temps

que votre conscience vous en avertit en secret, et plus d'une fois vous avez été forcé de sentir l'horreur de votre état ; mais vous mettez toute votre application à vous étourdir, à vous aveugler vous-même ; et vous courez en insensé vers cet effroyable abîme creusé par la colère du Tout-Puissant, pour y tourmenter éternellement ses victimes. Vous êtes au moment d'y tomber peut-être : c'est dans l'espoir de déchirer le bandeau qui vous couvre les yeux, et de vous arrêter au bord du précipice, que je monte dans cette chaire. Vous, et les pécheurs qui vous ressemblent, êtes l'objet de toute la sollicitude, comme de toute la douleur de l'Eglise, votre mère ; elle ne peut se résoudre à vous laisser périr. C'est en votre faveur qu'elle réveille le zèle et la charité de ses ministres, qu'elle leur ordonne d'annoncer les terribles justices et les grandes miséricordes du Seigneur, de déployer devant vous les spectacles de l'éternité, de vous rappeler à votre origine et à vos fins dernières. C'est pour vous offrir les plus puissans moyens de conversion et de salut, qu'elle proclame ces Jubilés, qu'elle ouvre le trésor de ses indulgences, qu'elle ménage ces temps précieux de retraite, c'est-à-dire de recueillement et de méditation sainte. Elle sait bien que ce qui vous perd, c'est la dissipation et l'oubli de vous-mêmes ; que si elle peut vous obliger à rentrer dans votre propre cœur, et à considérer attentivement votre situation et vos périls, vous êtes sauvés. Quel bonheur serait-ce donc pour moi, si je pouvais vous enlever, du moins pendant quelques jours, à ce tourbillon où vous vivez, et vous conduire dans cette solitude intérieure, où la lumière divine brillerait à vos esprits et dissiperait vos funestes illusions ! C'est à ce but que doivent tendre mes efforts : secondez-les, je vous en conjure ; et afin de mieux comprendre ce que nous attendons de vous, dans ce cours d'instructions et de pieux exercices, appliquez-vous à deux vérités importantes

qui vont faire le sujet et le partage de cet entretien préparatoire : la première, que votre besoin le plus pressant et le plus indispensable est de réfléchir sur vos intérêts éternels ; la seconde, que vous n'aurez point d'occasion plus favorable pour y réfléchir utilement, que celle qui s'offre à vous dans cette retraite et pendant ce saint temps du Jubilé.

O mon Dieu, j'entre dans une carrière dont l'étendue effraie ma faiblesse. Soutenez-moi, afin que, par votre grâce, je sois en état de la fournir. Hélas ! qui suis-je, pour remplir un ministère digne de vos prophètes ? Comment oserai-je reprocher au pécheur ses égaremens, moi qui me sens si accablé du souvenir de mes fautes anciennes, et du poids de mes infidélités journalières ? Ah ! si, malgré tant d'indignités, c'est vous qui m'envoyez, Seigneur ; si vous voulez que je ramène dans les sentiers de vos commandemens ceux que leurs passions en ont détournés, et que les impies mêmes se convertissent à ma voix : *Docebo iniquos vias tuas, et impij ad te convertentur* (1) ; daignez, avant tout, me purifier moi-même, effacer toutes mes taches, et guérir les plaies encore sanglantes de mon âme ; c'est alors seulement que je pourrai avec confiance publier la sainteté et la rigueur de vos jugemens : *Libera me de sanguinibus, Deus... ; et exaltabit lingua mea justitiam tuam* (2). — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Il ne peut y avoir parmi mes auditeurs que trois sortes de personnes : celles qui ont perdu la foi, et n'ont plus de chrétien que le nom ; celles qui croient à la religion, mais qui, ne la pratiquant pas, s'en sont fait une vaine théorie et vivent au gré de leurs penchans ; enfin, celles qui croient et pratiquent. Or, je dis que pour ces trois sortes de personnes,

(1) Ps. 1, 15.

(2) Ps. 1, 16.

il n'y a pas de besoin plus pressant, plus indispensable, que de réfléchir sérieusement sur les intérêts de leur âme et sur leur destinée éternelle. En effet, mon Frère, à laquelle de ces trois classes appartenez-vous ? et d'abord êtes-vous incrédule ? Oh ! mes chers auditeurs, à quoi sommes-nous réduits ? Quel outrage on eût fait autrefois à une assemblée chrétienne, si l'on eût supposé qu'elle pût être en partie composée d'impies et d'infidèles ! avec quelle noble indignation et quelle sainte douleur elle se fût levée tout entière, pour repousser un si injurieux soupçon ! comme chacun eût protesté de sa fidélité inviolable à son baptême et à son Dieu ! comme on se fût écrié, tout d'une voix, qu'on était prêt à se laisser arracher la vie, mais non à se laisser enlever jamais le don précieux de la foi et la bienheureuse espérance ! Ah ! dans ces temps de douloureuse et immortelle mémoire, où le paganisme régnait encore, et où les échafauds se dressaient tous les jours pour le supplice des fidèles, l'impiété, la fausse philosophie, la haine du vrai Dieu, étaient partout, hors des lieux où se réunissaient le troupeau naissant de Jésus-Christ ; mais elles ne pénétraient point dans ces enceintes sacrées ; on ne voyait autour des autels de l'Agneau, que des adorateurs en esprit et en vérité, que des âmes ferventes et dévouées, qui préféraient la mort à l'apostasie. L'Eglise, environnée au dehors d'idolâtres, d'hérétiques, de contempteurs de sa doctrine, de persécuteurs cruels, jouissait du moins de la paix au dedans, et ne comptait dans son sein que des enfans dociles ; mais aujourd'hui, hélas ! c'est parmi ses propres enfans que se trouvent ses plus dangereux ennemis. Ceux qu'elle a régénérés par le baptême, qu'elle a nourris de son lait le plus pur, qu'elle invite à la participation de tous ses biens, blasphèment tout ce qu'elle adore, insultent à ses mystères et à sa croyance, déchirent ses entrailles, et s'efforcent de la couvrir d'opprobres. Vous êtes donc de ce nombre, mon Frère, et vous vous avouez incrédule,

c'est-à-dire que vous rejetez tout en matière de religion, ou, ce qui revient au même, que vous vous êtes fait une religion selon vos caprices, et que par là vous avez entièrement secoué le joug du Maître invisible et tout-puissant de l'univers. Vous ne vous inquiétez pas de savoir, ni s'il a le droit de commander aux hommes, ni s'il leur prescrit le culte qu'ils doivent lui rendre, ni s'il a établi une église sur la terre pour être l'interprète toujours infallible et toujours vivant de ses volontés, ni s'il vengera un jour le mépris de son autorité et l'infraction de ses lois. Vous n'êtes pas plus curieux d'apprendre pour quoi vous avez reçu l'être, à quel dessein vous y avez été placé en ce monde, et quelle destinée vous attend après la mort. Vous vivez sur tout cela dans une superbe indifférence, et vous vous êtes fait une règle de n'y penser jamais. Mais, au nom de votre raison même, et de cette lumière naturelle, commune à tous les hommes, y a-t-il paru plus téméraire, plus désespéré que celui-là? est-il folie plus étrange que de s'endormir au bord d'un abîme, et de livrer au hasard son bonheur ou son malheur éternel? Vous ne pouvez ignorer qu'il existe une religion aussi ancienne que le monde, qu'elle a son histoire qui remonte à l'origine des choses; ses prophéties dont la date est certaine, dont l'accomplissement est un fait palpable; ses miracles tellement attestés, que tous les argumens de l'incrédulité la plus sophistiquée croulent devant les preuves qui les établissent; sa morale si pure, qu'elle n'a pu descendre que du ciel; ses dogmes si sublimes, que Dieu seul a pu en être l'auteur. Vous savez que cette religion a triomphé de l'idolâtrie, confondu toutes les sectes de philosophes, vaincu toutes les puissances de la terre, subjugué l'univers; que sa conservation, à travers les siècles, est un prodige; que la perpétuité de ses pasteurs en est un autre; que l'uniformité invariable de sa doctrine dans tous les lieux et tous les âges, est une merveille non moins étonnante; que ses

livres ont forcé l'admiration des impies eux-mêmes, par le caractère frappant de divinité qui y est empreint; qu'elle a produit partout des vertus héroïques, et élevé l'homme au-dessus de la nature; qu'elle a civilisé les hordes sauvages, adouci les mœurs des peuples féroces, policé des nations barbares; que des millions d'hommes, dans toutes les parties de la terre en ont scellé la vérité de leur sang; qu'elle a été embrassée et défendue par les plus beaux génies de l'antiquité et des temps modernes; que du vivant de nos aïeux, dans ce grand siècle où la gloire des lettres et des sciences fut portée si loin, où tant d'ouvrages immortels honorèrent l'esprit humain, tout le monde la croyait, parce que le monde en faisait son étude et la connaissait; qu'encore aujourd'hui, ce qu'il y a de plus éclairé, de plus sage, de plus vertueux dans la société, la professe et la révère; qu'on a vu, dans ces dernières années, quelques-uns de ses plus célèbres et plus ardens adversaires, revenir à elle avec éclat, après l'avoir longtemps blasphémée, avouer qu'ils ne l'avaient combattue que par ignorance et par orgueil, et, en s'empressant d'abjurer leurs erreurs, dire à ceux qui s'indignaient de leur retour à la foi: « Nous avons cru, parce que nous avons examiné; examinez à votre tour, et vous croirez comme nous. »

Et c'est cette religion si sainte, si vénérable, si solidement établie, que vous osez rejeter comme une fable, sans avoir daigné vous informer de ses preuves, sans en connaître même les premiers élémens. Insensé que vous êtes! Eh! sur quelle autorité vous fondez-vous donc? quels sont vos garans? Ce sont d'abord ces esprits libertins et frivoles, qui, ne s'étant jamais appliqués à rien de sérieux, amusent l'oisiveté des cercles mondains, par des railleries obscènes, mêlées à des sarcasmes impies. Ce sont ensuite des hommes sans mœurs, et d'une probité même suspecte, à qui vous ne voudriez pas confier vos moindres intérêts, et sur la parole desquels vous risquez votre âme et

votre salut. Ce sont encore des écrivains licenciés, poètes, romanciers, philosophes prétendus, qui, haïssant le christianisme en haine de sa morale, n'ayant point d'autre principe ni d'autre règle que de saper et de renverser toutes les règles et tous les principes, ne rougissent pas de se contredire eux-mêmes à toutes les pages; qui, tour à tour déistes, athées et pyrrhoniens, défendent indifféremment toutes les erreurs contre la vérité, toutes les fausses religions contre la seule qui soit divine; qui prennent sous leur haute protection et les superstitions impures du paganisme, et les dogmes absurdes des bronzes de l'Asie, et les rites sanguinaires de nos anciens druides, et les extravagances des bardes, et jusqu'au fanatisme stupide des sectateurs de Mahomet; qui tolèrent et approuvent tout, excepté le culte et la doctrine de Jésus-Christ; à qui tout est bon, pourvu qu'ils ôtent au peuple la crainte des jugemens de Dieu, et l'espoir des récompenses futures de la vertu. Voilà les maîtres sur la foi desquels vous donnez le démenti à toutes les générations qui vous ont précédé, vous retractez les promesses de votre baptême, abjurez l'Evangile, et bravez tous les foudres du Ciel. Or, considérez, je vous prie, combien votre situation est affreuse. Si la religion chrétienne, dont la vérité n'est susceptible d'aucun doute pour tout esprit raisonnable et sincère, si cette religion, qui a éclairé et réformé le monde, n'est pas une fable, votre perte est assurée; si l'homme ne finit pas tout entier comme la brute, s'il y a un avenir après la mort, il sera malheureux pour vous; s'il existe un Dieu vengeur de l'impiété, vous serez la victime éternelle de sa justice; s'il y a un enfer, vous en deviendrez la proie. Il faut que toutes les espérances des gens de bien soient vaines, que les maximes sur lesquelles tous les scélérats fondent leur sécurité soient vraies, que les démonstrations les plus évidentes soient des illusions, qu'il n'y ait que hasard, que fatalité aveugle, ou que caprice dans le gouvernement de l'univers, pour que

vous échappiez à des tourmens sans mesure et sans fin. . . Qui donc doit frémir? qui doit s'arrêter avec effroi dans sa course, et réfléchir profondément sur son état, si ce n'est vous? avez-vous un seul moment à perdre? est-ce quand la mort se présentera tout-à-coup, qu'il sera temps d'examiner ce que vous deviez croire? est-ce au milieu des horreurs d'une dernière maladie, que vous aurez le loisir et la liberté d'esprit nécessaires pour étudier une doctrine que vous n'aurez jamais connue? est-ce alors que vos doutes s'éclairciront, que vos préjugés se dissiperont comme par enchantement? que la vérité, enveloppée jusqu'à de tant d'épais nuages, brillera subitement à vos yeux presque éteints, de sa plus pure lumière? que vous passerez en un instant du blasphème à l'adoration, du mépris au respect, de la haine à l'amour, et de l'orgueilleuse audace de l'incrédulité à l'humble simplicité de la foi? Ah! mon sang se glace en le disant; mais je le dis par charité pour vous, et parce qu'il est encore temps de vous sauver. Si vous êtes alors éclairé, ce ne sera peut-être que pour tomber dans un plus horrible désespoir, prononcer en expirant votre propre condamnation, et, comme d'autres impies que j'ai connus, voir, de votre lit de mort, la lueur des flammes où vous allez être précipité. O mon Frère! prévenez cette heure fatale. Entrez dès aujourd'hui en considération de vos seuls intérêts essentiels, et voyez s'il est une affaire plus pressante pour vous, que de fixer solidement votre croyance sur des points qui décideront de votre éternité. Voilà ce que j'avais à dire au chrétien qui a perdu la foi.

Passons maintenant à ceux qui croient à la religion, et qui n'en observent point les préceptes: chrétiens en spéculation, païens dans la pratique, fidèles de bouches, mais corrompus de cœur, et dissolus dans leurs mœurs. Le monde est plein de ces hommes qui font profession de respecter l'Evangile comme un livre divin, d'en adorer l'auteur comme le Fils unique de Dieu, et qui n'ont aucun scrupule

de faire tout ce que l'Évangile défend, sans rien faire de ce qu'il ordonne; qui se nomment enfans de l'Église, et violent audacieusement toutes ses lois: gens dont la vie entière est un tissu des plus étonnantes contradictions. Ils savent que le monde est déjà jugé et condamné; et cependant ils règlent toute leur conduite sur les maximes et les usages de ce monde. Ils vous diront que la voie étroite mène au ciel, et que la multitude se perd; et en même temps ils marchent avec sécurité dans la voie large, et s'applaudissent de vivre comme la foule. Ils connaissent le précepte d'arracher l'œil, de retrancher le bras qui scandalise; et ils se plaisent au milieu des scandales et des occasions du péché. Ils entendent l'Apôtre leur recommander de fuir jusqu'à l'ombre et à l'apparence du mal: *Ab omni specie malâ abstinete vos* (1); et ils s'indignent si l'on blâme les danses lascives, les parures immodestes, les spectacles impurs, les assemblées les plus profanes, les lectures les plus dangereuses, les conversations les plus libres, les commerces les plus suspects. Ils avouent que l'ambition, l'orgueil, la vengeance, l'avarice, la volupté sont des vices que leur religion condamne; et toutefois ils sacrifieront leur conscience à la soif des honneurs, ils immoleront tout à leur orgueil, ils deviendront homicides plutôt que de dissimuler une injure, ils seront idolâtres des richesses, ils se plongeront dans les plus honteuses voluptés. Ils n'ignorent pas quels sont les mets défendus, et néanmoins leur table est toujours couverte. Ils entendent fulminer l'anathème contre ceux qui ne rempliront pas le devoir pascal, et jamais on ne les voit approcher de l'autel. Ils connaissent le Jour du Seigneur, et ne le distinguent en rien des autres jours. Ils déplorent avec une éloquence pathétique les maux que l'irreligion a causés, les mœurs du peuple perverties, la probité presque exilée de la terre, les crimes les plus monstrueux multipliés au point de ne plus exciter la surprise,

(1) I. Thess. v, 22.

tous les liens relâchés ou rompus, l'ordre et la subordination devenus comme impossibles dans tous les rangs de la société; sur tout cela ils parlent comme nous, et ils ajoutent, que c'en est fait de la patrie, que tout va retomber dans le chaos, si l'on ne ramène le peuple au culte de ses pères, si l'on ne lui apprend à respecter ses pasteurs, si l'on ne rétablit un frein plus puissant que les lois humaines. Rien de mieux que ce langage; mais informez-vous de leurs actions: ils paraissent rarement dans les temples, ils y ont un maintien peu décent, ils n'honorent point les prêtres de Jésus-Christ, ils donnent à leurs enfans, à leurs serviteurs, aux habitans de leurs terres, l'exemple de la plus mortelle indifférence pour les pratiques religieuses, de l'omission habituelle des devoirs les plus sacrés. S'ils sont ennemis de l'incrédulité systématique, dont ils ont vu de si funestes effets, ils ne le sont guère moins de la piété sincère et de la véritable vertu chrétienne. Ils ne veulent que d'une certaine religion mondaine et de pure bienséance, qui consiste à croire les mystères de la foi, à admirer la morale évangélique, et du reste à vivre comme s'il n'y avait ni foi ni Évangile. Que dire à cette sorte de personnes, sinon que leur crime égale leur inconséquence, et qu'elles font presque plus d'outrage à Dieu que les incrédules eux-mêmes? car ceux-ci du moins, en lui désobéissant, feignent de ne pas croire qu'il ait parlé. Mais convenir que c'est lui qui commande, et ne tenir aucun compte de ses divines ordonnances, n'est-ce pas le dernier excès du mépris et de l'insulte? O vous donc qui vous reconnaissez à ces traits, venez dans cette retraite, apprendre à trembler sur l'état de votre âme; venez examiner, en présence de votre juge, quelle peut être pour vous l'utilité d'une religion spéculative et vaine, qui ne vous garantira pas de sa colère, comme elle ne vous défend pas contre vos passions; d'une religion avec laquelle vous vous damnez, et des milliers d'autres se sont damnés avant vous. Eh quoi! le culte du Maître suprême

de l'univers et le service qui lui est dû, ne consistera-t-il qu'en un langage de convention et en de simples cérémonies? Ne veut-il pas qu'on lui obéisse, qu'on le craigne, qu'on l'aime, qu'on soit jaloux de sa gloire? Que lui importent quelques stériles hommages de votre bouche, si votre cœur est toujours loin de lui, et que votre vie entière l'offense? Ah! quand vous ne violeriez qu'un seul point de sa loi, c'en serait assez, d'après sa parole même, pour vous perdre. Quand vous ne paraîtriez à son tribunal qu'avec la tache d'un seul péché mortel, votre réprobation en serait la peine. Que penser donc de cette multitude innombrable de prévarications, qui forment, pour ainsi dire, tout le tissu de vos jours et de vos années? N'est-il pas temps enfin de porter quelque remède à de si grands maux, de pourvoir à un danger si pressant, et de prendre des mesures contre un malheur éternel? Voilà pour vous une matière abondante des plus sérieuses réflexions. Je vous laisse pour m'adresser à ceux qui, plus conséquens, joignent la pratique à la croyance.

Que nous serions heureux, si tous ceux que nous comprenons dans cette dernière classe étaient entièrement fidèles et affranchis du joug de leurs passions! Mais, hélas! il en est qui, avec un désir sincère d'être à Jésus-Christ, sont encore bien faibles dans la vertu; qui s'exposent encore aux occasions, et y succombent; qui passent leur vie dans de tristes alternatives de pénitence et de rechutes, renouvelant sans cesse des résolutions sans cesse violées, et pleurant, avec toutes les apparences d'une contrition véritable, des fautes graves devant Dieu, où des penchans trop vifs et trop peu mortifiés les entraînent toujours. Oh! que ces âmes ont un pénible combat à soutenir! qu'elles ont besoin de réfléchir plus sérieusement qu'elles n'ont fait jusqu'ici sur leur misère, et de mieux se pénétrer des sentimens de la foi, pour se fortifier ainsi contre une nature rebelle, rompre les chaînes si pesantes de la mauvaise

habitude, et se soustraire au terrible danger de périr éternellement avec leurs bons desirs, et leurs projets trop peu efficaces de sanctification. C'est surtout pour des hommes faibles et de bonne volonté que la retraite peut être un moyen décisif de salut. Enfin, il est parmi nous des justes qui paraissent affermis dans le bien, et que je ne dois pas oublier ici.

Ecoutez-nous donc, à votre tour, ô vous la portion la plus chérie du troupeau, âmes pieuses qui faites la consolation de l'Eglise, et qui, nous l'espérons, serez un jour notre couronne! Vous dirons-nous que, puisque vous avez embrassé le parti de la vertu, vous n'avez plus besoin de rentrer profondément en vous-mêmes, et de méditer, avec une salutaire crainte, les jugemens du Seigneur? Ah! les Saints eux-mêmes n'ont-ils pas opéré leur salut avec tremblement? Est-il un état, un degré de perfection sur la terre, où l'on trouve une entière sécurité? Tant que nous serons environnés de la corruption et de l'infirmité de la chair, n'aurons-nous pas toujours à nous défier de nous-mêmes? ne serons-nous pas exposés sans cesse à être surpris par les ruses du tentateur, entraînés par la séduction du monde, trompés par les artifices de l'amour-propre, renversés par la violence de nos passions? N'est-ce pas à ses plus fidèles disciples, que Jésus-Christ disait: « Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation? » N'est-ce pas à de fervens chrétiens, que l'Apôtre écrivait: « Que celui qui est debout, craigne de tomber? » N'est-ce pas le saint roi David, cet homme selon le cœur de Dieu, qui, pour marcher avec sûreté, observait toutes ses voies, tenait continuellement son âme entre ses mains, avait les yeux toujours fixés sur les leçons et les divins préceptes de la loi? qui se retirait souvent à l'écart, et veillait comme le passereau solitaire, ou comme l'oiseau des nuits, gémissant et soupirant en la présence du Seigneur, pour attirer sur lui les regards de sa miséricorde? La piété trop confiante, qui croit pouvoir se



soutenir au milieu des périls, sans rechercher quelquefois la solitude, pour se nourrir des pensées de l'éternité, et renouveler ses forces par la méditation et la prière, se fait illusion à elle-même, et finira par déchoir et se démentir. D'ailleurs, mes chers Frères, vous que nous voyons pratiquer avec édification les devoirs du christianisme, sâvez-vous si, au moment où je vous parle, vous êtes dignes d'amour ou de haine? Etes-vous certains qu'il ne se soit pas glissé dans votre cœur quelque poison secret de vanité, d'estime de vous-mêmes, de ressentiment ou d'aversion pour le prochain, qui corrompe vos œuvres, aux yeux de celui dont les regards percent le fond des abîmes? Oseriez-vous répondre que, dans le nombre de ces fautes journalières où votre fragilité vous entraîne, il n'y en ait aucune qui vous ait fait perdre les bonnes grâces de votre Dieu? Est-il bien sûr que dans ces médisances, ces railleries malignes, ces soupçons et ces jugemens téméraires, ces dédains, ces fougues d'humeur, ces paroles aigres et mordantes, ces curiosités indiscrètes, cette oisiveté de vie et cette mollesse, ces égaremens d'esprit dans la prière, que sais-je? ces imaginations et ces fantômes, il n'y ait jamais rien que de léger, d'involontaire et de véniel? N'avez-vous aucun motif de craindre que la langueur où vous êtes tombés, ne soit au moins voisine de ce funeste état de tiédeur qui provoque, de la part de Dieu, le vomissement et le dégoût? La fréquentation des sacremens où vous vivez n'a-t-elle pas ses dangers? Les choses saintes ont-elles été traitées assez saintement; et la chair de l'Agneau sans tache a-t-elle toujours été reçue dans un cœur bien préparé? Sans aller plus loin, quelle matière d'examen et de réflexion! Je vous appelle donc, vous aussi, à la retraite. Venez, ô justes! venez, ô pécheurs convertis! pesez vos œuvres et vos pensées dans la balance redoutable du sanctuaire. Fermant l'oreille aux discours insensés des créatures, venez écouter, dans le silence, la voix de celui qui juge les justices,

qui découvre souvent des souillures où les hommes n'aperçoivent que des vertus, et qui seul sait faire le discernement de l'or pur, et de ce qui n'en a que l'apparence. Peut-être vous montrera-t-il d'importantes réformes à opérer, dans une vie qui nous paraît innocente et digne d'éloges. Peut-être ouvrira-t-il vos yeux, pour voir dans votre âme des plaies que vous n'y aviez pas encore aperçues, et qu'il daignera enfin guérir. Mais, quoi qu'il en soit, j'ose vous promettre que ces jours passés dans sa maison ne seront pas des jours perdus pour vous. Il vous visitera dans ses bénédictions de douceur; il répandra dans votre âme sèche et aride la céleste rosée de sa grâce; il remplira votre esprit de ses divines lumières; il vous consolera dans toutes vos peines, en vous faisant vivement sentir que le temps et les misères qui finissent avec lui ne sont rien, et que l'éternité renferme dans son sein des délices ineffables pour ceux qui portent fidèlement le joug du Sauveur.

Concluez donc, ô vous tous mes chers Auditeurs! dans quelque état que vous soyez, que votre grand besoin, votre affaire la plus pressante, est de réfléchir sur vos intérêts éternels. Je viens de vous le faire voir. J'ajoute que vous n'aurez point d'occasion plus favorable pour y réfléchir utilement que celle de cette retraite et de ce jubilé. C'est le sujet de ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Pour que l'esprit de l'homme trop souvent repandu au-dehors, plongé dans les sens, tout occupé des intérêts du temps et de cette vie périssable, puisse s'appliquer efficacement à la méditation des grands objets de la foi, trois choses sont nécessaires: le recueillement intérieur, qui le rappelle au-dedans de lui-même; l'instruction extérieure, qui lui fournisse la matière des graves réflexions auxquelles il doit se livrer; et enfin le secours d'une

grâce spéciale, qui le touche et l'éclaire. Or, ces trois choses ne sont jamais plus heureusement réunies que dans le concours de cette retraite et de ce jubilé, qui vous offrent tout à la fois, et les plus puissans moyens de recueillement, et le genre d'instruction le plus propre à élever vos pensées aux vérités éternelles, et le secours de grâces non-seulement abondantes, mais même rares et extraordinaires. Je vais tâcher de vous faire sentir le prix de ces trois grandes ressources qui vous sont offertes. Commençons par le recueillement.

Lorsque le prophète Jérémie, dont vous avez déjà entendu les paroles, déplorait si amèrement les maux qui désolent la terre entière, il les attribuait tous au défaut de recueillement, à cette dissipation funeste qui entraîne presque tous les hommes loin d'eux-mêmes, et ne leur permet pas de rentrer dans leur propre cœur, pour y écouter la voix de Dieu et de leur conscience: *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* C'est là, en effet, la source de tous nos malheurs, parce que c'est celle de tous nos égaremens et de tous nos crimes. Suivez-moi, mes Frères. Dieu qui remplit tout de son immensité, et dont l'univers est le temple, mais qui se plaît surtout dans la créature raisonnable qu'il a formée à son image, s'est fait comme un sanctuaire intime dans le fond de nos âmes; il y a établi son trône et sa demeure; et comme il rendait autrefois ses oracles au peuple hébreu, du fond du tabernacle où il résidait parmi eux, de même il nous communique ses lumières et ses faveurs dans ce lieu secret et profond de notre cœur, où il daigne habiter. Si nous y entrons souvent pour nous entretenir avec lui, nous conservons l'amour de la vertu, le sentiment de notre dignité, l'estime des vrais biens, le mépris de la fausse gloire et des richesses corruptibles, l'horreur du vice qui nous souille et nous dégrade. Mais si nous fuyons sa présence, en nous bannissant de ce temple intérieur, pour nous

répandre dans les créatures; si nous nous remplissons avidement de tous les objets frivoles ou dangereux qui entrent par les sens, nous oublions bientôt que nous portons l'empreinte de la ressemblance divine, que nos âmes sont les filles du Très-Haut et les sœurs des anges, que le corps est notre prison, la terre notre lieu d'exil, le ciel notre patrie, la mort l'affranchissement de nos liens et le commencement de notre véritable vie. Loin d'entretenir de si nobles pensées, nous bornons tous nos desirs et tous nos soins à notre existence mortelle, nous détournons nos regards du grand avenir qui nous est préparé; nous mettons notre bonheur dans le délire des passions et notre gloire dans notre ignominie; nous nous ravalons basement au rang des animaux, à qui peut-être même envierons-nous leur instinct stupide, et ces appétits brutaux que ne contraint ni la raison ni la conscience, et le privilège de périr tout entiers dans la corruption du tombeau. Quand l'homme en est venu à ce degré d'avilissement, il n'y a plus d'excès ni de désordre dont il ne soit capable; l'impiété, les scandales, les monstrueuses et abominables débauches deviennent son élément, et c'est là proprement cette désolation qui excitait la douleur de Jérémie. L'infortuné pécheur que la dissipation a conduit dans cet abîme, n'en pourra jamais sortir, si le recueillement ne le ramène au-dedans de lui-même et aux pieds du Dieu dont il s'est éloigné. O puissance, ô vertu admirable du recueillement! un seul retour sérieux sur soi-même a suffi plus d'une fois pour faire en un instant, d'un homme dissolu, d'une femme sans pudeur, des modèles de pénitence et d'illustres conquêtes de la grâce. Ainsi furent convertis et sanctifiés les Magdeleine, les Pélagie, les Augustin, et tant d'autres dont les exemples sont assez connus. Que ne devons-nous donc pas espérer d'une retraite qui n'est autre chose qu'un appel public, une invitation solennelle au recueillement? Qui ne se sentirait disposé à rentrer dans son propre

cœur, en voyant tout un peuple accourir, plusieurs fois le jour, dans la maison du Seigneur, et y demeurer, des heures entières, prosterné devant lui, ou attentif à écouter sa parole? Qui ne serait enlevé aux pensées et aux affections terrestres, par la vue des saints autels, substitués aux vains spectacles du théâtre; par le chant des cantiques sacrés, remplaçant la molle harmonie des concerts profanes; par le silence et la gravité religieuse de nos assemblées, si différens du bruit et de la licence des compagnies mondaines; enfin, par le seul appareil de nos exercices, et la pensée imposante d'une semaine toute consacrée aux méditations de l'éternité? Oui, nous osons le dire, le pécheur même le plus endurci, s'il vient se mêler à la troupe fidèle qui remplira le temple en ce saint temps, éprouvera au moins quelques désirs de conversion, envera le bonheur de ceux qu'il n'aura pas le courage d'imiter, et commencera à comprendre qu'il y a mille fois plus de douceur dans la piété et la vertu, que dans tous les plaisirs empoisonnés du siècle. C'est ainsi que la retraite offre d'abord les plus puissans moyens de recueillement.

Montrons, en second lieu, qu'elle offre le genre d'instruction le plus propre à imprimer fortement dans l'âme les vérités de la foi. Nous ne prétendons pas enseigner ici une autre doctrine que celle qui retentit dans toutes les chaires chrétiennes; et nous n'avons ni les lumières, ni l'éloquence de ceux qui vous annoncent, dans d'autres occasions, la divine parole; mais, mes Frères, le langage de la retraite a son efficacité propre et particulière, non-seulement à raison des circonstances dont nous venons de parler, et qui déjà frappent l'imagination et ébranlent le cœur, mais encore par l'effet d'un caractère plus apostolique qui s'attache alors à notre ministère, comme aussi par la nature des sujets que nous traitons, par l'ordre dans lequel nous les disposons, et enfin par la suite même et la continuité. Disons un mot sur tout cela. Dans les autres genres de préca-

tion, l'on peut être tenté quelquefois de nous envisager, non pas seulement comme les envoyés de Jésus-Christ et les distributeurs du pain qui nourrit les âmes, mais encore, hélas! comme des orateurs dont on vient de juger et apprécier les dons naturels et les talens. On croit être en droit d'attendre de nous des discours étudiés, et l'on veut y trouver de l'art et des ornemens, aussi bien que de l'onction et de la solidité. Il n'en est pas de même, lorsque, nous vouant à des fonctions plus pénibles, et consentant à porter, pendant tout le cours d'une retraite, le poids du jour et de la chaleur, nous venons semer, à la sueur de notre front, le grain sacré de la parole dans les esprits; on ne voit plus alors en nous que des ouvriers évangéliques. On sent bien que nous ne pouvons avoir en vue que le fruit spirituel de notre travail, et non les applaudissemens de nos auditeurs; on ne s'étonne pas que nous dépouillions notre langage de toute parure étrangère, et que, sans nous occuper des moyens de plaire ou d'éblouir, nous songions uniquement à remuer les consciences et à faire couler les larmes du repentir; aussi, prêchons-nous alors l'Évangile avec cette énergique simplicité, cette liberté toute apostolique, qui fait oublier celui qui parle et ne laisse envisager au pécheur que ses crimes, le Dieu qu'il a outragé et le châtimement qui le menace. Nous ne traitons que les plus grandes et les plus profondes vérités de la religion et de la morale chrétienne, ou plutôt nous présentons en abrégé la morale et la religion tout entière. Nous faisons remonter l'homme à son origine, pour lui rappeler que son âme est le souffle du Créateur, que son corps est un limon pétri de ses divines mains; nous lui montrons l'objet et la fin de son être, qui est d'en glorifier l'auteur, et de mériter, en le servant, une félicité sans bornes; nous lui faisons mesurer de l'œil la carrière si courte de la vie, afin qu'il comprenne qu'elle n'est qu'un point dans le temps, comme le temps n'est qu'un point dans l'éternité; nous

le transportons en esprit à son lit de mort, pour y prendre conseil de cette heure fatale qui décide d'un avenir sans fin; de là, nous le traduisons à ce tribunal terrible où se prononcent des arrêts irrévocables, et ensuite à cet autre jugement qui terminera les siècles, et où les secrets des cœurs seront manifestés en présence de l'univers; nous descendons avec lui jusqu'aux portes des enfers, et nous lui montrons, au milieu de ce gouffre de flammes, la place que ses péchés lui ont marquée; au sortir de ce lieu d'horreur, nous le conduisons tout tremblant sur le Calvaire, où il voit le Fils de Dieu s'interposant entre lui et son Père irrité, subissant, pour le sauver, les tourmens et la mort, l'arrosant de ce sang pur et adorable qui efface toutes les iniquités, et lui ouvrant le sein d'une miséricorde infinie. A ce spectacle, la confiance renaît dans son cœur; il commence à répandre des larmes plus douces, il les mêle avec consolation aux pleurs de Magdeleine et de l'Enfant prodigue, et enfin il ose lever les yeux vers le ciel et contempler ce séjour de paix et de bonheur, où il peut encore parvenir par le changement de vie et la pénitence. Voilà nos sujets et nos tableaux. Quand même chacun de ces grands objets, considéré seul, ne suffirait pas pour produire une émotion profonde, leur suite et leur ensemble la produirait. L'âme transportée loin de la terre, et au milieu des scènes de l'éternité; frappée pour ainsi dire coup sur coup, de tout ce qui est le plus capable de l'émouvoir; tour à tour agitée par la crainte, abattue par la douleur, relevée par l'espérance, entraînée par l'amour, finit par se laisser vaincre, et devient ainsi l'heureuse conquête de notre zèle. Telle est la puissance des instructions de la retraite.

Cependant nous ne nous faisons pas illusion, Seigneur; nous sommes loin d'attribuer ces effets merveilleux à nos discours ou à nos efforts; nous n'ignorons pas que celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien, que vous seul donnez l'accroissement, et

qu'il n'appartient qu'à votre grâce de féconder les germes salutaires que nous déposons dans les âmes. Aussi ai-je annoncé, en troisième lieu, mes Frères, que la circonstance qui vous rassemble vous offre le secours de grâces abondantes et même extraordinaires. Quand il ne s'agirait que des grâces attachées à la retraite toute seule, c'en serait assez pour justifier ce que j'avance. En effet, une constante expérience ne prouve-t-elle pas que Dieu bénit ces saints exercices, ces pieuses réunions de chrétiens qui, suspendant leurs occupations ordinaires, viennent plusieurs fois le jour, dans sa maison, se placer à ses pieds, comme Marie, pour entendre sa voix et recueillir avidement ses divines leçons? Combien de justes affermis dans les voies de la justice, et élevés à de nouveaux degrés de vertu; combien d'âmes faibles et chancelantes retenues sur le point d'une déplorable chute; combien de cœurs languissans, et pour ainsi dire affadis, ranimés et fortifiés; combien de pécheurs convertis, de paralytiques de trente-huit ans guéris, attestent que, dans ces occasions, la rosée céleste coule sur la terre, et que l'Esprit-Saint agit puissamment dans les cœurs! Ne sont-ce pas ces fruits consolans qui soutiennent notre courage et nos forces toujours prêtes à défaillir au milieu des fatigues de ce pénible ministère? Et, s'il m'est permis de comparer ces retraites aux entreprises bien plus laborieuses et plus étendues d'un zèle plus généreux et plus relevé, quelle autre récompense avez-vous de vos immenses travaux, vous, ouvriers vraiment apostoliques, dont les missions déjà si justement célèbres reproduisent parmi nous les merveilles de la première prédication évangélique? Qu'est-ce qui renouvelle sans cesse votre vigueur tant de fois épuisée, tandis que vous parcourez, avec une ardeur infatigable, les villes et les campagnes, prêchant la pénitence et plantant dans tous les lieux la croix de Jésus-Christ? N'est-ce pas la consolation de voir, partout où vous portez vos pas, les injustices

réparées, les inimitiés éteintes, les mœurs publiques réformées, les sentimens purs de la religion et de la foi se réveiller dans des cœurs flétris par le vice et l'impiété, et les peuples entiers revenir, en se frappant la poitrine et versant des larmes de componction, au culte presque oublié de leurs pères? N'est-ce pas l'espérance de sauver la patrie plus efficacement que ne l'eussent fait des armées, de rajeunir en quelque sorte la vieillesse d'une nation, qu'un apôtolat bien différent avait conduite à une affreuse décrépidité morale, et de détourner loin de nous les malédictions terribles que tant de crimes avaient amassées sur nos têtes? Ah! si ce sont là les grâces de la mission, celles de la retraite, quoique moindres, sont toutefois semblables, et jusqu'ici nous ne les avons jamais vues stériles. Mais, dans l'occasion présente, d'autres grâces plus rares s'y joignent encore: cette indulgence plénière en forme de jubilé, accordée par le souverain Pontife à ceux qui, durant les jours de cette octave, viendront dans cette église prendre part au culte que nous y rendons à la Croix; cette rémission entière des péchés, cette abolition totale de la plus formidable des dettes promise aux vrais pénitens; ces facultés extraordinaires conférées aux prêtres, et en vertu desquelles ils peuvent absoudre des cas même réservés au Saint-Siège, lever les excommunications et les censures, commuer les vœux, et user ainsi, presque sans restriction, du pouvoir de délier les consciences, qui, dans d'autres temps, est beaucoup plus limité entre leurs mains: tout cela ne nous donne-t-il pas le droit de vous dire que c'est ici pour vous l'époque des grandes miséricordes du Seigneur, et que vous seriez tout à la fois bien ingrats et bien aveuglés, si vous ne vous empressiez pas d'en profiter?

Hélas! n'y a-t-il pas assez long-temps que nous abusons de sa divine patience, que nous provoquons sa colère et méprisons ses bienfaits? O mes chers Auditeurs, nous dont les pères étaient si religieux et

si fidèles, nous qui habitons une terre féconde en saints et en martyrs, comment sommes-nous devenus les ennemis du Dieu à qui notre patrie fut redevable, pendant une longue suite de siècles, de tant de prospérité et de grandeur? N'avons-nous donc pas assez appris, par les malheurs qui nous accablent depuis que nous lui faisons la guerre, que sa protection est préférable à sa haine, et qu'il y a plus de sagesse à se courber sous son joug, qu'à braver ses foudres? Eh! qui nous rendra, je ne dis plus la gloire et la félicité publique, la considération au-dehors, l'ordre et la tranquillité au-dedans: mais qui rendra à chacun de nous la paix de l'âme, la vraie et pure joie, l'espérance d'un avenir heureux après la vie, si nous ne nous réconcilions enfin avec le Ciel?

Venez donc à votre Dieu qui vous appelle, et par ma voix et par celle de votre conscience, ô vous tous qui ne voulez point périr éternellement! Ne rejetez pas ses invitations pressantes, et son amitié qu'il vous offre peut-être pour la dernière fois. Venez, ô vieillards, qui, déjà penchés sur la tombe, n'avez peut-être encore ni commencé à bien vivre, ni appris comment on se prépare à bien mourir. Venez, ô vous qui, dans la vigueur de l'âge, ne rêvez qu'affaires, qu'entreprises, qu'établissements de famille, que projets d'élevation et de fortune, et à qui le Dieu que vous oubliez est peut-être au moment de redemander votre âme. Venez, jeunesse licencieuse et aveugle, qui avez essayé de tant de plaisirs, sans y trouver le bonheur; qui, par votre impatiente avidité de jouir, êtes tombée avant le temps dans la satiété et le dégoût; venez faire l'épreuve d'un autre genre de plaisir, qui sera nouveau pour vous, celui de l'innocence et de la vertu: elle seule peut réveiller un cœur usé et flétri par les passions, en le rendant sensible au goût des véritables délices. Venez, vous, femmes dissipées et frivoles, dont l'esprit ne s'est occupé, jusqu'à présent, que de bagatelles; qui ne connaissez point d'affaires plus importantes que vos jeux

et vos parures, et n'aspirez point à d'autre récompense que les applaudissemens et les suffrages d'un monde insensé; venez vous convaincre que les seules choses grandes et solides sont celles auxquelles vous n'avez pas encore pensé, et regrettez une portion si considérable de votre vie déjà perdue dans la vanité. Venez, ô grands pécheurs! dont les crimes se sont multipliés au-delà des cheveux de votre tête, et que le désespoir du salut avait précipités dans l'abîme de l'impiété, venez reconnaître, par votre propre expérience, et prouver par votre exemple, à d'autres pécheurs désespérés comme vous, que les miséricordes divines surpassent infiniment toute la malice de l'homme, et que la charité de Jésus-Christ est un asile ouvert en tout temps au repentir. Venez aussi, vous qui depuis long-temps servez le Seigneur, venez vous instruire, vous consoler, vous fortifier à ses pieds, et recueillir de nouveaux fruits de sa grâce, de nouveaux dons de son amour. En un mot, Chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui que vous soyez, et quelque vie que vous ayez menée, accourez tous à la source des grâces et des bénédictions célestes, afin qu'après vous y être purifiés et abreuvés, vous soyez dignes des regards favorables de votre Dieu et de ses immortelles récompenses. Ainsi soit-il.

---

## SERMONS

SUR

# L'INCRÉDULITÉ.

---

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27.)

LE dernier siècle, mes Frères, a vu naître cette secte de prétendus sages qui, sous le nom audacieux d'incrédulés, ont levé l'étendard contre le Christ; qui se rient de ses mystères, de ses maximes, de ses miracles, de sa divinité; qui traitent le culte qu'on lui rend de superstition, le zèle pour sa gloire de fanatisme, l'obéissance à ses lois de lâche et honteuse servitude. O douleur! quand je considère cette secte nouvelle qui surpasse en impiété toutes les autres; dont le caractère propre est de ne rejeter aucune erreur, de ne professer aucune vérité; dont le dogme unique est un mépris universel pour toute religion, pour toute autorité, pour toute règle de devoirs; quand je la vois s'accroître et s'étendre avec une effrayante rapidité, entraîner dans sa révolte tous les

et vos parures, et n'aspirez point à d'autre récompense que les applaudissemens et les suffrages d'un monde insensé; venez vous convaincre que les seules choses grandes et solides sont celles auxquelles vous n'avez pas encore pensé, et regrettez une portion si considérable de votre vie déjà perdue dans la vanité. Venez, ô grands pécheurs! dont les crimes se sont multipliés au-delà des cheveux de votre tête, et que le désespoir du salut avait précipités dans l'abîme de l'impiété, venez reconnaître, par votre propre expérience, et prouver par votre exemple, à d'autres pécheurs désespérés comme vous, que les miséricordes divines surpassent infiniment toute la malice de l'homme, et que la charité de Jésus-Christ est un asile ouvert en tout temps au repentir. Venez aussi, vous qui depuis long-temps servez le Seigneur, venez vous instruire, vous consoler, vous fortifier à ses pieds, et recueillir de nouveaux fruits de sa grâce, de nouveaux dons de son amour. En un mot, Chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui que vous soyez, et quelque vie que vous ayez menée, accourez tous à la source des grâces et des bénédictions célestes, afin qu'après vous y être purifiés et abreuvés, vous soyez dignes des regards favorables de votre Dieu et de ses immortelles récompenses. Ainsi soit-il.

---

## SERMONS

SUR

# L'INCRÉDULITÉ.

---

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27.)

LE dernier siècle, mes Frères, a vu naître cette secte de prétendus sages qui, sous le nom audacieux d'incrédulés, ont levé l'étendard contre le Christ; qui se rient de ses mystères, de ses maximes, de ses miracles, de sa divinité; qui traitent le culte qu'on lui rend de superstition, le zèle pour sa gloire de fanatisme, l'obéissance à ses lois de lâche et honteuse servitude. O douleur! quand je considère cette secte nouvelle qui surpasse en impiété toutes les autres; dont le caractère propre est de ne rejeter aucune erreur, de ne professer aucune vérité; dont le dogme unique est un mépris universel pour toute religion, pour toute autorité, pour toute règle de devoirs; quand je la vois s'accroître et s'étendre avec une effrayante rapidité, entraîner dans sa révolte tous les

âges, toutes les conditions, tous les peuples, je suis saisi d'effroi; à la vue d'un accomplissement si exact de nos anciens oracles, je tremble que nous ne touchions au temps de cette grande apostasie prédite dans les saints livres, *Nisi venerit discessio primum* (1), à ces jours précurseurs de la dernière catastrophe de l'univers, à ces jours où, selon la prédiction du Sauveur et de ses apôtres, il n'y aura presque plus de foi sur la terre, *Pulas inveniet fidem in terrâ* (2), où les hommes, enivrés d'impiété et d'orgueil, s'élèveront insolemment au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu, et de tout ce que les générations ont adoré, *Extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur* (3), et où se consummera enfin l'œuvre de cet homme de péché que le Seigneur, à son dernier avènement, tuera du souffle de sa bouche, *Quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui* (4).

A la vue de tant de maux, nous contenterons-nous de gémir? Non, mes Frères, nous élèverons la voix, comme notre ministère nous y oblige, et nous attaquerons cette secte superbe avec d'autant plus de force qu'elle est aujourd'hui plus puissante. Pour rendre l'incrédulité odieuse, il ne faut que la dépouiller des beaux dehors dont elle se pare, et la montrer dans sa difformité naturelle. L'incrédule se glorifie de trois choses: il se dit seul sage, seul homme de bien, seul heureux. Sage, parce qu'il a foulé, dit-il, tous les préjugés à ses pieds; homme de bien, parce qu'il abhorre toute hypocrisie et tout ce qu'il appelle les excès et les fureurs du fanatisme; heureux, parce qu'il vit sans joug et sans frein, et qu'il s'est affranchi des terreurs de l'avenir. Or, il est facile de le confondre sur ces trois chefs et de prouver qu'il est tout à la fois insensé, criminel et malheureux; de sorte que la raison, la conscience et le pro-

(1) II. Thess. II, 3.

(2) Luc. XVIII, 8.

(3) II. Thess. II, 4.

(4) II. Thess. II, 8.

pre intérêt se réunissent pour nous défendre de l'écouter et de le suivre. En trois mots donc: Folie de l'incrédule, crime de l'incrédule, malheur de l'incrédule, tel sera le sujet de trois discours, pour lesquels je réclamerai successivement votre attention. Arrêtons-nous aujourd'hui à la première de ces pensées.



## PREMIER SERMON

## SUR L'INCRÉDULITÉ.

## FOLIE DE L'INCRÉDULE.

L'INCRÉDULITÉ, mes Frères, serait l'objet du mépris de tous les hommes, si elle n'imposait à un monde frivole par une fausse prétention de sagesse : dans son orgueil, elle s'est nommée philosophie ; elle s'est mise en possession de dicter ses leçons, comme des oracles, aux peuples et aux rois ; à l'en croire, le genre humain, avant qu'elle n'eût entrepris de l'instruire, était encore dans l'enfance ; l'erreur, les préjugés, la superstition, l'ignorance régnaient partout ; le flambeau de la raison s'était éteint dans les ténèbres, elle l'a rallumé, et a montré la première aux mortels la vérité inconnue. C'est cette chimérique et intolérable prétention que je me propose aujourd'hui de confondre ; et parce que l'incrédule, s'arrogeant le titre d'esprit fort, regarde avec une pitié dédaigneuse, comme des esprits simples et vulgaires, ceux qui croient encore ce que croyaient leurs pères, je veux lui montrer qu'il n'y a d'esprit faible et aveugle, de véritable insensé, que celui qui ne croit pas, et que l'incrédulité, sans parler des autres reproches que je lui ferai ailleurs, est la doctrine la plus insoutenable, aux yeux de la raison, qui fût jamais, et la

plus digne, par son extravagance, de la risée universelle. En un mot, folie de l'incrédule, tel est le sujet de ce discours, dont le plan, sans que je l'expose d'avance, va se développer de lui-même clairement et sans efforts, par la suite naturelle des raisonnemens et des preuves.

Mais pourquoi venir combattre l'incrédulité devant un auditoire fidèle ? Pourquoi, mes chers Auditeurs ? Parce que l'incrédulité a établi son siège au milieu de nous ; parce qu'elle nous environne et nous presse de toutes parts ; parce qu'il n'y a plus d'asile où l'on soit à l'abri de ses traits envenimés ; plus de société presque, ni de famille, où elle n'ait ses intelligences ; plus de livres qui ne servent de canal à ses mortels poisons. Il n'est donc personne qui ne doive se prémunir contre elle, et chercher des armes pour vaincre une si dangereuse ennemie. C'est dans la parole sainte que vous devez les trouver, ces armes nécessaires : écoutez-la. Et vous, Seigneur, il s'agit de votre cause ! donnez à votre parole cette force victorieuse, devant laquelle, comme disait saint Paul, tombent tous les remparts de l'erreur, et s'abaisse toute hauteur qui ose s'élever contre la science de Dieu (1). — *Ave, Maria.*

L'incrédule est celui qui rejette la religion, ou parce qu'il doute qu'elle soit vraie, ou parce qu'il se persuade qu'elle est fausse. Or, dans l'un et l'autre cas, son incrédulité, loin d'être une marque de sagesse, de force d'esprit, de supériorité de lumières, n'est, à proprement parler, qu'une véritable et insigne folie. Appliquez-vous, et vous allez en entendre la preuve.

En effet, supposons d'abord que l'incrédule doute seulement de la vérité de la religion. Oh ! lui dirai-je, dans cette supposition, quel délire est le vôtre ! Quoi ! vous doutez, c'est-à-dire vous ne savez pas si la religion est vraie ou fausse ; et, dans cette incertitude, vous prenez le parti de l'incrédulité, c'est-à-

(1) II. Cor. x, 4 et 5.

dire, un parti dans lequel, si la religion est vraie, tout est perdu pour vous sans ressource! car, si elle est vraie, il y a un Dieu juste et terrible, dans les mains duquel vous tomberez tôt ou tard; vous avez une âme immortelle à perdre ou à sauver; Jésus-Christ est le fils du Tout-Puissant, et l'unique médiateur par lequel vous puissiez obtenir miséricorde; l'Évangile est la divine loi qu'il a donnée aux hommes, et sur laquelle ils seront jugés; l'enfer sera le partage de ceux qui auront refusé d'y croire. Rien de plus certain que tout cela, si la religion n'est pas une fable. Et vous, qui n'osez affirmer qu'elle en soit une, vous qui en êtes au simple doute, sans autre éclaircissement, vous bravez ce Dieu, vous hasardez la destinée éternelle de cette âme, vous repoussez ce médiateur unique, vous méprisez cet Évangile, vous courez à cet enfer! Se peut-il un égarement plus étrange? Que penseriez-vous d'un homme qui, dans des affaires bien moins importantes, et dans de bien moindres périls, tiendrait une semblable conduite? qui, dans un procès, par exemple, où il s'agirait de sa fortune, de son honneur et de sa vie, mettrait son mérite et sa gloire à ne prendre nulle précaution, à tout abandonner au hasard, ne ferait que rire des malheurs dont il est menacé, quoique extrêmes et imminens, et rejetterait avec mépris tous les moyens qu'on lui offre de s'en garantir? Ne diriez-vous pas qu'il a perdu la raison? Et vous croiriez être moins insensé, vous qui, de gaîté de cœur, vous précipitez dans des dangers et des maux, auprès desquels ceux dont je viens de parler ne sont rien? Car il y va pour vous, non d'une fortune périssable, ni de cet honneur mondain qui n'est qu'une fumée, ni de cette fragile vie que chaque instant nous peut ravir; mais il y va de tout vous-même, et par rapport à vous de toutes choses: de votre corps, de votre âme, de tous vos biens, de toutes vos espérances, de votre éternité. Et vous ne frémissez pas, et vous riez! Et, comme s'il s'agissait de l'affaire la plus indiffé-

tente, ou d'intérêts étrangers, vous exercez froidement votre esprit à d'insipides railleries sur l'alternative même, l'affreuse alternative où vous êtes, et sur ce terrible et mystérieux avenir dont la seule pensée devrait vous glacer d'effroi! Mais dites-nous, de grâce, avez-vous donc fait quelque découverte nouvelle? vous êtes-vous assuré que tout doit finir pour vous à la mort? ou, si la plus noble portion de votre être doit survivre, savez-vous ce qu'elle deviendra? n'aura-t-elle ni jugement à subir, ni supplice à craindre? Je l'ignore, répondez-vous, et je ne m'en informe point: s'inquiéter de ces choses, c'est ce qu'on appelle superstition et faiblesse; n'en tenir aucun compte, et douter, c'est être philosophe et esprit fort. Ah! qu'est-ce donc qu'être stupide? car, qui pourrait supporter, mes Frères, la folle arrogance de ces hommes qui se disent sages, parce qu'ils se jettent, au milieu des abîmes, en se mettant un bandeau devant les yeux? qui donnent le nom de philosophie à leur superbe ignorance d'eux-mêmes, de leur nature, de leur origine, du sort qui les attend, et des moyens à prendre pour éviter un malheur sans bornes et sans terme? qui veulent qu'on soit curieux de tout le reste, qu'on observe les astres du firmament, que l'on compte à ses pieds les insectes et les plantes, que l'on étudie l'histoire des peuples qui passent si rapidement sur cette terre, et ne veulent pas qu'on sache s'il y a un Dieu, ni à quelles conditions il nous a donné l'être, ni ce qu'il réserve au-delà du tombeau à ceux qui lui obéissent, et à ceux qui l'outragent? Si leur doute sur ces grandes et formidables questions était involontaire, s'ils en gémisaient, s'ils en avaient une juste honte, s'ils faisaient tous leurs efforts pour en sortir, et que, malgré leurs études et leurs recherches, la vérité, si évidente pour les autres, se dérobat constamment à leurs regards, on s'étonnerait de leur aveuglement, mais on le jugerait digne de quelque indulgence. Si du moins, dans le doute, ils prenaient le parti le plus

sûr, s'ils respectaient des lois dont l'infraction peut avoir pour eux de si effroyables suites, on louerait en cela leur prudence. Mais qu'ils se complaisent dans ce doute affreux, qu'ils en tirent vanité, qu'ils s'en prévalent comme d'un titre pour prendre le parti le plus périlleux, et vivre comme s'il était prouvé qu'il n'y eût point d'avenir pour l'homme; qu'ils s'endorment volontairement d'un sommeil, dont ils pourraient bien se réveiller au fond des enfers, et se fassent un jeu d'aller tranquillement, comme ils le disent, affronter ce grand *peut-être*, c'est une extravagance et une fureur qui en toute autre matière paraîtrait le signe certain d'un esprit aliéné. Il faut donc convenir premièrement, qu'embrasser l'incrédulité dans le doute, c'est folie.

Or, s'il en est ainsi, n'ai-je pas déjà convaincu de délire tous les incrédules? Car, à parler sérieusement et de bonne foi, en est-il un seul qui ait pu aller au-delà du doute? qui ait trouvé quelque raison satisfaisante et décisive contre une religion, dont la vérité brille, au milieu de l'univers, d'un éclat aussi vif et aussi pur que le soleil au milieu du firmament? O insensés! vous pouvez bien amasser autour de vous des nuages de poussière, qui obscurcissent à vos yeux la clarté du jour; mais non éteindre le flambeau que les mains de Dieu ont allumé sur nos têtes, ni vous dérober entièrement à sa lumière: *Nec est qui se abscondat à calore ejus* (1). Malgré vous, en rejetant la religion, vous craignez qu'elle ne soit vraie, parce qu'on ne se démontre pas la fausseté d'une révélation qui porte, pour ainsi dire, sur le front les signes manifestes de sa divinité.

Écoutez cependant ce hardi incrédule, qui élève la voix et nous dit: Pour moi, je ne doute point; je me tiens assuré que la religion est une fable, et c'est sans aucune crainte que je brave ses menaces, sans aucun scrupule que je m'affranchis de ses lois. Écoutez-le, mes Frères. Faisons plus: admettons

(1) Ps. XVIII, 7.

pour un moment, et contre toute vraisemblance, que sa persuasion est aussi ferme, sa sécurité aussi grande qu'il le prétend; et montrons-lui que sa folie en est d'autant plus étrange, et que l'impie qui ne doute pas, est encore plus extravagant et plus aveugle que l'impie qui doute. En effet, d'où lui vient cette conviction si profonde et si tranquille? est-elle le fruit d'un mûr examen, d'une sérieuse étude? ou bien rejette-t-il avec tant d'assurance et de mépris la foi de ses pères, la foi de tous les siècles, sans s'être donné la peine de l'examiner et de la connaître? Dans ce dernier cas, son délire serait manifeste; car, je vous prie, quoi de plus contraire à la raison que de prononcer si affirmativement sur ce que l'on ignore, et, dans une affaire où la méprise est si dangereuse, de se vanter d'avoir acquis la certitude, quand on manque des connaissances nécessaires, même pour avoir droit de douter? Or ce délire, j'ose bien l'affirmer sans crainte qu'on me démente, ce délire est celui de tous les incrédules si tranchans et si dogmatiques de ce temps. Je n'en excepte aucun, ni de ceux qui écrivent contre nos mystères, ni de ceux qui en font de si indécentes railleries dans les sociétés mondaines. Quelque savans que puissent être d'ailleurs quelques-uns d'entre eux, en matière de religion ils ne savent rien; ils ont oublié les éléments du christianisme dont on instruisit leur enfance; ils n'ont point lu nos apologistes; ils n'ont jamais ouvert nos livres saints; l'alcoran de Mahomet et les rêveries du paganisme leur sont bien mieux connus que la morale et les dogmes de l'Évangile. Ils reçoivent de confiance leur certitude et leur conviction prétendue, et, sur parole, blasphèment ce qu'ils ignorent, parce que la mode et le ton du siècle est de blasphémer. De là ce mot accablant que leur adressait, il y a peu d'années, l'un de leurs plus célèbres écrivains, en quittant leur bannière pour passer sous celle de Jésus-Christ: « J'ai cru, parce que j'ai examiné; examinez, et vous croirez comme moi. »

Qu'ont-ils pu lui répliquer? Eh! s'il se trouve ici quelqu'un de ces hommes aveugles, je le lui demande à lui-même: que sait-il de notre croyance, de nos preuves, de tous ces objets sacrés de notre foi, qu'il traite si arrogamment de puérités et de chimères? que je l'interroge sur un point quelconque de notre doctrine, sera-t-il en état de me répondre? ne se verra-t-il pas contraint d'avouer, en rougissant, qu'il n'a pas les premières notions de ce christianisme si révérend, auquel il ose insulter à toute heure? Et voilà ces hommes si sûrs de ne pas se méprendre! ces hommes qui n'ont pas même un doute! tandis que les incrédules bien plus éclairés du dernier siècle, les fondateurs et les coryphées de cette secte, ont vécu dans des perplexités cruelles, et sont morts dans des terreurs qu'ils n'ont pu dissimuler. Qu'on donne à cette inconcevable assurance le nom qu'on voudra; pour moi, il faut que je m'exprime en toute liberté, je n'y puis voir qu'un excès de stupidité qui m'étonne.

Mais n'entends-je pas ici nos faux sages s'écrier: Orateur chrétien, vous nous calomniez; ce n'est pas à l'aveugle et sans examen que nous avons secoué le joug de la foi; c'est après avoir lu, pesé, comparé, approfondi, que, reconnaissant l'illusion de vos dogmes, nous les avons abandonnés; et notre conviction est inébranlable, parce qu'elle est fondée, non sur l'irréflexion et l'ignorance, mais sur de solides raisonniemens et des lumières certaines! Voici donc une impiété savante et réfléchie. Eh bien! je consens à la supposer telle: voyons si elle en sera moins insensée. C'est maintenant, mes Frères, que la plus sérieuse discussion va s'engager, et que j'ose attendre de votre part un redoublement d'attention; car je vais entrer franchement dans le fond même de la plus grande question qui puisse occuper les hommes; mettre, pour ainsi dire, à nu devant vous, d'une part les fondemens du christianisme, de l'autre ceux de l'incrédulité, vous les faire sonder avec

moi, et vous laisser ensuite à juger, s'il est possible, sans une véritable démence, qu'après avoir vu et comparé, l'on se persuade sincèrement que l'erreur est du côté de la religion, la vérité du côté de ses adversaires. Je ne dirai rien que de sensible et de palpable, rien même qui ne me paraisse au-dessus de toute contestation. Ecoutez-moi.

Les fondemens de toute doctrine sont, ou des autorités qui imposent à la raison et la subjuguent, ou des preuves qui la satisfont et la convainquent. Il ne s'agit donc, pour décider entre la religion et l'incrédulité, que de peser ensemble les autorités et les preuves alléguées de part et d'autre, et de voir de quel côté penche la balance. C'est ce que nous allons faire; et nous espérons réduire bientôt les esprits les plus nébuleux à reconnaître: premièrement, que les autorités favorables à la religion sont des autorités graves, imposantes, irréfragables, tandis que les autorités qu'on lui oppose sont des autorités frivoles, méprisables et absolument nulles; secondement, que les preuves sur lesquelles la religion s'appuie sont des preuves solides, convaincantes et péremptoires, tandis que les preuves prétendues, sur lesquelles l'incrédulité se fonde, ne sont que des arguties vaines et de grossiers sophismes. Si je démontre avec une entière évidence ces deux propositions, que faudra-t-il penser de la sagesse et de la science de ceux qui se vantent d'avoir été conduits par l'étude et la réflexion à l'incrédulité. Mais respirons un moment.

Premièrement donc, les autorités que la religion produit en sa faveur sont graves, imposantes, irréfragables. Voyez d'abord l'autorité de ses livres: qu'elles paraissent ces écritures vénérables de l'ancien et du nouveau Testament, connues dans tout l'univers sous le nom d'écritures divines, et où l'on ne découvre rien qui ne réponde à la dignité d'un pareil titre. Quelle autorité que celle de l'Ancien-Testament, ce livre antérieur de plusieurs siècles à

tous les autres livres, et qui, loin de ressembler à un essai informe, surpasse autant, en tout genre de beautés et de perfections, les ouvrages les plus accomplis des hommes, que le ciel est au-dessus de la terre. Quelle poésie! quelle éloquence surhumaine! quelle profonde sagesse! quels trésors de connaissances et de lumières! Qu'en y trouve-t-on pas? Là, sont les origines du monde et du genre humain, les commencemens de tous les peuples, les fondemens de toutes les histoires, la vérité de toutes les fables qui composent les antiquités des nations; là, sont toutes les sciences naturelles et surnaturelles, divines et humaines, comme dans leur source. Et ce livre qui traite de toutes choses, qui se donne pour infailible sur toutes, est exposé depuis trois mille ans à la contradiction des hommes, sans qu'il ait été possible jusqu'ici de le convaincre, sur un seul point, d'une erreur ou d'une méprise, même la plus légère. Combien de fois les calculs, les recherches, les découvertes prétendues des savans sont-elles venues se briser dans le cours des siècles contre les bases inébranlables qu'il a posées! Et de nos jours encore, n'a-t-il pas fallu que toutes les sciences, soulevées par une philosophie audacieuse, vinsent, après la plus bruyante et la plus fastueuse révolte, se prosterner encore une fois devant les oracles vainement contestés de Moïse?

Que dirai-je ensuite du Nouveau-Testament et du divin Evangile, quand nos plus fameux incrédules eux-mêmes y reconnaissent, je répète leurs propres paroles, une «majesté qui les étonne, une sainteté qui, malgré eux, parle à leur cœur;» quand ils sont forcés d'avouer «qu'un tel livre ne peut pas être l'ouvrage des hommes; et qu'il a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros?» Première autorité donc, en faveur de la religion, autorité de ses livres.

Seconde autorité, celle de ses grands hommes.

Cherchez dans les histoires profanes un juste et un sage comparable aux Abraham, aux Isaac et au Jacob; un héros qui égale les Josué, les Gédéon, les Judas Machabée; un législateur pareil à Moïse; un magistrat semblable à Samuel; des rois guerriers ou pacifiques, qu'on puisse mettre en parallèle avec un Salomon et un David; des pontifes qu'on ose ranger auprès des Aaron, des Phinéas et des Onias, des interprètes de la Divinité tels que les Elie, les Elisée, les Jérémie, les Daniel. Il faudrait nommer tous les patriarches, tous les prophètes, tant d'autres personnages extraordinaires de l'un et de l'autre Testament, auxquels on ne trouve rien à comparer dans les annales des peuples, ni dans les fictions des poètes. Voilà les grands hommes de la religion.

Mais quel homme surtout que son adorable fondateur! Celui que l'impiété toute seule ose regarder comme un simple homme; qu'au milieu de ses blasphèmes elle reconnaît au moins pour le plus saint, le plus éclairé, le plus parfait de tous les hommes; devant qui même elle tombe quelquefois à genoux avec le genre humain, en s'écriant: que «si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu!»

Troisième autorité grave et imposante en faveur de la religion, celle de ses premiers prédicateurs, ou des apôtres, ces hommes aussi étonnans par leur simplicité et leur candeur que par l'intrépidité de leur courage, la sublimité de leur doctrine, la sainteté de leur vie, leurs miracles et la conquête de tout un monde, ramené des plus monstrueuses superstitions à la pratique de toutes les vertus et au culte du seul Dieu véritable.

Quatrième autorité en faveur de la religion, celle de ses docteurs: des Ambroise, des Augustin, des Basile, des Chrysostôme, de cette foule presque innombrable de grands écrivains, d'éloquens orateurs, de savans et de saints, qui, séparés les uns des autres par les temps et les lieux, l'ont enseignée par-

tout avec une admirable uniformité, l'ont défendue contre ses adversaires avec toutes les armes de la raison, de la science et du génie, et ne l'ont pas moins honorée par la droiture et l'élevation de leur caractère, par l'innocence et la gravité de leurs mœurs, que par leurs sublimes talens et leurs immortels ouvrages.

Poursuivons. Autorité de ses témoins, c'est-à-dire de plusieurs millions de martyrs, qui, dans toutes les parties de la terre, dans l'Orient, l'Occident et l'Afrique, dans l'ancien et le nouveau Monde, ont répandu leur sang et souffert les plus cruels supplices, pour attester la vérité de ses dogmes et maintenir l'intégrité de sa foi.

Autorité de ses disciples, ou de ceux qu'elle a convertis, c'est-à-dire, mes Frères, de tout le monde civilisé, qui, après une résistance de trois siècles, vaincu enfin par l'évidence des faits, par la manifestation sensible d'une puissance surnaturelle et divine, a renoncé aux préjugés les plus invétérés, aux passions les plus chères, pour embrasser une religion qui effraie la nature par la sévérité de sa morale, et étonne la raison par l'incompréhensibilité de ses mystères.

Autorité de son tribunal visible, c'est-à-dire de l'Eglise enseignante, cette maîtresse de vérité, qui seule dans l'univers ose se dire infaillible, parce qu'elle seule, au milieu de tous les changemens, est demeurée invariable dans sa doctrine; parce qu'elle seule, au milieu de toutes les erreurs, peut défier ses ennemis de montrer en quoi elle a jamais erré: *Quis ex vobis arguet me de peccato* (1)?

Enfin, autorité du temps et de la durée, c'est-à-dire, remarquez-le bien, autorité de tous les temps et de toute la suite des âges: des quarante siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et pendant lesquels il a toujours été annoncé et attendu; des dix-huit siècles qui ont suivi sa naissance, et dans les-

(1) Joan. VIII, 46.

quels il n'a cessé d'être reconnu et adoré: de sorte que, depuis la chute du premier homme jusqu'à nous, on ne saurait nommer un seul jour où le christianisme n'ait pas existé.

Et s'il est permis dans cette foule de siècles, d'en marquer un en particulier, qui fût une époque de gloire pour la France et pour l'Europe moderne: autorité du siècle à jamais fameux des Louis-Grand, des Grand-Condé, des Turenne, des Colbert, des Lamoignon, des Bossuet, des Fénelon, des Pascal, des Mallebranche, des Racine, des Corneille, des Newton, des Leibnitz, des grands hommes et des esprits supérieurs en tout genre; siècle où les sciences, les lettres et les arts jetèrent un éclat qui n'a pas été égalé depuis, où la religion fut l'objet de toutes les pensées comme de tous les hommages, où elle fut étudiée, discutée, approfondie, et où l'on regarda généralement comme un délire de n'y point croire.

Quelle masse d'autorités, mes Frères! Si elles ne sont pas graves, imposantes, irréfragables, qu'on me dise où il en faut chercher qui le soient?

Voyons maintenant les autorités que l'incrédule nous oppose. J'ai dit en trois mots qu'elles étaient frivoles, méprisables et absolument nulles. Ces trois mots seront faciles à justifier.

Premièrement, ce sont des autorités frivoles. On ne peut s'empêcher de rougir pour l'incrédulité, toutes les fois qu'elle nomme ses principaux chefs et les écrivains dont elle s'enorgueillit. Qu'étaient-ce en effet que ces oracles vantés? C'étaient, dit-on, de beaux esprits. Oui, des esprits légers, badins, téméraires, hommes de lettres, poètes, romanciers, auteurs de drames, de satires et de libelles, inventeurs de systèmes et de théories renversés et abandonnés presque aussitôt qu'enfantés; déclamateurs outrés, effrontés sophistes, railleurs impitoyables surtout, dont les armes les plus ordinaires ont été l'ironie et le sarcasme, et qui ont mis leur gloire à se jouer de

tout, à flétrir par le ridicule tout ce qu'il y a de respectable et de sacré parmi les hommes. Se peut-il, en matière de religion et de morale, des autorités plus frivoles ?

Secondement, autorités méprisables. Que mépriserons-nous, si ce n'est l'imposture, l'obscénité, l'hypocrisie. Or, n'est-ce point là le triple caractère des écrivains dont nous parlons ? Quelle secte affecta jamais tant d'aversion et de dédain pour la vérité ? Lisez cette multitude d'ouvrages impies dont ils ont inondé l'Europe : le mensonge s'y montre à toutes les pages. Citent-ils un fait, il est contrové ; une date, elle est fautive ; un texte, il est dénaturé. Lisez ensuite leurs correspondances secrètes et authentiques, publiées par leurs propres disciples : vous y verrez qu'ils se sont fait du mensonge et de la calomnie une science et un art dont ils se donnent mutuellement des leçons, et sur lequel ils fondent toute l'espérance de leurs succès. Faut-il citer ?... J'ai honte. — Mais quoi ! l'on veut des preuves... Eh bien ! citons une phrase, entre mille, extraite littéralement de la plus fameuse de ces correspondances, et adressée, en forme de sentence et de précepte, par le Socrate de Ferney, à l'un de ses adeptes. Ecoutez, mes Frères, et ne me blâmez pas, si je suis réduit à faire entendre de pareilles maximes dans cette chaire. Je le fais, assuré, comme je le suis, de l'horreur qu'elles vous inspireront : « Le mensonge, dit le patriarche de notre prétendue philosophie, est une très-bonne chose, quand il fait du bien ; il faut mentir, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours ; mentez, mes amis, mentez. » Cette doctrine, je crois, n'est ni équivoque ni incomplète ; et l'on sait si la pratique des disciples répond aux enseignemens du maître : qu'on en juge par ces milliers de mensonges palpables et de calomnies philosophiques, qu'on répand tous les jours avec un zèle infatigable, pour faire du bien. Voilà pour le caractère d'imposture. Mais comment parler de leur cynisme ?

Ne dois-je pas craindre de blesser la pudeur, en rappelant seulement l'idée de ces poèmes, de ces romans, de ces contes prétendus moraux, de ces traités des mœurs, de ces confessions impudentes, de tant d'autres productions honteuses, qui les couvrent d'un éternel opprobre, et les font descendre du rang de philosophes et de sages, à celui de vils et infâmes corrupteurs de la morale publique ? Voilà pour le caractère d'obscénité. Vous vous étonnez peut-être que j'y ajoute celui d'hypocrisie ? Ah ! vous avez donc oublié ces lâches et continuel désaveux de leurs sentimens et de leurs écrits ; ces protestations multipliées et mensongères d'attachement et de respect pour la religion dont ils avaient juré la ruine ; et puisqu'il faut le dire, enfin, quoique je frémissie d'horreur à ce souvenir, ces professions de foi et ces communions de Ferney, et ces paroles abominables : « Il faut communier, pour mieux décrier la superstition, il faut être hypocrite ! » Qu'en dites-vous, mes Frères ? sont-ce là des autorités méprisables ?

Mais achevons. Autorités absolument nulles. Quoi de plus nul que ce qui n'est rien, ou qui se détruit soi-même ? Pour qu'une secte ait une autorité quelconque, ne faut-il pas qu'elle ait une doctrine quelconque ? Or, la secte incrédule n'a point de doctrine. Je défie qu'on me montre un seul point sur lequel les maîtres et les disciples soient d'accord, et que l'on puisse compter un seul article convenu de leur symbole. Je vais plus loin : je défie que l'on me cite deux de ces hommes qui soient d'accord entre eux, dont l'un ne dise pas, sur une foule de points, précisément le contraire de ce que dit l'autre. Ce n'est pas assez : je défie qu'on m'en nomme un seul qui soit d'accord avec lui-même, qui ne détruise pas dans un livre ce qu'il a établi dans un autre livre, et souvent, dans le chapitre qui suit, ce qu'il vient d'avancer dans le chapitre qui précède. Ces philosophes sont des Protées, et leurs ouvrages un chaos de con-

traditions. Ouvrez à telle page, vous trouvez un déiste; à telle autre, un athée; plus loin, un sceptique; ici, un sectateur de Confucius ou de Mahomet; là, un adorateur d'idoles; ailleurs, un chrétien; voici le panégyriste enthousiaste de la vertu; voilà l'apologiste ardent de tous les vices: c'est le même homme; il est tour à tour l'avocat de l'humanité, celui du meurtre et du suicide, l'ami de l'ordre et des lois, le prédicateur de la rébellion et de l'anarchie. Apprenez-moi donc ce qu'ils enseignent, et ce qu'ils veulent, avant de me parler de leur autorité; et s'il est évident qu'ils n'ont ni enseignement, ni principe, avouez que leur autorité est nulle, et que, dans la balance de la raison, elle ne pèse absolument rien. Que serait-ce, après cela, si je montrais les plus éclairés et les plus recommandables d'entre eux, abjurant, détestant leur philosophie insensée, les uns sur leur lit de mort, les autres dans la vigueur de l'âge et de la santé; condamnant, anathématisant leurs propres écrits; prenant le ciel à témoin qu'ils n'ont jamais ajouté foi eux-mêmes aux monstrueuses opinions qu'ils professaient, et que la vanité toute seule les a soutenus dans cette profession d'impiété contre leur conscience; enfin, implorant avec larmes le pardon et les secours de cette même religion qu'ils avaient si impudemment outragée? Non, il n'y eut jamais d'autorités si frivoles et si nulles que celles de cette secte; et nous avons bien droit de conclure que les préférer aux autorités si graves et si imposantes que nous avons produites en faveur de la religion, c'est le comble ou de la mauvaise foi ou de la folie.

Que me répondra l'incrédule? qu'il abandonne les autorités pour se réfugier dans les preuves? Ah! c'est ici qu'une plus grande confusion l'attend: car je le suivrai dans ce dernier retranchement, et je vais l'obliger encore à convenir que les preuves sur lesquelles la religion s'appuie, sont des preuves solides, convaincantes et pérennités, tandis que les raison-

nemens sur lesquels l'incrédulité se fonde, ne sont que des arguties vaines et de grossiers sophismes. J'abrège et je me hâte d'achever, après avoir respiré un moment.

Parmi tant de preuves qui établissent invinciblement la divinité du christianisme, je me borne à quatre principales, que je vais exposer en peu de mots: les prophéties, les miracles, la sublimité de la doctrine, la sainteté de la morale.

Premièrement, les prophéties. Un grand événement, unique dans les annales du monde, et qui doit en changer la face, est solennellement annoncé, quatre mille ans d'avance, aux premiers auteurs du genre humain. A mesure que les âges se succèdent, les prédictions relatives à ce merveilleux événement se multiplient, s'éclaircissent et se développent. Le nom du Messie ou du Christ, et les prodiges qu'il doit opérer, retentissent dans tout l'univers, plusieurs siècles avant qu'il paraisse. Tout, jusqu'aux moindres circonstances qui le concernent, jusqu'aux suites les plus éloignées et les plus extraordinaires de sa venue, est marqué avec une précision et un détail qui semblent convenir moins à des prophètes qu'à des historiens. Le temps et le lieu où il doit naître d'une vierge; la race royale dont il doit sortir; les particularités de sa vie; les douleurs et les ignominies de sa mort; le triomphe de sa résurrection glorieuse; la dispersion du peuple juif en tous lieux, et sa conservation miraculeuse au milieu de tous les autres peuples, sans pouvoir ni se réunir jamais, ni jamais être détruit; la conversion du monde idolâtre; la fondation d'une église impérissable, et d'un royaume spirituel, qui s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre; tout, encore une fois, est prévu et annoncé: tout s'exécute de point en point, par des moyens aussi incompréhensibles que les effets mêmes; et l'univers entier, depuis plus de dix-huit cents ans, est témoin de l'accomplissement littéral de ces antiques et étonnans oracles. Comme donc il



est certain que Dieu seul peut lire de si loin dans l'avenir, et dévoiler, des milliers d'années à l'avance, les profonds desseins qu'il doit un jour exécuter, nous concluons qu'une religion ainsi prédite est une religion divine: première preuve.

Secondement, les miracles. Le Christ, annoncé comme fils du Tout-Puissant et comme Dieu, fait les œuvres de sa toute-puissance. Chacun de ses pas est marqué par des prodiges. D'une parole il rend la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts de quatre jours. Ses ennemis acharnés sont témoins de ces merveilles, et ne songent pas même à les contester. Ses apôtres en opèrent de semblables dans toutes les contrées de la terre. Rome et Athènes sont dans l'étonnement, comme la Judée; l'Académie et le Portique se troublent, comme la Synagogue. Les Gentils se convertissent en foule, et se font égorger pour une religion qui donne une telle puissance à ses ministres. Les impies mêmes et les persécuteurs, les prêtres et les philosophes du paganisme, aussi bien que les Juifs opiniâtres, avouent unanimement la vérité des miracles qui les confondent, et n'imaginent point d'autre réplique que de les attribuer follement à la magie: tant les faits sont palpables! tant le doute est ici impossible! Comme donc il n'appartient qu'à Dieu de commander à la nature, et d'en changer à son gré les lois, nous concluons sans hésiter qu'une religion dont l'auteur s'est montré le maître de la nature, est une religion divine: seconde preuve.

Troisièmement, la sublimité de la doctrine. Tandis que toutes les nations de l'univers sont plongées dans les plus épaisses ténèbres, que leurs croyances religieuses ne sont qu'un monstrueux amas de superstitions grossières, de fables absurdes et de mystères impurs; que les sages les plus vantés se sont égarés avec le vulgaire, quelle est cette religion qui répand tout-à-coup la lumière dans le monde, qui enseigne toutes les vérités sans aucun mélange d'er-

reur; fait tomber de leurs autels tous ces dieux d'argile, de bois et de métal que le genre humain adorait, et proclame l'unité d'un Dieu incorporel, infini, éternel, tout-puissant, qui a tiré du néant tout ce qui existe, qui a fait l'homme à son image, l'a placé dans un séjour de délices, d'où le péché l'a ensuite banni, et lui a envoyé, dans sa disgrâce, un divin Réparateur, pour le relever de sa chute et le ramener au bonheur par la vertu? Quand nous voyons, d'une part, toutes les doctrines enfantées par l'esprit de l'homme, si incohérentes, si fausses et si abjectes; de l'autre une doctrine si vraie, si parfaitement liée dans toutes ses parties, si supérieure à la raison, et en même temps si conforme à ses notions les plus saines, nous concluons, avec confiance, qu'une pareille doctrine n'a pu venir que du Ciel: troisième preuve.

Quatrièmement enfin, la pureté de la morale. Il n'est aucun des détracteurs du christianisme qui ne convienne, lorsqu'il parle sérieusement, que la seule morale parfaite et irréprochable en tout point est celle de l'Evangile, ce code admirable, qui ne défend pas seulement l'homicide, mais prescrit le pardon des injures et l'amour des ennemis; qui, non content de condamner l'adultère, porte le remède à la source même de tout désordre, en ne permettant que des pensées pures et de chastes desirs; qui n'ordonne pas seulement de respecter le bien d'autrui, mais de partager son propre bien avec le pauvre, et de prêter gratuitement aux nécessiteux; qui, s'il ne fait pas un précepte aux hommes de pratiquer toutes les vertus des anges, les y invite du moins par ses conseils, et les y instruit par ses maximes. Comment donc ne pas conclure que la seule religion dont la morale soit digne de Dieu, est aussi la seule qui ait Dieu pour auteur? Quatrième et dernière preuve.

Que l'incrédulité vienne exposer à son tour, non ses preuves; comment en aurait-elle, puisqu'elle n'a pas de doctrine, et que, ne croyant rien, comme son

nom même d'incrédulité l'exprime, elle ne peut aussi rien établir? mais qu'elle expose du moins ses objections et ses difficultés, puisque son unique prétention est de détruire. Eh bien! mes Frères, chose étonnante! j'ose avancer qu'elle n'a pas même, à proprement parler, d'objections; tant ce qu'elle objecte est futile et indigne de l'attention d'un esprit solide. C'est ce que je vais rendre sensible d'abord à l'égard des prophéties. Appliquez-vous un moment. Quand il s'agit d'un vaste corps de prédictions relatives à un personnage extraordinaire et unique, clairement désigné d'avance et peint trait pour trait, et de plus à un ensemble immense de faits qui embrassent tout le plan de la religion, toute la suite des siècles, et toute la destinée du monde; la rencontre fortuite de l'évènement avec la totalité de semblables prédictions, étant évidemment impossible, il n'y aurait que deux sortes d'objections sérieuses à leur opposer: il faudrait montrer, ou qu'elles ne sont pas accomplies, ou qu'elles ont été fabriquées après l'évènement. Or, ces deux objections, on ne peut songer ni à les soutenir, ni même à les proposer. Dire que les prophéties ne sont pas accomplies, serait un mensonge trop palpable, puisqu'il suffit de les ouvrir, pour reconnaître que Moïse, David et Isaïe ont parlé de Jésus-Christ comme les évangélistes. Dire qu'elles ont été fabriquées après coup par les chrétiens, serait une supposition trop absurde, puisque nous les trouvons dans les mains des Juifs nos ennemis, dépositaires non suspects des oracles qui les condamnent, et témoins irrécusables de l'antiquité des livres qu'ils ont reçus de leurs pères. Ces deux objections donc, les seules qui en méritent le nom, étant reconnues inadmissibles, il ne reste plus aux incrédules, tranchons le mot, que de pitoyables chicanes. Laissons-les donc se débattre; qu'ils se récrient sur l'in vraisemblance que les Juifs eussent crucifié Jésus-Christ, s'il leur eût été si clairement annoncé par leurs prophètes: nous dirons que, plus ce dénoûment était invrai-

semblable, et par conséquent impossible à prévoir humainement, plus il faut avouer la divinité des prophéties; puisqu'il est certain qu'elles prédisent, en cent endroits, le crucifiement du Christ par les Juifs, et que les Juifs ont en effet crucifié Jésus-Christ. Qu'ils ajoutent, avec leur ton habituel d'ironie et de dérision, qu'une prophétie est une chose extraordinaire, et que des philosophes ne croient pas aux choses extraordinaires; nous rirons à notre tour de ces airs de dédain et d'arrogance, qui ne peuvent couvrir ici la fausseté du raisonnement ni l'impuissance de répondre. Certes, nous pensions bien aussi que la connaissance anticipée de l'avenir est une chose extraordinaire, et si extraordinaire, qu'elle ne peut être attribuée qu'à Dieu seul; d'où vous nous avez entendu conclure que, lorsque le fait d'une si extraordinaire prescience est invinciblement prouvé par tous les monumens d'une religion, il est raisonnable de croire à cette religion comme divine. Nos philosophes, au contraire, sans pouvoir ébranler la certitude du fait, c'est-à-dire de la prédiction et de son accomplissement, concluent de cet extraordinaire même, qui est ici le sceau de la Divinité, qu'il n'y a rien de divin, et qu'il ne faut point croire. O prétendus sages, votre délire est incompréhensible!

Voyons s'ils raisonnent mieux sur les miracles. Pour affaiblir cette seconde preuve, il faudrait, dans cette multitude de prodiges que rapportent les livres saints, en prendre au moins un, le discuter, et faire voir ou qu'il est faux, ou qu'il n'est pas suffisamment certifié; mais c'est ce qu'on n'a jamais entrepris et qu'on n'entreprendra jamais. Car, que peut-il manquer à la certitude de faits publics, attestés par les amis et par les ennemis, par les martyrs et par les bourreaux, par les savans et les sages, comme par les ignorans et le simple peuple; par la Judée frémissante et la synagogue confondue, comme par la gentilité étonnée, et enfin par le monde entier converti? Quand donc, à des faits constatés de cette sorte

et qu'il est impossible de nier sans folie, on n'oppose que des raisonnemens en l'air et d'une absurdité manifeste: quand on est réduit à dire que Dieu n'a pas pu, n'a pas dû opérer des miracles, parce que nos philosophes ne lui permettent pas de s'écarter des lois de la nature qu'il a une fois établies; ou bien que tout un peuple, témoin de la résurrection des morts, de la guérison des aveugles-nés, ne doit pas croire ce qu'il voit de ses yeux, ce qu'il touche de ses mains, parce que, nous assure-t-on, des faits surnaturels ne sont pas croyables, même quand ils sont palpables et visibles; on se moque, et l'on ne mérite pas même une réponse sérieuse. Voilà cependant, ô mon Dieu! les grossiers sophismes qui ont fait l'admiration d'un siècle insensé, et lui ont paru préférables à la lumière divine qui jaillit de votre parole sainte!

Avançons. Qu'opposent nos incrédules à la troisième preuve tirée de la sublimité de la doctrine? Osent-ils nier que le christianisme tout seul nous a donné des notions exactes sur la nature et les attributs de la Divinité, sur l'origine, les devoirs et la destinée de l'homme; et qu'un enfant parmi nous, instruit des élémens de sa religion, est plus éclairé sur ces grands objets, que ne le furent les Socrate, les Platon et toutes les écoles fameuses de Rome païenne et de la Grèce? Non, il faut bien qu'ils l'avouent.

— Mais quoi! cette doctrine si sublime renferme des mystères; et un philosophe ne peut admettre que ce qu'il comprend! — O prodigieux excès d'orgueil et de folie! vous êtes trop habiles pour admettre des mystères! mais montrez-moi donc quelque chose dans l'univers qui ne soit pas un mystère pour vous? Comprenez-vous, je ne dis pas, ce que c'est que Dieu, mais ce que c'est que votre propre esprit, que votre pensée, que cet admirable instrument de la parole par laquelle vous communiquez avec vos semblables? Comprenez-vous, je ne dis pas, les mouvemens si réglés de ces grands corps qui roulent sur vos têtes, ni

les lois qui régissent les mondes, ni ces vastes combinaisons qui embrassent et enchaînent tout le système des êtres? mais comprenez-vous l'instinct de l'animal qui vous sert, la reproduction des plantes que vous semez de vos mains et qui croissent sous vos yeux, la structure d'un insecte ou d'une fleur, la nature du grain de sable que vous foulez à vos pieds? Refuserez-vous de croire à toutes ces choses, parce qu'il n'en est aucune, si petite qu'elle soit, qui ne surpasse votre intelligence? ou bien prétendez-vous que les choses naturelles et humaines peuvent être incompréhensibles et mystérieuses, mais qu'il ne convient pas que les surnaturelles et les divines le soient? Voyez à quelles absurdes conséquences vous mène le délire d'une philosophie qui entreprend de raisonner contre Dieu.

Enfin, qu'avez-vous à objecter contre la morale évangélique? N'est-elle pas assez sainte? O honte! mes Frères; c'est sa sainteté même qu'ils ne rougisent pas de lui reprocher: elle est trop pure, disent-ils, et trop ennemie des penchans de la nature; en comprimant les passions, elle étouffe le germe des grands sentimens et brise le ressort des grandes actions. Les entendez-vous? ils laissent tomber ici le masque, ces hommes aussi pervers qu'insensés, ces précepteurs du vice autant que de l'impiété, qui osent avouer une doctrine désavouée autrefois par l'école infâme d'un Epicure. La vertu, selon eux, consiste, non à combattre les inclinations déréglées de nos cœurs, mais à les suivre. C'est la volupté, l'orgueil, l'égoïsme, l'avarice, l'ambition, qui seuls élèvent les âmes et les poussent aux grandes choses. Ainsi, la volupté désormais formera les épouses fidèles, les vertueux pères de famille, les enfans soumis et respectueux! l'égoïsme produira le dévouement des héros et de ceux qui s'immolent pour le prince et pour la patrie! la cupidité des richesses nous donnera des Vincent de Paul et des Filles de la charité! l'ambition et l'orgueil nous donneront des rois tels

que saint Louis, et des princes tels que ceux qu'une Providence favorable nous a rendus! Ah! nous connaissons les grandes choses que les passions produisent, lorsque, déchainées par une philosophie en délire, elles règnent en liberté. Nous en avons fait une fois la douloureuse expérience: puisse-t-elle ne se renouveler jamais pour le malheur du monde!

Mais, pourquoi discuter plus long-temps avec des hommes en qui l'incrédulité a éteint toute lumière, et qui, par l'extravagance de leurs opinions, seront tôt ou tard la fable de l'univers? Eh! qu'y a-t-il de si connu qu'ils n'aient ignoré, ou de si évident qu'ils n'aient révoqué en doute? D'erreur en erreur, d'abîme en abîme, jusqu'où en sont-ils venus? Ils ont nié, mes Frères, et la certitude historique, sans laquelle il n'y a rien de certain dans les choses humaines; et la distinction du bien et du mal moral, fondement unique de tous les devoirs; et l'existence de Dieu, cette cause première sans laquelle rien ne saurait exister. Ils ont nié jusqu'à leur propre âme, qu'ils ont confondue avec la matière; jusqu'à leur raison, qu'ils ont mise au-dessous de l'instinct. Par un prodige de contradiction qui n'eut jamais d'exemple, ils se sont vantés d'être les seuls et infaillibles organes de la vérité, et ils ont dit qu'il n'y a ni vérité ni mensonge; ils se sont donnés pour les maîtres et les modèles de la vertu, et ils ont dit que vice et vertu sont une même chose; ils se sont décerné fastueusement les titres de sages par excellence, de précepteurs et d'oracles du genre humain, et ils ont dit: Nous sommes des bêtes.

C'est ainsi, grand Dieu, que, voulant s'élever au-dessus de vous, ils sont tombés au-dessous de l'homme; et nous avons vu se vérifier en eux la parole de votre Apôtre: Que ceux qui mépriseraient vos enseignemens divins seraient livrés à un sens réprouvé, à un esprit d'erreur et de vertige: *Tradidit illos in reprobum sensum* (1); que, s'évanouissant dans l'or-

(1) Rom. 1, 28.

gueil de leurs pensées, se perdant dans le labyrinthe de leurs inventions et de leurs systèmes, ils ne trouveraient plus la route de la vérité et du bonheur: *Evanuerunt in cogitationibus suis* (1); que, du fond de leur cœur corrompu, s'élèveraient des vapeurs épaisses, qui, troublant et obscurcissant leur intelligence, les plongeraient dans des ténèbres profondes: *Obscuratum est insipiens cor eorum* (2); et que, pour avoir eu la criminelle ambition de se faire un nom immortel par une fausse et audacieuse sagesse, ils seraient flétris à jamais de la célébrité qui s'attache à la mémoire des insensés fameux: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (3).

Puissent leurs disciples, instruits par leur châtiement, abandonner leurs traces! Puisse le monde entier, en rendant justice à leurs talens; détester le sacrilège abus qu'ils en firent, et s'attacher inviolablement, ô mon Dieu! à votre doctrine sainte, qui seule nous éclaire ici-bas de la véritable lumière, et nous conduit au séjour bienheureux où nous la contemplerons éternellement et sans nuage, au sein du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Ainsi soit-il.

(1) Rom. 1, 21.

(2) Rom. 1, 21.

(3) Rom. 1, 22.

## SECOND SERMON

## SUR L'INCRÉDULITÉ.

## CRIME DE L'INCRÉDULE.

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (*Joan. xx, 27.*)

FAUT-IL revenir encore à l'incrédulité? Oui, mes Frères, et ce n'est pas pour la dernière fois; nous l'avons précédemment convaincue de folie, nous devons maintenant la convaincre de crime; car l'incrédule ne se vante pas seulement d'être le sage par excellence, il se donne encore pour le véritable homme de bien. Si vous l'en croyez, la religion ne fait qu'affaiblir les vertus morales, en y joignant, dit-il, certaines vertus théologiques ou mystiques, qui, selon lui, produisent l'hypocrisie et le fanatisme, et entraînent à leur suite des illusions et des excès que la raison éclairée du philosophe ne peut souffrir. Lui seul, ajoute-t-il, ramenant tout à la nature et à l'intérêt bien entendu de la société humaine, et laissant les pratiques minutieuses d'une piété qui ne lui paraît propre qu'à troubler les cerveaux faibles, et à exalter les imaginations ardentes, lui seul connaît les vrais devoirs de l'homme, et pose la règle des mœurs sur sa légitime base: c'est à lui de régénérer le monde; et s'il en était le maître, on verrait bientôt régner partout le bonheur avec la vertu.

Je viens aujourd'hui répondre à cette nouvelle prétention, en exposant les principes de l'incrédulité philosophique, et ses œuvres; en montrant l'esprit qui l'anime, et prouvant qu'elle n'est pas moins l'ennemie des hommes que de Dieu, de la société que de la religion, pas moins criminelle et funeste, qu'aveugle et insensée. Tel est le sujet de ce discours, que je renferme tout entier dans ce seul mot: crime de l'incrédule.

Je vous supplie, mes Frères, de me donner toute votre attention, et de bien remarquer les preuves sur lesquelles j'appuie tout ce que j'avance. Je ne me livrerai à aucune exagération, à aucune déclamation vaine; mais je ne dissimulerai aussi aucune vérité, quelque forte et accablante qu'elle soit; ce n'est point la passion, mais un zèle sincère qui me fait parler. Je me propose, moins encore de rendre l'incrédulité odieuse, que d'éclairer et de désabuser l'incrédule, en lui laissant voir tout le danger et tout le venin des doctrines dont il s'est laissé prévenir.

O Esprit divin! touchez les cœurs, pendant que ma voix frappera les oreilles; et ne permettez pas que cette parole, qui est la vôtre, retentisse inutilement dans cette enceinte. — *Ave, Maria.*

Où donc est mon crime, nous dit tous les jours l'incrédule? Il se peut que je sois dans l'erreur; mais, après tout, serait-ce là un tort impardonnable, et mériterait-on les vengeances éternelles de Dieu pour s'être trompé?

C'est ainsi qu'il prétend se justifier. Mais écoutez, mes Frères, ce que j'ai à lui répondre. Je pourrais lui dire d'abord, que son incrédulité est bien moins une erreur de son esprit qu'un effet du dérèglement de son cœur. Eh! je vous le demande, quel est l'homme de bien, quelle est l'âme chaste, vertueuse, innocente, qui ait songé jamais à douter qu'il existe un Dieu souverainement saint et puissant, créateur et maître de l'univers, auteur de la raison et de la conscience, premier législateur et juge suprême des hommes, qui

exige leur obéissance, qui a droit à leur culte, et qui, témoin invisible de leurs actions, réserve, après la vie, des récompenses à leurs vertus, et des châtimens à leurs crimes ? Jamais ces vérités si évidentes, et gravées par la nature même dans le fond intime de notre être, ne s'obscurcissent aux yeux de l'entendement, qu'après que les passions ont répandu dans le cœur leurs ténèbres les plus épaisses. Tant qu'on est fidèle aux devoirs que la religion impose, on la trouve belle, vraie, raisonnable, digne de croyance et de respect : c'est quand on s'est livré aux penchans qu'elle condamne, quand elle semble n'avoir plus pour nous que des menaces et des foudres, que l'on commence à se défier de l'infaillibilité de ses oracles, à contester l'autorité de ses préceptes, à se récrier sur l'incompréhensibilité de ses mystères. Ainsi, le vice précède, et l'infidélité suit. C'est ce que marque expressément l'Écriture : *Dixit insipiens in corde suo* (1). C'est aussi ce que confirme l'expérience la plus constante. Dans quel temps vit-on naître l'incrédulité parmi nous ? ne fut-ce pas à l'époque fatale de la décadence des mœurs ; lorsque les sentimens nobles et généreux, s'éteignant au sein d'une indigne mollesse, firent place à l'amour effréné du plaisir ; que le luxe et les dissolutions des grands et des riches ne connurent plus de bornes ; qu'on apprit à mettre sa gloire dans de honteux raffinemens de volupté, et dans l'audace à braver les bienséances et la pudeur ; que l'esprit de licence gagnant toutes les classes de la société, tous les liens des devoirs se relâchaient de jour en jour, et menaçaient enfin de se rompre ? Ce fut alors que, du sein de la corruption générale, sortit cette secte de prétendus sages, qui devait porter dans les esprits la dépravation qui était déjà dans les cœurs, en formant de l'iniquité une science, et de la perversité un système ; sapant avec art et méthode tous les fondemens de la morale, autorisant tous les désordres par de spécieuses maximes,

(1) Ps. XIII, 1.

canonisant le vice avec l'impiété, sous le nom de philosophie, et livrant au mépris la vertu avec la religion, sous les noms de superstition et de préjugé. Les maîtres de cette nouvelle sagesse furent notoirement des hommes pervers, dont les mœurs répondaient à leur doctrine. Les histoires authentiques de leur vie n'offrent qu'un tissu de scandales ; leurs correspondances privées, et leurs confessions publiques, dévoilent des infamies et des horreurs qu'on aurait eu peine à croire, si tout autre qu'eux-mêmes les eût racontées, la Providence voulant que la postérité apprît, par les témoignages les plus irrécusables, la vraie cause de leur haine forcenée contre l'Évangile. Mais si tels furent les maîtres, que faut-il penser des disciples ? Est-ce l'amour de l'honnête et du vrai qui leur a fait embrasser une doctrine dictée par l'esprit de libertinage et de mensonge ? Ah ! mes Frères, je ne veux me permettre aucun soupçon injurieux, aucune maligne conjecture. Mais s'il se trouve ici quelques-uns de ces infortunés adeptes de l'incrédulité, je le prie d'interroger en ce moment sa conscience, et d'en écouter la réponse. Personne que lui ne l'entendra ; qu'il soit franc avec lui-même. Où en est-il pour la chasteté et pour les autres devoirs ? Quels sont ses goûts et ses habitudes secrètes ? Avant d'abjurer la foi, n'avait-il porté aucune atteinte à la vertu ? Ce qu'il a cherché dans cette commode philosophie, n'est-ce pas avant tout un moyen d'é mousser la pointe du remords ? Ce qui la lui rend si douce et si aimable, n'est-ce pas la liberté qu'elle donne de tout faire, avec le droit de ne rougir de rien ? Ce qu'il lit avec le plus d'avidité dans les livres de ces moralistes philosophes, ne sont-ce pas précisément ces pages effrontées, qui outragent le plus audacieusement la pudeur, et font également la honte du lecteur et de l'écrivain ? Si la religion n'était pas plus opposée à ses penchans que les systèmes de ces hommes corrompus, la trouverait-il si fausse et si injuste ? Encore une fois, que sa conscience réponde. . . Elle a parlé ;

cela me suffit. Qu'il juge maintenant lui-même, si son impiété n'est qu'une erreur innocente, ou si elle n'est pas plutôt le fruit de plus d'un crime.

Je pourrais lui dire, en second lieu, que l'incrédulité est un crime d'une énormité toute particulière; car les autres désordres, quelque graves et répréhensibles qu'ils soient, peuvent s'attribuer plus ou moins à la faiblesse, à la surprise, à l'emportement de quelque passion violente qui aura troublé les sens et la raison. Ils laissent ou peuvent laisser dans le cœur un fond de respect pour la vertu et de crainte de Dieu, une disposition à revenir vers lui tôt ou tard par la honte, le repentir ou l'amour. Mais l'incrédulité est une rupture en forme avec le Ciel, une révolte ouverte et une déclaration de guerre contre la Divinité. Quel est, en effet, le langage de l'incrédule? Ecoutez-le, mes Frères, et frémissiez: «Je ne veux plus être sous la main de Dieu, comme un enfant sous l'autorité de son maître; je ne prétends pas toujours trembler, et me faire sans cesse des reproches à moi-même. Cette manière timide de faire le mal est trop humiliante; je veux me persuader et soutenir que le mal est le bien, que les penchans sont le devoir, et que les satisfaire c'est la vertu. Qu'on ne me dise pas que Dieu défend de les suivre, parce que je nierai, s'il me plaît, que Dieu existe; ou si j'avoue son existence, je répondrai qu'il ne doit pas se mêler de ce que je pense et de ce que je fais; que je suis libre et indépendant; que mon esprit, mes sens, ma volonté, m'appartiennent; que j'use de tout cela comme bon me semble, et que je ne suis comptable de mes actions qu'à moi-même. Qu'on n'ajoute pas que Dieu s'est cependant expliqué, qu'il a parlé aux hommes et leur a notifié ses lois par une révélation expresse: car je dirai que, s'il a parlé, je ne suis pas obligé de reconnaître sa voix, que je ne suis pas partisan des révélations, que, sans autre examen, je m'inscris en faux contre toutes, et que très-décidément je n'en admettrai aucune, à moins que Dieu

ne vienne en personne me l'apporter directement à moi-même. Qu'on n'espère pas m'intimider par la menace des châtimens qu'il prépare, dit-on, aux rebelles: car, premièrement je les brave, et en second lieu je proteste que Dieu est injuste et cruel, s'il me punit pour avoir suivi mes opinions et cherché mon bien-être comme je l'entends. Qu'on se flatte encore moins de me toucher, en me parlant de son amour et des récompenses infinies qu'il promet à ceux qui lui obéissent: car je ne lui demande rien; je ne veux ni de ses biens, ni de lui-même; qu'il m'oublie, afin que je puisse impunément l'oublier, et qu'il garde pour lui son éternité bienheureuse, pourvu qu'il me laisse jouir dans le temps des plaisirs que les passions procurent.» Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que ce langage impie est forcé, sorte du fond de l'enfer même? Eh bien! pressez tous les ouvrages de nos sophistes incroyables, exprimez-en toute la substance, jamais vous n'en extrairez autre chose que ce que vous venez d'entendre. Et l'on demanderait encore si cette exécration audace est un crime! Ah! vous ne le demandez déjà plus. Cependant, mes chers Auditeurs, je n'ai fait jusqu'ici que préparer l'accusation de l'incrédule; c'est maintenant que je la commence. Je la réduis toute à deux chefs que je vais exposer l'un après l'autre, et pour lesquels je réclame toute votre attention.

Premier chef d'accusation: l'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, favorable à tous les crimes, subversive des états et de tout ordre social, tendante à la destruction du genre humain. Développons avec ordre, et prouvons sans réplique tout ce que renferme ce premier chef.

Et d'abord, trouvez-moi, si vous le pouvez, un scélérat, un ennemi de Dieu et des hommes, qui n'aime à entendre qu'il n'y a aucune différence essentielle entre le vice et la vertu, entre les plus odieux attentats et les actions les plus saintes; que

tout ce que les générations ont cru sur un témoin invisible et un juge de nos pensées et de nos œuvres, sur une loi et une justice invariable et éternelle, sont des rêveries et des chimères; que tout ce que l'on peut avec impunité est légitime; que la conscience est un préjugé, et le remords une faiblesse; que les seuls mobiles de l'être raisonnable sont l'intérêt et le plaisir; qu'il n'existe pas d'autres biens, ni d'autres maux que ceux de la vie présente; et qu'à la mort, tout est égal pour jamais entre le méchant et l'homme de bien.

Allez, si on vous le permet, sur les places publiques, enseigner ces maximes à la multitude: ne serez-vous pas écouté avec transport par tout ce qu'il y a d'épouses adultères, d'enfans dénaturés, de sujets traîtres à leur prince, de ravisseurs du bien d'autrui, de meurtriers, de parricides? Armés par cette sublime philosophie, contre les reproches de leur conscience, contre les terreurs de la religion et cette honte naturelle qui accompagne le crime, que tous ces êtres pervers conçoivent d'une manière quelconque l'espérance d'é luder les lois humaines, ou de prévaloir contre elles par la force, ou enfin, qu'ils aient assez de courage pour braver l'échafaud et le coup presque insensible de la prompte mort qu'on y subit: quel frein pourra les arrêter? et à quel débordement de forfaits ne faudra-t-il pas s'attendre?

Hélas! ce n'est pas ici une supposition. Depuis que ces détestables dogmes sont si généralement répandus parmi nous, qu'avons-nous vu? Sans parler de ces vingt-cinq années de sang et de larmes, où l'impiété législative et souveraine a pu commander tous les excès; aujourd'hui même qu'elle ne règne plus, mais qu'elle fait encore circuler librement ses poisons, où en sommes-nous? De quels attentats retentissent les tribunaux, et quels récits viennent à tout instant épouvanter notre imagination et flétrir nos âmes? Les crimes de nos jours ne sont plus ni de simples violations de la foi conjugale, ni les dé-

sordres de quelque prodigue, ni des larcins, des fraudes, ou des homicides ordinaires; mais c'est, ô Ciel! que vais-je dire?... tantôt le lit nuptial ensanglanté par la main même de l'époux ou de l'épouse; tantôt le fils ou la fille déchirant le sein des auteurs de leurs jours; tantôt le père, la mère elle-même ôtant la vie... Je ne puis achever. O Dieu! ô nature! ô entrailles paternelles et maternelles! Qui donc a pu enseigner à des chrétiens ces forfaits monstrueux et presque inouïs, qui feraient frémir les hordes sauvages, et dont les tigres et les lions des forêts pourraient avoir de l'horreur? Qui encore a aiguisé les poignards de ces nombreux séides, qui, comptant pour peu ou pour rien de se plonger un peu plus tôt dans le néant, mais pour tout de satisfaire leur rage, méditent froidement des assassinats, dans la résolution de s'immoler eux-mêmes sur le corps palpitant de leur victime, et se glorifient de cette association philosophique du meurtre avec le suicide? Qui encore a instruit et formé, jusque dans les dernières classes du peuple, ces malfaiteurs d'une scélératesse savante et consommée, qui, chargés, convaincus des plus noirs attentats, paraissent fièrement devant leurs juges; se vantent d'avoir agi conséquemment à leurs principes; font parade de leur haine pour leur prince, pour l'ordre public, pour la religion, pour Dieu; semblent se jouer dans un labyrinthe inextricable de contradictions et de parjures, où ils embarrassent et confondent la justice; gardent jusqu'à la fin à leurs complices une détestable fidélité; couvrent le secret des complots d'un invincible silence, et, par l'orgueilleuse insensibilité avec laquelle ils meurent enfin, le blasphème à la bouche, changent en un nouveau et dernier scandale le supplice même qui devait être la réparation de tous ceux de leur vie? Qui encore une fois, nous a fait tous ces monstres? qui, mes Frères, si ce n'est cette grande maîtresse d'iniquité, cette abominable doctrine, qui anéantit toute la morale en la réduisant à une convention humaine



et arbitraire; qui étouffe tous les sentimens les plus purs et les plus tendres de la nature elle-même, en ne reconnaissant point d'autre nœud entre les époux qu'une union brutale; point d'autres liens entre les enfans et ceux qui leur ont donné le jour, que les besoins physiques du premier âge; point d'autre dignité dans l'homme, que celle qui convient au plus vil animal; ni d'autre devoir pour lui, que d'obéir à l'instinct de l'appétit et de la passion; ni enfin d'autre avenir à espérer ou à craindre que le néant? Il est donc vrai, d'abord, que l'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, et favorable à tous les crimes.

J'ai ajouté; une doctrine subversive des états et de tout ordre social. Oh! mes chers Auditeurs, que nos peres étaient heureux, lorsque n'ayant point d'autre philosophie que celle qui est venue du ciel, voyant dans leur roi le représentant de leur Dieu, et dans son autorité souveraine une émanation de la puissance divine, ils se faisaient une religion, une gloire, un plaisir de l'obéissance, ne distinguaient point leurs droits de leurs devoirs, et vivaient dans la sécurité, la paix et la joie, sous le sceptre révérend des monarques les plus bienfaisans et les plus doux qu'il y eût dans l'univers! Qu'est devenu ce bonheur, et quel effroyable bouleversement a succédé à un si bel ordre, depuis qu'une autre philosophie bien différente, et sortie des enfers, est venue dire à la multitude, à cette multitude si aveugle dans ses desirs, si inconstante dans ses caprices, si terrible dans ses fureurs, et qui a besoin d'être contenue par des maîtres, comme les torrens par des digues, pour ne pas tout renverser et tout détruire: Toi seule es le souverain; loin que tu sois faite pour obéir, c'est en toi, et non en Dieu, qu'est la source même du pouvoir; ta volonté est la loi; tes ordres sont la justice; ceux qui te commandent ne sont que tes délégués et tes sujets; s'ils s'attribuent la souveraineté qui t'appartient tout entière, ils sont usurpateurs; s'ils t'or-

donnent autre chose que ce qui te plaît, ils sont tyrans; s'ils ne déposent leur autorité au moment où tu veux la reprendre, ils sont rebelles; tu es leur juge et l'arbitraire de leur sort; tu disposes à ton gré de la fortune publique, de la vie et des biens de chaque particulier, c'est-à-dire de chaque portion du grand tout qui es toi: voilà tes droits imprescriptibles; pour y rentrer, l'insurrection est le plus saint des devoirs; fallût-il, pour les reconquérir, sacrifier plusieurs générations et des millions d'hommes, un tel bien ne saurait être trop chèrement acheté? O hypocrite sagesse! ô furie implacable! qu'as-tu dit? Que de calamités viennent de sortir de ta bouche avec cette seule parole! Les vents furieux qui soulèvent les flots et remuent le fond des mers, n'agissent pas plus violemment les frères navires, que cette parole n'agit les empires et les royaumes. Que de factions! que de déchiremens! que d'horreurs! Je vois les colonnes du monde moral ébranlées, la société tout entière s'écrouler sur ses bases, des fleuves de sang couvrir la terre, les trônes renversés mêler leurs débris à ceux des autels; les institutions, les lois, les mœurs, les arts, la civilisation, s'abîmer tous ensemble dans le gouffre immense de la plus dévorante anarchie; des attentats!... O mes Freres! ne craignez pas que je renouvelle vos douleurs, que je retrace ici tout ce que vous voudriez pouvoir effacer, avec votre sang, de nos annales et de la mémoire des hommes; tout ce que le plus élément des rois a pardonné; tout ce que ses bienfaits et ceux de son auguste famille font oublier de jour en jour à la France; tout ce qu'un gouvernement sage et paternel travaille avec tant de zèle et de succès à réparer. Mais ne fallait-il pas montrer l'œuvre par excellence de l'incrédulité, ce grand œuvre qu'elle préparait, qu'elle annonçait avec tant de complaisance depuis un demi-siècle; que ses disciples ont exécuté en son nom, d'après ses principes et sur les plans dressés par ses maîtres; que d'autres disciples essaient en ce

moment, réussissent, hélas! peut-être, à renouveler chez d'autres grandes nations? . . . Eh! si le même Dieu qui a donné des bornes à l'Océan, n'en donnait aussi à l'inondation de ces exécrables doctrines, où s'arrêteraient les désastres? où, mes Frères? à la destruction entière du genre humain. Car tel devait être, enfin, le terme de cette régénération qu'une barbare philosophie nous promettait. Ne s'est-elle pas assez clairement expliquée? N'a-t-elle pas dit que le seul état qui convienne à l'homme, est celui de nature; et que cet état est la guerre de chacun contre tous, et de tous contre chacun; que, rendu à cette perfection primitive, l'homme de la nature, nu dans les bois, n'a d'autre soin que de satisfaire ses appétits et chercher son bien-être physique à tout prix; qu'il ne connaît ni père, ni enfant, ni épouse, ni frère, ni ami; que les autres hommes ne sont pour lui, que ce que les bêtes féroces sont les unes à l'égard des autres; que tout ce qui peut lui disputer une jouissance ou une proie, est ennemi; et que le plus fort doit déchirer le plus faible? Mais, qu'ai-je besoin de reproduire dans cette chaire toutes les abominables rêveries dont tant de livres sont pleins? Qui ne les connaît? qui ne voit que, dans cet état prétendu de nature, où nos sophistes voulaient nous conduire, les hommes se dévoreraient mutuellement, et le monde ne serait bientôt qu'un désert? il semble que l'ange exterminateur les ait lui-même inspirés. Et en effet, dans notre révolution, qui n'a été, je le répète, que l'exécution littérale de leurs théories et l'application rigoureuse de leurs principes, n'a-t-on pas vu quelque chose de fort semblable à une entreprise d'extermination générale, qui fut poursuivie avec une inconcevable persévérance, et une ardeur toujours croissante, pendant dix-huit mois entiers, et jusqu'au moment où la Providence, qui s'était enveloppée dans son secret, pour nous donner le loisir de reconnaître et d'expier notre délire, daigna se montrer enfin, dispersa les meurtriers d'un coup de foudre, et laissa respirer le genre humain?

Ainsi, grand Dieu, vous permettez quelquefois, pour punir les nations, que l'athéisme et les plus funestes erreurs, étendant sur elles leur ombre mal-faisante, les couvrent des plus épaisses ténèbres: *Possuisti tenebras, et facta est nox* (1); à la faveur de cette profonde et affreuse nuit, tous ces monstres indignes du nom d'hommes, qui s'assimilent eux-mêmes aux bêtes farouches dont ils envient le sort et surpassent la férocité, sortent en foule des repaires où ils se cachaient: *In ipsâ pertransibunt omnes bestiæ silvæ* (2); semblables à des lions affamés, ils fondent en rugissant sur la société, pour la dévorer comme une proie: *Catuli leonum rugientes, ut rapiant, et quærant... escam sibi* (3). Mais, Seigneur, avant qu'ils se soient rassasiés de carnage, vous faites lever de nouveau votre soleil; vous faites briller autour d'eux la lumière de la religion et de la vérité qu'ils croyaient éteinte; effrayés de revoir le jour, ils fuient et se replongent en frémissant dans leurs cavernes: *Ortus est sol... et in cubilibus suis collocabuntur* (4). L'humanité rentre alors dans ses droits; l'homme de bien reparait avec confiance; l'ordre renaît, et toutes choses reprennent leur cours: *Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam, usque ad vesperum* (5).

Avant d'aller plus loin, il faut que je réponde à une difficulté. Quelqu'un ne dira-t-il pas: Si l'incrédulité a donné lieu à des excès et à des crimes, la religion n'est pas exemptée du même reproche; et l'on connaît plus d'un acte de violence, plus d'un massacre même imputé à cette dernière: toutes choses sont donc égales sur ce point entre l'une et l'autre?

S'il n'y eut jamais d'objection plus rebattue que celle-là, il n'y en eut jamais aussi de plus facile à ré-

(1) Ps. ciii, 20.

(2) Ps. ciii, 20.

(3) Ps. ciii, 21.

(4) Ps. ciii, 22.

(5) Ps. ciii, 23.

futer ni de plus vaine; ou plutôt, mes Freres, elle est toute réfutée d'avance, comme vous l'allez voir, premièrement par l'absurdité évidente de tout ce qu'elle suppose, secondement par l'aveu exprès et authentique des impies eux-mêmes. Ecoutez, je vous prie.

Je dis, premièrement, l'absurdité évidente de tout ce qu'elle suppose, parce qu'il est également absurde et de prétendre que la religion (j'entends la vraie religion, la seule qui en mérite le nom, et la seule que j'aie intérêt à défendre) ait jamais pu être une cause de violence injuste, de meurtre ou de désordre quelconque, et de nier que l'incrédulité moderne soit le principe le plus fécond de tous les genres de maux et de forfaits.

La religion, mes chers Auditeurs, n'est pas un simple mot, ni quelque chose d'ignoré ou d'indéfini; c'est une doctrine bien connue, consignée dans des livres qui ne le sont pas moins et qui se trouvent partout: l'Évangile, les écrits des saints Pères, les catéchismes, les livres de piété qui sont dans les mains des fidèles. Or, montrez-moi autre chose dans toute cette doctrine, sinon qu'il faut aimer Dieu, et pour lui tous les hommes, mais surtout nos ennemis; faire du bien à tous, mais plus particulièrement à ceux qui nous veulent du mal; pardonner les injures; se soumettre à l'autorité légitime du prince, quand même il serait injuste et cruel; donner son sang pour la foi, mais ne jamais répandre celui des persécuteurs. Pour tout dire en deux mots: nommez-moi un genre de fautes, depuis le crime le plus énorme, jusqu'au moindre péché, qui ne soit pas défendu par la religion de Jésus-Christ; nommez-moi une vertu, depuis le plus commun devoir jusqu'à la perfection la plus rare et la plus sublime, qui ne soit pas ou commandée ou conseillée par elle: et convenez que si cette doctrine interdit, sans exception, tout mal; prescrit ou conseille, sans exception, tout bien; ne respire qu'indulgence, que pardon, qu'a-

mour, on ne peut dire, en aucun sens raisonnable, qu'elle soit une cause de cruautés, de fureurs et de vengeances. Sans doute, l'avarice, l'ambition, la politique, la haine, ont pu égorger en son nom, comme nous avons tant vu égorger de nos jours, aux noms de l'humanité, de la patrie, de la justice, sans que personne ait songé à imputer sérieusement à ces noms sacrés, les crimes de ceux qui les profanaient.

Voilà pour la religion; passons à l'incrédulité. Elle est aussi une doctrine; elle est aussi consignée dans des livres, ceux de nos philosophes prétendus. Eh bien! dites un devoir, une vertu, un sentiment honnête, qui ne soit pas flétri, combattu, livré au ridicule dans quelque endroit de ces livres; nommez, cherchez, inventez quelque crime, quelque attentat, quelque vice exécration, quelque abomination monstrueuse, quelque prodige d'atrocité, dont je ne puisse pas vous montrer l'apologie expresse dans ces mêmes livres.

Vous croyez peut-être, mes chers Auditeurs, que j'exagère: plût au Ciel qu'il en fût ainsi, et que la perversité humaine ne fût pas capable d'aller jusqu'à ces excès! mais si j'ai la force de prononcer une parole, mon assertion ne sera que trop justifiée. Quel combat en moi, entre le zèle de la vérité et la crainte du frissonnement que je vais causer à cet auditoire chrétien, à cette illustre assemblée! Eh bien! que le zèle l'emporte! Pardon, voûtes et murs sacrés qui ne devriez pas retentir de pareilles horreurs! pardon, autel saint, devant lequel ne devraient être prononcés que des discours dignes de l'Agneau! personnes augustes, qui m'entendez, pardonnez, vous aussi, si j'afflige votre oreille par de si monstrueuses images. Mes Frères, parmi les ouvrages philosophiques, publiés dans le dernier siècle et qui ont préparé notre révolution, et dont on annonce de fastueuses réimpressions, relevées, dit-on, par les chefs-d'œuvre du burin de nos meilleurs artistes, il est un livre dont il est impossible de prononcer le nom dans le lieu saint,

mais où, après toutes les plus affreuses déclamations de l'impiété, après tout ce que le libertinage le plus ordurier peut amasser d'obscénités, après l'autorisation de cruautés qui font frémir la nature, on en vient, à quoi, mes Frères? à nous reprocher notre superstition et nos scrupules de ce que nous n'imitons pas les festins des anthropophages; on disserte, on emploie de longs discours pour nous persuader qu'il faut surmonter cette faiblesse. O mon Dieu! et voilà les livres de morale que l'incrédulité fait imprimer magnifiquement pour les riches, et à de moindres frais pour les pauvres, qu'on répand dans les chaumières, dont on inonde nos villes et nos campagnes; et ces épouvantables leçons ont été pratiquées sous nos yeux, dans la révolution philosophique que nous venons de subir! O France! que veut-on faire de toi? et faudra-t-il qu'après ce siècle prétendu des lumières, tu reviennes aux mœurs des Cannibales! Je me trouble, mes Frères; sans doute, vous vous troublez vous-mêmes: la honte, l'indignation, la douleur saisissent nos âmes et les déchirent; nous ne pouvons trop nous hâter de détourner nos regards de ces affreux tableaux.

Bénéissons à jamais le Dieu de miséricorde qui nous a sauvés; mais, si nous ne voulons pas retomber une seconde fois et bientôt dans l'abîme d'où il nous a tirés, n'oublions pas quelle doctrine a causé tous nos maux; n'oublions jamais que cette doctrine d'incrédulité, douce à l'oreille de tous les scélérats, favorable à tous les crimes, subversive de tout ordre social, tend, pour dernier résultat, à la destruction du genre humain. Je viens de prouver solidement ce premier chef: passons au second, après avoir respiré un moment.

Second chef d'accusation: l'incrédule professe une doctrine qui, bien analysée et bien approfondie, se réduit tout entière à ces trois mots: haine de Dieu, haine de soi, haine de tous les hommes. De sorte que l'incrédule consommé et affermi dans son

irréligion, qui en connaît et en embrasse toutes les conséquences, est un être dénaturé, ennemi de son auteur, de lui-même et de ses semblables. L'imputation ne saurait être plus grave; voyons si elle est fondée.

Premièrement, l'incrédule est un ennemi de Dieu. Comment ne le serait-il pas? Rebelle à toutes ses lois; seul étranger dans l'univers au culte que toutes les créatures lui rendent; ne voulant ni croire ce qu'il enseigne, ni faire ce qu'il ordonne, ni reconnaître aucun de ses droits sur l'homme, son ouvrage, il sent bien que ce Dieu, s'il existe, ne peut être à son égard qu'un Dieu irrité et vengeur; il hait cette justice suprême dont la rigueur le menace, cette sainteté infinie qui repousse éternellement le crime, cette souveraine et inflexible vérité qui n'admet aucun accommodement avec l'erreur et le mensonge, cette puissance sans borne qui accable tôt ou tard tout ce qui ose s'élever contre elle; il ne voit rien en Dieu qui ne l'alarme et l'épouvante; il voudrait se persuader que Dieu n'est pas; il voudrait, pour se rassurer dans la guerre impie qu'il lui fait, voir le monde entier conjuré contre lui: en conséquence, il déploie l'étendard de la rébellion; il attaque le Tout-Puisant avec les armes du sophisme, de la raillerie et du blasphème. Plus il l'outrage, plus sa haine s'aigrit et s'envenime; il lui cherche partout des ennemis et des adversaires; il ne néglige rien pour les multiplier. De là, dans un siècle incrédule, ce déluge d'audacieux écrits, qu'on peut appeler des manifestes et des libelles contre Dieu; où un déisme hypocrite dégénère bientôt en athéisme effronté et en pyrrhonisme absolu; où toutes les perfections divines deviennent tour à tour l'objet des plus indécentes sarcasmes; où, pour mieux exclure la Divinité véritable, on consent à diviniser tout le reste: la nature, le hasard, la fatalité aveugle, la matière insensible, l'universalité des êtres, le grand tout, le rien, voilà les dieux de ces hommes, qui ne veulent pas du Dieu.

que l'univers adore. De là, dans un monde incrédule, la piété envers Dieu tantôt méprisée et livrée à la dérision la plus amère, sous le nom de superstition; tantôt calomniée et peinte des plus noires couleurs, sous le nom odieux de fanatisme. De là, quand le parti incrédule s'est grossi et fortifié, ces associations immenses qui se lient par d'affreux sermens avec l'enfer, et qui, se donnant la main d'une extrémité du globe à l'autre, forment comme un vaste levier pour soulever la terre contre le ciel. De là, si la secte incrédule vient à saisir le pouvoir et à commander dans l'état, le nom de Dieu effacé du code des lois, des actes et des monumens publics; son culte aboli; tout ce qui rappelle sa mémoire, voué à la destruction; les temples où l'on chantait ses louanges, renversés; les autels où il recevait notre encens, brisés; ses ministres et ses serviteurs fidèles, pros crits; l'observation du jour du Seigneur, l'accomplissement du plus simple devoir de religion, punis comme les plus grands crimes; les noms mêmes des jours, des mois et des saisons, changés, pour faire disparaître jusqu'à la trace des fêtes qui se célèbrent en son honneur; toutes choses bouleversées, dans l'espérance qu'au milieu de cette confusion universelle et de cet horrible chaos, le monde perdrait enfin le souvenir de son auteur.

Sont-ce là mes inventions, mes Frères? ou n'est-ce pas précisément ce que vous avez vu sous le règne si court, mais si mémorable de l'incrédulité philosophique? Or, je le demande: la haine de Dieu peut-elle se marquer à des signes moins équivoques? peut-elle aller plus loin? Tous les incrédules, sans doute, n'ont pas été complices des violences dont je viens de parler; tous n'y ont pas applaudi; je le sais: ce sont là des fureurs de la secte, et non de chaque individu. Mais, prenez garde à ceci, mes Frères; et vous surtout que l'impiété a pu séduire, écoutez-le avec effroi: tout incrédule, endurci dans son irréligion, décidé à en courir les risques et à vivre jusqu'à

la fin comme s'il n'y avait point de Dieu, est intéressé à ce que Dieu en effet ne soit point. De quel poids il se sentirait soulagé, s'il pouvait acquérir la certitude que cette puissance invisible et redoutée, n'est qu'un fantôme vain! Il désire donc, l'infortuné, l'anéantissement du souverain Etre, de celui qui lui a donné l'existence, la vie et tous les biens; il l'anéantit, autant qu'il le peut, par le vœu et la pensée! s'il ne le fait pas d'une manière plus effective, ce sont les moyens et non la volonté qui lui manquent. Sa haine contre Dieu, je frissonne d'horreur en le disant, est donc une haine à mort; il est déicide dans le cœur. Et voilà le développement complet de cette profonde parole de l'Écriture: l'impie a dit dans son cœur: Dieu n'est pas; il a prononcé dans son cœur l'arrêt de mort de la divinité: *Dixit... in corde suo: Non est Deus* (1). L'incrédule, secondement, se hait lui-même. Cette proposition vous étonne, mes Frères, et au premier coup-d'œil vous semble un paradoxe; mais daignez m'entendre, et jugez ensuite.

L'incrédule trouve en lui-même son plus redoutable adversaire, et son contradicteur le plus opiniâtre. Son âme, cette substance spirituelle sortie du sein de Dieu, dont elle est le souffle et l'image, quelques efforts que l'on fasse pour la dégrader et la corrompre, ne peut oublier à tel point sa noblesse originelle, qu'elle cesse entièrement de rendre témoignage à son auteur, et de réclamer en faveur de l'éternelle vérité, contre le mensonge et le blasphème. L'impie a beau inventer des systèmes spécieux d'incrédulité; sa raison, malgré lui, les repousse. Il a beau se faire une morale au gré de ses passions, s'efforcer de croire que la probité est un vain mot, et la pudeur un préjugé vulgaire; que l'intérêt est la justice, et le plaisir la vertu: sa conscience réproouve ces détestables maximes, et lui crie, au milieu de ses trésors usurpés, qu'il est un ravisseur injuste; au

(1) Ps. xiii et liii, 1.

sein de ses honteuses voluptés, qu'il est un infâme; parmi les plus heureux succès de ses abominables complots, qu'il est un monstre. En vain, bornant tous ses désirs à la terre, cherche-t-il à se persuader que cette vie future dont on lui parle est une chimère, une voix forte s'élève de son propre cœur, qui lui répond : Insensé, tu es immortel; le Dieu que tu braves, t'attend pour te juger, dans cet autre monde que tu méconnaissais, mais vers lequel tu cours, et où les châtimens du vice, comme les récompenses de la vertu, sont éternels. Irrité, désespéré de ne pouvoir imposer silence à ce censeur secret et impitoyable, qui le poursuit partout de ses reproches et de ses menaces, il prend en haine sa raison, sa conscience, son âme et son immortalité. Ennemi de lui-même, il ne peut souffrir la pensée de ne pas mourir tout entier; il fixe des regards avides sur le tombeau; il voit cette pourriture, ces vers, ce hideux amas de corruption et de cendres; et il dit: Voilà mon partage, mon avenir et ma fin dernière; je n'en veux point d'autre. Il se repaît de l'espérance que tout son être, et surtout le rayon de lumière divine qui est en lui et qu'il abhorre, ira s'éteindre et s'ensevelir pour jamais dans cette infection et cette poussière: *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius, et luto vilior vita ejus* (1); car il a un cœur de boue; la poussière de la terre est son espérance; il se met lui-même au-dessous de la fange. Ce n'est pas moi qui lui prête ce vœu dénaturé: ouvrez les livres des incrédules, vous l'y trouverez partout exprimé. Eh! quel autre sentiment a pu dicter tant de productions monstrueuses, dont les noms mêmes ne sauraient se prononcer sans dégoût, ni peut-être, dans cette chaire, sans indécence, tant ils sont dégradans pour la nature humaine: *L'homme machine; l'homme plante!* C'est là qu'on voit des philosophes frénétiques, s'acharnant contre leur propre âme; épuisant, pour la ravalier jusqu'à la boue,

(1) Sap. xv, 10.

toutes les ressources de la fausse science et tout l'art du sophisme; la vouant avec fureur à une éternelle destruction; et s'applaudissant avec transport de ce que, pour fruit de leurs découvertes, il leur sera permis d'espérer que nulle partie d'eux-mêmes n'échappera à la pourriture et au néant. N'est-ce pas là se haïr à mort? C'est donc ainsi que l'incrédule se hait: il est suicide dans le cœur; mais suicide d'une espèce nouvelle et plus odieuse, puisqu'il n'en veut pas seulement à la vie de la portion mortelle de son être, mais de celle même qui est immortelle. Il se souhaite une mort qu'aucun tyran ne pourrait lui donner; il porte sa haine et ses vœux homicides contre lui-même au-delà des bornes du possible. O divine Sagesse! vous l'aviez dit, que celui qui aime l'iniquité hait sa propre âme: *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam* (1)!

Il reste à faire voir que l'incrédule est l'ennemi commun du genre humain. Mais, de quelle preuve cette assertion peut-elle avoir besoin désormais? Le malheureux! a-t-il pour ses semblables d'autres sentimens que pour lui-même? tous les coups qu'il se porte, ne sont-ils pas également dirigés contre eux? pour qu'il puisse à son gré s'avilir, ne faut-il pas qu'il outrage et avilisse tout ce qui est homme? il veut être bête, plante, fange et poussière: il entend bien que les autres le soient aussi. Voyez en effet, mes Frères, comme il se plaît à détruire, en imagination, tout ce qui honore et distingue l'être raisonnable: la société, les lois, la civilisation, les mœurs! comme il chasse le genre humain des villes, et le pousse dans les forêts! comme là il dégrade l'homme à plaisir, le dépouille de toute sa dignité naturelle et des vêtemens mêmes dont la décence le couvre, le réduit à une infâme nudité, le courbe vers la terre, lui interdit la pensée, le condamne à disputer la pâture des bêtes sauvages qu'il lui présente comme ses modèles, et l'invite, pour toute gloire, à s'élever jusqu'à

(1) Ps. x, 6.

leur instinct ! Il n'y a point de révolution qu'il ne médite, point d'essai si monstrueux qu'il ne fasse pour réaliser ces exécrables chimères, et, suivant l'expression même de la secte, que vous n'entendez pas sans horreur, pour perdre l'homme dans l'animalité. Et pourquoi ? pour que, dans cette dégradation générale, la lumière importune de la raison s'éteigne, la voix de la conscience soit enfin étouffée, et le cri d'immortalité ne puisse plus se faire entendre à l'homme abruti ; car c'est surtout à l'immortalité qu'ils en veulent : il ne faut pas que personne ose y prétendre, ni que l'homme de bien vive au-delà du trépas, pour insulter au malheur du méchant. Il faut que tout périsse à jamais, que les âmes et les corps soient tous ensemble la proie assurée de la mort et du néant, et que, de tout ce qui a été homme, il ne reste, comme des plus vils animaux, que des ossemens, des cendres, et la pourriture des tombeaux. Voilà l'espérance qui le réjouit et le console ; essayez de la lui enlever ; dites-lui qu'il pourrait y avoir quelque chose en nous qui échappât à cette effroyable destruction : il poussera des cris de rage. Ah ! qu'on ne me parle plus de ce tyran, qui souhaita que tout un grand peuple n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup ; l'incrédule, bien plus barbare, voudrait que le genre humain tout entier n'eût qu'une âme, et qu'il fût en son pouvoir de l'anéantir. Ainsi sa haine pour son espèce, comme pour Dieu et pour lui-même, est une haine à mort. Déicide et suicide, il est encore homicide dans le cœur ; et homicide, non d'une partie de l'homme seulement, mais de tout l'homme ; non d'un seul ou de plusieurs, mais de tous les hommes ; non pour le temps, mais pour l'éternité : fureur inconcevable et vraiment infernale, qu'on aurait cru ne pouvoir attribuer qu'à celui que l'Écriture nomme meurtrier universel, meurtrier dès le commencement, c'est-à-dire au génie du mal : *Ille homicida erat ab initio* (1).

(1) Joan. VIII, 44.

Que dire donc enfin, et que conclure ? sinon que l'incrédule est coupable de lèse-divinité et de lèse-humanité au premier chef ; que son crime renferme tous les crimes, et que, s'il n'y avait point d'enfer pour les autres pécheurs, il faudrait, hélas ! en créer un pour lui.

Ne viens donc plus nous dire, ô effronté Sophiste de Genève, que, si tu t'es trompé, tu ne crains pas que Dieu te réprouve pour de mauvais raisonnemens. Ce n'est pas là ton crime ; mais c'est d'avoir été, au milieu d'une génération corrompue, l'apologiste et le modèle de tous les vices ; d'avoir rempli tes livres de ces maximes funestes, de ces détestables paradoxes qui excitent les âmes ardentes à tous les forfaits, qui ébranlent les fondemens des empires, produisent des révolutions désastreuses, et feront couler le sang peut-être pendant des siècles encore ; d'avoir été l'ennemi de Dieu, que tu outrageas par mille blasphèmes, dont tu voulus que l'enfance et la jeunesse ignorassent le nom, que l'âge-mûr et la vieillesse méprisassent le culte ; l'ennemi de tes semblables, que tu voulus dégrader de la qualité d'hommes, transformer en bêtes farouches, et instruire à se dévorer les uns les autres : l'ennemi de ton père, que tu abandonnas ; de tes enfans, que tu exposas ; de ta patrie, que tu insultas ; de tes bienfaiteurs, que tu avouas ne pouvoir t'empêcher de haïr pour leurs bienfaits mêmes ; du monde, que ton génie malfaisant bouleversa ; l'ennemi de toi-même, que tu sacrifias à un féroce orgueil, lequel, après t'avoir isolé de tous les êtres, te jetant enfin dans le désespoir et dans le délire, t'arma du feu et du poison, comme l'attestent des récits trop certains, pour terminer tes jours et venger ainsi par tes propres mains la Divinité méconnue, l'humanité trahie, la nature blessée dans tous ses droits.

Grand Dieu, j'ai rempli ma tâche ; j'ai peint l'incrédulité de ses véritables traits : voilà ses crimes. Anathème à cette grande corruptrice des hommes,

à cette maîtresse de toute iniquité comme de tout mensonge, à cette fille des enfers qui n'a paru sur la terre que pour y renverser tout ordre, et précipiter le genre humain aveuglé vers sa ruine. Mais, Seigneur, pendant que nous maudissons une odieuse doctrine, source empoisonnée de tous nos maux, nous ne pouvons nous défendre de la compassion la plus vive, de l'intérêt le plus tendre pour ceux qu'elle a égarés et séduits : ils sont vos enfans, le prix du sang de votre Fils ; permettez que nous implorions en leur faveur vos plus abondantes miséricordes. Combien en est-il parmi eux qui, au lieu de vous outrager et de vous méconnaître, vous aimeraient, béniraient votre saint nom, feraient leurs délices de la piété et de la vertu, s'ils n'avaient eu le malheur de naître au sein des épaisses ténèbres que l'irréligion a répandues de toutes parts, de sucer avec le lait des funestes préjugés, de croître au milieu des blasphèmes et des scandales d'une génération perverse et impie ! combien en est-il qui ont horreur des conséquences d'une doctrine qu'ils professent sans la bien connaître ! combien que la droiture naturelle de leur cœur, et la voix forte de leur conscience rappelle depuis long-temps vers vous, qui sentent le besoin de vous adorer et de vivre sous vos lois, mais qui ne savent comment dissiper les prestiges qui les éblouissent, et rompre les chaînes pesantes qui les tiennent encore attachés à l'erreur ! O mon Dieu ! ayez pitié de leur aveuglement et de leur faiblesse ; envoyez votre lumière, votre onction et votre force : qu'ils voient la vérité, qu'ils la goûtent, qu'ils l'embrassent avec courage et en fassent désormais la règle de toute leur vie, afin, qu'au lieu d'être les déplorable victimes de vos vengeances, ils soient l'heureuse conquête de votre grâce, la gloire de notre ministère, notre joie et notre couronne dans cette éternité de bonheur où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON  
SUR L'INCRÉDULITÉ.

MALHEUR DE L'INCRÉDULE.

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27).

QUELS que soient le délire et le crime de l'incrédule, si du moins, en trahissant sa raison et sa conscience, il pouvait réaliser la chimère de bonheur qu'il poursuit ; si, en renonçant à l'immortalité bienheureuse, et se dévouant à un éternel supplice, il pouvait du moins goûter la paix et la joie, durant cette courte vie à laquelle il borne tous ses desirs, sans le trouver plus excusable, nous pourrions le juger moins à plaindre, et voir, dans la félicité présente et passagère dont il jouirait, quelque faible dédommagement à la perte des biens plus précieux et plus durables qu'il lui aurait sacrifiés. Mais si, en même temps qu'il est le plus insensé et le plus coupable des hommes, il en est aussi le plus malheureux ; si son incrédulité lui enlève, avec les espérances du monde à venir, les douceurs et les consolations véritables du monde présent, pour lui en laisser sentir toutes les amertumes ; si, en un mot, tout le fruit de sa folle et sacrilège audace, est de le conduire par une vie d'angoisse et de douleur à une éternité de désespoir, où trouverons-nous des expressions assez vives pour peindre l'horreur d'une telle destinée, assez pathétiques pour déplorer dignement un



à cette maîtresse de toute iniquité comme de tout mensonge, à cette fille des enfers qui n'a paru sur la terre que pour y renverser tout ordre, et précipiter le genre humain aveuglé vers sa ruine. Mais, Seigneur, pendant que nous maudissons une odieuse doctrine, source empoisonnée de tous nos maux, nous ne pouvons nous défendre de la compassion la plus vive, de l'intérêt le plus tendre pour ceux qu'elle a égarés et séduits : ils sont vos enfans, le prix du sang de votre Fils ; permettez que nous implorions en leur faveur vos plus abondantes miséricordes. Combien en est-il parmi eux qui, au lieu de vous outrager et de vous méconnaître, vous aimeraient, béniraient votre saint nom, feraient leurs délices de la piété et de la vertu, s'ils n'avaient eu le malheur de naître au sein des épaisses ténèbres que l'irréligion a répandues de toutes parts, de sucer avec le lait des funestes préjugés, de croître au milieu des blasphèmes et des scandales d'une génération perverse et impie ! combien en est-il qui ont horreur des conséquences d'une doctrine qu'ils professent sans la bien connaître ! combien que la droiture naturelle de leur cœur, et la voix forte de leur conscience rappelle depuis long-temps vers vous, qui sentent le besoin de vous adorer et de vivre sous vos lois, mais qui ne savent comment dissiper les prestiges qui les éblouissent, et rompre les chaînes pesantes qui les tiennent encore attachés à l'erreur ! O mon Dieu ! ayez pitié de leur aveuglement et de leur faiblesse ; envoyez votre lumière, votre onction et votre force : qu'ils voient la vérité, qu'ils la goûtent, qu'ils l'embrassent avec courage et en fassent désormais la règle de toute leur vie, afin, qu'au lieu d'être les déplorables victimes de vos vengeances, ils soient l'heureuse conquête de votre grâce, la gloire de notre ministère, notre joie et notre couronne dans cette éternité de bonheur où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON  
SUR L'INCRÉDULITÉ.

MALHEUR DE L'INCRÉDULE.

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27).

QUELS que soient le délire et le crime de l'incrédule, si du moins, en trahissant sa raison et sa conscience, il pouvait réaliser la chimère de bonheur qu'il poursuit ; si, en renonçant à l'immortalité bienheureuse, et se dévouant à un éternel supplice, il pouvait du moins goûter la paix et la joie, durant cette courte vie à laquelle il borne tous ses desirs, sans le trouver plus excusable, nous pourrions le juger moins à plaindre, et voir, dans la félicité présente et passagère dont il jouirait, quelque faible dédommagement à la perte des biens plus précieux et plus durables qu'il lui aurait sacrifiés. Mais si, en même temps qu'il est le plus insensé et le plus coupable des hommes, il en est aussi le plus malheureux ; si son incrédulité lui enlève, avec les espérances du monde à venir, les douceurs et les consolations véritables du monde présent, pour lui en laisser sentir toutes les amertumes ; si, en un mot, tout le fruit de sa folle et sacrilège audace, est de le conduire par une vie d'angoisse et de douleur à une éternité de désespoir, où trouverons-nous des expressions assez vives pour peindre l'horreur d'une telle destinée, assez pathétiques pour déplorer dignement un

tel excès de misère ? Essayons toutefois, mes chers Auditeurs; que la compassion nous fournisse aujourd'hui des paroles, comme, dans d'autres circonstances, l'indignation nous en a fourni; laissons les reproches, et pleurons sur cet infortuné; tâchons de l'attendrir lui-même sur son malheur, en le déployant tout entier à sa vue. Ah! si notre zèle a pu lui paraître sévère, lorsque nous sommes venus combattre ses erreurs et dévoiler ses crimes, que notre charité le touche, maintenant que nous venons donner des larmes à ses maux, et les manifester pour les guérir. Et vous, Fidèles, qui n'avez point participé à ces erreurs funestes, venez en contempler les affreuses suites, afin qu'une salutaire crainte vous en préserve à jamais, et vous affermis de plus en plus dans la sage et heureuse simplicité de la foi.

Tout ce que j'ai à vous dire dans ce discours, est renfermé dans ce mot de l'Écriture: *Non est pax impiis* (1); il n'y a point de contentement pour l'impie. Comprenez bien ceci, mes Frères. L'impie, dans son aveuglement, ose dire que le moyen d'être heureux ici-bas, est d'y vivre sans Dieu: Dieu l'entend, et se retire; et parce qu'il est l'unique source du bonheur, dès lors il n'en existe plus pour l'impie. En vain demande-t-il à tout ce qui l'environne, en vain cherche-t-il au-dedans de lui ce bien-être dont il est si avide: toutes les créatures et son propre cœur, d'intelligence avec son Dieu, le lui refusent. Séparé de celui qui est seul l'être, la vie, la lumière, la joie des âmes, et, en un mot, tout bien, il ne lui reste pour partage, que la tristesse, les ténèbres, la mort, le néant, et tout mal. S'il rentre en lui-même, il ne trouve dans son esprit que doutes et que perplexités désolantes; dans son cœur, qu'un chaos de passions et de désirs contraires qui se choquent; dans sa conscience, que trouble, terreur et remords. S'il se répand dans les objets extérieurs, il ne trouve dans les plaisirs des sens que satiété et que dégoût;

(1) Isa. XLVIII, 22.

dans les soins de l'avarice et de l'ambition, que soucis et chagrins cuisans; dans la société de ses semblables, que lassitude et ennui; dans le monde entier, qu'un vide affreux; dans toute la nature, qu'un silence qui le consterne, et je ne sais quoi qui repousse de toutes parts l'ennemi de Dieu, et l'isole au milieu de l'univers. Voilà son sort, et comme son enfer anticipé; voilà aussi en abrégé tout mon sujet: car c'est du malheur de l'incédule que je dois vous entretenir.

O Dieu, qui êtes toujours bon, même pour vos ennemis, donnez la force et l'efficace à mes paroles, non pour frapper vainement les imaginations, mais pour toucher les cœurs; non pour inspirer seulement à l'incédule une crainte passagère, ou lui arracher quelques gémissemens stériles, mais pour le convertir et le ramener à vous, afin qu'il retrouve et qu'il goûte le bonheur qu'il a perdu en vous abandonnant.  
— *Ave, Maria.*

Je remarque trois degrés du malheur de l'incédule, ou trois déplorables effets de son irrégion, que je vais développer successivement dans les trois points de ce discours. Donnez-moi je vous prie, toute votre attention.

#### PREMIER POINT.

Premier degré du malheur de l'incédule. Quels que soient les dons qu'il ait reçus de la nature et de la fortune; quelque heureuse et digne d'envie que sa condition puisse paraître aux autres hommes, tout est flétri pour lui par son irrégion; tout ce qui fait le charme de la vie, tout ce qui donne du prix à l'existence, lui est ravi par elle. Réunissez donc, pour lui composer une destinée au gré de ses souhaits, tous les plaisirs et tous les biens dont peut jouir ici-bas un mortel; placez-le sous le plus beau ciel, dans une région fortunée, où la nature prodigue tous ses trésors, et étale ses plus ravissans spectacles; entourez-le de la société la plus aimable et la plus bril-

lante; donnez-lui la jeunesse, la santé, les richesses, les honneurs, les voluptés, la gloire; ajoutez tout ce qu'il vous plaira encore: tout cela, sans la religion, sera nul pour son bonheur. Pourquoi? parce que, sans la religion, la nature entière est pour lui sans âme et sans vie; la société de ses semblables, sans douceur et sans charme; tous les biens et toutes les délices réunies, sans proportion avec les besoins de son cœur. Reprenons.

Jedis d'abord que, pour l'incrédule, la nature entière est sans âme et sans vie. Ah! mes Frères, pour l'homme religieux tout est vivant et animé dans l'univers; tout l'entend et lui parle; tout est doué pour lui d'intelligence et de sentiment. Les cieux me racontent la gloire et la puissance de Dieu que j'adore: les nuits et les jours, en se succédant, m'annoncent sa sagesse et sa grandeur; chaque saison vient m'attester sa munificence, m'apporter en tribut ses bienfaits. Que dis-je? c'est lui-même, tout invisible qu'il est, qui s'offre sous mille formes différentes, à ma vue et à mes sens, dans tous les objets qui m'environnent. C'est sa lumière qui brille à mes yeux dans les rayons de l'astre qui m'éclaire; c'est sa bonté qui me sourit dans la sérénité d'un beau jour; ce sont ses parfums que je respire dans cette fleur qui embaume les airs; c'est sa fécondité qui couvre la terre de ces moissons et de ces fruits que sa main semble me présenter, en m'invitant à les cueillir. Quel autre que lui apprend à cet insecte à me préparer ce miel si doux; donne aux troupeaux ces riches toisons destinées à me vêtir, et ce lait abondant qui me nourrit; soumet à mes lois ce peuple innombrable d'animaux si dociles à mes volontés, et doués de tant d'instincts merveilleux et divers pour me rendre les plus utiles services? Ainsi, tout dans la nature parle à mon cœur; tout me montre l'action bienfaisante d'un être puissant et bon qui m'aime, qui daigne s'occuper de mes besoins, et s'intéresser même à mes plaisirs. Transporté d'admiration, de reconnaissance et d'a-

mour, je m'écrie: O Dieu! que de beauté, que de perfection dans vos œuvres! mais que de soins et d'attentions pour l'homme! que lui réservez-vous donc dans la céleste patrie, puisque déjà, dans le lieu d'épreuve et d'exil, vous le comblez ainsi de vos faveurs? O Dieu! que sera-ce de vous voir un jour vous-même, sans nuage et sans voile, puisque la vue de vos moindres ouvrages nous cause ces ravissements ineffables? J'entonne alors l'hymne d'action de grâces; il me semble que toutes les créatures me répondent; que je les entends toutes unissant leurs voix à la mienne, et, tressaillant d'une commune allégresse, former un concert unanime à la louange du Créateur.

L'impie seul est étranger à cette harmonie universelle; tout est muet, tout est mort pour lui. Il a comme ôté du monde l'âme qui le vivifie. Que peuvent dire à son esprit et à son cœur les plus beaux spectacles que la nature lui offre, les plus précieux dons qu'elle lui prodigue, quand il n'aperçoit nulle part ni intelligence, ni dessein, ni amour; qu'il ne voit que matière insensible, que combinaisons fortuites et que fatalité aveugle? Spectateur stupide d'effets sans cause, de mouvemens réguliers sans moteur, d'un magnifique ensemble sans ordonnateur et sans objet, il se lasse bientôt de contempler les vaines décorations d'une scène inanimée, et tous ces inexplicables jeux du hasard qui l'étonnent, sans l'intéresser ni l'émouvoir. Ingrat possesseur de tant de biens dont il méconnaît l'auteur, enfant dénaturé qui désavoue son bienfaiteur et son père, il n'éprouve aucune de ces nobles et délicieuses émotions, qui élèvent et attendrissent nos âmes, charment notre misère, et font seules tout le prix de nos jouissances. Il sèche et languit sans Dieu, comme on verrait se flétrir et se dessécher une fleur que le soleil ne visiterait plus de ses rayons, et sur laquelle ne tomberait plus la rosée du ciel.

C'est ainsi que, pour l'incrédule, la nature est sans

âme et sans vie. J'ai dit en second lieu, que pour lui la société des hommes est sans douceur et sans charme. Ah! je conçois qu'on fasse ses délices du commerce de ses semblables, qu'on leur soit uni par les liens de l'estime et de la confiance, par ceux d'une amitié tendre et réciproque, quand on les regarde comme des frères, comme les enfans d'un même Dieu dont on respecte et chérit en eux l'image, comme des êtres immortels destinés, après un court pèlerinage ici-bas, à vivre avec nous dans une bienheureuse et éternelle paix, au sein de Dieu même; quand on reconnaît une loi morale qui lie les consciences et garantit la bonne foi mutuelle, une règle des devoirs supérieure à toutes les considérations d'intérêt, et un précepte de charité qui ne permet pas à l'amour de soi de prévaloir contre l'amour dû au prochain. Je trouve dans ces idées pures et sublimes, que la religion nous donne tout ce qui rend un homme cher et précieux à un autre homme, tout ce qui fait le nœud des relations sociales, la sûreté des commerces, et la douceur des amitiés humaines.

Mais que deviennent la société et ses jouissances, pour celui qui ne voit dans l'homme (souffrez, mes Frères, la bassesse de ces révoltantes images) qu'une plante qui végète; qu'un peu d'argile organisée par un caprice du hasard, et qui bientôt, brisée par un autre caprice, va retomber dans la poussière et le néant pour n'en plus sortir; qu'un vil animal, que rien d'essentiel ne distingue des brutes, dont la raison n'est que l'équivalent de leur instinct, la parole qu'une modification de leur cri, dont les affections et les sentimens ne sont que des sensations et des appétits, les actions vertueuses ou criminelles, qu'un résultat d'organisation matérielle et un jeu indifférent de ressorts mécaniques: être sans liberté, sans conscience et sans devoirs, qui obéit nécessairement à ses penchans physiques, et, n'espérant rien dans l'avenir, suit l'attrait irrésistible de l'intérêt et du plaisir présent? Imaginez une réunion d'hommes

qui auraient ces idées abjectes les uns des autres. Que pourraient avoir de doux et de touchant pour eux des liaisons et des rapports, où il n'entrerait ni volonté libre, ni choix; où tout ce que nous appelons bienveillance, tendresse, union des cœurs, ne serait que mouvemens mécaniques et instinct aveugle? Sur quoi se fonderaient l'estime et la confiance mutuelles, où il n'y aurait ni obligation morale, ni distinction du juste et de l'injuste, ni règle, ni honnêteté, ni frein? Quel motif aurait-on de s'aimer les uns les autres, quand l'unique loi serait de s'aimer soi-même, et de se satisfaire à tout prix? Aussi, mes Frères, voyez les livres de nos philosophes incrédules: quelle sécheresse! quelle dureté! quel farouche dédain pour l'espèce humaine! quelle aversion non déguisée pour tout lien de société naturelle, civile ou domestique! Celui d'entre eux qui a le plus vanté la sensibilité prétendue, qui a écrit sur les conventions sociales, sur l'éducation, sur l'amour maternel, n'a pas eu horreur de dire (mais j'éprouve, moi, une horreur profonde à répéter ces exécrables paradoxes; et vous, mes Frères, vous frémirez de les entendre): « qu'un homme n'a pas plus besoin d'un autre homme, qu'un tigre (1) ou un loup de son semblable; que, dans l'état primitif et parfait, un fils et son père sont tellement étrangers l'un à l'autre, que, s'ils viennent à se rencontrer, ils ne se reconnaissent même pas; qu'une mère (ô la monstrueuse parole! ô droits sacrés de la nature méconnus et blasphémés!), qu'une mère allaite ses enfans (2) pour son propre besoin; et dès qu'ils ont la force de chercher leur pâture, les abandonne et ne les connaît plus. » Ne multiplions pas ces odieuses citations. Mais, mes Frères, songez quelle féroce misanthropie, quel sauvage égoïsme de

(1) Le texte porte: qu'un *singe*, mot trop ignoble pour être prononcé dans la chaire. — Ces passages sont tirés du *Discours sur l'inégalité des conditions*, par J. J. Rousseau.

(2) Le texte porte: *ses petits*, en parlant de la femme.

telles maximes supposent! Rappelez-vous qu'elles ont été applaudies avec ivresse par un siècle incrédule; et jugez si j'ai eu raison de dire que, pour l'ennemi de la religion, la société des hommes perd sa douceur et son charme.

Quels sont donc les biens et les jouissances qui restent à l'impie le plus favorisé de la nature et de la fortune? je n'en vois plus d'autres que les plaisirs des sens, les talens de l'esprit, les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire. Eh bien! qu'il possède tout cela; que rien ne lui manque de tout ce qui semble devoir satisfaire la sensualité, l'orgueil et la cupidité humaine, sera-t-il heureux? Non: parce que tous les biens périssables, et tous les plaisirs de ce monde, sont sans proportion avec les besoins de son cœur. Il n'y a rien dans l'univers de si grand que le cœur de l'homme, mes Frères; Dieu, en le formant à son image et pour lui-même, lui a imprimé pour premier trait de ressemblance, le sceau divin de son immensité; il lui a donné les desirs insatiables et infinis, les espérances immortelles, l'amour du bien parfait et suprême, et lui a dit: Tout ce qui t'environne existe pour toi; mais tu existes pour moi seul: c'est pour cela que j'ai mis en toi une capacité sans bornes. Comme j'ai fait le vaste abîme de l'océan pour recevoir la multitude des eaux, *Congregationes aquarum* (1), et l'étendue immense des cieux, pour contenir ces innombrables corps de lumière qui roulent sur ta tête; je t'ai fait plus grand que tout cela, pour recevoir et posséder ton Dieu. Tu seras toujours vide, jusqu'à ce que je vienne à toi pour te remplir; toujours affamé, jusqu'à ce que je te nourrisse et te rassasie de moi-même; toujours brûlé d'une soif ardente, jusqu'à ce que j'entre en toi comme un fleuve de délices, pour te désaltérer et t'enivrer de mon propre bonheur. Telle est, mes Frères, la nature et la haute destinée de notre âme: rien de moins que Dieu ne la contentera jamais.

(1) Gen. 1, 10.

Etrangère et captive ici-bas, elle y cherche le souverain bien qui lui manque; elle le demande à toutes les créatures: ne le trouvant point, elle sort par la pensée et le désir de tout ce monde visible, s'élève au-dessus de tous les cieux, et s'étend au-delà de tous les siècles qui finissent, pour s'unir, au moins par l'espérance, à l'objet éternel, parfait, infini, dont elle a l'idée, dont elle sent le besoin, et hors duquel il ne peut y avoir de repos ni de félicité pour elle.

Et cet objet, seul capable de la satisfaire, pour lequel seul elle a été créée, vous le lui retranchez, ô incrédule! Cette espérance qui fait toute sa consolation, vous la lui arrachez! Fille du ciel, héritière de l'immortalité, avide et affamée du Dieu qui est son aliment et sa vie, vous la condamnez à ramper dans la poussière de la terre, à s'en nourrir, à se croire cendre et poussière elle-même, à n'avoir d'autre perspective que la mort, la pourriture, le néant; et vous lui dites: Sois heureuse! Mais pour qu'elle puisse l'être, que lui donnez-vous donc, à la place de tout ce que vous lui ôtez? quoi? des voluptés charnelles? Ah! elle s'efforce de s'en assouvir, elle s'y plonge; et bientôt elle s'écrie: C'est de la boue! je ne puis supporter l'infection et la honte de ces infâmes plaisirs; plus j'essaie de m'en rassasier, plus ils me causent de dégoût; plus je m'y enfonce, plus ils me souillent; tout me devient insipide, et je me fais horreur à moi-même.

Que lui donnez-vous donc encore? des richesses? Ah! elle entasse des monceaux d'un vil métal; elle multiplie ses terres, ses palais, ses équipages, ses maisons de plaisance. Qu'a-t-elle gagné? O illusion! dit-elle; j'ai rempli mes coffres, et je demeure vide; j'ai multiplié mes embarras et mes soucis, bien plus que mes possessions et mes trésors; j'ai des peines que le pauvre ne connaît point, et je n'ai pas la paix et le contentement dont il jouit quelquefois dans sa misère.

Eh bien! voilà des titres, des dignités, des déco-

rations, des honneurs. — Ah! ce sont des hochets; je m'en suis amusée un moment, et j'en suis lasse. Tant que j'y aspirais encore, ils m'ont paru quelque chose de grand; depuis que je les ai obtenus, je n'y trouve qu'un éclat frivole.

Eh bien! la célébrité du nom, une bruyante renommée, la gloire qui s'attache aux grands talents, à la science, au génie. — Ah! c'est une fumée; elle a enflé mon cœur et ne l'a point nourri; elle irrite la soif de mon orgueil, au lieu de l'apaiser; elle me rend plus inquiète, et non plus heureuse.

Eh bien! les lauriers de la guerre, les conquêtes, les sceptres, les couronnes, l'empire de l'univers. — Ah! en ravageant la terre, j'ai beaucoup fait pour le malheur des autres hommes, et rien pour mon bonheur. Quand j'aurais acquis cent royaumes et tout un monde, il me faudrait d'autres mondes à conquérir! et loin d'avoir comblé l'abîme qui est en moi, je n'aurais fait que le creuser davantage et me m'eux assurer qu'il est sans fond.

Et en effet, mes chers Auditeurs, n'a-t-on pas vu de nos jours des hommes riches et puissans, des conquérans fameux, qui, sortis de la poussière, se sont assis sur des trônes, ont régné sur les peuples et même sur les rois, ont rempli l'univers du bruit et de la terreur de leur nom? Au milieu de tant de prospérités, qui les a vus tranquilles? qui a pu les croire heureux? le noir chagrin n'avait-il pas comme établi son siège sur leur front livide? leur inquiète ambition leur a-t-elle permis un seul instant de respirer et de jouir? semblable à un aiguillon brûlant, ne les a-t-elle pas poussés sans cesse, comme égarés et furieux, d'entreprise en entreprise, jusqu'au gouffre où ils ont été engloutis tout-à-coup, avec leurs vastes desseins, leur puissance redoutée et leur gloire vaine?

Ne reprochons pas à notre cœur d'être insatiable; il doit l'être. Toutes les créatures ensemble ne sauraient remplir le vide qui est en lui. Ses désirs sans

cesse renaissans sont le cri d'un besoin immense, par lequel il demande le bien parfait et infini, seul aliment qui lui convienne et qui le puisse rassasier. Si, le lui refusant, nous ne lui présentons, pour le satisfaire, que des biens périssables et bornés, qui sont un pur néant, sa faim toujours croissante, ne trouvant rien qui l'apaise, se tourne en rage et en désespoir; et ce cœur malheureux à qui tout manque, retombant sur lui-même, se ronge et se dévore, comme on voit un homme affamé déchirer et dévorer ses propres membres.

Ainsi, toutes les sources du bonheur sont taries pour l'incrédule: puisque pour lui la nature est sans âme et sans vie, la société de ses semblables sans douceur et sans charme, tous les biens et tous les plaisirs réunis sans proportion avec les besoins de son cœur. Tel est le premier degré de son malheur. Je passe au second, qui doit faire le sujet de ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Second degré du malheur de l'incrédule, ou second effet déplorable de son irréligion: elle livre son cœur, sans défense, à ses plus cruels ennemis et à ses plus impitoyables bourreaux, je veux dire à ses passions, à ses remords et aux terreurs de l'avenir.

L'homme n'a point de plus dangereux ennemis que ses passions: s'il ne les dompte et ne les subgugue, il devient le jouet et la proie de tous les monstres que son propre cœur enfante; l'orgueil, l'envie, la colère, la haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, la sensualité brutale, se font une guerre intestine dans son sein et ne lui laissent aucun repos. C'est une succession et un choc continuel de désirs, d'aversions, de craintes, d'espérances, de folles joies, de chagrins amers, de dépit, de dégoûts et de caprices, qui, se poussant et se repoussant, comme les flots d'une mer orageuse, l'agitent, le tourmentent, l'élèvent, l'abaissent, le brisent contre mille écueils, et ouvrent sous ses pas mille abîmes.

Aussi, lorsque Dieu voulut punir ces philosophes orgueilleux du paganisme, qui, résistant à leur raison et à leur conscience, refusèrent de le reconnaître et de le glorifier comme Dieu, que fit-il? Il les livra, dit saint Paul, non à la cruauté des tyrans, ni à la férocité des bêtes sauvages, ni à la fureur des élémens, mais à des ennemis bien plus terribles, à eux-mêmes, à leurs passions, aux désirs de leur propre cœur: *Tradidit illos Deus in passiones* (1); *tradidit illos in desideria cordis eorum* (2). Dès lors, emportés par la violence de leurs penchans déréglés, ils se précipitèrent dans des égaremens si étranges, se souillèrent de tant de désordres, se couvrirent de tant d'opprobre et d'ignominie, que cette suprême Majesté fut assez vengée contre eux par eux-mêmes: *Mercedem, quam oportuit, erroris sui in semetipsis recipientes* (3).

Comment ne pas voir que la même malédiction a frappé les philosophes incrédules de nos jours? A peine eurent-ils donné le signal de la révolte contre Dieu, que, saisis du délire de toutes les passions, et agités par elles comme par autant de furies, ils se firent plus de maux à eux-mêmes que les plus implacables ennemis n'eussent pu leur en faire. Non contents de se déshonorer en secret par les vices les plus infâmes, ils publièrent avec une sorte d'acharnement leur propre honte, la confièrent à toutes les bouches de la renommée, et, dans des ouvrages fameux, étalèrent aux yeux du monde et de la postérité les turpitudes et les abominations de leur vie, comme pour ne laisser aucune ressource à ceux qui voudraient un jour défendre leur mémoire: *Tradidit illos in passiones*.

Quel était le trouble de leur cœur, et quelle rage les possédait, lorsque se déchirant les uns les autres; versant de leur plume des torrens d'amertume et de

(1) Rom. 1, 26.

(2) Rom. 1, 24.

(3) Rom. 1, 27.

fiel; s'attaquant à toutes les choses divines et humaines; menaçant, dans leur frénésie, d'escalader le ciel; ne pouvant supporter ni ordre, ni décence, ni tranquillité sur la terre; soufflant les discordes; provoquant les guerres, les séditions, les meurtres, ils avouaient hautement qu'il ne pouvait y avoir de repos et de contentement pour eux que dans le bouleversement de l'univers! Peut-on douter que de tels hommes n'aient été malheureux? et quand ils ne l'auraient pas confessés eux-mêmes, quand le Vieillard de Ferney ne nous aurait pas appris que sa vie entière avait été, ô prodigieuse expression! *un cauchemard perpétuel*; quand nous ne saurions pas dans quelle noire mélancolie était tombé le Sophiste de Genève, et à quelle fin tragique elle le conduisit; quand les autres chefs de cette ligue impie n'auraient pas si souvent maudit leur propre destinée, et quelquefois, dans leur fureur, tranché le fil de leurs jours, ne serait-ce pas assez de savoir à quelles viles et odieuses passions ils furent abandonnés, pour juger ce qu'ils eurent à souffrir de pareils bourreaux? *Tradidit illos in passiones*.

Le siècle qu'ils ont perverti, complice de leur impiété, a dû partager leur châtement. Dieu a vu les peuples, enivrés d'orgueil et de licence, s'élever audacieusement contre lui et secouer avec dédain le joug de sa religion sainte; il les a vus, et, dans sa colère, il les a livrés à une passion effrénée de liberté et d'indépendance, qui n'a pu se contenir dans aucunes bornes. Aussitôt tout se confond; la société se dissout; les citoyens s'égorgent les uns les autres; un trône protecteur est renversé, et mille échafauds le remplacent; les villes ne sont plus que de vastes prisons où les hommes, renfermés et tremblans, vivent dans l'attente du supplice; le sol entier n'est qu'un immense tombeau toujours ouvert pour engloutir ses habitans; la désolation, l'effroi, le carnage sont partout; une passion déchaînée a tout fait: *Tradidit illos in passiones*.

Dieu a vu les peuples, après une si terrible leçon, toujours endurcis dans leur incrédulité; et alors il les a livrés à la fureur des combats et des conquêtes. Tout s'arme; on court, parmi les chants de victoire, à la destruction et à la mort; des millions de victimes humaines sont immolées à une vaine idole de gloire; toutes les terres sont engraisées du sang des guerriers, toutes les mers en sont teintes; et de grandes et innombrables armées, les plus fameuses et les plus redoutables qui furent jamais, vont aux deux extrémités du monde s'ensevelir toutes entières, tantôt dans les sables brûlans de l'Afrique, tantôt dans les frimas et les glaces du septentrion: *Tradidit illos in passiones.*

O Dieu! combien d'autres passions encore sont devenues les trop fidèles ministres de vos vengeances, depuis que vous leur avez confié le soin de nous punir! Le démon de la volupté, non moins destructeur que celui de la guerre, a soufflé dans les cœurs son feu impur et dévorant. Les générations sont séchées dans leur fleur, et seront bientôt peut-être étouffées dans leur germe par une corruption de mœurs effroyable et inouïe; il n'y a plus parmi nous d'âge pour l'innocence et la pudeur: l'enfance est savante dans le mal, et se sacrifie à des vices précoces. La jeunesse, usée par la débauche, entrant avec des sens émoussés dans la carrière de la vie, y apporte cette satiété et ce dégoût universel qui ne peut plus être réveillé que par des monstres; l'âge mûr est celui de tous les excès; la vieillesse elle-même méprise la honte; le mariage a perdu sa sainteté; la loi constitutive du genre humain est violée, et le vœu de la nature trahi; d'infâmes désordres abrègent les jours de la plupart des hommes; des infirmités pleines d'ignominie, que des siècles moins coupables n'ont pas connues, des maladies, l'opprobre de l'humanité, multiplient les morts affreuses, et font plus de ravages que les contagions et les famines; les âmes sont dégradées et flétries; les corps,

énervés; le principe de la vie, partout altéré; le sang, corrompu dans toutes les veines; tout périt consumé par le venin de la plus funeste comme de la plus honteuse des passions, celle-là même qu'une abominable philosophie nous avait représentée comme la source de tout bonheur et le mobile de tout bien: *Tradidit illos in passiones.*

Quel fléau encore que cette cupidité insatiable, cette ardeur de s'élever et de s'enrichir, qui tourmente tous les esprits; qui fait de l'opulence et du luxe des besoins de première nécessité pour tous; qui ne laisse personne tranquille dans sa condition; qui inspire les spéculations les plus hardies, les entreprises les plus téméraires, et souvent les crimes les plus odieux pour en sortir; qui précipite tant de fortunes dans les gouffres du jeu, de l'agiotage et de l'usure; qui produit les ruines éclatantes, et par suite les désespoirs, les catastrophes et les suicides; qui a presque banni, avec le désintéressement, toute bonne foi, toute confiance, toute sûreté du commerce des hommes; qui nous a familiarisés, non-seulement avec les fraudes et les rapines, mais encore avec les empoisonnemens et les assassinats; qui conduit tous les jours à une horrible fin, et jusque sur les échafauds, des milliers de malheureux que la soif de l'or a disposés à tous les forfaits! *Tradidit illos in passiones.*

Mais qui pourrait dire tous les maux que nos passions nous ont faits, depuis que notre irréligion leur a ôté le seul frein capable de les réprimer? Ah! nos pères étaient chrétiens; et, instruits par l'Évangile à modérer leurs passions, ils vivaient en paix! Pour nous, abjurant toute religion, et ne voulant d'autre évangile que nos caprices, nous sommes devenus les esclaves volontaires et les adorateurs de nos passions; et par un juste retour, ces divinités nouvelles que nous nous sommes faites, ont vengé contre nous le Dieu véritable que nous avons abandonné: *Mercedem, quam oportuit, erroris sui in semetipsis recipientes.*



A la suite des passions satisfaites vient le remords. Le remords, mes Frères! ai-je besoin de dire quelle est l'horreur de ce supplice inévitable au méchant, quand il n'y a qu'une voix à cet égard dans le genre humain; quand les peuples barbares et les nations civilisées, les écrivains du paganisme et nos auteurs sacrés, n'ont là-dessus qu'un même langage; quand les poètes eux-mêmes nous peignent si bien le remords comme un vautour attaché aux entrailles du coupable, pour les dévorer; comme une furie armée de torches et de fouets sanglans, qui poursuit en tous lieux sa victime; quand on a vu plus d'une fois d'infortunés criminels, vaincus par la violence de ce tourment secret, se déferer eux-mêmes à la justice, implorer comme une grâce la rigueur des lois, et se jeter dans les bras du bourreau, pour échapper aux terreurs de leur conscience?

Il faut l'avouer néanmoins, le remords est souvent lui-même une grâce et un moyen de salut pour le pécheur qui a conservé la foi; parce qu'en excitant un trouble salutaire dans son cœur, il le conduit par la crainte au repentir, et par le repentir au pardon de son crime: c'est ainsi qu'on se convertit tous les jours. Mais le remords de l'incrédule, je veux dire de l'incrédule déterminé et endurci, est un remords désespéré, le remords même des démons et des réprouvés, le ver qui ne meurt point, et qui ronge éternellement; car pour l'arracher de son sein, ce ver rongeur, et le faire mourir, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen: ce serait de s'humilier sous la main qui le frappe, d'abjurer son erreur et de se réconcilier avec le Ciel. Or c'est ce qu'il ne veut pas faire, décidé comme il l'est à persister dans son irrégion; et par conséquent sa plaie est incurable, et voilà son enfer commencé: *Insanabilis plaga tua*. Que lui sert de raisonner contre le mal qui le dévore, et d'opposer des sophismes à des tortures trop réelles? Semblable à ces insensés Stoïciens qui, au milieu des plus cruelles souffrances, s'obstinaient à

nier la douleur, il niera le remords pendant qu'il en est déchiré; il le traitera de préjugé vain et de chimère. Qu'importe, si c'est un préjugé qu'aucune philosophie, aucune impiété ne peut vaincre; un préjugé qui équivaut pour lui aux roues et aux chevaux; un préjugé qui empoisonne tous ses plaisirs, qui le désole, qui le désespère, qui lui a donné cent fois la tentation de se détruire? Que lui sert encore d'éviter, autant qu'il le peut, la rencontre des objets propres à réveiller son remords; de fuir la vue des temples, des autels, des ministres saints et des personnes consacrées à Dieu? Fuira-t-il Dieu même qui est partout, qui est en lui, qui a dressé son tribunal dans sa conscience, et qui enfonce l'aiguillon dans son cœur? Il essaiera de regimber contre cet aiguillon terrible, et d'étouffer le remords à force de blasphèmes. Mais les réprouvés aussi blasphèment éternellement, et ne font par là que redoubler leur supplice. Ne pouvant échapper à son malheur, il y cherchera une affreuse consolation, en augmentant le nombre des criminels et des malheureux qui lui ressemblent; il propagera l'athéisme, et s'efforcera de soulever le monde entier contre le Ciel. Eh! c'est ce que font, depuis six mille ans, les démons, sans en retirer d'autre fruit que d'accroître sans cesse leur désespoir avec leur crime, et d'attiser de plus en plus le feu de la vengeance divine qui les brûle.

O impie! ne dites pas qu'il est inutile de vous parler d'enfer et de peines éternelles, puisque vous ne croyez pas à ces choses et que vous les méprisez: c'est là le mensonge de votre orgueil; car, dans le vrai, la terreur de cet enfer vous poursuit, et il n'y a personne dans l'univers qui en soit plus tourmenté que l'incrédule. Etrange prétention, de vouloir nous persuader que, pour être sans crainte dans le plus manifeste et le plus effrayant des dangers, il suffise de dire: Je ne veux point craindre! Depuis quand l'être raisonnable, menacé du plus épouvantable malheur, peut-il trouver la sécurité sans quelque motif

solide qui le rassure? Or, où est le vôtre? est-il donc si évident pour vous qu'il n'y ait point de Dieu? ou que ce Dieu soit indifférent au vice et à la vertu? ou qu'il manque de puissance, pour se venger de ceux qui lui font ouvertement la guerre? ou qu'après avoir souffert patiemment leur audace, tout le temps de leur vie, il ne se réserve pas l'éternité pour la punir? Citez-moi un seul de vos maîtres et de vos oracles d'impiété, qui, dans quelque endroit de ses écrits, n'ait avoué sur ces points ses incertitudes et ses frayeurs. Les Epicure et les Lucrèce, ces athées fameux de l'antiquité, en ont fait l'aveu formel; nos célèbres sophistes modernes l'ont répété. D'où vous viendrait une assurance qu'ils n'ont pas eue? et sur quoi la pourriez-vous fonder? Quel homme religieux vive dans une humble confiance qui bannit ou modère la crainte, on le conçoit; il s'est fait un ami du Dieu qui le jugera; il l'adore, il pratique sa loi; pour n'avoir pas à redouter ses châtimens, il tâche de mériter ses récompenses: c'est là être sage et prendre ses mesures de sûreté. Mais qu'un insensé brave le Tout-Puissant, qu'un faible mortel provoque au combat le souverain Créateur de l'univers, et quand la foudre gronde sur sa tête, qu'il ose dire: Je ne crains rien; comme s'il pouvait être le plus fort dans une pareille lutte! c'est un insolent délire; c'est la plus extravagante et la plus inepte forfanterie qui fut jamais; et si un tel homme n'a pas entièrement perdu la raison, il est impossible qu'avec ces paroles audacieuses à la bouche, il n'ait pas l'épouvante dans le cœur.

Eh! mes Frères, que les incrédules tremblent, c'est ce que prouve assez clairement leur conduite. D'où vient en effet ce prodigieux déchaînement contre la religion? S'ils ne redoutent rien, que ne la laissent-ils en paix, et que n'y demeurent-ils eux-mêmes? Pourquoi ces déclamations éternelles, ces calomnies atroces, et ces cris de rage qui ne cessent de retentir contre elle? Pourquoi cette inondation

d'ouvrages impies et de libelles forcenés qui n'ont d'autre objet que de la rendre odieuse, et de la livrer encore une fois aux poignards? Pourquoi ces ligues, ces complots, ces grandes confédérations et ces assemblées secrètes, dont le but avoué est de la détruire? Pourquoi ces horribles sermens, par lesquels on s'engage à ne rien épargner pour la faire disparaître de dessus la terre? et ces vastes plans de conspirations, dont le premier article est toujours l'extermination des prêtres et l'abolition du christianisme? S'ils sont pleinement rassurés contre ses menaces, comment a-t-elle mérité leur haine, cette religion de leur patrie, cette religion de leurs aïeux et de leurs pères, cette religion dans laquelle ils sont nés et qui a reçu les sermens de leur enfance? Ils la regardent comme une erreur! je le veux; mais il y a tant d'autres erreurs dans le monde, dont ils ne s'inquiètent pas; et d'ailleurs ils conviennent eux-mêmes que c'est ici une erreur non-seulement innocente, mais sainte, mais utile, nécessaire aux peuples, et plus efficace que les lois pour prévenir les crimes et faire pratiquer la vertu; qu'y a-t-il là qui doive exciter tant de fureur? Craignent-ils encore les inquisitions, aujourd'hui qu'on n'en exerce plus que contre elle? est-ce à ses richesses qu'ils en veulent, maintenant qu'elle est nue et dépouillée? est-ce bien sérieusement sa puissance qui leur fait ombre, quand elle ne peut plus même se défendre, et qu'il est permis à tous de l'outrager et de l'opprimer? sa puissance! quand elle sort à peine des prisons et des cachots, encore chargée des chaînes qu'elle y portait et qu'elle n'a pu rompre; quand elle descend toute mutilée des échafauds qu'elle a si longtemps inondés de son sang; quand elle revient, ombre d'elle-même, du fond des souterrains et des tombeaux, n'ayant plus que la voix pour raconter ses douleurs et annoncer les vérités éternelles? Voilà donc la puissance contre laquelle s'acharnent les impies! Oui, mes Frères; il ne faut pas s'en étonner:

cette voix en effet est encore une puissance formidable pour eux, cette voix qui se fait entendre depuis six mille ans, cette voix qu'aucune persécution n'a pu étouffer, qui est trop évidemment la voix de Dieu même, et qui parle avec autorité de ses justices et de ses vengeances. La terreur qu'elle inspire aux ennemis de la vérité, est la cause de tous leurs emportemens; c'est cette terreur qui a fait les révolutions que nous avons vues, et qui en fait méditer de nouvelles: tant qu'il subsistera sur la terre un vestige du christianisme, l'enfer et ses suppôts frémiront, et on les verra remuer les fondemens du monde, pour renverser l'édifice que Dieu a construit; mais Dieu a juré que leurs efforts seraient vains, et soixante siècles de victoires répondent à l'Eglise de ses futurs triomphes.

Voyez donc, malheureux incrédule, où vous vous êtes engagé! vous voilà en guerre ouverte avec le Ciel: il faut, ou que Dieu cesse d'être, ou qu'il soit vaincu par vous; ou, si vous ne vous convertissez pas, que vous périessiez éternellement. Quel espoir vous peut-il rester dans une telle alternative? Ah! n'est-ce pas trop d'avoir à souffrir tout à la fois et la tyrannie de vos passions, et le tourment de vos remords, et l'attente d'un supplice sans fin? est-il une destinée plus affreuse que la vôtre? Cependant, je n'ai encore fait connaître que les deux premiers degrés de votre malheur; passons au troisième, et achevons en peu de mots.

#### TROISIÈME POINT.

Troisième degré du malheur de l'incrédule, et dernier effet déplorable de son irréligion: elle le laisse sans consolation dans les peines ordinaires et inévitables de la vie, sans ressource contre le désespoir, dans les maux extraordinaires et les grandes infortunes.

L'impie, en attirant sur lui les terribles vengeances du monde futur, n'acquiert aucun privilège qui

l'exempte des accidens communs, des chagrins et des souffrances du monde présent; il est exposé, comme le fidèle, aux mécomptes et aux revers, aux pertes d'amis et de proches, aux infirmités, aux maladies et à la mort. Mais quelle différence entre lui et le fidèle, pour les consolations que chacun d'eux trouve dans les sentimens et les doctrines qu'il professe! Celui-ci, ne plaçant point son bonheur dans cette vie passagère, ne la regardant que comme un temps d'épreuve, où il doit acheter des biens éternels et d'un prix infini, par des sacrifices et des peines d'un moment, ne voit dans les maux qu'il endure que les bienfaits d'une douce et paternelle Providence, qui lui ménage les moyens d'expier ses fautes et de mériter les immortelles récompenses auxquelles il aspire; il est soutenu par la pensée que ces salutaires rigueurs, purifiant son âme de ces moindres taches, le rendent de plus en plus agréable à son Dieu; il les chérit même comme d'heureux traits de ressemblance avec le Sauveur crucifié qu'il adore, et dans lequel il a mis toute sa confiance; telle est souvent l'ardeur de sa charité et de sa foi, qu'elle change ses afflictions en joies, et ses gémissemens en actions de grâces. Voyez l'Apôtre aux prises avec tous les genres d'adversités et de douleurs; l'entendez-vous soupirer et se plaindre? Ah! plutôt, il est enivré du bonheur de souffrir; sa reconnaissance éclate par des transports d'amour et des cantiques de louanges. Que béni soit à jamais, s'écrie-t-il, le Dieu de toute consolation, qui, parmi tant d'amertumes, me fait goûter ces ineffables douceurs: *Benedictus... Deus totius consolationis, qui consolatur nos* (1). Les tribulations abondent, il est vrai; mais la joie céleste surabonde, et elle remplit toute la capacité de mon cœur: *Superabundo gaudio... repletus sum* (2). Les hommes et les élémens me font la guerre: *Foris pugnae* (3); les dangers et

(1) II. Cor. I, 3 et 4.

(2) II. Cor. VII, 4.

(3) II. Cor. VII, 5.

les terreurs m'assiègent : *Intus timores* (1) ; mais une délicieuse paix habite dans le fond de mon âme, et, pendant que la chair est abattue, l'esprit tressaille d'une perpétuelle allégresse : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ* (2). C'est ainsi que, par l'onction de la grâce et la vive expérience des biens futurs, les afflictions les plus sensibles sont plus douces au vrai chrétien que ne le sauraient être les dangereuses prospérités, toutes les jouissances et les trompeuses délices de la vie.

Mais l'incrédule qui ne voit rien au-delà de ce monde périssable, qui ne connaît point d'autre bien-être que celui qui se trouve dans les richesses, les honneurs, les plaisirs d'ici-bas, que devient-il, lorsque tout cela vient à lui manquer à la fois ; lorsqu'un revers éclatant a renversé sa fortune ; lorsqu'en cherchant la gloire, il a rencontré l'humiliation et l'ignominie ; lorsque, cloué par la vieillesse ou par l'infirmité sur un lit de douleur, il n'éprouve plus que langueur et que tristesse accablante, il ne sent plus son corps que par les tourmens qu'il lui cause, il n'a plus à attendre, au lieu de jouissances et de plaisirs, que privations cruelles et que souffrances toujours croissantes jusqu'au dernier soupir ? Le malheureux a perdu tout ce que son cœur aimait, tout ce qu'il nomme des biens, tout ce qu'il a préféré à sa conscience et à son éternité ; tout le fruit de ses soins, de ses travaux, de ses crimes peut-être, lui échappe en ce moment ; toutes ses espérances se sont tournées en illusions et en chimères ; tout son bonheur s'est évanoui comme un songe, pour ne lui laisser que le souvenir d'une prospérité qui n'est plus, avec le sentiment si pénible du mal présent et l'affreuse crainte d'un avenir bien plus terrible. Quelle consolation pourra lui donner alors la pensée qu'il est le jouet d'un aveugle hasard, ou la victime d'une fatalité inexorable, ou que peut-être (car com-

(1) II. Cor. VII, 5.

(2) II. Cor. VII, 4.

ment serait-il assuré du contraire ?) il est poursuivi par la colère d'un Dieu juste qu'il a outragé et qui se vange ? Ah ! on l'entendra maudire, dans son désespoir, le jour qui l'a vu naître, ou s'en prendre, dans son dépit insensé, à je ne sais quel chimérique destin qu'il accuse de ses disgrâces, ou se répandre en imprécations et en blasphèmes contre la Divinité véritable, dont il reconnaît enfin, mais trop tard, la puissance, aux coups dont elle le frappe. Où sont les expressions pour peindre, dans cette effroyable situation, les noires pensées de son esprit, la profonde désolation de son cœur, les horribles pressentimens d'une âme prête à tomber dans les enfers ?

Considérons maintenant le chrétien et l'incrédule dans une sorte d'épreuve. Supposons-les tendrement attachés l'un et l'autre à une épouse, à une mère, à un fils unique, que la mort leur enlève ; supposons que la nature souffre également chez tous deux ; que leurs entrailles soient également déchirées par les plus vifs et les plus sensibles regrets. Voyez quelles ressources le chrétien trouve dans sa foi, pour ne pas succomber à une si amère affliction ! Quel est le malheur qu'il déplore ? c'est la séparation d'une personne chérie, qu'il ne reverra plus ici-bas : mais qui vit ; qui est allée l'attendre dans un monde meilleur ; dont l'âme est déjà peut-être en possession de la félicité suprême ; dont le corps ressuscitera glorieux et immortel ; à qui l'on sera enfin réuni un jour dans cette bienheureuse patrie, où il n'y aura plus ni mort, ni séparation, ni pleurs, mais d'ineffables et éternelles délices. Avec ces nobles et consolantes idées, le tombeau perd toute son horreur ; on peut y aller répandre de douces larmes ; on peut justement honorer une froide cendre, qui n'est pas une vile poussière, puisqu'elle porte en elle le germe de son immortalité ; on peut se sentir uni aussi étroitement que jamais à une âme chère et toujours vivante, que l'on croit retrouver encore au pied des autels ou l'on a si souvent prié avec elle, que l'on

croit voir heureuse dans le sein du Dieu qu'elle a fidèlement servi sur la terre, dont il est permis de penser que déjà l'intercession peut attirer les faveurs du Ciel sur ceux qu'elle a laissés dans le lieu d'exil et qui doivent bientôt la suivre.

Mais, je le demande, où sera la ressource de l'incrédule, à qui il ne reste, de ce qu'il a tant aimé, qu'un hideux cadavre? qui, lorsqu'enfin les exhalaisons de mort l'obligent à faire porter hors de sa demeure ces restes défigurés, est réduit à se dire à lui-même: Le voilà donc perdu pour toujours cet objet de toutes mes affections! plus de retour, plus de vie, plus d'espérance! Tout, tout est renfermé dans cet horrible cercueil! Vous voilà tout entiers, ô fils, ô mère, ô épouse! Voilà ce qu'est devenue cette beauté si touchante dont j'étais si épris, ce cœur si sensible, si généreux, si fidèle, dont la tendresse faisait mon bonheur; cet esprit si aimable, dont la grâce et la vivacité me charmaient! tout cela s'est changé en pourriture et en infection pour jamais! Moi-même bientôt, livré à la même corruption et aux mêmes vers, j'irai accroître ce vil fumier, et nous serons tous ensemble un objet éternel de dégoût et d'horreur.

O mes Frères! que l'incrédule est à plaindre, lorsqu'il perd ses amis et ses proches, s'il n'a pas un cœur aussi dur que le bronze, aussi vil que la boue dans laquelle il a mis sa fin dernière! *Cinis est enim cor ejus... et luto vilior vita ejus* (1).

Ce ne sont encore là toutefois que des épreuves ordinaires de la vie. Mais il survient quelquefois des malheurs extraordinaires, des catastrophes dont la seule pensée fait frissonner d'effroi, auxquelles cependant tout homme est sujet, dont nulle sagesse, nulle force ne peut garantir, dans certaines circonstances qu'il plaît au Seigneur de permettre; c'est de quoi les révolutions offrent de fréquens et mémorables exemples. Est-ce à cette génération qu'il faut

(1) Sap. xv, 10.

apprendre que les grands, les riches et les puissans peuvent tomber de la plus haute élévation, jusqu'au fond des cachots; que les bons et les méchans peuvent expirer ensemble dans les supplices; que l'homme religieux et l'impie ont quelquefois rougi le même échafaud de leur sang? Or, si l'on me demande ce qui soutiendra le juste, le fidèle, dans ces effroyables crises, je n'aurai point de peine à répondre: Ce qui le soutiendra, c'est son humble soumission aux volontés toujours adorables, toujours bienfaisantes de son Dieu; c'est le souvenir de Jésus-Christ, de ses humiliations et de ses souffrances; c'est la foi de l'éternité bienheureuse: voilà où il puise une constance supérieure à tous les outrages, à tous les sacrifices. S'il lui faut livrer ses mains pures au bourreau, pour être chargées d'indignes liens, et que la nature frémitte, on lui dira: Ainsi fut liée la victime qui s'est immolée pour le salut du monde; imitez-la: et aussitôt les mains sont tendues pour recevoir des chaînes. S'il faut ensuite qu'avec la conscience de la vertu, il subisse la mort des malfaiteurs, on lui dira: Enfant des Saints, voilà la route, montez au ciel: et à l'instant il montera le degré fatal avec la même majesté qu'il eût monté les marches du trône. C'est ainsi que la religion ennoblit et divinise en quelque sorte le malheur.

Mais l'adepte de l'incrédulité, le disciple du scepticisme et du doute, sur quoi s'appuiera-t-il dans une situation si affreuse à la nature? S'il est opprimé par la violence, si un ennemi triomphant, comme il arrive tant de fois, l'accable de sa puissance, le charge de fers, le destine à mourir dans l'ignominie et les tourmens, et qu'il n'y ait plus pour lui d'assistance humaine, où sera le refuge de son désespoir? Invoquera-t-il la matière, le hasard, le néant, divinités muettes et sourdes qui ne peuvent l'entendre ni lui répondre? Osera-t-il lever les yeux vers le ciel, où habite le Dieu qu'il a blasphémé, et dont le seul souvenir l'épouvante? Appellera-t-il à son secours

cette philosophie mensongère qui l'a trompé, qui lui promettait un bonheur si chimérique, dans les passions qui ont précipité sa ruine, dans des biens et des plaisirs qui ne sont plus, dans une vie qui va se terminer au plus cruel supplice? Ah! cette maîtresse d'erreur n'a plus rien à lui dire; elle l'a perdu, et elle l'abandonne. Je me trompe; elle a encore une ressource digne d'elle à lui offrir. Elle s'approche, tenant d'une main le poignard, de l'autre le poison, et lui dit avec un insultant sourire: Choisis; il n'y a plus pour toi d'espérance, toutes les illusions sont dissipées, te voilà au fond de l'abîme; donne-toi la mort, n'en aie point de scrupule, je te le permets: quand mes leçons ont conduit mes disciples au désespoir consommé, je leur enseigne ce dernier secret, et leur apprend à échapper aux maux de la vie en se réfugiant par le suicide dans les enfers.

O philosophie barbare et véritablement infernale, qui précipite les hommes dans toutes les erreurs, pour les pousser de là dans tous les crimes, les faire tomber ensuite dans tous les malheurs du temps, et les entraîner enfin dans l'abîme d'une désolation éternelle!!!

O mon Dieu! ne permettez pas que mes auditeurs, que cette précieuse jeunesse surtout, se laissent séduire aux promesses trompeuses de cette hypocrite sagesse, la plus perfide et la plus implacable ennemie de la créature intelligente que vous avez faite à votre image. Ah! plutôt, qu'ils soient sourds à sa voix, qu'ils repoussent la coupe empoisonnée qu'elle leur présente, et qu'ils aillent puiser aux sources de la vérité et de la grâce les seules consolations réelles de la vie présente, les seules joies qui demeurent éternellement! Ainsi soit-il.

## PÉRORAISON

Qui terminait les trois Discours précédens réunis en un seul.

J'ai enfin terminé, mes Frères, ce que j'avais à vous dire sur l'incrédulité. Je l'ai attaquée, et j'ai essayé de la confondre dans toutes ses prétentions: elle se donne pour sage, et j'ai fait voir qu'elle était insensée; elle prétend enseigner et favoriser toutes les vertus, j'ai montré qu'elle n'enseigne que le vice; enfin, elle voudrait persuader aux hommes qu'ils trouvent le bonheur dans ses doctrines, je viens de montrer qu'ils n'y trouveront que le malheur et le désespoir. Puissent ces vérités être senties de tous! puissent-elles désabuser ceux que l'erreur entraîne, affermir aussi tous les autres sur les fondemens sacrés de la foi, et nous disposer tous à nous unir, par la conformité de croyance et de vertu, dans le sein de la vérité; afin qu'après avoir vécu en vrais chrétiens sur la terre, nous soyons du nombre des vrais élus dans le ciel? Ainsi soit-il.

cette philosophie mensongère qui l'a trompé, qui lui promettait un bonheur si chimérique, dans les passions qui ont précipité sa ruine, dans des biens et des plaisirs qui ne sont plus, dans une vie qui va se terminer au plus cruel supplice? Ah! cette maîtresse d'erreur n'a plus rien à lui dire; elle l'a perdu, et elle l'abandonne. Je me trompe; elle a encore une ressource digne d'elle à lui offrir. Elle s'approche, tenant d'une main le poignard, de l'autre le poison, et lui dit avec un insultant sourire: Choisis; il n'y a plus pour toi d'espérance, toutes les illusions sont dissipées, te voilà au fond de l'abîme; donne-toi la mort, n'en aie point de scrupule, je te le permets: quand mes leçons ont conduit mes disciples au désespoir consommé, je leur enseigne ce dernier secret, et leur apprend à échapper aux maux de la vie en se réfugiant par le suicide dans les enfers.

O philosophie barbare et véritablement infernale, qui précipite les hommes dans toutes les erreurs, pour les pousser de là dans tous les crimes, les faire tomber ensuite dans tous les malheurs du temps, et les entraîner enfin dans l'abîme d'une désolation éternelle!!!

O mon Dieu! ne permettez pas que mes auditeurs, que cette précieuse jeunesse surtout, se laissent séduire aux promesses trompeuses de cette hypocrite sagesse, la plus perfide et la plus implacable ennemie de la créature intelligente que vous avez faite à votre image. Ah! plutôt, qu'ils soient sourds à sa voix, qu'ils repoussent la coupe empoisonnée qu'elle leur présente, et qu'ils aillent puiser aux sources de la vérité et de la grâce les seules consolations réelles de la vie présente, les seules joies qui demeurent éternellement! Ainsi soit-il.

## PÉRORAISON

Qui terminait les trois Discours précédens réunis en un seul.

J'ai enfin terminé, mes Frères, ce que j'avais à vous dire sur l'incrédulité. Je l'ai attaquée, et j'ai essayé de la confondre dans toutes ses prétentions: elle se donne pour sage, et j'ai fait voir qu'elle était insensée; elle prétend enseigner et favoriser toutes les vertus, j'ai montré qu'elle n'enseigne que le vice; enfin, elle voudrait persuader aux hommes qu'ils trouvent le bonheur dans ses doctrines, je viens de montrer qu'ils n'y trouveront que le malheur et le désespoir. Puissent ces vérités être senties de tous! puissent-elles désabuser ceux que l'erreur entraîne, affermir aussi tous les autres sur les fondemens sacrés de la foi, et nous disposer tous à nous unir, par la conformité de croyance et de vertu, dans le sein de la vérité; afin qu'après avoir vécu en vrais chrétiens sur la terre, nous soyons du nombre des vrais élus dans le ciel? Ainsi soit-il.

## FRAGMENT

## D'UN SERMON

## L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION. \*

*Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*Les Juifs ne communiquent pas avec les Samaritains.  
(Joan. iv, 9.)

L'ERREUR de cette femme de Samarie avec laquelle Jésus-Christ daigne s'entretenir dans l'Évangile, consistait à croire que les religions étaient indifférentes, que la meilleure pour chaque peuple était celle qu'il avait héritée de ses pères, qu'il était permis de mêler le culte du vrai Dieu avec celui des fausses divinités du paganisme, et que les Juifs se rendaient coupables d'une odieuse intolérance en condamnant le

\* On n'a trouvé que ce fragment dans les papiers de l'auteur. Nous avons cru devoir le placer ici comme complément des Discours sur l'Incrédulité.

schisme et l'idolâtrie des Samaritains. Chaque mot qu'elle prononce fait sentir combien elle est blessée de cette intolérance prétendue. Je m'étonne, dit-elle au Sauveur, que vous condescendiez à m'adresser la parole et que vous vouliez boire de l'eau que je puise; car les Juifs ont horreur de communiquer avec ceux de notre nation et de notre croyance: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* Ils soutiennent qu'il n'y a de sacrifices légitimes, que ceux qu'on offre dans leur temple de Jérusalem: *Vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet* (1); et ils ne nous pardonnent pas de sacrifier sur cette montagne, à l'exemple de nos pères: *Patres nostri in monte hoc adoraverunt* (2).

Remarquez bien, mes Frères, la réponse que le divin Maître fait à cette femme prévenue. Loin de la flatter dans ses préjugés, il lui déclare nettement que le culte de Samarie est un fruit de l'ignorance et de l'erreur. Vous ne savez, lui dit-il, ce que vous adorez: *Vos adoratis quod nescitis* (3); les Juifs, au contraire, connaissent le Dieu qu'ils adorent, et lui rendent le culte qui leur a lui-même enseigné: *Non adoramus quod scimus* (4); aussi, les Juifs ont-ils seuls possédé jusqu'ici la doctrine du salut: *Quia salus ex Judæis est* (5). Mais, ajoute-t-il, un nouvel ordre de choses va commencer: les temps annoncés par leurs prophètes sont venus, où le Christ, sorti de leur sein, doit établir un culte plus parfait, auquel le leur a préparé le monde; où toutes les nations vont apprendre enfin comment Dieu, qui est un esprit pur et la vérité même, doit être adoré en esprit et en vérité: *Qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (6). C'était dire clairement

- (1) Joan. iv, 20.  
 (2) Joan. iv, 20.  
 (3) Joan. iv, 22.  
 (4) Joan. iv, 22.  
 (5) Joan. iv, 22.  
 (6) Joan. iv, 24.



qu'il n'y a de religion agréable à Dieu, que la seule véritable, enseignée d'abord imparfaitement par Moïse, et ensuite dans toute sa perfection par Jésus-Christ; et que les autres cultes qui n'ont pas la vérité pour base, manquent de la première condition indispensable pour lui plaire : *Qui adorant eum, in veritate oportet adorare.*

La Samaritaine revint de son égarement, et embrassa la vraie foi. Serai-je assez heureux pour ramener aussi de leurs préventions funestes, ceux qui se persuadent encore, ou qui feignent de se persuader, jusque dans le christianisme, que, sans distinction de faux ou de vrais, tous les cultes sont bons, et que chacun peut honorer la Divinité comme il lui plaît? Doctrine détestable, qui est l'anéantissement de tout culte et de toute croyance, et qui renverse le fondement même de la raison. En vain ceux qui professent cette sacrilège indifférence, couvrent-ils leur impiété du nom spécieux de tolérance universelle; en vain se vantent-ils, par un abus manifeste des termes, d'être plus religieux que les autres hommes, parce qu'ils affectent de respecter également toutes les religions; et plus sages, parce qu'ils ne se rendent esclaves d'aucune en particulier. Nous entreprenons de détruire cette double prétention, et de prouver, premièrement, que l'indifférence en matière de religion est le comble de l'irreligion; ce sera la première partie : secondement, que l'indifférence en matière de religion est le dernier excès de la déraison; ce sera la seconde partie.

Appliquez-vous, mes Frères. Je viens attaquer l'erreur la plus répandue de nos jours, et comme l'hérésie dominante du siècle, ou, pour mieux dire, un sorte d'hérésie universelle, qui, confondant en tout point la vérité avec le mensonge, embrassant toutes les impiétés et toutes les erreurs sous une protection commune, ne tend à rien moins qu'à introduire le chaos dans le royaume de Dieu, qui est la religion.

O Dieu! que votre parole, qui est la lumière, dissipe les ténèbres de ce nouveau chaos, et rende à la divine vérité son éclat et ses droits. — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Quoi de plus ordinaire, dans ce siècle du sophisme et du paradoxe, où les doctrines s'accréditent, non parce qu'elles sont vraies ou même apparentes, mais parce qu'elles sont étranges et bizarres; où l'on est sûr de persuader, dès que l'on étonne; où ce n'est ni la raison, ni l'évidence, mais la nouveauté et la hardiesse, qui subjuguent et entraînent les esprits; quoi de plus ordinaire, dans ce siècle, que d'entendre de prétendus philosophes nous dire: Suis-je moins religieux parce que je me déclare pour toutes les religions? est-on sans culte, quand on réunit dans son amour et sa vénération tous les cultes? Je ne m'astreins, il est vrai, à aucune profession de foi particulière, mais j'ai un vaste symbole qui renferme les croyances de tous les peuples; je ne suis ni chrétien ni musulman, ni juif, ni païen, mais je suis à la fois tout cela; et, en fait de religion, sans rien distinguer, ni rien examiner, j'honore et je respecte tout. Autant vaudrait dire: Je méprise tout, en fait de religion. Car enfin, mes Frères, y a-t-il de marque plus certaine de mépris que l'indifférence? Ne méprise-t-on pas son épouse, quand on la regarde du même œil que tout le reste des femmes? Ne méprise-t-on pas son prince et sa patrie, quand on a les mêmes sentimens pour eux que pour toutes les nations et pour tous les princes? Qui ne discerne rien, n'estime rien. Si vous aimez tous les hommes également, vous êtes sans amis, et si toutes les religions vous sont égales, vous êtes sans religion et impie. Approfondissons cette vérité, et mettons-la dans tout son jour.

Où la religion n'est qu'un mot vide de sens, ou elle est le lien de soumission et de dépendance, qui unit

l'homme à la divinité; le code sacré des devoirs qu'il a à remplir envers elle; l'hommage suprême par lequel il reconnaît son souverain domaine sur toutes les créatures. Or, je le demande, où est le lien qui vous attache à la Divinité, vous qui êtes neutre et indifférent entre toutes les divinités qui sont l'objet du culte des hommes? Peu vous importe qu'on adore le Dieu véritable et tout-puissant, qui a fait et qui conserve toutes choses; ou qu'on adresse ses vœux à ce ciel matériel, et aux astres qui nous éclairent; ou qu'on se prosterne devant le bois et l'argile, devant le marbre et le bronze; ou qu'on rende les honneurs divins aux animaux et aux plantes, aux passions et aux vices, aux génies malfaisans et aux puissances infernales; ou qu'on divinise la nature, le hasard, la fatalité aveugle, l'univers, le néant même. Tout vous est égal: vous laissez à chacun son Dieu, quel qu'il puisse être, vous n'en rejetez ni n'en choisissez aucun; vous êtes donc manifestement sans Dieu, sans aucun lien de dépendance envers une divinité quelconque; et voilà déjà votre indifférence, prétendue religieuse, réduite à un véritable athéisme.

Je ne suis pas athée, vous criez-vous; l'athée ne veut d'aucun culte, et moi je les admet tous. La différence est grande.—Je conviens, mon cher Auditeur, que ce sont choses différentes en paroles; mais je soutiens qu'au fond, et dans la pratique, c'est une seule et même chose. En effet, de tous ces cultes divers, opposés, incompatibles, que vous admettez si complaisamment, vous n'en pratiquez aucun. Ce grand culte universel que vous professez n'a ni temple, ni autel, ni prêtre, ni rit, ni sacrifice qui lui soit propre; ce n'est donc, sous un autre nom, que l'absence et l'affranchissement de tout culte. Vous ne priez point, vous n'adorez point, vous ne rendez ni hommage, ni devoir à aucune divinité: et je suis toujours forcé de conclure, que ce respect spéculatif et général pour toutes les reli-

gions, n'est autre chose qu'un mépris réel et pratique pour chaque religion en particulier; c'est-à-dire, que c'est l'irreligion absolue.

Il est vrai, direz-vous, que je ne tiens à aucune forme extérieure de religion, à aucune cérémonie ou prière, ni à rien de ce qui frappe les sens. Mais j'adore en esprit; c'est là l'essentiel, d'après la parole de Jésus-Christ même, et je m'en contente.— Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez ce que c'est que cette adoration en esprit dont vous parlez, vous ne songeriez pas à vous en faire un voile pour couvrir votre criminelle indifférence. Mais puisque vous n'avez pas craint d'alléguer une si belle et si sainte parole de l'Évangile, apprenez ce qu'elle signifie.

Adorer Dieu en esprit, c'est, premièrement, le connaître, s'instruire de sa nature et de ses divins attributs; confesser et révéler sa grandeur, sa sainteté, sa puissance, sa bonté, sa justice; soumettre les faibles lumières de notre raison à son intelligence infinie; croire avec une humble foi tout ce qu'il enseigne, quel qu'incompréhensible qu'il nous paraisse, et faire taire le raisonnement humain devant l'éternelle vérité. Je reconnais là un esprit qui adore. Mais celui qui est indifférent à tout ce que l'on peut dire ou penser de Dieu; qui ne s'inquiète pas de savoir s'il existe, ni s'il est esprit ou matière, ni s'il doit être discerné des objets les plus vils et les plus abjects; qui ne compte son autorité pour rien, ne daigne pas s'informer de ce qu'il enseigne, donne à chacun le droit de croire ou de mépriser sa parole, et ne fait aucune distinction entre les dogmes les plus saints et les plus monstrueuses doctrines: celui-là est-il un adorateur en esprit, ou un contempteur sacrilège? Je vous laisse à répondre.

Adorer Dieu en esprit, c'est, en second lieu, l'aimer, être touché de ses bienfaits et de ses perfections ineffables; lui dresser, dans le fond de son cœur, un autel où on lui offre tous les jours un sacrifice de louanges; préférer ses bonnes grâces à tous les biens;

craindre moins la mort que de lui déplaire; aspirer de tous ses désirs au bonheur de le voir et de le posséder dans son royaume: voilà ce culte de l'amour, sans lequel on ne conçoit même pas l'adoration en esprit. Or, dites-moi s'il y a quelque chose de plus inconciliable avec un tel amour, que l'indifférence.

Adorer Dieu en esprit, c'est, en troisième lieu, être docile à ses volontés, faire ce qu'il ordonne, et s'abstenir de ce qu'il défend; régler sur sa divine loi, nos actions, nos affections et nos pensées; réprimer, pour lui obéir, les penchans de la nature; l'honorer par l'innocence de notre vie, et par la pratique des vertus dont il est la source. Tout cela suppose une loi divine, et une obligation de l'observer. Mais, où montrer cette loi, et comment la faire reconnaître à celui qu'un respect égal pour les lois contradictoires de toutes les religions diverses, affranchit de l'obligation d'en observer aucune; et qui n'a pas promis plus d'obéissance au Dieu trois fois saint qui commence toutes les vertus, qu'à cette multitude de divinités abominables, qui offrent l'exemple de tous les crimes, et se tiennent honorées de tous les vices?

Enfin, honorer Dieu en esprit, c'est, non lui refuser le culte extérieur qui lui est dû, mais animer et vivifier ce culte par le sentiment intérieur et par la ferveur de l'âme; joindre l'hommage du cœur à celui des lèvres; prosterner l'esprit avec le corps devant la Majesté suprême; rassembler en quelque sorte toutes ses puissances et toutes les parties de son être, pour mieux glorifier le souverain Auteur de toutes choses. N'êtes-vous pas forcé de l'entendre ainsi? Comment donc nous parlez-vous d'adoration en esprit, ou même d'adoration quelconque, vous qui, placé entre tous ces cultes, sans vous déterminer pour aucun, demeurez étranger à tout exercice extérieur ou intérieur de religion, et la réduisez tout entière à un nom sans objet, et à une vaine théorie?

Vous me répondrez peut-être: que votre doctrine

d'indifférence ne vous interdit pas toute pratique religieuse; qu'elle autorise chacun à se conformer aux usages sacrés de ses pères, ou du pays qu'il habite; que vous ne faites pas difficulté d'aller, comme les autres, au temple, lorsque la bienséance l'exige, et d'assister, dans les occasions, aux prières et aux cérémonies publiques. Oui, mon cher Auditeur, je le sais; vous venez quelquefois dans la maison de Dieu, par bienséance, comme vous dites, et par cérémonie, sans y apporter aucun sentiment de foi, de véritable respect ou d'amour. Vous venez vous mêler à ceux qui adorent, sans adorer vous-même; prendre part, en apparence, à un culte auquel vous ne croyez pas; rendre au vrai Dieu, parce que vous êtes dans tel pays, ce que vous rendriez, par le même principe, si vous étiez ailleurs, à la plus méprisable idole, et, s'il le fallait, au démon même. Voilà ce que vous appelez un acte de religion, mais que je ne puis appeler, moi, ou qu'un jeu, ou qu'une hypocrisie, ou que le plus sanglant outrage qui se puisse faire à la religion et au Dieu qui en est l'objet. Car enfin, parlez clairement: croyez-vous que ce Dieu existe, ou le niez-vous avec l'athée? Si vous niez son existence, en venant lui rendre extérieurement un hommage que votre cœur désavoue, vous êtes incontestablement hypocrite; et si vous le reconnaissez pour Dieu, n'est-ce pas vous jouer de cette majesté infinie, et l'insulter avec la dernière audace, que d'oser lui dire: Apprenez, grand Dieu, les bornes de vos droits sur les hommes? Ce n'est pas à vous à leur imposer un culte ou une croyance: c'est à eux de se faire des cultes selon leurs caprices, et à vous de trouver bon tout ce qu'il leur plaît d'inventer. L'expérience a fait voir qu'il leur faut une religion, mais n'importe laquelle; ils ont besoin d'adorer quelque chose, mais ce qu'ils veulent. Soit donc qu'ils brûlent leur encens en votre honneur: soit qu'ils l'offrent aux plus viles d'entre vos créatures, ou à des êtres fantastiques que leur propre imagination a

créés, ou aux objets même les plus odieux et les plus infâmes, vous devez être satisfait, puisqu'ils ont une religion quelconque; et leur dette est acquittée envers vous. — Qui ne sent, mes Frères, que tenir un tel langage, c'est braver ouvertement la Divinité, et l'avilir autant qu'on le peut; c'est ériger en doctrine religieuse toute l'impiété de l'athéisme jointe à toutes les abominations de l'idolâtrie; c'est adhérer, par une profession de foi monstrueuse, à tout ce qu'il se commet de blasphèmes, de profanations et de sacrilèges dans l'univers? Voilà donc où nous conduisaient nos sophistes, par cette spécieuse maxime: Que chacun doit suivre, sans autre examen, la croyance de son père, de son époux, ou de sa patrie; maxime qui, faisant du culte divin une pure affaire de convenance, d'usage ou de police, disposait les esprits à conclure que, puisque la foi doit varier selon les familles, les gouvernemens et les climats, puisque la piété consiste à bénir dans un lieu ce qu'on maudirait dans un autre, à se prosterner ici devant le même objet que là on foulerait à ses pieds, la religion n'est donc rien en soi, et ce nom si sacré n'exprime qu'une respectable et imposante chimère.

Ce qui est prodigieux, mes Frères, c'est que des chrétiens aient pu être entraînés dans ce gouffre de scepticisme et d'irreligion. Car, en supposant (remarquez bien ce que j'avance), en supposant, je ne dis pas comme certain, mais comme possible seulement, que le christianisme soit vrai, (et qui oserait nier cette possibilité?) le chrétien qui, trahissant sa foi, embrasse le parti de l'indifférence, et met au même rang toutes les religions, témoigne par là tant d'ingratitude et de mépris envers Dieu, qu'il n'y a plus d'expression pour caractériser dignement le crime de son infidélité. Voici, en effet, ce qu'il se dit à lui-même: Il est possible que Dieu m'ait aimé jusqu'à sacrifier pour moi son Fils unique; que Jésus-Christ soit ce Fils de Dieu descendu du ciel pour me délivrer de la captivité des démons et de mes vi-

ces, et me ramener, des voies de l'erreur et de la perte, dans celles de la vertu et du bonheur; que pour me sanctifier et m'élever jusqu'à lui-même, il ait daigné s'abaisser jusqu'à moi, et se revêtir de ma nature et de mes misères; que, pour expier mes crimes, il ait souffert l'ignominie et les tourmens; que, pour me rendre les droits que j'avais perdus à une immortelle vie, il ait subi une cruelle mort; qu'il m'ait laissé pour testament un livre divin, qui m'enseigne la plus parfaite sagesse, la morale la plus pure, et le seul culte que le souverain Etre puisse agréer, tout cela est possible; le monde entier l'a adopté comme vrai, et l'on assure qu'il y a été contraint par l'évidence des preuves. Mais peu m'importe. Que Jésus soit ou ne soit pas le Fils de Dieu; qu'il ait ou qu'il n'ait pas versé son sang pour le salut des hommes: je ne veux ni vérifier ses titres, ni me soumettre au joug de sa loi, ni lui donner aucun témoignage particulier de reconnaissance ou d'amour; j'affecterai de les confondre, dans une générale indifférence, avec ces divinités de toute dénomination et de toute espèce, que le genre humain abusé encensait avant sa venue; je ne ferai aucun discernement entre son culte et le leur, entre ses adorateurs et ses ennemis; je verrai du même œil le païen qui le hait, le mahométan qui le blasphème, le juif qui le crucifie, et le chrétien qui se prosterne devant ses autels; son Evangile ne sera pas plus sacré à mes yeux que l'impur alcoran, ou que les fables insensées du polythéisme, les erreurs, les folies, les indécentes et les impiétés de toutes les sectes et de tous les pays. Voilà ce que je professe et méprise à la fois. Ne rien rejeter, ne rien croire, voilà ma religion.

Que l'incrédulité, mes Frères, qui a brisé au ourd'hui tout frein, et déposé toute honte, applaudisse, si elle le veut, à ce langage du plus insultant dédain, et de la plus sacrilège apostasie; pour moi, qui crois et qui sais que Jésus-Christ est en effet le Fils du Dieu vivant, et qu'après s'être immolé pour les

hommes, il les jugera tous un jour, j'éprouve un frémissement dont je ne puis me défendre, en me représentant au pied de son inévitable tribunal ces chrétiens parjures, qui, nés dans son église, sortis d'une longue suite de générations fidèles, marqués à son sceau par le baptême, nourris, dans leur enfance, de sa parole et de ses sacremens, instruits de l'incomparable sainteté de ses lois, et de la sublimité toute divine de son culte, ont pu le confondre, dans leur estime, avec les Jupiter incestueux, les Mars sanguinaires, les infâmes Vénus, et tant d'autres fantômes impurs ou odieux, que la corruption du cœur humain avait divinisés : malheureux, qui n'auront pas, comme les idolâtres, l'excuse de ne l'avoir pas connu; mais qui l'auront traité avec cet excès d'outrage, par un véritable mépris pour tout ce qui est Dieu, et parce que, dans le délire impie de leur orgueil, ils auront regardé comme au-dessous d'eux, de compter la Divinité, ses bienfaits et son culte pour quelque chose.

Vous conviendrez sans peine avec moi, mes Frères, que c'est là le dernier terme où l'irréligion puisse atteindre. Ne parlons donc plus de ceux qui poussent leur indifférence jusqu'à ranger sur une même ligne le christianisme si saint et si révérend, avec les plus folles et les plus criminelles superstitions. Mais faudra-t-il condamner aussi ces indifférens d'une autre espèce, qui, faisant profession de croire en Jésus-Christ, ne font du reste aucune distinction entre les diverses communions chrétiennes, et n'admettent ni ne rejettent l'autorité ou les croyances d'aucune église. Remarquez, je vous prie, que, pour satisfaire à cette question, il n'est pas besoin d'examiner laquelle de ces communions est la vraie, ni jusqu'à quel point pourrait être excusable celui qui, élevé dans une fausse église, la regarderait, par erreur ou par ignorance, comme la véritable, et en suivrait les dogmes. Ce n'est point là de quoi il s'agit; mais de savoir ce qu'on doit penser du christianisme

de celui qui, par système ou par principe, demeurerait neutre entre les doctrines opposées que professent les différentes sociétés chrétiennes, et les jugerait toutes également bonnes, également sûres pour le salut. Or, nous allons voir que c'est là le dernier excès de la déraison; tel est le sujet de ma seconde partie.

## SERMON

SUR

## LES FUNESTES EFFETS

DES MAUVAIS LIVRES.

PRÊCHÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1826.

*Lingua ignis est, universitas iniquitatis... inflammat rotam  
nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ.... inquietum ma-  
lum, plena veneno mortifero.*

La langue est un monde d'iniquité, un mal inquiet, une source de venin mortel, un feu allumé aux brasiers de l'enfer, qui dévore tout. (*Jac. III. 6 et 8.*)

SIRE,

Un feu s'est allumé, depuis plus d'un demi-siècle, en Europe, et menace d'embraser le monde. Ce feu prend dans les esprits et les cœurs, se répand par la parole, se communique aux nations entières, s'attache aux fondemens des états et aux racines de l'arbre social, mine les trônes et les autels, change toute la terre en un vaste volcan, et semble devoir enfin tout détruire dans un incendie universel. Est-ce de l'enfer que sont parties les premières étincelles de

cette flamme ? Oui sans doute : *Inflammatà à gehennâ*. Des hommes pervers ont-ils servi d'instrumens aux puissances des ténèbres, pour la propager et entendre les ravages ? Oui encore. Les discours séditionnaires et corrupteurs de ces hommes, leurs déclamations impies et furieuses, ont-elles été comme les torches et les brandons, avec lesquels ils ont tout enflammé autour d'eux ? Oui : l'univers en est témoin, et eux-mêmes ils s'en vantent ; c'est leur langue qui a mis tout en feu : *Lingua ignis est*. Mais expliquons-nous, mes Frères. Si, pour produire de si terribles effets, ils n'eussent eu que la langue et la voix qu'ils avaient reçues de la nature, le mal qu'ils eussent pu faire eût été fort circonscrit, et nécessairement renfermé avec eux dans le cercle étroit d'auditeurs à qui ils auraient pu se faire entendre : il leur fallait une autre langue bien plus forte, et qui ne se fatiguât jamais ; une autre voix bien plus éclatante, et qui pût retentir en tous lieux à la fois ; une autre bouche que la leur, et qui pût être toujours ouverte pour répandre et vomir au loin les flots brûlans et sans cesse renouvelés de leurs calomnies et de leurs blasphèmes. Cette langue infatigable, mes Frères, c'est leur plume ; cette voix qui retentit partout, ce sont leurs livres ; cette bouche qui les vomit nuit et jour, comme un torrent embrasé dont elle inonde toute la terre, c'est, vous me prévenez, c'est la presse, aujourd'hui si féconde, si criminelle, si redoutable aux gouvernemens, à la religion et aux mœurs. Ainsi, pour parler en termes simples et clairs, les mauvais livres et leur circulation funeste, voilà ce feu sorti de l'abîme, qui a causé un si fatal embrasement, et presque incendié les deux hémisphères : *Lingua inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ*. Les mauvais livres multipliés presque à l'infini, traduits dans toutes les langues, répandus avec une profusion sans bornes dans toutes les contrées, remplissant toutes les bibliothèques, pénétrant dans toutes les demeures des hommes, depuis

le palais du riche et le cabinet du savant, jusqu'à la cabane du laboureur, à l'atelier de l'artisan, au réduit du pauvre; corrompant tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, tous les peuples: voilà ce monde d'iniquité dont nous parle l'Apôtre, et qu'il nous est impossible de méconnaître: *Lingua universitas iniquitatis*. Les mauvais livres soufflant la révolte et la guerre contre le Dieu du ciel et contre toutes les puissances légitimes de la terre; troublant l'Eglise, l'état, les familles et toute la société humaine; réveillant, enflammant toutes les passions violentes et haineuses; provoquant les discordes, les guerres, le bouleversement des empires: voilà ce mal inquiet qui porte partout l'agitation et le désordre, et ne laisse plus rien de tranquille dans l'univers: *Lingua inquietum malum*. Les mauvais livres outrageant à toutes les pages la vérité et la pudeur; enseignant la science du mal et l'art odieux du mensonge; faussant tous les esprits par leurs sophismes; souillant toutes les imaginations par leurs peintures lascives; étouffant jusqu'au germe de la vertu dans les cœurs, et y semant tous les vices: voilà cette source de poisons impurs, qui répand en tous lieux l'infection et la mort: *Lingua... plena veneno mortifero*. Enfin, mes Frères, car il faut achever cet effrayant tableau: tout ce que nous voyons de maux qu'on ne saurait assez pleurer; les crimes les plus inouïs et les plus énormes, devenus des événements ordinaires qui ne causent plus de surprise; les plus horribles catastrophes offertes en spectacle journalier à une froide curiosité, qui n'en est plus même réveillée; le génie des révolutions parcourant les deux mondes et dictant des lois au pouvoir; les bases éternelles de l'ordre, renversées; l'injustice convertie en droit, la licence nommée la règle; tout ce que les générations révèraient comme sacré, depuis six mille ans, voué à la risée et au mépris; les plus monstrueux paradoxes du libertinage et de l'impiété, passés en maximes et en doctrines, les mœurs perdues, la foi presque

éteinte, l'humanité même oubliée: voilà les fruits des mauvais livres, ce nouveau rejeton empoisonné de l'arbre de la science, qui, nous faisant comme une seconde plaie originelle, a encore une fois perverti et dégradé le genre humain: *Lingua... maculat totum corpus*. Qu'elle est profonde cette plaie, mes Frères! qu'elle est envenimée! osons la sonder aujourd'hui et découvrir à vos yeux toute la corruption qu'elle renferme. Vous frémirez d'horreur, mais du moins le mal sera connu tout entier, et l'on sera forcé de conclure qu'il faut y trouver un remède, ou périr.

Pour traiter mon sujet dans toute son étendue, il faudrait considérer les mauvais livres sous un triple rapport, et vous montrer qu'ils sont: premièrement, pour les mœurs et pour la religion, le plus dangereux des fléaux; secondement, pour l'humanité entière, un principe actif et terrible de destruction; troisièmement, pour la France en particulier, un sujet de honte et une source de calamités. Mais ce serait embrasser un dessein immense et ne pas me renfermer assez strictement peut-être dans les limites du ministère que j'exerce. Je croirai en dire assez pour l'acquit de mon devoir, et pour votre instruction, en me bornant à faire voir tout ce que les mauvais livres ont de funeste, d'abord pour les mœurs, en second lieu pour la religion; et tel sera le partage de ce discours.

Grand Dieu! en donnant à l'homme que vous avez fait une volonté libre, vous lui avez dit: « Evite le mal, et fais le bien; » c'est l'abrégé de toute votre loi. Des hommes rebelles à cette loi sainte, et ligés avec l'enfer contre vous, ont dit: Anéantissons le bien, établissons le règne du mal sur la terre. Leurs plumes audacieuses, mensongères et impures, voilà leurs armes pour vous combattre; la mienné, pour repousser leurs traits, sera votre divine et toute-puissante parole. Qu'elle soit donc sur mes lèvres, ô mon Dieu! cette parole de force et de lumière, qui a

vaincu le monde et confondu les faux sages de tous les temps, que mon esprit se taise, que votre esprit seul se fasse entendre, et qu'à sa voix, les ténèbres amassés par l'esprit d'erreur se dissipent: *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* (1). — *Ave, Maria,*

## PREMIER POINT.

Les mauvais livres sont pour les mœurs le plus dangereux des fléaux : c'est ce que je dois prouver d'abord. Avez-vous jamais considéré, mes Frères, quel puissant corrupteur est un mauvais livre? Corrupteur, en premier lieu, séduisant et agréable, enfanté par le talent funeste de quelque maître habile dans l'art de pervertir les hommes; qui n'a rien négligé, ni pour l'orner de toutes les grâces qui charment et captivent les esprits, ni pour l'armer de tous les traits qui font dans les cœurs de profondes et mortelles blessures. Corrupteur, secondement, effronté, qui ne peut rougir, qui ne s'arrêtera pas aux limites où s'arrêterait quelquefois l'homme le plus dissolu; qui, sans rien respecter, épanchera jusqu'à la dernière goutte, dans le sein du lecteur, le venin impur dont il est rempli. Corrupteur, enfin, qu'on écoute sans honte, parce qu'on est seul avec soi-même en l'écoutant, qu'on écoute à loisir, et pendant les heures entières du jour et de la nuit, jusqu'à ce que la contagion qu'il répand ait infecté tous les sens, et gagné la substance même de l'âme.

Suivez des yeux ce jeune homme, qui vient de saisir, pour la première fois, un de ces détestables livres, de ces conseillers muets d'iniquité, dont tout est plein aujourd'hui. Voyez comme, impatient de connaître mille honteux secrets, il court s'enfermer avec ce précepteur du vice, pour recevoir sans distraction et sans témoin, les pernicieuses leçons qu'il en attend! Voyez, dès qu'il est seul, comme il s'attache et se colle sur ces feuilles corruptrices, suçante

(1) Ps. LXVII, 2.

avidement un poison mortel, qui passe aussitôt dans ses veines et pénètre jusqu'à ses entrailles; qui l'enivre, l'agite, le brûle, et le jette dans une sorte d'explicable délire! Déjà il ne se reconnaît plus lui-même. Que d'abominables fantômes sont entrés tout-à-coup dans son imagination! que de criminels désirs se sont élevés à la fois dans son cœur! que de passions d'ignominie se sont éveillées en un moment! Où est-il? que va-t-il devenir? écouterait-il encore la voix de la pudeur, du devoir, de la conscience, de la vertu? Son nouveau maître vient de lui apprendre, que la pudeur est une faiblesse, le devoir un vain mot, la conscience un préjugé, la vertu une chimère; que l'homme, loin de rougir, doit se glorifier de suivre les penchans de la nature; que son unique devoir est de procurer son bien-être; que son droit est de le chercher partout où il le trouve; que ce qui plaît est toujours honnête, et que le vice qui promet le bonheur, n'est plus vice, mais vertu; que telle est la doctrine de nos sages, de nos philosophes, de nos écrivains fameux, de nos grands hommes; et que toutes les maximes contraires sont reléguées parmi ces vains scrupules et ces superstitions des temps d'ignorance, dont les lumières du siècle nous ont délivrés pour toujours. O infortuné jeune homme, quelle science vous venez d'acquérir! quels biens vous venez de perdre! qui vous rendra tout ce qu'une lecture de quelques instans vient de vous ravir? Vous l'aviez commencée innocent; vous la finissez pervers. Le germe de tous les crimes vient d'être jeté dans votre sein : il se développera, et bientôt il portera ses fruits. Ces passions, dont vous éprouvez les premières révoltes, bientôt furieuses et indomptées, vous emporteront dans tous les excès, vous précipiteront dans tous les gouffres du désordre. Cette raison, déjà obscurcie, s'enfoncera bientôt dans les plus épaisses ténèbres, et embrassera, comme de sublimes vérités, tous les monstres de l'erreur. Ces doutes encore timides sur



les principes fondamentaux de la morale, se changeront en un audacieux mépris et une aversion déclarée pour toute règle des mœurs. Vous ne distinguerez plus le bien du mal, que par votre amour effréné pour le mal, et votre implacable haine pour tout bien. Vous ne mettrez de différence entre l'homme et la bête, que pour exalter la bête et ravalier l'homme, vanter le brutal instinct, décrier la sévère et importune raison. Fléau de la société, vous ne chercherez autour de vous que des proies à dévorer, que des victimes à sacrifier à vos infâmes convoitises; quand vous serez las de les satisfaire et que la satiété aura amené le dégoût, vous trouverez d'autres jouissances plus odieuses, dans le plaisir de nuire et de corrompre, d'étendre l'empire du vice et des plus funestes doctrines, de multiplier le nombre des hommes aussi dissolus, aussi pervers que vous-même : jusqu'à ce que, vous consacrant enfin sans réserve, par des vœux et d'horribles sermens, à l'œuvre d'iniquité, vous entriez dans quelqu'une de ces grandes ligues, autrefois si secrètes, si connues aujourd'hui, où l'on s'associe, au nom des enfers, pour la destruction de toute morale et de toute vertu sur la terre. Voilà, mes chers Auditeurs, où conduisent les mauvais livres; voilà les conversions qu'ils opèrent, et les dévouemens qu'ils inspirent.

Calculez donc, si vous le pouvez, le ravage que doivent faire trois millions d'exécrables volumes, disséminés dans toutes les parties d'un vaste empire, et produisant à toute heure, sur des millions de lecteurs à la fois, les effets que je viens de décrire. Non, celui qui mêlerait dans l'air que nous respirons, et ferait circuler avec lui, dans nos villes et nos provinces, ces germes de corruption et de mort qui engendrent les contagions et les pestes, ne ferait pas plus efficacement mourir les corps, que cet effroyable débordement de productions impures et empoisonnées ne fait mourir les âmes, ne tue les mœurs, n'éteint chez tout un peuple ces sentimens

d'honnêteté, de probité naturelle, qui sont le principe de vie des sociétés humaines. O Dieu! il me faudrait bien plutôt des larmes et des sanglots que des paroles pour exprimer la profonde et amère douleur qui me pénètre, en voyant partout étalés, aux yeux de tous les âges et de tous les sexes, ces ouvrages cyniques et effrontés, fruit d'une dépravation sans bornes, provocateurs de tous les genres de désordres et de scandales, et dont les titres seuls, en insultant à la décence publique, semblent proclamer qu'il n'y a plus pour nous de pudeur, et qu'un grand royaume n'est plus tout entier qu'une grande école d'immoralité et de licence. Faut-il s'expliquer davantage? faut-il désigner ici et ces poèmes affreusement célèbres, qu'on croirait dictés par la luxure elle-même, que personne ne peut nommer sans rougir, et que tout le monde lit? et ces romans fameux, au front desquels leurs auteurs mêmes ont écrit, que les ouvrir seulement c'est être déjà perdu, et qui n'en sont pas moins l'ornement de toutes nos bibliothèques? et ces sacrilèges parodies de nos saintes Ecritures, où un langage divin est travesti, par le plus monstrueux attentat, en langage des esprits immondes? et ces *confessions* éhontées, où de prétendus sages, pour encourager tous les vices et s'en montrer les parfaits modèles, racontent avec complaisance les turpitudes et les infamies à peine croyables de leur vie? et ces traités *des mœurs*, qui sont la débauche mise en axiomes, et la dissolution en précepte? et ces traités *d'éducation* tout animale, où l'institution de la jeunesse est réduite tout entière au développement de l'instinct physique, et des facultés qui nous sont communes avec la brute? et ces livres tout matériels *de l'esprit*, où l'on nous apprend que le corps est tout l'homme, et que les plus sales voluptés sont pour lui l'unique et le souverain bien?... Je m'arrête de lassitude, de dégoût et de honte : et cependant ce sont là les œuvres, non de nos plumes vulgaires, mais de nos génies vantés,

des coryphées de notre philosophie, des législateurs de notre nouvelle morale, des oracles du siècle des lumières. Voilà, convenez-en, mes Frères, qui est un peu plus nuisible aux bonnes mœurs que ne le sont les examens de conscience de nos catéchismes, et les instructions de nos Pasteurs, et les cantiques sacrés qui se chantent dans nos églises. Que serait-ce si j'allais remuer la fange de tant d'autres détestables écrits, que ne cesse de multiplier et de reproduire l'infatigable activité de nos presses, qu'on vend au riche, qu'on distribue gratuitement au pauvre, qu'on jette comme un appât à l'enfance et à l'imprudente jeunesse, qu'on sème parmi le peuple, qu'on met comme forcément dans toutes les mains? Quel est donc ce zèle prodigieux de pervertir et de corrompre, qui veut à tout prix insinuer le vice dans tous les cœurs, et mettre la doctrine du crime à la portée de tous les esprits et de toutes les classes de la société? qui, tantôt sous le nom spécieux et hypocrite de *catéchisme philosophique*, enseigne au premier âge les secrets infâmes de la débauche, et tous ces odieux élémens de la science des scélérats; tantôt, sous les titres séduisants d'avis et d'instructions utiles pour les artisans ou les cultivateurs, offre à ces hommes simples un ramas d'obscénités et d'horreurs, dont la licence païenne ne peut donner aucune idée; tantôt, sous d'autres formes aussi peu suspectes, celles, par exemple, car il faut qu'on le sache, ou d'un calendrier populaire, ou d'un livre élémentaire de calcul, ou même quelquefois d'un livre de prières, cache les plus exécrables maximes de l'impunité et du libertinage, et apprend à la multitude ignorante qu'il n'y a ni Dieu, ni conscience, ni vie future, ni distinction réelle du bien et du mal, ni d'autre loi que l'intérêt, ni d'autre bonheur que le plaisir des sens, ni enfin d'autre motif pour s'abstenir des plus noirs attentats, que la crainte des bourreaux et des supplices? Voilà les leçons qui, colportées sans cesse dans les fau-

bourgs de nos villes, dans nos hameaux et nos campagnes, d'une extrémité du royaume à l'autre, sous les yeux mêmes de la puissance publique, forment une sorte d'enseignement autorisé et national, deviennent la doctrine commune de tout un peuple, et nous préparent infailliblement une génération, non plus d'hommes sans mœurs et sans foi, nous l'avons déjà dit, mais de véritables monstres. Joignez à cela la rapide et continuelle circulation de ces feuilles légères et corruptrices, que chaque jour voit éclore, et qui, portées chaque jour, comme sur les ailes des vents, de la capitale jusqu'au fond des provinces les plus reculées, ne cessent de parcourir la France entière, semant partout sur leur passage les germes empoisonnés de toutes les passions et de tous les vices. Comment être surpris, après cela, que notre siècle offre chaque jour des exemples d'une perversité jusque-là inconnue? que nos tribunaux s'effraient des causes qu'ils ont à juger, et des forfaits qu'ils ont à punir? que nos prisons regorgent d'enfans déjà consommés dans le crime, et de malheureux qui, devenus malfaiteurs par principes, s'étonnent qu'on les condamne, pour avoir pratiqué la morale de tous nos livres, et suivi les lumières que notre philosophie leur a données? Serait-il vrai, grand Dieu! qu'il n'y eût plus de remède à ce mal nouveau dans l'histoire des calamités humaines? qu'il ne restât plus de moyens aux sages mêmes et aux puissans, pour défendre les peuples contre cette entreprise audacieuse et inouïe de séduction ouverte et publique, de perversion et de démoralisation générale? En sommes-nous réellement au point que tout pouvoir doive fléchir, et toute loi demeurer muette devant le prétendu droit attribué aux méchans, de communiquer la contagion de leurs vices, et d'inoculer partout, comme de vive force, le venin de leur abominable et infernale sagesse? Mais, Seigneur, ce serait blasphémer votre providence que de le supposer, puisque vous n'avez établi des auto-

rités sur la terre que pour la répression du vice et la protection de la vertu; mais enfin, s'il pouvait en être ainsi, je dirais: Pleurons la ruine totale et irréparable des mœurs; pleurons le plus grand des malheurs et le renversement inévitable de toutes les choses humaines: car sans les mœurs, ni les lois, ni les pouvoirs, ni l'état même, ne sauraient long-temps subsister.

Ah! Seigneur, si vous avez encore pitié de ce royaume de saint Louis qui vous fut si cher; si, après avoir fait tant de miracles pour nous sauver, vous ne voulez pas nous laisser périr: détrompez-nous de la plus grave et de la plus fatale des erreurs; inspirez à ceux qui nous gouvernent de salutaires conseils; faites-leur sentir la nécessité indispensable de mettre un frein à une si dangereuse licence; qu'ils cherchent, et que, malgré les difficultés, ils trouvent les moyens efficaces de la réprimer. Tel est le vœu de tous les sincères amis de l'ordre et de la vertu. Mais, ô Chrétiens, ne vous bornez pas à des vœux; que chacun descende dans sa conscience, et examine devant Dieu s'il est lui-même innocent des maux qu'il déplore: car la morale outragée adresse ses reproches non-seulement aux auteurs, vendeurs et distributeurs de ces pernicious ouvrages, mais encore aux acheteurs, lecteurs et détenteurs, à ces pères et mères de familles, à ces maîtres et maîtresses de maisons, dont les bibliothèques sont des arsenaux de poisons où leurs enfans et leurs serviteurs viennent en secret puiser la mort; à ces institutrices et institutrices de la jeunesse qui n'arrachent pas des mains, qui n'écartent pas de la vue de leurs élèves ces objets d'une si ardente et si funeste curiosité; à tous ceux qui pouvant, qui devant, par état et par office, arrêter les ravages de ce torrent, en favorisent le cours, en n'y opposant aucun obstacle, et laissent ainsi tout emporter à ses eaux débordées. Souvenez-vous que, dans un si grand scandale public et un si grand péril des mœurs, ne pas lutter contre le mal,

c'est en devenir complice; ne pas repousser loin de soi la contagion, c'est en être atteint; ne pas interdire l'entrée de sa maison à ces livres, pleins de la fange impure des passions les plus honteuses, c'est se souiller de leur corruption et la répandre; en un mot, que, dans cette guerre à mort que tous les vices soutenus de toutes les erreurs font à la vertu, ne pas prendre hautement le parti de la vertu, c'est embrasser la cause du vice: *Qui non est mecum, contra me est* (1).

## SECOND POINT.

Voilà pour les mœurs. Mais vous du moins, ô religion sainte et divine, qui êtes le fondement des mœurs, comme les mœurs sont le soutien de l'ordre social et des empires, avez-vous été plus respectée par ces hardis corrupteurs des nations, qui, suivant l'expression d'un apôtre, ont enivré toute la terre du vin de leur prostitution et de leur fureur: *A vino iræ fornicationis sue potavit omnes gentes* (2). Ah! mes Frères, quelle nouvelle source de larmes nous ouvrirons ici! Hélas! qu'est devenue parmi nous la religion de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis? qu'avons-nous fait de cette portion sacrée et la plus précieuse de l'héritage de nos pères? O France, qui fus si long-temps fidèle à ton Dieu, qui te glorifias, pendant quatorze cents ans, du nom de France catholique, comment as-tu changé tout-à-coup? comment, ô nation très-chrétienne, as-tu démolé tes temples, brisé tes autels, égorgé tes prêtres et tes pontifes, remplacé tes solennités saintes par d'impures orgies, la piété par le blasphème, et presque rompu le pacte de ton antique alliance avec le Seigneur et avec son Christ? Qui a fait succéder tant de haine et d'emportement à tant de vénération et d'amour? Est-il besoin de le demander, mes Frères?

(1) Luc. xi. 23.

(2) Apoc. xiv, 8.

y a-t-il quelqu'un qui l'ignore? Ah! il retentira jusque dans la postérité la plus reculée, pour inspirer une éternelle horreur, ce cri, signal de la plus sacrilège guerre, et expression de la plus inconcevable rage: *Ecrasez, écrasez!*... Eh quoi? — *L'infâme!* — Qu'est-ce à dire? — O saints autels, pardonnez, si j'achève... c'est-à-dire, juste ciel!... Ecrasez Jésus-Christ, sa Religion et son Eglise. A ce cri forcené, que poussèrent des écrivains trop fameux du dernier siècle, se forma une vaste coalition de sophistes, de beaux esprits, de savans, conjurés pour la destruction du christianisme. Le monde fut inondé d'un déluge de livres déistes, athées, sceptiques, matérialistes, où ils exhâlèrent toutes leurs fureurs contre la religion du vrai Dieu; où ses dogmes et ses mystères furent bafoués, sa divine morale indignement travestie et calomniée, son culte pur et sublime représenté comme une grossière superstition, sa loi d'amour traitée de fanatisme barbare, ses ministres voués à la haine publique, comme des imposteurs et des ennemis du genre humain. Ce sont ces livres qui, circulant partout avec impunité, pendant quarante années entières, et dévorés avidement par toutes les classes de lecteurs, fondèrent parmi nous un véritable antichristianisme; rendirent l'impiété, l'athéisme même, populaire; et exaltant jusqu'au délire les passions violentes d'une multitude sans frein, puisqu'elle était sans Dieu, l'armèrent enfin de la hache qui abattit les édifices sacrés, et du glaive qui abreuva la terre du sang des prêtres de Jésus-Christ. Alors, le grand œuvre étant consommé, Dieu paraissant vaincu par l'enfer, et son culte aboli, l'incrédulité triomphante proclama, parmi le sang et les ruines, que *les livres avaient tout fait*, et plaça leurs auteurs, comme les nouveaux dieux du siècle, dans son Panthéon.

Et voilà les livres qu'on répand, avec plus de profusion que jamais, dans la France redevenue chrétienne; qu'on y reproduit chaque jour, sous toutes

les formes; qu'on imprime pour la jeunesse des villes; qu'on réimprime pour le peuple des chaumières; qu'on étale dans nos rues et nos places publiques; qu'on offre aux curieux dans les cabinets littéraires; qu'on colporte, qu'on vend, qu'on loue, qu'on prête, qu'on donne: afin qu'à tout prix, et d'une manière quelconque, ces livres pleins d'apostasie et de blasphème, deviennent la nourriture de tous les esprits, et l'étude universelle de tout ce qui sait lire. Que veut-on, si ce n'est (et on ne le cache pas, car ces mêmes livres ne cessent de le répéter) une nouvelle révolution antireligieuse, plus funeste peut-être et plus décisive que la première? Eh! qui serait assez aveugle pour ne pas voir qu'elle est toute entière, cette révolution, dans les doctrines qui circulent; qu'elle couve et fermente dans les cœurs; et que, si elle n'éclate pas encore, elle nous avertit assez, par mille signes effrayans, du danger dont elle nous menace? comme ces affreuses tempêtes, encore renfermées dans le sein de noirs et épais nuages qui, avant de crever sur nos têtes, grondent quelque temps d'un bruit sourd et terrible, et laissent échapper les éclairs précurseurs de la foudre. Ah! lorsque les ministres de la divine parole annonçaient, il y a cinquante ans, d'une voix si prophétique, que la philosophie des livres dont nous parlons causerait la chute des autels, et la ruine de l'antique Eglise de France, elle était encore, cette Eglise, dans toute sa vigueur, et semblait pouvoir braver les orages, appuyée qu'elle était sur la vénération héréditaire des peuples, sur quatorze siècles de gloire et de services, et sur ces racines profondes qui étaient entrées si avant dans les fondemens mêmes de la monarchie. La prédiction néanmoins n'a été que trop fidèlement accomplie: elle est tombée, cette puissante Eglise, avec un fracas qui a retenti dans tout l'univers, et la monarchie s'est écroulée sur elle; et lorsque la même cause de destruction agit avec un redoublement de force, et avec une liberté sans

bornes ; lorsque les livres obscènes et impies, multipliés comme le sable des mers, et répandus à pleines mains jusque dans les dernières classes de la société, soulèvent tout contre le Ciel, nous ne tremblions pas pour notre Eglise à peine renaissante, réparaisant faible, sans appui, et comme étrangère aux milieux d'une génération nouvelle, qui ne l'a pas connue dans les jours de sa splendeur, dont les premiers regards l'ont vue calomniée, proscrite, traînée comme criminelle sur les échafauds, qui a sucé avec le lait les plus tristes préventions contre la religion et ses ministres, et qu'on ne cesse d'aigrir et d'irriter encore, par tout ce que la haine du christianisme peut inspirer de déclamations et de plâphèmes ! Que ne pourrais-je pas dire ici sur les progrès, tous les jours plus sensibles et plus rapides, de l'incrédulité et de l'incrédulité parmi les peuples, depuis que cette licence d'imprimer et d'écrire s'est débordée sans mesure, et n'est plus contenue par aucune digue ? Mais pourquoi dire ce qui est si connu ? les faits eux-mêmes ne parlent-ils pas assez haut ? Tant de marques publiques d'aversion et de mépris pour les choses saintes et les personnes consacrées à Dieu, tant d'outrages prodigués journellement au sacerdoce de Jésus-Christ, tant de sanctuaires profanés, de tabernacles brisés par une fureur sacrilège que rien ne peut réprimer, n'en disent-ils pas assez, sans que j'afflige, par de si douloureux récits, la piété d'un Roi, à qui tout le monde sait que sa religion est plus chère que sa vie ? Dans cet état de choses, qui s'aggrave à tout instant, si les esprits continuent à se nourrir de tous les poisons de l'athéisme et du libertinage, ne viendra-t-il pas un moment qui ne saurait être éloigné (ô Dieu ! vous ne le permettrez pas, et vous détourneriez un si grand malheur) ; mais, à juger des effets par les causes, et de l'avenir par le passé, ne viendra-t-il pas enfin un moment où cette religion sainte de nos rois et de nos pères, cette religion du monde catholique, nommée aujourd'hui la religion de l'état,

la seule qui soit en butte à la haine de l'enfer et des méchans, sera aussi la seule religion impossible à protéger dans l'état contre une multitude corrompue dans ses mœurs, pervertie dans ses croyances, enivrée du fanatisme de l'impiété, à qui tant de livres ne cessent de donner des idées monstrueuses du christianisme et de ses prêtres, et de répéter qu'il ne peut y avoir pour elle de bonheur que dans l'abolition de l'un et l'entière extermination des autres ?

Mais ne dois-je parler que de la multitude ? Les leçons du vice et de l'incrédulité n'ont-elles d'attrait que pour le vulgaire ? Hélas ! les ouvrages les plus dangereux et les plus corrupteurs, ceux où le blasphème est préparé avec plus d'art, le sophisme présenté sous une forme plus séduisante, la calomnie assaisonnée d'un sel plus piquant ; où tout ce qui flatte et émeut les passions du cœur, est mêlé plus habilement à tout ce qui éblouit et égare l'esprit ; où tous les fondemens des mœurs, de la foi, de l'ordre social même, sont sapés avec plus d'adresse et de perfidie ; les ouvrages, en un mot, des maîtres fameux de notre philosophie antichrétienne, ne sont-ils pas lus avec avidité par le monde savant, par le monde poli, et surtout par cette innombrable jeunesse de toutes conditions, qui s'élève autour de nous pour nous remplacer bientôt dans tous les rangs de la société ? Ne sont-ce pas là les ouvrages que l'on étudie, les modèles sur lesquels on se forme à raisonner et à penser, les sources où se puisent les opinions et les doctrines ? Or, je le demande, lorsque, par l'effet de ces continuelles lectures, l'esprit d'irréligion et de licence, que ces livres respirent et qu'ils communiquent, sera enfin devenu l'esprit dominant de toutes les classes, de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent, de ceux qui font ou interprètent des lois, et de ceux qui les exécutent, quelle force nous empêchera de retomber dans cette affreuse anarchie morale, religieuse et politique, d'où nous avons été tirés par des miracles visibles

de la toute-puissance et de la miséricorde divine ? Mais peut-être que j'exagère l'influence pernicieuse que les écrits de la secte incrédule exercent sur la religion et sur les mœurs. Ecoutez donc ce qu'en disait, vers le milieu du dernier siècle, non un des adversaires de cette secte, mais un de ses chefs les plus renommés et de ses oracles, ce Citoyen de Genève, aussi étonnant par l'énergie des aveux que lui arracha quelquefois sa conscience, que par les prodigieux écarts où le précipita son orgueil : écoutez-le, mes Frères ; il parle ici d'un ton assez grave pour que j'ose le citer dans cette chaire.

« Plût à Dieu, dit-il, que la plupart de nos écrivains fussent demeurés oisifs ! les mœurs en seraient plus saines, et la société plus paisible. Mais ces vains déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les bases de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. . . Que contiennent, poursuit-il, les écrits des philosophes les plus connus ? l'un prétend qu'il n'y a d'autre Dieu que le monde ; l'autre, que le bien et le mal moral sont des chimères ; un troisième, que les hommes, semblables aux loups des forêts, peuvent se dévorer sans scrupule. Voilà les sages maximes qu'ils nous enseignent, et que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans. Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honnêtes que lui a préparés l'imprimerie, sous le règne de l'Évangile ? Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras sont péris avec eux ; mais, grâce aux caractères typographiques et à l'usage que nous en faisons (c'est toujours le philosophe de Genève qui parle), les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont la simplicité de nos pères n'aurait pas été capable ; ac-

compagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle ; et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidèle de nos progrès et de nos sciences. S'ils vous lisent, et qu'ils ne soient pas plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur : Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des funestes lumières de nos pères, et rends-nous l'innocence, le seul bien qui puisse faire notre bonheur, et qui soit précieux devant toi ! » Telles sont les énergiques paroles d'un censeur qu'on ne tiendra pas pour suspect ; encore ne les trouve-t-il pas assez fortes à son gré, et il ajoute aussitôt cette mémorable sentence : « A considérer, dit-il, les désordres effroyables que l'imprimerie a déjà causés en Europe, et à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se repentir d'avoir introduit cet art terrible dans leurs états (1). »

Ainsi s'exprimait, sur la publication des livres impies et sur les maux qu'on en devait attendre, un auteur, licencieux lui-même et incrédule, qui écrivait quarante ans avant que ses livres eussent bouleversé le monde par la plus désastreuse des révolutions. Et nous, instruits par une si fatale expérience, témoins d'une catastrophe unique dans l'histoire des siècles, nous serions encore à comprendre toute la gravité, toute l'étendue du péril qu'il sut mesurer et prédire si long-temps d'avance ! nous nous ferions encore un point de sagesse de ne prescrire aucunes limites, de n'imposer aucunes règles à l'usage d'une liberté dont ceux-mêmes qui en abusèrent, connurent les redoutables effets, et que nous avons vue nous-mêmes opérer tout-à-coup et comme par en-

(1) Discours de J. J. Rousseau, qui remporta le prix à l'Académie de Dijon.—Edition in-4° de Genève, 1782, t. 7, p. 44, 55, 56.

chantement, sous nos yeux, la dissolution entière de l'ordre religieux et social!

Hélas! mes chers Auditeurs, au lieu de rapporter les prédictions des autres, je vais me permettre d'en faire à mon tour, et dire ici, avec la liberté qui convient à mon ministère, ce que me font apercevoir dans l'avenir les lumières de la foi, jointes à celles de l'expérience et de la raison; je dirai, le cœur serré par la crainte et oppressé de douleur: Le danger, mes Frères, le grand danger, le voici: c'est que Dieu ne se lasse enfin d'être ouvertement et impunément outragé tous les jours, chez une nation qu'il a comblée de ses faveurs; d'être personnellement le sujet de toutes les dérisions et de toutes les satires, le jouet perpétuel des écrivains et des lecteurs, comme s'il était de ces dieux qui n'ont ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour voir, ni un bras pour frapper. Jusqu'à présent, il ne s'est vengé que par des bienfaits: les abîmes que notre impiété avait creusés sous nos pas, et où déjà nous semblions engloutis, il les a comblés; il a relevé les ruines dont nous nous étions entourés, guéri les plaies que nous nous étions faites, brisé les sceptres de fer et les jugs d'airain que nous nous étions forgés, éteint le feu de ces guerres dévastatrices qui avaient armé tous les peuples les uns contre les autres, et fait du monde entier un théâtre de deuil et un champ de carnage; ses temples, d'où notre fureur l'avait banni, il a daigné y rentrer au premier signe de notre repentir, et reparaitre sur le trône de sa miséricorde, dans ces sanctuaires dépouillés, mutilés de nos mains, et encore teints du sang de ses ministres que nous avions versé; l'ordre, la paix, le gouvernement paternel de nos rois qui nous avaient été ravis, il nous les a rendus comme les gages heureux de tous les biens que son amour nous préparait: mettant enfin le sceau à notre réconciliation, et le comble à ses grâces, il nous a rendu la race auguste et pieuse de nos rois, pour nous être le gage de toutes les espé-

fances, le modèle de toutes les vertus, et par son invincible penchant à pardonner et à répandre des bienfaits, la vivante et majestueuse image de la clémence et de la libéralité divine. A quel retour ce Dieu de bonté ne devait-il pas, après cela, s'attendre? Cependant qu'avons-nous fait pour lui témoigner notre reconnaissance? nous avons proclamé sa religion sainte, religion de l'état: elle ne devait pas avoir besoin auprès de nous de ce nouveau titre, cette religion dans laquelle nous sommes nés, qui est depuis quinze siècles la religion de la France, comme elle est depuis dix-huit cents ans la religion de l'univers catholique. Mais enfin, depuis que nous l'appelons aussi religion de l'état, comment l'avons-nous traitée? Il faut le dire, mes Frères: elle est, cette religion de l'état, la seule religion méprisée, insultée, blasphémée publiquement parmi nous, la seule livrée sans défense aux indécens caprices, aux impurs sarcasmes, aux monstrueuses calomnies des plumes les plus licencieuses et les plus impies. Si toute autre religion était attaquée de la sorte, nous trouverions dans les principes de notre tolérance et de notre philosophie de quoi la protéger. Mais que des milliers d'écrivains conjurés se déchaînent contre la religion du vrai Dieu, qu'ils l'accablent de tous les genres d'outrages, nous voyons ces excès sans nous en émouvoir; que dis-je? nous lisons avec une curiosité avide ces productions de l'impiété en délire, nous les recherchons avec empressement, nous faisons gloire de les posséder dans les précieuses collections qui ornent nos cabinets. Et si on nous parle de l'honneur de Dieu offensé, peut-être répondons-nous froidement que ces livres, après tout, nous amusent, que le monde entier les admire, et que si les intérêts de Dieu en sont blessés, ce n'est pas à nous, mais à lui à venger ses injures. Et voilà précisément ma crainte, c'est qu'il ne se venge en effet et des auteurs et des possesseurs de ces ouvrages de blasphème, de ceux qui ont fait l'idole, et de ceux qui lui rendent un

culte sacrilège. Ma crainte est que ces monumens d'une haine furieuse contre la Divinité, haine inconnue même au paganisme, et qui était restée jusqu'à nos jours cachée au fond des enfers, n'attirent la foudre du ciel sur vos maisons, sur vos familles et sur vous-mêmes. Plus le mal est étendu et autorisé par l'exemple presque universel, plus ma crainte redouble; car c'est pour les grands crimes publics, auxquels tous ou presque tous participent, que la colère divine éclate sur les nations. Or, quel crime que celui dont je parle! Voulez-vous en comprendre l'énormité, mes Frères?

Figurez-vous un étranger, un barbare, venu des extrémités du monde dans ce royaume chrétien, qui, après avoir parcouru des yeux, dans nos bibliothèques, dans les rues et les places de nos villes, cette multitude d'écrits prétendus philosophiques qui sont exposés partout aux regards, frappés de l'uniformité de tant de déclamations passionnées, et n'en connaissant pas l'objet, demanderaient enfin: Quelle est donc, ô Français, cette religion si odieuse parmi vous, que je vois peinte de si affreuses couleurs dans la plupart de vos livres, qu'on ne désigne que sous les noms d'hypocrisie, de superstition et de fanatisme, et dont la destruction semble être la destruction indispensable de votre bonheur? Quel est ce Christ dont vos écrivains paraissent avoir tant d'horreur, à qui ils prodiguent les insultes et qu'ils ne cessent de nommer infâme? Quels sont ces prêtres et ces pontifes, représentés partout comme les plus criminels de tous les hommes et les plus dangereux ennemis de l'humanité? Il faudrait bien répondre que cette religion si outragée est celle de nos pères et la nôtre, la religion de l'état et de la nation chez laquelle ces livres se publient; que ce Christ, objet de tant de blasphèmes, est le Dieu que nous adorons, que la France adore depuis qu'elle existe, à qui sont consacrés tous nos temples, à qui s'adressent tous nos vœux et toutes nos prières; que ces prêtres, pour-

suivis avec tant de fureur, sont les ministres de notre Dieu et de l'Eglise qu'il a établie, qu'ils sont les gardiens du dépôt de la morale et de la foi, qu'ils prêchent la vertu, célèbrent les sacrés mystères, administrent les remèdes divins à nos âmes, instruisent nos enfans, consolent les affligés, soutiennent le courage des mourans, offrent le sacrifice d'expiation pour les morts, répandent sur la terre les bénédictions du Ciel. Peignez-vous, à ces mots, l'étonnement et l'indignation de cet étranger! Ne croyez-vous pas l'entendre qui s'écrie: Ah! c'en est assez; je pars, je retourne dans ma sauvage patrie; plutôt mourir mille fois que de vivre chez un peuple qui traite ainsi le Dieu qu'il adore, le Dieu de ses pères, et ses ministres? ou ce Dieu n'est qu'un vain fantôme, ou il fera de ce peuple un exemple de justice et de terreur qui épouvantera à jamais les nations parjures et impies; sans doute le feu du ciel tombera sur cette terre maudite, ou bien elle entr'ouvrira son sein pour dévorer ses sacrilèges habitans, ou quelque autre calamité plus affreuse punira cette monstrueuse impiété.

Hélas! mes Frères! pour nous punir, faut-il à ce Dieu d'autres vengeurs que les livres mêmes qui font tout notre crime? Que les doctrines qu'ils renferment remplacent encore une fois les dogmes de l'Evangile, et l'enfer sera encore une fois au milieu de nous. De ces livres, bien mieux que de la fabuleuse boîte de Pandore, sortiront tous les maux: les haines, les discordes, les séditions, les guerres civiles, les proscriptions, les meurtres, les suicides, tous les fléaux et tous les crimes qui désolent la terre; plus de respect pour le prince, plus d'ordre, de société, plus de liens de famille, plus de lois protectrices, plus de règle, plus d'humanité, plus de frein; à la place de ces sanctuaires où nous invoquons le Dieu trois fois saint, des temples impurs de la raison; au lieu des objets vénérables et sacrés de notre culte, de hideuses effigies et d'infâmes prostituées sur les



autels ; plus de ministres de paix , de tribunaux de la réconciliation , de sacrifice non sanglant ; mais des bourreaux , des échafauds , des supplices !

O mon Dieu ! lorsque vous fûtes irrité à l'excès contre votre peuple , vous dites : Je détournerai mon visage , et je cacherai ma face à leurs yeux , *Abcondam faciem meam ab eis* (1) ; je les laisserai (ô malediction terrible) ! je les laisserai suivre leurs inventions et leurs systèmes , *Ibunt in adinventionibus suis* (2) ; je les verrai , sans compassion , courir vers les abîmes où les précipite leur folie , et périr victimes de leur propre fureur , *Et intelligam in novissimis eorum* (3). Ah ! Seigneur , ne nous traitez pas de la sorte ; voilà que nous revenons vers vous dans toute la sincérité de nos cœurs ; périsse ces détestables livres qui nous avaient appris à vous blasphémer ! nous briserons ces idoles de notre orgueil ; nous livrerons aux flammes ces monumens de notre délire. Après avoir ainsi purifié nos maisons , nous sanctifierons nos cœurs ; et élevant vers vous des mains désormais innocentes , nous implorerons avec confiance ces puissantes bénédictions qui font seules la prospérité des particuliers et des empires , et que je vous souhaite , au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Dent. xxxii, 20.

(2) Ps. lxxx, 13.

(3) Ps. lxxii, 17.

## AUTRE PÉRORAISON,

EN FAVEUR D'UNE

ASSOCIATION DE BONS LIVRES, A BORDEAUX.

A Dieu ne plaise , Seigneur , que vous exerciez de si rigoureuses vengeances ! Nous ne sommes pas tous coupables. S'il y a parmi nous des impies et des blasphémateurs , il y a aussi des âmes pieuses et fidèles qui brûlent d'un zèle sincère pour votre gloire. Si les uns se liguent pour le mal , les autres s'associent pour le bien. Pendant que ceux-là répandent les poisons , ceux-ci font circuler les remèdes , et des sources pures coulent à côté du torrent dévastateur dont nous déplorons les ravages. O vous , sages et généreux Chrétiens , qui avez su opposer à la funeste influence des livres corrupteurs les salutaires effets des lectures saintes , édifiantes et instructives ; qui , au prix de vos travaux et de vos sacrifices , propagez gratuitement les lumières de la foi et les leçons de la vertu , recevez ici , dans le lieu saint , les actions de grâces que les mœurs et la religion vous rendent. Votre respectable association est la première qui ait conçu et exécuté le dessein de faire servir aux intérêts de la morale publique , de l'ordre social et de la vérité , les mêmes moyens qu'on avait si efficacement employés pour le triomphe de l'erreur , de l'anarchie et du vice. Par là vous êtes devenus les bienfaiteurs de vos semblables ; et déjà vous avez reçu les plus dignes récompenses de votre dévouement , dans l'approbation solennelle et les grâces précieuses du Saint-Siège apostolique ; dans l'estime publique et la haute protection des deux vénérables prélats , dont l'un est l'objet de vos justes regrets , l'autre de votre

autels ; plus de ministres de paix , de tribunaux de la réconciliation , de sacrifice non sanglant ; mais des bourreaux , des échafauds , des supplices !

O mon Dieu ! lorsque vous fûtes irrité à l'excès contre votre peuple , vous dites : Je détournerai mon visage , et je cacherai ma face à leurs yeux , *Abscundam faciem meam ab eis* (1) ; je les laisserai (ô malediction terrible) ! je les laisserai suivre leurs inventions et leurs systèmes , *Ibunt in adinventionibus suis* (2) ; je les verrai , sans compassion , courir vers les abîmes où les précipite leur folie , et périr victimes de leur propre fureur , *Et intelligam in novissimis eorum* (3). Ah ! Seigneur , ne nous traitez pas de la sorte ; voilà que nous revenons vers vous dans toute la sincérité de nos cœurs ; périsse ces détestables livres qui nous avaient appris à vous blasphémer ! nous briserons ces idoles de notre orgueil ; nous livrerons aux flammes ces monumens de notre délire. Après avoir ainsi purifié nos maisons , nous sanctifierons nos cœurs ; et élevant vers vous des mains désormais innocentes , nous implorerons avec confiance ces puissantes bénédictions qui font seules la prospérité des particuliers et des empires , et que je vous souhaite , au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Dent. xxxii, 20.

(2) Ps. lxxx, 13.

(3) Ps. lxxii, 17.

## AUTRE PÉRORAISON,

EN FAVEUR D'UNE

ASSOCIATION DE BONS LIVRES, A BORDEAUX.

A Dieu ne plaise , Seigneur , que vous exerciez de si rigoureuses vengeances ! Nous ne sommes pas tous coupables. S'il y a parmi nous des impies et des blasphémateurs , il y a aussi des âmes pieuses et fidèles qui brûlent d'un zèle sincère pour votre gloire. Si les uns se liguent pour le mal , les autres s'associent pour le bien. Pendant que ceux-là répandent les poisons , ceux-ci font circuler les remèdes , et des sources pures coulent à côté du torrent dévastateur dont nous déplorons les ravages. O vous , sages et généreux Chrétiens , qui avez su opposer à la funeste influence des livres corrupteurs les salutaires effets des lectures saintes , édifiantes et instructives ; qui , au prix de vos travaux et de vos sacrifices , propagez gratuitement les lumières de la foi et les leçons de la vertu , recevez ici , dans le lieu saint , les actions de grâces que les mœurs et la religion vous rendent. Votre respectable association est la première qui ait conçu et exécuté le dessein de faire servir aux intérêts de la morale publique , de l'ordre social et de la vérité , les mêmes moyens qu'on avait si efficacement employés pour le triomphe de l'erreur , de l'anarchie et du vice. Par là vous êtes devenus les bienfaiteurs de vos semblables ; et déjà vous avez reçu les plus dignes récompenses de votre dévouement , dans l'approbation solennelle et les grâces précieuses du Saint-Siège apostolique ; dans l'estime publique et la haute protection des deux vénérables prélats , dont l'un est l'objet de vos justes regrets , l'autre de votre

non moins juste confiance et de votre amour ; dans les bénédictions sensibles que le Ciel a répandues sur vos efforts, et dans le bien que vous faites. Vous avez eu la consolation jusqu'ici de voir ce bien s'accroître d'année en année, et soixante-deux dépôts de bons livres, formés par vos soins dans toutes les parties de ce diocèse, sont ouverts aux besoins de ceux qui veulent nourrir leur esprit de connaissances utiles et de saintes pensées. D'autres diocèses, en imitant successivement votre exemple, ont étendu les fruits de votre œuvre, augmenté votre gloire, et multiplié les mérites du vertueux ecclésiastique (1), fondateur et directeur de cette précieuse association, à qui sa modestie ne me permet pas de donner ici les autres éloges qui lui sont dus.

O mon Dieu ! continuez donc de bénir cette entreprise qui est précieuse devant vous. Inspirez aux âmes charitables et chrétiennes la volonté d'y concourir ; que les ressources égalent les besoins ; qu'il se déploie, pour la plus sainte des causes, autant de zèle, autant de générosité qu'il s'en est jusqu'ici déployé pour la plus criminelle ; et que les livres salutaires, répandus à leur tour avec profusion, éclairent les esprits, purifient les cœurs, arrachent des victimes à l'enfer, et donnent de nouveaux habitans à la Jérusalem céleste, où vous condaisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

(1) M. l'abbé Baraud.

## SERMON

SUR LA

### BIENFAISANCE CHRÉTIENNE,

COMPARÉE AVEC

LA BIENFAISANCE PHILOSOPHIQUE ;

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, A PARIS, PENDANT LE CARÊME  
DE 1819, EN FAVEUR DES PAUVRES.

*Sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Telle est la volonté de Dieu, que, par vos bonnes œuvres, vous forciez au silence les hommes imprudens qui blasphèment ce qu'ils ignorent. (1. Petr. II, 15.)

Le christianisme naissait à peine, et déjà il était en butte à la malignité du monde ; déjà l'ignorance, la prévention, la haine le chargeaient des imputations les plus injustes et les plus odieuses. C'était au prince des apôtres qu'il convenait d'apprendre aux fidèles comment ils devaient repousser ces attaques alors nouvelles, et défendre la religion calomniée ; il ne leur permit ni ressentiment, ni vengeance contre ses aveuglés détracteurs ; il leur interdit la résistance à l'oppression, et la révolte contre les princes

non moins juste confiance et de votre amour ; dans les bénédictions sensibles que le Ciel a répandues sur vos efforts, et dans le bien que vous faites. Vous avez eu la consolation jusqu'ici de voir ce bien s'accroître d'année en année, et soixante-deux dépôts de bons livres, formés par vos soins dans toutes les parties de ce diocèse, sont ouverts aux besoins de ceux qui veulent nourrir leur esprit de connaissances utiles et de saintes pensées. D'autres diocèses, en imitant successivement votre exemple, ont étendu les fruits de votre œuvre, augmenté votre gloire, et multiplié les mérites du vertueux ecclésiastique (1), fondateur et directeur de cette précieuse association, à qui sa modestie ne me permet pas de donner ici les autres éloges qui lui sont dus.

O mon Dieu ! continuez donc de bénir cette entreprise qui est précieuse devant vous. Inspirez aux âmes charitables et chrétiennes la volonté d'y concourir ; que les ressources égalent les besoins ; qu'il se déploie, pour la plus sainte des causes, autant de zèle, autant de générosité qu'il s'en est jusqu'ici déployé pour la plus criminelle ; et que les livres salutaires, répandus à leur tour avec profusion, éclairent les esprits, purifient les cœurs, arrachent des victimes à l'enfer, et donnent de nouveaux habitans à la Jérusalem céleste, où vous conduisiez le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

(1) M. l'abbé Baraud.

## SERMON

SUR LA

### BIENFAISANCE CHRÉTIENNE,

COMPARÉE AVEC

LA BIENFAISANCE PHILOSOPHIQUE ;

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, A PARIS, PENDANT LE CARÊME  
DE 1819, EN FAVEUR DES PAUVRES.

*Sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Telle est la volonté de Dieu, que, par vos bonnes œuvres, vous forciez au silence les hommes imprudens qui blasphèment ce qu'ils ignorent. (1. Petr. II, 15.)

Le christianisme naissait à peine, et déjà il était en butte à la malignité du monde ; déjà l'ignorance, la prévention, la haine le chargeaient des imputations les plus injustes et les plus odieuses. C'était au prince des apôtres qu'il convenait d'apprendre aux fidèles comment ils devaient repousser ces attaques alors nouvelles, et défendre la religion calomniée ; il ne leur permit ni ressentiment, ni vengeance contre ses aveuglés détracteurs ; il leur interdit la résistance à l'oppression, et la révolte contre les princes

ou les magistrats persécuteurs; il ne veut même pas qu'ils aient recours à l'éloquence humaine pour justifier, par des raisonnemens et des discours, une doctrine venue du Ciel. Un seul genre d'apologie lui paraît digne d'elle, c'est la sainteté et l'innocence de ceux qui la professent: qu'ils donnent l'exemple de toutes les vertus; qu'ils s'appliquent sans relâche aux bonnes œuvres; qu'ils fassent du bien à tous, même à leurs ennemis, même aux ennemis de leur foi; et le christianisme lui semble assez vengé, l'imposture assez confondue, le Dieu de l'Évangile assez glorifié, et ses desseins suffisamment accomplis: *Sic est voluntas Dei, ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Et en effet, ce fut la modestie, la douceur, la patience des chrétiens, la pureté angélique de leurs mœurs, leur fidélité inviolable à tous leurs engagements, mais surtout leur bienveillance universelle, la sainte profusion de leurs aumônes, leur tendre compassion et leur active charité pour tous les malheureux, qui triomphèrent enfin des préjugés d'un monde idolâtre, désarmèrent sa fureur, changèrent les dédains en respect, l'aversion en amour, et firent succéder l'adoration au blasphème. Des monumens de tout genre attestent que, dans les trois premiers siècles, où la persécution fut si continue et si violente, les vertus des disciples de Jésus-Christ faisaient l'étonnement et le désespoir de ceux qui ne pouvaient se rassasier de leur sang, et qui s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de les exterminer. On trouve leur éloge jusque dans les histoires composées par leurs ennemis, jusque dans les écrits des magistrats qui les envoyaient impitoyablement à l'échafaud. Souvent la force de la conscience fit tomber à leurs genoux le bourreau qui les torturait, fit descendre de son siège le juge prêt à signer leur arrêt de mort, fit proclamer leur innocence par les spectateurs accourus pour applaudir à leur supplice. L'aveu échappait de toutes parts qu'ils étaient irrépro-

chables en tout point, et que leur seul crime était de ne vouloir pas adorer les idoles.

Mais pour revenir à leur amour envers le prochain et ne parler que de cette seule vertu, pouvait-on les voir sans admiration non-seulement se sacrifier les uns pour les autres, mais se dévouer pour les païens eux-mêmes, et, dans des contagions mortelles qui éloignaient de ceux-ci leurs amis et leurs proches, leur prodiguer les soins les plus généreux aux dépens de leur propre vie? N'est-ce pas là l'héroïsme de la bienfaisance, et de cette humanité que la philosophie vante, mais que la religion fait pratiquer, dont le nom se trouve partout dans les livres des prétendus sages, mais dont la réalité ne se rencontre que parmi les humbles disciples de la croix? Cependant, il faut l'avouer, la sagesse du siècle prétend l'emporter ici sur l'Évangile, parce qu'elle a osé affranchir l'homme de tout devoir envers Dieu, et que, réduisant toutes ses obligations à la seule bienfaisance, elle lui a dit, avec son ton sententieux et arrogant: « Fais du bien à tes semblables, et tu as rempli toute justice. » Elle croit avoir donné une nouvelle force à ce précepte unique, par le retranchement de tous les autres, et, en y renfermant toute la morale, avoir rendu un insigne service au genre humain.

Or, c'est cet avantage que j'entreprends de lui ôter aujourd'hui, en faisant voir que le véritable amour des hommes n'a point d'autre fondement ni d'autre principe que l'amour de Dieu; qu'affaiblir celui-ci, c'est porter une atteinte mortelle à celui-la; que toute doctrine impie ne tend qu'à resserrer et endurcir les cœurs, loin de les dilater et de les attendrir; en un mot, que la seule bienfaisance digne de ce nom est la bienfaisance chrétienne, par deux raisons qui vont faire le sujet et le partage de ce discours. La première, que toute autre bienfaisance est étroite et bornée, tandis que la seule bienfaisance chrétienne est universelle dans son objet et illimitée; premier

point : la seconde, que toute autre bienfaisance est le plus souvent spéculative et stérile, tandis que la seule bienfaisance chrétienne est efficace dans ses motifs, et féconde dans ses effets ; second point.

Puisse l'Esprit divin, cet Esprit de charité, me remplir en ce moment de sa lumière et de son feu, afin que je vous montre clairement la source unique du véritable amour des hommes, et qu'en même temps je vous embrase de ses sacrées ardeurs ! C'est la grâce que nous allons demander ensemble par l'intercession de Marie.—*Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Il est impossible qu'une bienfaisance philosophique et purement humaine soit universelle dans son objet, et j'en apporte deux preuves sensibles, tirées des notions les plus simples et les plus claires de la philosophie même. Car d'abord une vertu purement humaine n'a d'autre principe que la raison et la sensibilité de l'homme : or, l'esprit et le cœur de l'homme sont essentiellement bornés, et par conséquent ne sauraient produire un effet universel et sans bornes ; donc une bienfaisance universelle doit nécessairement avoir une autre source. En second lieu, une bienfaisance purement humaine n'est qu'un sentiment naturel du cœur humain : or, ce sentiment rencontre dans le même cœur une foule d'autres sentimens naturels qui le restreignent et le limitent, tels que l'amour de soi, la cupidité, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, les antipathies, les dégoûts et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. De là vient que les hommes qui suivent la nature, philosophes ou non, loin d'avoir une bienveillance générale et sans restriction pour tous leurs semblables, ne peuvent cacher leur aversion et leur haine pour ceux dont l'humeur, les prétentions, les intérêts, ou même quelquefois les simples opinions, sont incompatibles avec les leurs ; à plus forte raison pour ceux

qui les choquent, les blessent et les traitent en ennemis : parce qu'une vertu naturelle et humaine ne peut pas, par ses propres forces, triompher de toutes les passions humaines et de tous les penchans naturels, de manière à s'établir seule sur leurs ruines, et, pour ainsi dire, à occuper toute leur place. Ainsi, point de bienfaisance universelle, si vous ne lui trouvez un principe qui soit d'une part infini ou sans bornes, de l'autre supérieur à tous les sentimens naturels du cœur humain, et capable de les dominer tous.

Cherchez maintenant, et voyez si ce principe existe hors de la religion, et s'il peut être autre que la charité divine, essentiellement infinie par cela seul qu'elle est divine, et par là même aussi assez puissante pour subjuguier le cœur de l'homme et en maîtriser toutes les affections. La charité ou l'amour de Dieu élève la créature au-dessus d'elle-même, agrandit sa faculté d'aimer, lui communique les sentimens de l'Être parfait et immense qu'elle aime, lui fait envisager tous les hommes en lui comme ses enfans, comme ses images, comme les objets de sa tendresse, et, à ces titres, les lui fait chérir tous, lui inspire un désir sincère et ardent de faire du bien à tous sans exception, citoyens et étrangers, connus et inconnus, bons et méchans, amis et ennemis. Qu'on ne se persuade pas qu'une telle disposition soit d'une perfection médiocre, ni même d'une perfection simplement humaine ; c'est le comble de la vertu et la plus grande hauteur où la grâce divine puisse élever un cœur mortel. Jésus-Christ nous le donne assez à entendre, lorsque établissant le précepte d'aimer de la sorte, il nous dit : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Paroles qui marquent clairement que, pour être fidèle en ce point, il ne faut aspirer à rien moins qu'à la sainteté de Dieu même. Et en effet, que ne faut-il pas avoir su immoler, à quel point ne faut-il pas avoir vaincu, et, pour ainsi dire, détruit en soi la nature,

avec ses faiblesses et ses répugnances, pour aimer ce qui déplaît, aimer ce que des défauts rebutans ou des vices odieux nous rendent naturellement insupportable; aimer le rival qui nous efface ou qui nous supplante, l'envieux qui nous hait, le perfide qui nous trahit? Quel effort étonnant encore, de se retrancher des jouissances à soi-même, pour donner ce que l'on se refuse, à des indifférens, à des inconnus, à des ingrats, à des ennemis peut-être! Mais quel prodige, de risquer, de sacrifier même sa fortune, son crédit, son repos, et, s'il en est besoin, sa vie, pour sauver des infortunés de qui l'on n'attend aucun retour, et à qui l'on n'est uni que par le lien commun de l'humanité! Où donc irait-on puiser une telle bienfaisance, si ce n'est dans le sein même du Dieu d'infinie bonté, ou dans le cœur du Fils unique, qu'il a envoyé sur la terre pour communiquer son amour aux hommes? Et des insensés viendront nous dire que, pour inspirer à un être borné et imparfait, que tant de passions agitent, que tant d'intérêts divisent de ses semblables, une bienfaisance si étendue, si sublime, si supérieure à la nature et si contraire à ses penchans, il ne s'agit que de rompre les nœuds qui l'attachent à l'auteur de toute perfection, de toute miséricorde, de tout amour; que, pour le rendre plus humain et plus compatissant, il n'y a qu'à lui ôter la douce charité, ce lien parfait, *Vinculum perfectionis* (1), des esprits et des cœurs, cette source féconde des actions généreuses et des sacrifices héroïques; et l'abandonner, sans autre défense que des phrases philosophiques, à la merci de son amour-propre, de ses inclinations et de ses caprices!

O vous, qui nous vantez sans cesse les vertus de la nature, apprenez-nous donc où s'est jamais trouvée hors du christianisme, je ne dis pas la pratique, mais l'idée seulement de cette bienfaisance universelle dont nous parlons! Bien des philosophes avaient

(1) Coloss. III, 14.

paru dans l'espace de quatre mille ans sur la terre, lorsque le divin Législateur y est venu enseigner sa céleste doctrine: et cependant, après tant de siècles, il donne la loi d'amour qu'il proclame pour un commandement nouveau et inconnu jusqu'à lui: *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem* (1). Pour marquer encore plus expressément qu'elle est son ouvrage, et qu'il se glorifie d'en être l'auteur, il la nomme son précepte: *Hoc est præceptum meum* (2). S'est-il trompé? ou bien a-t-il voulu s'attribuer une gloire qui ne lui appartenait pas? Ah! Chrétiens, quoique sa parole doive suffire, et qu'on ne puisse imputer sans blasphème, ni le mensonge à la souveraine vérité, ni l'erreur à la suprême sagesse, osons néanmoins examiner; interrogeons les faits, et qu'il nous soit permis d'instruire et de juger cette grande cause.

Est-il vrai qu'aucun peuple, aucun législateur ni aucun sage du paganisme n'ait connu ce premier fondement de la morale et de l'humanité, le droit que tout homme a, en qualité d'homme, à l'amour, à la commisération, à l'assistance de ses semblables? Mais quoi! est-il besoin ici de beaucoup de discussion? toutes les histoires, tous les livres, tous les monumens de l'antiquité ne parlent-ils pas assez haut? Tandis que le peuple romain applaudissait au théâtre cette pompeuse sentence d'un de ses poètes: « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger; » ne sait-on pas quels étaient ses principes d'humanité envers les nations étrangères qu'il appelait Barbares, et qu'il s'attribuait le droit d'asservir, d'opprimer ou d'exterminer à son gré, comptant pour rien la liberté et la vie de tout ce qui n'était pas citoyen romain, municipale ou allié? envers les prisonniers de guerre, qu'il massacrait sans pitié, traînant les rois vaincus, les reines captives et leurs infortunés enfans chargés de chaînes au Capi-

(1) Joan. XIII, 34.

(2) Joan. xv, 12.

tole, pour y être égorgés comme de vils animaux ? envers la classe si nombreuse des esclaves, qu'il ne semblait pas regarder comme des hommes, et que des maîtres avarés ou cruels pouvaient affamer, torturer, mettre en croix, selon leur caprice ou leur intérêt ? envers ces tristes victimes du plus atroce des plaisirs, les gladiateurs, qu'il obligeait de s'entre-tuer dans l'arène, et jusque dans les festins, pour le divertissement des spectateurs ? envers les enfans nouveaux-nés que leurs pères avaient pleine licence d'étouffer au berceau, s'ils voulaient s'épargner le soin de les nourrir, et qui périssaient ainsi par milliers tous les jours, sans qu'aucune loi les protégéât, ni que la compassion s'émût en leur faveur, ni que personne témoignât de l'horreur pour tant de parricides ? envers les pauvres, que non-seulement les riches ne songeaient pas à secourir, mais qu'ils accablaient d'énormes usures, dévorant jusqu'à leur dernière ressource ; et lorsqu'il ne leur restait plus que leur désespoir, les vendant eux-mêmes pour retirer, par cet infâme trafic, les intérêts accumulés et le principal de leurs prêts meurtriers ?

Telles étaient les mœurs du peuple le plus sage comme le plus fameux de l'antiquité païenne. Les Grecs n'étaient pas plus humains, et le détail de leurs usages offrirait un tableau effroyable. Les autres nations, moins policées pour la plupart, avaient quelque chose de plus dur encore et de plus féroce. Et qu'on remarque bien que ces cruautés et d'autres encore plus révoltantes, que je passe sous silence pour ménager la délicatesse de mes auditeurs, n'étaient point regardées comme des excès ni même comme des abus ; c'étaient des coutumes établies, des pratiques communes aux chefs de l'état et à la multitude, à ceux dont on célébrait les vertus, comme à ceux qui étaient décriés pour leurs vices ; des pratiques autorisées par la législation, approuvées par la philosophie, consacrées par la religion même. Les dieux du paganisme qui étaient des démons, de-

mandaient des victimes humaines, leurs oracles ordonnaient des meurtres, leurs temples étaient souillés du sang de l'homme, et leurs fêtes étaient des scènes tantôt de prostitution et tantôt de carnage. Les plus graves d'entre les philosophes, et en particulier celui qu'on a justement préféré pour la sublimité de son génie à tous les autres, et à qui l'on crut devoir donner le surnom de Divin, convertissaient ces détestables usages en préceptes et en axiomes, dont ils composaient les élémens de la politique et de la morale. Ils disaient froidement dans leurs livres, que, pour décharger l'état d'un fardeau inutile, il fallait exposer les enfans à qui la nature avait refusé la force ou la beauté, abandonner et laisser mourir les vieillards et les infirmes qui ne pouvaient plus servir la république. Une secte entière de ces faux sages, l'une des plus renommées, et celle qui se piqua le plus de perfection et de vertu, loin de recommander la compassion envers les infortunés, la condamna comme une faiblesse, fit consister la force d'âme à voir sans émotion les dernières extrémités de la misère humaine, et enseigna, pour la consolation des infortunés, que la souffrance et la douleur ne sont pas des maux. C'était, du reste, un point de doctrine universellement reçu, qu'on ne devait que vengeance et que haine à ses ennemis personnels et à ceux de sa famille : les poursuivre opiniâtement, et leur nuire à tout prix, était une chose permise, et souvent un mérite aux yeux des maîtres de la sagesse. Où donc était cette bienfaisance universelle que nous cherchons ? Comptez, si vous le pouvez, les exceptions et les restrictions mises au grand devoir d'aimer ses semblables et de leur faire du bien.

Paissez maintenant, ô charité chrétienne ! venez apprendre aux hommes qu'ils sont tous frères ; venez renverser les barrières qui divisent une nation d'avec une autre nation, une classe de la société d'avec une autre classe, un enfant de Dieu d'avec un autre enfant du même père commun ; venez éteindre les



ressentimens et les inimitiés, arracher des cœurs l'ancien levain des animosités et des jalousies, dompter l'orgueil, mettre un frein à la cupidité, resserrer l'égoïsme et le propre intérêt dans de justes bornes, dilater les âmes, faire de tout le genre humain un seul corps, dont chacun des hommes est membre, dont un Dieu fait homme est le chef.

Le temps est venu; la bonté et l'humanité du Dieu-Sauveur s'est manifestée dans notre chair: *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (1). Quel changement va s'opérer! des liens nouveaux unissent les cœurs, les lois s'épurent, les mœurs publiques et particulières s'adoucissent; partout où l'Évangile étend sa bienfaisante influence, les sacrifices humains, les jeux sanglans de l'amphithéâtre et tant d'autres usages monstrueux disparaissent; le père le moins tendre frémirait d'horreur à la pensée de dévouer à la mort l'enfant qui vient de recevoir de lui la vie, qui est encore plus l'enfant de Dieu que le sien, et dont il doit faire un citoyen du ciel; l'homme est une chose sacrée pour l'homme; l'esclave n'est plus le jouet des caprices de son maître, ni la proie de sa lubricité ou de son avarice, ni la victime de sa cruauté; il est son inférieur dans l'ordre de la société, son semblable par nature, son égal devant Dieu; il a droit aux égards, aux soins, à l'affection de celui à qui il doit l'obéissance et la fidélité, et la religion tempère les rigueurs de la servitude en attendant qu'elle puisse l'abolir. Les nations devenues chrétiennes cessent de s'envisager mutuellement comme des races étrangères les unes aux autres, différentes d'origine, et appartenant à des Dieux ennemis; elles se considèrent comme les diverses branches d'une même famille, comme la postérité d'un même père, comme l'ouvrage d'un même créateur, dont la providence les protège, et dont la loi suprême les régit toutes. Sur ce fondement, le droit des gens ignoré jusqu'alors s'établit,

(1) Tit. III, 4.

fixe d'après les principes de la justice naturelle les rapports de peuple à peuple, de souverain à souverain, règle leurs prétentions réciproques, et termine leurs différends. Le droit terrible de la guerre prend un caractère de modération, d'équité et même de douceur; les armées se combattent sans se haïr, la victoire met fin à l'effusion du sang, les partis opposés s'embrassent comme frères, après avoir posé les armes; le prisonnier compte sur la générosité du vainqueur, qui honore sa bravoure et le traite en ami; un peuple conquis n'est plus un peuple esclave, et n'a pas à craindre de se voir exterminer par le fer, ou charger de chaînes et emmener captif loin de ses champs ravagés et de ses villes réduites en cendres.

Qu'est-ce qui a produit tous ces heureux effets? la charité du divin Rédempteur, et ce mot sorti de sa bouche sacrée: Je vous recommande de vous aimer les uns les autres: *Mando vobis ut diligatis invicem* (1). Ce précepte ne regardait pas seulement ceux qu'un même sein avait portés, qu'une même patrie réunissait sous ses lois, que la conformité des goûts et des habitudes ou d'autres rapports naturels liaient entre eux; il embrassait les hommes de toute condition, de tout rang, de tout pays, sans en excepter un seul. Jésus-Christ s'en était clairement expliqué: Si vous n'aimez, avait-il dit, que ceux qui vous aiment et qui ont des intérêts communs avec vous: *Si diligitis eos qui vos diligunt* (2); si vous n'honorez que vos concitoyens et vos frères: *Si salutaveritis fratres vestros tantum* (3), quelle récompense pourrez-vous prétendre? les publicains et les païens n'en font-ils pas autant? *Nonne et publicani... nonne et ethnici hoc faciunt* (4)?

Voulez-vous, mes chers Auditeurs, avoir un exemple frappant de la vertu de cette parole, des

(1) Joan. xv, 17.

(2) Matth. v, 46.

(3) Matth. v, 47.

(4) Matth. v, 46 et 47.

l'origine du christianisme? Considérez ce qu'elle opère en saint Paul. Vous savez qu'avant sa conversion, zéléteur ardent de la secte des pharisiens, il ne connaissait d'amis que ceux de son parti et de sa race; il poursuivait avec fureur tout ce qui refusait d'adopter les traditions de ses pères; mais écoutez-le, après qu'il a été renversé sur le chemin de Damas, et qu'il est devenu disciple de Jésus de Nazareth, comme son cœur s'est élargi! Il n'y a plus, s'écriait-il, de distinction de juif ou de gentil, de circoncis ou d'incirconcis, de grec, de barbare ou de scythe, d'esclave ou d'homme libre; il n'y a plus que Jésus-Christ; il est tout en tous, et tous ne sont qu'un en lui: *Omnia et in omnibus Christus* (1). Je me dois pour son amour, non à un peuple en particulier, ni à une secte, mais à tous les peuples civilisés ou sauvages, à tous les hommes savans ou ignorans, sages ou insensés: *Græcis ac barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (2). La charité de Jésus me presse; je porte dans mon sein et dans mes entrailles tout ce qui a été racheté de son sang; je verserais volontiers tout le mien pour l'habitant le plus inconnu de la région la plus reculée de l'univers; de libre que j'étais, je me suis fait esclave de tous; je parcours toute la terre pour servir mes semblables, pleurant avec ceux qui pleurent, me réjouissant avec ceux qui se réjouissent, souffrant sans me plaindre la faim, la soif, la nudité, les extrêmes fatigues et les persécutions les plus cruelles, m'oubliant moi-même et me faisant tout à tous pour tout réunir sous la douce loi du Dieu de miséricorde et d'amour. Ce langage est celui de tous les apôtres. Ce qu'ils font surpasse encore ce qu'ils disent, et après eux des milliers d'hommes apostoliques, marchant sur leurs traces, s'éloignent de leurs foyers et de leur patrie, traversent les mers et de vastes solitudes, vont chercher jusqu'aux extrémités du monde des peuplades

(1) Coloss. iii, 11.

(2) Rom. i, 14.

ignorées et farouches, pour leur porter, avec la civilisation, la science des mœurs et la lumière de l'Evangile, l'agriculture et les arts; adoucissent des hommes plus féroces que les tigres et les lions, et le plus souvent meurent victimes d'un zèle et d'une bienfaisance dont on avouera bien qu'il serait inutile de chercher des exemples ailleurs que parmi les chrétiens. C'est donc la religion qui a fait les véritables cosmopolites, et non une fausse philosophie, qui, en formant de prétendus citoyens de l'univers, a seulement enseigné à ses disciples à n'être pas citoyens de leur pays.

Mais si la bienfaisance chrétienne étend ses soins jusqu'à l'étranger et au barbare, n'y aura-t-il pas, dans nos sociétés policées, quelque classe d'infortunés, assez vile et assez abjecte pour en être dédaignée, assez obscure pour échapper à son attention? le fidèle se croira-t-il obligé de nourrir le mendiant qui erre sans asile, ou d'aller chercher dans de sombres réduits la misère timide qui se cache? ne lui sera-t-il pas permis d'abandonner à leur triste sort des malheureux à qui le Ciel même semble refuser les soins de sa providence? Ah! les pauvres! qui ne connaît la tendre solitude de l'Eglise pour eux? La veuve et l'orphelin, le vieillard sans appui et l'infortuné vêtu de haillons, sont l'objet, non-seulement de sa compassion et de son amour, mais de son respect et de sa vénération: c'est elle qui a appris aux princes et aux rois à laver les pieds des pauvres; elle a été de tout temps leur nourrice et leur mère; tant qu'elle eut des trésors, elle en fut prodigue en leur faveur; elle construisit pour eux de magnifiques hospices, qu'une révolution antichrétienne n'a pas tous détruits; elle institua des ordres entiers de religieux des deux sexes, pour les servir, les soulager dans leurs besoins, les soigner dans leurs maladies, les consoler dans leurs douleurs; si elle essaya d'abolir la mendicité, ce ne fut pas par des lois sévères, mais par des secours abondans; jamais elle n'imposa

silence au malheureux qui demande du pain, autrement que par des largesses; et aujourd'hui indigente et pauvre elle-même, elle sollicite au moins la pitié publique en faveur de ses enfans qui souffrent; elle gémit, elle fait entendre le cri perçant des entrailles maternelles; usant de tous ses moyens d'autorité et de persuasion, elle ne cesse, du haut de ses chaires, de menacer les riches avarés et insensibles, d'inviter à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices les riches charitables et compatissans; elle oublierait toutes ses disgrâces et toutes ses pertes, si les infortunés étaient secourus; et, semblable à son divin Epoux, elle regarderait comme fait à elle-même, tout le bien qu'on ferait au moindre d'entre eux: *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (1). C'est ainsi que l'Evangile fait un devoir de la miséricorde et de la libéralité envers les pauvres, cette classe si négligée, si méprisée parmi les païens.

Mais quelque universel que soit le précepte de la bienfaisance évangélique, ne pourrions-nous pas en excepter du moins nos ennemis? Non, mes Frères! C'est ici qu'on reconnaît d'autres pensées que celles de l'homme, une autre bonté que celle dont le faible cœur humain est par lui-même capable. Parlez, ô législateur venu du ciel: « Et moi je vous dis: aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » Parlez, ô Paul, digne interprète des leçons d'un tel maître: « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire... Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais sachez vaincre le mal par le bien. » Cette loi que notre religion nous impose est si sublime, que non seulement elle ne s'est jamais présentée à l'esprit d'aucun philosophe, mais qu'elle est à peine comprise de la plupart des chrétiens eux-mêmes; nous en avons tous les jours la preuve, puisqu'ils

(1) Matth. xxv, 40.

croient encore excuser leurs aversions, leurs aigreurs, leurs animosités, en disant: Il est mon ennemi déclaré, il m'a juré une haine implacable, il noircit ma réputation, il ne laisse échapper aucune occasion de me nuire. Tant cette parole est au-dessus de l'homme! « Vous aimerez votre ennemi, vous ferez du bien à qui vous veut du mal, vous parlerez favorablement de celui qui vous calomnie, et vous formerez des vœux pour le bonheur de celui qui vous persécute. » C'est, toutefois, une obligation rigoureuse, et il n'y a point de salut pour qui manque à l'accomplir; parce qu'exclure un seul homme de son amour, c'est s'exclure soi-même de l'amour de Dieu, c'est renoncer à la perfection du christianisme et à ses promesses.

Mais quoi! faut-il aimer aussi les ennemis de Dieu et des hommes, les impies, les scélérats, les meurtriers? Triomphez, ô charité divine! Oui, mes Frères; il faut détester sans doute leurs erreurs et leurs crimes, mais il faut chérir leurs personnes, leur pardonner, implorer pour eux le pardon du Ciel, leur souhaiter du bien et leur en faire. C'est par là que, selon l'expression du Sauveur lui-même, nous nous montrons les dignes enfans de notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et répand sur les justes et sur les injustes les pluies qui fertilisent leurs campagnes. Aussi, voyez si la religion abandonne le coupable que poursuit et que frappe la justice humaine. Qui est descendu avec lui dans les ténèbres de son cachot? qui cherche à lui procurer des soulagemens dans son malheur? qui adoucit ses angoisses, calme ses noires fureurs, lui rouvre par le repentir la porte de l'espérance? qui est assis à ses côtés quand on le traîne à l'échafaud? qui y monte avec lui? qui lui donne le dernier embrassement, et lui adresse encore des paroles consolantes, au moment où il expire? N'est-ce pas le ministre de Jésus-Christ? le prêtre n'est-il pas le dernier et le seul ami qu'il laisse sur la terre?

Telle est l'universalité de la bienfaisance chrétienne, qui embrasse tout le genre humain, et n'admet ni restriction, ni limite; c'est une participation de la bonté infinie de Dieu, qui n'appartient qu'à la vraie religion, et qui forme un des grands caractères de sa divinité. Qu'on vienne maintenant, si l'on veut, nous peindre cette religion si amie des hommes et si miséricordieuse, comme antisociale et intolérante; qu'on la traite de fanatisme barbare et sanguinaire: il vous a plu, grand Dieu! de la justifier par les faits, de la venger par le triomphe même de ses ennemis. Elle a régné pendant quatorze siècles dans notre patrie, et tout a prospéré, tout s'est accru sous son heureuse influence; elle paraissait encore, il y a trente ans, environnée d'innombrables institutions utiles à l'humanité, qu'on ne pouvait attribuer qu'à elle seule, et qui sont les glorieux monumens qu'elle a laissés de son ancienne puissance. L'incrédulité, après avoir promis tant de bienfaits, a régné à son tour: et qu'avons-nous vu? bientôt entourée de ruines, lassé de répandre du sang, effrayée du désordre où elle avait plongé l'état et une grande partie du monde, elle a été réduite à rappeler la religion proscrite, et à invoquer son aide pour empêcher la société de se dissoudre.

Mais avançons; et après avoir prouvé que la seule bienfaisance chrétienne est universelle dans son objet, prouvons encore qu'elle seule est efficace dans ses motifs: ce sera le sujet de la seconde partie.

#### SECOND POINT.

La véritable bienfaisance suppose des sacrifices: on est digne d'être nommé bienfaiteur de ses semblables, quand on s'impose des privations pour les secourir, qu'on diminue ses jouissances pour augmenter leurs ressources, et que l'on consent à être moins riche, afin qu'ils soient moins misérables; mais surtout on mérite excellentment ce titre, lorsqu'on se réduit soi-même au besoin, qu'on se dé-

voue à des travaux pénibles, qu'on s'expose à de graves périls, qu'on donne enfin sa vie pour ses frères, comme nous en trouvons tant d'exemples dans l'histoire du christianisme. Mais répandre dans le sein des pauvres une faible partie seulement de son superflu, et précisément ce qui nous est inutile, ne se rien retrancher, ne vouloir jamais rien souffrir, rien risquer pour le prochain; ce n'est pas être bienfaisant, c'est tout au plus n'être pas inhumain et barbare. Puis donc que la véritable bienfaisance est celle qui coûte à la nature, il faut donc à l'homme des motifs qui la lui fassent pratiquer, et ces motifs doivent être assez puissans pour triompher de son attachement extrême à ses biens, à son luxe, à ses plaisirs, à lui-même. Or, voyons quels sont les puissans motifs que la philosophie propose pour opérer un tel effet.

Le premier, dit-on, est l'intérêt personnel. Comment, l'intérêt personnel? j'avais toujours cru jusqu'à présent qu'il était le plus capital ennemi de la bienfaisance; j'avais toujours entendu dire qu'il produisait l'insensibilité aux maux d'autrui, les injustices, les fraudes, les usurpations, les rapines, les meurtres; je n'aurais jamais pensé qu'il pût être le conseiller des actions généreuses. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner, dans l'espérance de recevoir à son tour; nous le savons: mais ce n'est point là de la bienfaisance, c'est de la cupidité; et ce vil trafic par lequel on spéculé sur les services que l'on rend, sur les bienfaits que l'on confère, n'est sûrement pas ce que vous appelez vertu. Mais non, je vous entends, il s'agit d'une autre espèce d'intérêt personnel qui, par certaines combinaisons, résulte de la liaison secrète du bien particulier avec le bien général. Ah! voici qui est plus compliqué et plus profond. Avouez qu'il faut avoir l'esprit bien subtil pour entendre son intérêt de la sorte, et qu'on n'a pas encore vu de philosophie qui ait ainsi entendu le sien. Il s'écoulera, je crois, bien des siècles, et il se fera bien des

livres, avant qu'un homme intéressé apprenne à se dépouiller en faveur du pauvre, dans l'espoir d'être dédommagé par sa part du bien général qui sera le fruit de sa libéralité. Laissons ces rêveries et ces puérités: ce n'est pas à l'intérêt personnel du riche que l'Évangile confie le sort de l'indigent, mais à la charité du fidèle; or le caractère essentiel de la charité est le désintéressement: *Charitas... non querit que sua sunt* (1). Loin de vouloir qu'en faisant du bien aux autres, on calculât le retour qu'on en pouvait attendre, le divin législateur de la charité donnait ce sublime avis: « Lorsque vous préparez un banquet, n'y conviez pas vos amis, vos proches et vos voisins opulens, de peur qu'ils ne vous conviennent à leur tour, et que vous ne receviez ainsi votre récompense; mais invitez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, et vous serez heureux parce qu'ils n'auront rien à vous rendre. « Oh! que la bienfaisance chrétienne est donc éloignée de tout calcul sordide! qu'elle est noble et pure dans ses vues! et ce qui est admirable, c'est que cette miséricorde gratuite a toujours été pratiquée, a toujours été commune dans l'Église. A sa naissance, les fidèles vendaient tous leurs biens et venaient en porter le produit aux pieds des apôtres, pour être partagé entre les frères. On vit, dans les âges suivans, une foule innombrable de riches se dépouiller de leurs richesses, et se rendre plus pauvres que ceux dont ils soulageaient la misère; et encore aujourd'hui, dans ce siècle malheureux où les vertus sont si rares, on retrouve chez les âmes pieuses cette charité qui opère les prodiges, qui rend tous les sacrifices légers, quand il s'agit de secourir l'infortune. Mais quel est donc le mobile d'une générosité si étonnante? Le chrétien n'a-t-il réellement aucun intérêt qui le touche? Il en a un, mes Frères, non un intérêt présent et grossier, mais un intérêt sublime et éternel; il sait qu'en semant des biens terrestres, il recueillera des trésors

(1) I. Cor. XIII, 4, 5.

célestes, que l'aumône efface les péchés, qu'elle rend Dieu favorable, qu'elle ouvre les portes de son royaume, que, tandis que le mauvais riche est précipité après la mort dans les flammes dévorantes, le riche bienfaisant est reçu par les amis que lui ont faits ses largesses, dans le séjour de la paix et de l'immortelle félicité. Voilà un motif un peu plus efficace que des raisonnemens abstraits sur l'avantage que chacun peut trouver à procurer, par ses sacrifices, le bien général.

Un second motif proposé par la philosophie, c'est la gloire attachée aux bonnes actions. Quoi! toujours des vues basses et indignes de l'homme de bien! qu'est-ce que cette gloire, sinon une fumée que le sage méprise? quel autre nom mérite l'amour de cette gloire, que celui de vanité? Et vous l'honoreriez du nom de bienfaisance, vous croiriez devoir votre estime à celui qui prend part à une bonne œuvre, parce qu'il sait qu'on doit publier et afficher le nom de ceux qui y auront contribué! Mais outre qu'un tel motif avilit l'action dont il est le principe, l'efficacité en sera nécessairement très-bornée. La plupart des hommes préféreront toujours leurs trésors à une futile réputation de libéralité: et, à dire vrai, ils n'ont pas tort; car, après tout, quelque méprisable que l'argent puisse être en lui-même, les avantages qu'il procure sont quelque chose de plus solide qu'un vain bruit d'applaudissemens; et d'ailleurs, cet appât fût-il plus puissant, il ne le serait que pour les œuvres éclatantes et publiques. Que deviendront les misères cachées, les plus touchantes de toutes et les plus dignes d'intérêt? qui ira au secours de ces familles vertueuses et infortunées, qui éprouvent tous les besoins avec la honte de les avouer, et qui ne peuvent être arrachés au désespoir que par les dons de la charité la plus délicate et la plus discrète, comme la plus attentive et la plus généreuse. O Évangile! loi sainte et divine, vous n'avez pas besoin de réveiller l'orgueil pour inspirer

l'humanité! j'ouvre vos pages sacrées, et j'y lis: « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour attirer sur vous leurs regards, sans quoi vous perdez votre récompense.... Mais quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, afin que votre aumône demeure dans le secret, et que votre Père qui voit dans le secret vous le rende. » Je ne crains pas d'affirmer, mes Frères, qu'un homme qui, à la seule comparaison de ce passage avec tout ce que l'éloquence et la philanthropie ont dicté aux moralistes les plus célèbres, ne reconnaîtrait pas la différence du langage de Dieu avec celui de la faible et fastueuse sagesse humaine, devrait être regardé ou comme stupide, ou comme frappé d'un aveuglement surnaturel. Aussi, que de bienfaits cachés, que de largesses secrètes, que d'actes héroïques de miséricorde ignorés maintenant du monde entier, mais qui seront un jour révélés à la face du ciel et de la terre, ont été, dans toute la suite des siècles, le fruit de ce petit nombre de paroles simples et puissantes! Grâce à leur vertu, que de larmes amères ont été essuyées! que de plaies profondes ont été guéries! que de cœurs brisés par la douleur ont été consolés! que de malheureux prêts à exhaler le dernier soupir, ou peut-être à se donner, dans leur désespoir, la mort à eux-mêmes, ont été rendus à l'espérance et à la vie, par des anges mortels, dont l'humble charité s'exerce dans le silence et n'a jamais eu d'autre témoin que Dieu seul! Eh! puisqu'on parle de gloire, n'est-ce pas ici la gloire véritable, celle qui demeure renfermée dans le fond d'un cœur sensible et vertueux, et s'y conserve, pour ainsi dire, intacte et pure, en attendant qu'il plaise au Seigneur de la manifester au grand jour, et d'en former une couronne immortelle qu'il placera lui-même sur la tête des dignes imitateurs de sa bienfaisance?

Si les deux premiers motifs fournis par la sagesse du siècle sont si faibles, en comparaison de ceux que

la religion présente, en sera-t-il de même du troisième? Quel est-il? Le plaisir qu'on trouve à faire du bien. Certes, mes Frères, nous ne nierons pas que ce plaisir ne soit réel, ni qu'il ne soit un des plus nobles sentimens du cœur humain, ni que des âmes bien nées n'en puissent être naturellement susceptibles. Nous avons connu de ces âmes bienfaisantes par penchant et comme par instinct, et nous en avons vu qu'une si heureuse inclination a conduites à la piété chrétienne. Mais d'abord, les hommes n'ont pas tous cette précieuse sensibilité en partage: les uns ne l'ont pas reçue de la nature; elle a été étouffée chez les autres par la volupté, l'avarice, l'ambition, les soins de la vie, ou peut-être encore, par des passions violentes et haineuses; de nos jours surtout, après tant de guerres et de discordes, la douce humanité et la tendre commisération sont rares; l'habitude de voir des malheureux a encore augmenté ce funeste endurcissement. Peu de gens enfin goûtent le plaisir pur qui se trouve à soulager les peines d'autrui; et quand une fois le cœur est émoussé à cet égard, des déclamations philosophiques ne lui rendront pas la sensibilité qu'il n'a plus. Il n'y a que la religion qui puisse le tirer de cet engourdissement mortel, l'obliger par ses promesses et ses menaces à des actions généreuses qui ont perdu pour lui leur attrait, ou plutôt par la vertu qui lui est propre d'amollir les âmes les plus dures, et de créer dans l'homme un cœur nouveau, réveiller le sentiment éteint, et faire germer, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain qui en est le fruit. Mais, en second lieu, ce plaisir que certains hommes, naturellement amis de leurs semblables, ont à répandre des bienfaits, les porte-t-il, quand il est seul, à de bien grands sacrifices, à des actes d'humanité bien extraordinaires? En voit-on qui, entraînés par ce penchant, renoncent aux jouissances du luxe, à la somptuosité des repas, à la magnificence des équipages, pour subvenir aux besoins des pauvres, dans les temps de di-

sette publique et de calamités<sup>9</sup> qui s'arrachent aux douceurs d'une vie molle et voluptueuse, pour aller dans les hôpitaux porter des soulagemens aux malades, des consolations aux mourans, ou dans les prisons alléger les chaînes des infortunés qui y gémissent? Ah! que l'on veuille bien comparer tout ce que le plaisir vanté de faire des heureux a jamais produit de traits plus touchans et plus héroïques, avec les œuvres d'un Vincent de Paul, d'un Jean de Dieu, d'un Charles Borromée, d'un Belzunce, de mille autres héros de la charité que je ne puis nommer ici, et l'on conviendra que la religion a une vertu bien supérieure à celle de la nature, pour enfanter les prodiges de dévouement et de bienfaisance.

Achevons. La philosophie offre un dernier motif, qu'il nous reste à examiner. Elle inspire, dit-on, un sentiment profond de la dignité de l'homme, qui fait qu'on ne peut consentir à le laisser dans l'abjection et la misère. Mes Frères, si la philosophie dont on parle est celle des incrédules, je suis forcé de nier qu'elle inspire le respect pour la dignité de l'homme. C'est elle, au contraire, qui l'avilit et le dégrade; qui, lui contestant la spiritualité de son âme et l'immortalité de son être, le réduisant tout entier à un corps de boue qu'attendent la pourriture et les vers, s'efforce de le ravalier au niveau de la bête. Ce furent ces détestables doctrines qui, dans les temps du paganisme, rendirent l'homme si méprisable aux yeux de l'homme, et produisirent les excès d'inhumanité que nous avons vus dépeints. Ce sont elles qui, renaissant de nos jours, ont rendu notre génération si prodigue de sang humain, et ont flétri, dans bien des âmes, jusqu'au germe des sentimens tendres et généreux. Eh! quel intérêt prendrait-on au dérangement ou à la dissolution d'une machine organisée par le hasard, et qui doit bientôt nécessairement se dissoudre, pour retomber à jamais dans le néant? Voulez-vous avoir une idée vraiment grande de la dignité de notre nature, écoutez la religion;

elle vous dira: Tout ce monde visible a été fait pour l'homme, et l'homme a été fait pour Dieu. Son âme, substance immatérielle et pure, est le souffle même du Créateur et sa vivante image; elle est douée d'intelligence pour contempler les perfections de l'Être infini, et d'une volonté libre pour l'aimer; elle est unie à un corps, afin que par cette union la matière et le limon même deviennent capables de servir et de glorifier à sa manière l'auteur de toutes choses. L'âme ne meurt point, le corps est devenu mortel par l'effet du péché; mais il revivra de sa cendre par l'effet de la victoire remportée sur le péché et sur la mort par Jésus ressuscité. Puis elle ajoutera: Ce pauvre que vous voyez vêtu d'affreux haillons et couvert d'ulcères, est comme vous l'ouvrage du Très-Haut, créé comme vous à sa ressemblance, destiné comme vous à régner éternellement avec lui; il est plus que vous l'objet de sa tendresse; sa providence le recommande à vos soins, vous ordonne de pourvoir à ses nécessités, et vous déclare expressément que vous ne serez jamais admis dans son royaume, si le pauvre ne vous en ouvre l'entrée. Il y a plus: le Fils de Dieu a établi les pauvres ses représentans sur la terre; il veut qu'on les reconnaisse pour d'autres lui-même; qu'en cette qualité on les honore, on les respecte, on les aime, on n'épargne rien pour soulager leurs maux. De sorte que, lorsqu'il viendra pour juger les vivans et les morts, il ne dira pas aux riches reprochés: « Allez au feu éternel, parce que vous n'avez pas nourri, vêtu, consolé des infortunés qui étaient vos semblables; » mais il leur dira: « Allez, maudits! . . . car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été errant sur une terre étrangère, et vous m'avez laissé sans asile; j'ai été nu, et vous m'avez laissé sans vêtement; j'ai été prisonnier et malade, et vous ne m'avez point visité. » A ces mots, continue l'Évangile, ils s'écrieront tous ensemble: Mais quand donc, Seigneur, vous avons-

nous vu dans de semblables états, et avons nous refusé de vous servir ? Et alors le souverain Juge leur répondra : ( Ah ! grand Dieu, pourquoi ces paroles ne sont-elles pas toujours présentes à l'esprit de ceux qui ferment si aisément l'oreille à la prière du pauvre ? ) En vérité, tout ce que vous avez refusé au plus petit, au plus abject de ces êtres malheureux et délaissés, vous me l'avez refusé à moi-même : *Amen dico vobis, quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (1). Qu'on nous dise maintenant laquelle, de la religion ou de la philosophie, relève mieux la dignité de l'homme dans l'état d'avilissement où le réduit la misère, et fournit des motifs plus pressans de le secourir.

Mais ce n'est pas par nos discours, mes Frères, c'est par vos œuvres, qu'on jugera si la charité chrétienne l'emporte en effet sur la bienfaisance naturelle et sur la sensibilité mondaine. Vous allez, dans quelques instans, démentir ou confirmer par des faits tout ce que nous venons d'avancer. Car si, après que nous avons élevé si haut les effets de la miséricorde évangélique, on voyait qu'une assemblée de fidèles, sollicitée, dans le temple même de Jésus-Christ et par ses ministres, de subvenir aux besoins des pauvres, se montrât peu libérale dans ses dons, n'aurait-on pas droit de conclure que tous ces grands éloges donnés à l'efficacité de la morale chrétienne, ne sont que des déclamations stériles, et que, nous prédicateurs de la vérité, nous ne songeons ici qu'à vous amuser par un vain bruit de paroles ? Oh ! nous vous en conjurons, mes Frères, honorez votre religion si cruellement calomniée aujourd'hui ; cette religion, hélas ! sur laquelle reposent en ce moment toutes les espérances de l'état aussi bien que de l'Eglise. Et pour vous adresser en finissant les mêmes mots par lesquels nous avons commencé : Songez que Dieu lui-même attend de vous que, par vos bonnes

(1) Matth. xxv, 45.

œuvres, vous vengiez la gloire de son nom, et fermez la bouche aux hommes imprudens qui osent blasphémer ce qu'ils ignorent : *Sic est voluntas Dei, ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam*. Ainsi soit-il.



## SERMON

EN FAVEUR DE

## LA MISSION DE LA LOUISIANE

PRÊCHÉ

DANS L'ÉGLISE DE S.-SULPICE, A PARIS,

LE 25 JANVIER 1821.

*Misimus fratrem nostrum, quem probavimus in multis sepe sollicitum esse... confidentiâ multâ in vos; ostensionem ergo quæ est charitatis vestræ.... ostendite in faciem ecclesiarum.*

Plains de confiance en votre libéralité, nous avons envoyé vers vous, pour recueillir vos dons, un de nos frères chéris, dont nous avons souvent éprouvé le zèle et le dévouement; et nous vous prions de faire paraître, à la face des églises, la charité qui est en vous. (II. Cor. viii, 22, 24.)

DANS les beaux jours du christianisme naissant, toutes les églises étaient pauvres, toutes étaient persécutées tour à tour, et leur commun partage était les privations et les souffrances. Mais s'il arrivait que l'une d'entre elles, plus agitée et plus malheureuse, éprouvât des nécessités extraordinaires, toutes les

autres aussitôt, oubliant leurs propres besoins et leurs propres maux, s'empressaient à l'envi de la secourir, et l'on voyait une émulation de charité digne de l'admiration de tous les siècles. Ni l'éloignement des lieux, ni la différence des mœurs et du langage, ni les préjugés ou les intérêts qui divisent les nations, ne pouvaient arrêter les saintes profusions de cette bienfaisance vraiment chrétienne: à peine la sagesse et l'autorité des apôtres eux-mêmes suffisaient-elles pour en modérer les pieux excès, et la contenir dans quelques bornes. Aussi, les fidèles de Macédoine n'eurent pas plus tôt été avertis de la détresse où étaient tombés ceux de Jérusalem, que, brûlant du désir de les soulager, ils ne songèrent à rien moins qu'à se dépouiller, en leur faveur, de toutes choses; jusque-là que la grande âme de saint Paul, s'étonnant elle-même de tant de générosité, ne trouvait point de paroles pour en exalter à son gré le mérite. Non, disait-il, je n'ai ni assez de force, ni assez de voix pour les louer, parce qu'ils ont été prodigues au-delà de leurs forces et de leurs moyens: au milieu des tribulations qui les accablaient, ils n'ont été sensibles qu'à la joie de répandre des bienfaits; leur profonde indigence a été riche et magnifique dans ses dons; c'était leur substance même et leur vie qu'ils offraient, me pressant et me conjurant de permettre qu'ils se sacrifassent sans réserve pour leurs frères: *Cum multâ exhortatione obsecrantes, semetipsos dederunt* (1). Tel est le témoignage qu'il leur rendait, en écrivant à ceux de Corinthe. Mais non moins sûr des généreuses dispositions de ces derniers, il serait superflu, ajoutait-il, de vous exhorter à suivre un si bel exemple, votre empressement l'avait devancé; vous avez mérité vous-mêmes d'être donnés pour modèles aux autres églises, et je sais que vos aumônes, dès long-temps préparées, n'attendent que la main qui les doit recueillir. J'envoie donc vers vous, avec confiance, un frère chéri dont la fidélité et le

(1) II. Cor. viii, 4, 5.

dévouement me sont bien connus, afin qu'à son arrivée, la charité qui vous anime éclate pour votre gloire et pour la mienne, à la face de toute la terre: *Misimus fratrem nostrum... confidentiâ multâ in vos; ostensionem ergo charitatis vestræ et nostræ pro vobis... ostendite in faciem ecclesiarum.*

Ne voyons-nous pas aujourd'hui, mes Frères, quelque chose de semblable à ce qui se passait dans ces heureux temps? Un digne successeur des apôtres (1), apôtre lui-même d'un nouveau monde, après avoir franchi plus d'une fois les vastes mers, et traversé, avec d'incroyables fatigues, des régions désertes ou nulle route n'est tracée, pour porter la lumière de la vraie religion, avec tous les bienfaits qui l'accompagnent, à des peuples ou qui l'ont oubliée ou qui l'ignorent; après avoir, dans le court espace de trois années, jeté les fondemens d'un bien immense, transporté dans cet autre hémisphère nos plus utiles institutions, gagné les cœurs, préparé tout à la fois la réforme des mœurs, la réunion des chrétiens que le schisme avait séparés, la conversion des infidèles et la civilisation des barbares: ne pouvant par ses seules ressources (hélas! il n'est riche que de ses privations), achever une entreprise si noble et si heureusement commencée, réclame; en faveur de son église naissante, les secours des anciennes églises de l'Europe, et surtout de la France sa patrie. Nouveau Paul, il députe vers nous un autre Tite, un disciple choisi, le témoin et le coopérateur de ses travaux, le dépositaire de toutes ses pensées; afin qu'apprenant de cette bouche fidèle ses desseins, ses efforts, ses espérances, ses succès et ses besoins, ou plutôt les besoins d'un troupeau toujours croissant, qui semble devoir être bientôt innombrable, vous saisissiez une occasion si belle de déployer, à la face des deux mondes, cette charité déjà signalée par tant de bonnes œuvres, dont tout ressent autour de vous les effets, et dont la renommée est parvenue

(1) Mgr Du Bourg, depuis évêque de Montauban.

jusqu'à ces extrémités les plus reculées de l'univers: *Misimus fratrem nostrum... confidentiâ multâ in vos; ostensionem ergo que est charitatis vestræ... ostendite in faciem ecclesiarum.*

Une confiance si honorable pour vous n'a point été vaine: l'envoyé de cet évêque vénérable a été accueilli parmi vous, comme l'étaient, parmi les fidèles d'autrefois, les envoyés des apôtres; les témoignages de bienveillance qu'il a reçus de toutes parts, et que ne lui ont pas refusés même les personnes les plus augustes, lui annoncent assez que sa mission ne sera pas sans fruits, et promettent en même temps à celui qui monte en cette chaire, pour vous entretenir en sa place, que ses paroles ne seront pas écoutées sans intérêt. Je sais à quelles âmes élevées, généreuses et chrétiennes je m'adresse; je ne leur présenterai que des considérations dignes d'elles; je montrerai, et c'est tout mon dessein, que la gloire de la religion et celle du nom français, les invitent également à contribuer au grand bien qu'on leur propose. Puisse le Seigneur, au nom de qui je parle, me faire la grâce de leur rendre cette double vérité aussi sensible qu'elle me l'est à moi-même en ce moment, et mon objet sera rempli, et tous mes vœux seront comblés! — *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

C'est la destinée de la religion, comme de l'astre du jour, de faire le tour du monde pour l'éclairer et le vivifier; elle visite successivement ou à la fois, mais toujours dans l'ordre que son tout-puissant auteur a voulu, les régions de l'orient, du septentrion, du couchant et du midi; sa course lui est tracée dès l'origine, il faut nécessairement qu'elle la poursuive et qu'elle l'achève, sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter jamais. Le ciel et la terre passeront avant que passe la parole de celui qui a dit: Cet Evangile du royaume sera annoncé dans toutes les parties de

l'univers : *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe* (1). Il n'y aura point de contrée si reculée et si barbare où ne pénètre sa divine lumière et sa chaleur bienfaisante : *Nec est qui se abscondat à calore ejus* (2). Que tous les rois et les peuples se liguent pour rendre vain cet oracle, leurs efforts ne serviront qu'à en seconder et hâter l'exécution.

Lisez l'histoire des siècles. On opprime la religion dans un lieu, et elle passe dans un autre; on veut l'étouffer, et elle s'étend; on croit qu'elle fuit, et elle ne fait que disparaître un moment pour aller prendre possession d'une autre partie de son héritage; elle parcourt en souveraine, quelquefois mécon nue et outragée, mais jamais dépossédée ni vaincue, la terre entière qui est son domaine; son autorité céleste lui fait trouver partout des sujets; sa fécondité lui donne partout des enfans, et les nations, engendrées par elle à la grâce, soumises à son joug sacré, forment sa grande famille et son immortel empire.

Que les Juifs, à sa naissance, entreprennent de la réduire en captivité et de la détruire, les apôtres ne disent qu'un mot: Voilà que nous nous tournons vers les Gentils: *Ecce convertimur ad Gentes* (3); et, en un instant, tout un monde idolâtre est peuple de chrétiens, prêts à mourir pour elle.

Qu'aussitôt après, et lorsqu'elle est encore au berceau, la puissance romaine s'arme et déploie toutes ses forces contre elle; que pendant trois siècles entiers le sang de ses disciples coule à grands flots dans toute l'étendue de l'empire; qu'un tyran superbe et cruel, terminant la longue suite des persécuteurs, se flatte enfin d'avoir consommé leur ouvrage; que des inscriptions fastueuses lui attribuent la gloire d'avoir, pour jamais et en tous lieux, aboli le culte et le nom de Jésus-Christ: *Superstitione Christi... et*

(1) Matth. xxiv, 14.

(2) Ps. xviii, 7.

(3) xiii, 46.

*nomine Christianorum... ubique deleto*: dix ans ne s'écouleront pas avant que Rome, ses armées, son sénat, ses empereurs, l'univers, prosternés devant la croix de Jésus-Christ, dissipent l'illusion de ce court triomphe.

Que dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, un funeste esprit de schisme, en déchirant ses entrailles, lui enlève une portion considérable de ses enfans, et détache de son obéissance des peuples entiers: pour réparer ses pertes, elle ne fait que jeter un regard vers les vastes régions de l'orient; aussitôt les routes s'ouvrent, les vaisseaux fendent les mers, ses rapides messagers volent sur les ailes des vents, l'Inde retentit du nom de Jésus, trente royaumes et des îles sans nombre sont conquis à la foi par le seul François Xavier, un million d'infidèles reçoivent le baptême de ses mains, la Chine et le Japon s'étonnent de connaître le vrai Dieu, et de voir ses adorateurs et ses martyrs se multiplier dans leur sein.

Que de nos jours, hélas! et dans cette France long-temps si chrétienne, l'impiété fasse le plus puissant effort qui jamais ait été fait contre l'Eglise; qu'elle réunisse sous une même bannière, pour la combattre, toutes les sectes, toutes les professions, tous les talens, tous les intérêts, tous les vices; qu'elle calomnie, qu'elle proscrive, qu'elle égorge; que les temples et les autels tombent sous ses coups; que les ministres sacrés et les fidèles échappés au glaive des bourreaux soient dispersés comme la poussière sur toute la face de la terre; que l'on proclame de nouveau, avec encore plus de faste qu'au temps de Dioclétien, le christianisme aboli, son sacerdoce éteint, ses espérances évanouies; qu'arrive-t-il après tant de fracas et tant de fureurs? L'impiété, victorieuse par le crime et souillée de sang, devient plus odieuse; ceux que son hypocrite modération avait séduits se désabusent; tout ce qui ne veut pas la ruine de la société et le bouleversement de l'univers l'abandonne; la religion persécutée, couverte de plaies, bai-

gnée de larmes, et parmi tant de souffrances, toujours douce, toujours bienfaisante, ne respirant qu'amour pour ses ennemis, paraît plus aimable et plus auguste; attendris et vaincus, des incrédules fameux reviennent à elle avec éclat; tout une nation, que son absence avait plongée dans un horrible cahos, la redemande à grands cris, et ceux-mêmes qui s'obstinent encore à la haïr, sont forcés d'avouer qu'elle est le grand et indispensable besoin des peuples.

Mais avant qu'elle soit rappelée parmi nous, et pendant qu'elle est encore errante sur les terres étrangères, quel est son sort? Légitime épouse du Roi du ciel, portant sur son front un caractère ineffaçable qui la distingue, elle est partout reçue avec honneur, même dans les lieux où règnent les sectes ses rivales. Les princes et les peuples qui ne vivent point sous ses lois s'empressent de donner asile à cette sainte fugitive; ils lui ouvrent leurs trésors, et lèvent des tribus pour la nourrir; car il lui a été dit: Tu suceras le lait des nations, et tu seras allaitée de la mamelle des rois: *Suges lac gentium, et mamillâ regum lactaberis* (1). Elle chante librement dans la terre d'exil les cantiques de Sion, et sa voix touchante lui gagne les cœurs: ses prêtres, ses cénobites et ses vierges étonnent les rives hospitalières par le spectacle de vertus angéliques qui n'y étaient point connues. Samarie voit avec admiration les tentes de Juda, et les tribus séparées sentent renaître leur amour pour la maison de David. Que de préjugés se dissipent! que d'enfans égarés reconnaissent leur mère! quels désirs de rapprochement se manifestent de toutes parts! O mon Dieu, que méditez-vous de votre Eglise, que pour lui préparer la plus grande des consolations? ses barrières ne seraient-elles tombées que pour faciliter le retour de ceux dont elle pleurerait la désertion et la perte? toucherions-nous

(1) Isa. LX, 16.

au moment d'une réunion si heureuse? et tous les succès de l'infidélité triomphante se borneraient-ils à convaincre enfin le monde qu'il n'y a de refuge assuré contre les plus folles erreurs et les plus funestes désordres, que dans le sein de l'unité catholique?

Mais laissons aux desseins favorables d'une Providence patiente et profonde le temps de se développer et de mûrir, dans cette Europe où des obstacles qu'il n'appartient qu'à elle de lever retardent encore l'accomplissement de nos vœux; et si nous cherchons des espérances plus prochaines, tournons nos yeux vers cet autre hémisphère dont l'Océan nous sépare, et où commence déjà pour la religion un cours de destinées plus prospères.

Quoi de plus connu que la révolution mémorable qui, un peu avant l'époque de nos troubles, changea la face de l'Amérique septentrionale, et causa un ébranlement dont le contre-coup a retenti dans tout l'univers? Qui peut ignorer la part que la philosophie du siècle eut au nouvel ordre de choses qui s'établit alors, et tout ce qu'elle se promit d'une constitution politique proposée comme modèle à tous les peuples, et fondée sur la tolérance universelle des cultes? O vaines pensées des hommes! Cette tolérance, qu'on regardait comme l'écueil fatal de la vraie foi, comme le moyen assuré de la confondre avec toutes les erreurs, a été précisément le moyen dont Dieu s'est servi pour relever en un moment sa gloire! Et que faut-il en effet à la vérité que d'être libre et de pouvoir se montrer, pour se faire reconnaître, comme le soleil, à la lumière qu'elle répand? Aussi la foi catholique, franchement tolérée, comme nous aimons à publier qu'elle l'est depuis trente-sept ans dans ces contrées, y a-t-elle fait, dans ce court espace de temps, et y fait-elle encore tous les jours de merveilleux et presque incroyables progrès.

Nous songeons trop peu, mes Frères, à ces prodiges qui devraient causer tant d'admiration et tant de joie à de zélés enfans de l'Eglise; nous voyons pres-

que avec indifférence, froids chrétiens que nous sommes, se renouveler, comme sous nos yeux, le miracle de la première propagation du christianisme.

A l'époque encore si récente où les états confédérés d'Amérique proclamèrent leur indépendance, et se formèrent en corps régulier de nation, il n'y avait pas dans toute cette vaste étendue de pays, soumise aujourd'hui à leur domination, un seul siège épiscopal, un seul presbytère, un seul temple catholique : quelques fidèles épars, brebis sans pasteur et n'ayant d'autre ressource, dans leurs nécessités spirituelles, que les secours incertains d'un petit nombre de missionnaires errans, formaient tout le troupeau de l'Eglise dans cette partie si considérable du Nouveau-Monde : faible germe de catholicité, presque imperceptible au milieu de plus de vingt sectes diverses qui le couvraient, et semblaient l'étouffer sous leur ombre.

Mais laissez croître ce grain de sénévé. O merveille ! dans moins de cinq ans, cette petite famille si obscure et si délaissée devient un grand peuple qui attire déjà les regards de toute la chrétienté et la sollicitude du chef de l'Eglise ; de nombreuses paroisses s'établissent sous le nom de congrégations, et des églises s'élèvent de toutes parts.

En 1789, dans cette même année, si tristement fameuse parmi nous, où commencèrent les événemens qui ont amené la ruine totale de l'épiscopat français, je vois fonder un premier siège à Baltimore, et célébrer avec solennité un premier synode diocésain dans cette ville.

Peu de temps après, un évêque est donné à cette Louisiane, sur laquelle je fixerai, dans un moment, toute votre attention ; la foi étend ses conquêtes, et la piété fleurit ; des prêtres zélés, que la persécution chasse de nos bords, vont porter sur ces rives lointaines le feu dont ils sont embrasés ; des séminaires se forment, et l'éducation des jeunes clercs y est confiée à cette vénérable et célèbre congrégation de

Saint-Sulpice qui, depuis près de deux siècles, élève dans la science et dans la vertu tout ce que le clergé de France a de plus illustre ; l'Amérique a ses communautés de religieux, de vierges consacrées au Seigneur, et de solitaires voués à la plus austère pénitence ; tout ce que nous détruisons renaît et se propage au-delà des mers ; des sociétés d'hommes apostoliques parcourent les cités et les campagnes, annonçant, avec une ardeur infatigable, la parole sainte, et grossissant de jour en jour le troupeau fidèle, dont la multiplication rapide nécessite bientôt l'érection d'une métropole et de quatre nouveaux sièges épiscopaux. Depuis long-temps les prêtres ne suffisent plus aux besoins de cette multitude toujours croissante, qui déjà surpasse tous nos calculs, et qui serait plus considérable encore si le nombre des ministres répondait à leur zèle. O Dieu, qui voyez ces campagnes déjà blanches, et cette immense moisson qui mûrit, envoyez des ouvriers pour la recueillir, et daignez achever l'ouvrage de votre miséricorde !

C'est dans ces circonstances, mes Frères, qu'un homme animé d'un zèle ardent que modère la sagesse ; doué de cette élévation d'esprit qui conçoit les grands desseins, de cette force d'âme qui les exécute, de cette douceur et de cette patience auxquelles cèdent tous les obstacles de cette charité pure qui ne respire que la gloire de Dieu et le salut des âmes ; préparé d'ailleurs aux plus hautes fonctions du ministère par un long exercice des fonctions inférieures parmi ces peuples, est élevé à l'épiscopat et appelé du Ciel à gouverner la plus importante des églises de cette contrée. ®

Le diocèse de la Louisiane, qui égale en étendue la moitié de notre Europe, renferme, dans sa vaste circonscription, plusieurs grands états, qui, par la rapidité à peine croyable avec laquelle leur population s'accroît annuellement, semblent devoir former dans peu l'une des régions les plus peuplées de la

terre. Attirées par la fertilité du sol, par la beauté du climat, par les avantages qu'offre à l'industrie et au commerce la navigation des fleuves immenses qui arrosent ce pays, enfin par la douceur des lois et la liberté presque sans frein qu'elles accordent, des familles, des peuplades entières y affluent sans cesse de toutes les parties du monde, et viennent y fixer leur demeure. Ce ne sont que colons qui arrivent, qu'habitations qui se multiplient, que bourgades et villes naissantes, qu'on voit de jour en jour s'élever, s'étendre, se remplir d'habitans, et rivaliser enfin avec nos belles cités d'Europe. Là, occupés uniquement du soin d'établir et d'augmenter leur fortune par leurs spéculations et leurs travaux, cette multitude d'hommes, d'origine, de mœurs, de croyances différentes, vivent ensemble dans l'union et la paix; et du mélange de tant de nations diverses, se forme insensiblement une nation nouvelle, qui sans doute aura tôt ou tard son caractère propre et ses principes communs de morale et de religion, comme elle a sa police et ses lois. En attendant, c'est une confusion et un chaos sans exemple de doctrines opposées entre elles: catholiques, protestans, anabaptistes (je ne nomme pas le reste, et vous épargne les divisions et les subdivisions infinies de ces sectes) sont mêlés et confondus dans le sein des mêmes villes, des mêmes maisons, des mêmes familles; la plupart ne sachant pas même, dans une si grande diversité, ce qu'ils croient; n'ayant ni ministres pour les instruire, ni temples pour y prier; éprouvant le besoin, si naturel à l'homme, de rendre un culte à la Divinité, sans avoir de moyens pour le satisfaire.

Tel est le spectacle qui s'est offert aux yeux du sage et vertueux Prélat à qui le choix éclairé du Saint-Siège a confié cet immense troupeau. Une grande pensée qui n'a pu lui venir que du Ciel a aussitôt frappé son esprit: il a jugé que Dieu, attentif aux destinées du genre humain, n'avait rassemblé, de toutes les parties de la terre sur un même point,

tant d'hommes prévenus d'opinions ou d'erreurs différentes, que pour les réunir tous ensemble dans le sein de la vérité, renouveler en quelque sorte, dans un monde nouveau, la jeunesse de son Eglise, et, tandis que d'anciens royaumes chrétiens cherchent le bonheur dans la licence de l'impiété, montrer, à l'extrémité de l'univers, une grande colonie heureuse par sa soumission à la foi catholique. Il a cru entendre une voix secrète lui dire: O pasteur que j'ai choisi, lève les yeux, et regarde: *Leva oculos tuos, et vide* (1); vois ces troupes nombreuses qui accourent sur toutes les mers, qui descendent ces grands fleuves et abordent de tous côtés sur ces rives, ce sont tes enfans qui viennent de loin te chercher: *Filii tui de longè venient* (2); c'est tout un peuple que je t'amène pour recevoir mes leçons par ta bouche, et apprendre de toi ce qu'il y a de plus nécessaire aux nations comme aux particuliers, la religion véritable: *Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi... ambulabunt in lumine tuo* (3). Regarde encore, et vois ces hommes nus et sauvages qui errent dans les forêts et les vastes déserts de ces contrées, moins semblables à des hommes qu'à des bêtes feroches: ils t'attendent et seront aussi ta conquête; bientôt, accourant à ta voix, ils t'apporteront leurs enfans dans leurs bras pour les offrir à Jésus-Christ, et courberont avec joie la tête sous le joug de la civilisation et de l'Évangile: *Afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt* (4).

Plein de ces images et de ces nobles espérances, transporté de zèle, il vient en Europe solliciter les secours des âmes généreuses, et chercher des coopérateurs à son apostolat: Rome et Paris ont vu avec admiration sa modestie, sa grandeur d'âme, sa soif ardente du salut de son troupeau; qui ne sait avec

(1) Isa. LX, 4.

(2) Isa. LX, 4.

(3) Isa. LX, 3 et 4.

(4) Isa. XLIX, 22.

quels témoignages honorables de bonté, notre auguste monarque et toute cette famille vraiment royale, autant par sa munificence et par ses autres vertus, que par le sang de tant de rois dont elle est issue, daignèrent alors l'accueillir ? comblé de leurs bienfaits, il repart sur un vaisseau de sa Majesté, emmenant avec lui (digne cortège d'un apôtre) des prêtres, des religieux, de fervens élèves du sanctuaire, de sages institutrices de la jeunesse, de vénérables Frères des écoles chrétiennes, ces maîtres pieux et expérimentés de l'enfance.

Que ne puis-je vous peindre cette navigation si semblable à celle de François Xavier, vous montrer un spectacle qui ravit les anges : un vaisseau changé tout-à-coup en un temple, où se célèbrent chaque jour les mystères adorables ; l'écho des mers répétant les cantiques sacrés ; des matelots attendris arrosant de leurs larmes les pieds d'un évêque qui les bénit, les exhorte, les purifie par les eaux de la pénitence, les nourrit du pain céleste, et laisse dans ces cœurs peu accoutumés aux tendres émotions de la piété, des impressions ineffaçables de respect et d'amour pour une religion dont ils ont vu un si digne ministre !

Au terme de cette sainte et heureuse navigation, un plus long et plus pénible voyage attend les zélés missionnaires. Un immense intervalle les sépare encore des lieux qui doivent être le théâtre de leurs travaux ; ils le franchiront à pied, un bâton à la main, en fidèles imitateurs des premiers disciples de Jésus-Christ.

O peuple de la Louisiane ! vous qui êtes aussi le peuple de saint Louis, et qui ne pouvez être abandonné du Ciel, levez les yeux à votre tour, regardez au loin, et voyez vos sauveurs qui s'avancent : *Ascendent salvatores* (1). Voyez-les qui marchent sans se lasser, à travers les marais, les bois, les précipices, les torrens ; qui gravissent sur les cimes glacées des

(1) Abd. 21.

montagnes, et laissent sur les rochers et parmi les ronces les traces sanglantes de leurs pas. Oh ! qu'ils doivent vous paraître beaux les pieds de ceux qui viennent ainsi vous annoncer la paix, vous apporter les vrais biens : *Quàm speciosi super montes pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* (1) ! Les voilà qui s'approchent. Peuples, sortez de vos confins, courez au-devant de ceux que le Dieu de l'univers vous envoie.

En effet, mes Frères, le Prélat n'est pas plus tôt entré dans les eaux du fleuve qui arrose les terres de son diocèse, que la population entière s'émeut : catholiques et protestans de toutes les communions, se mêlent, se précipitent ensemble vers le rivage, font éclater à l'envi leur allégresse, et rivalisent en témoignages de vénération pour celui que déjà l'on semble envisager comme le commun pasteur de tous. On l'entoure, on le suit dans la maison du Seigneur, où il va offrir tout ce peuple au souverain Maître des cœurs, et immoler l'Agneau sans tache pour le salut de tout le troupeau. Le spectacle, rare dans ces régions, de nos cérémonies majestueuses et saintes, la solennité du sacrifice, le recueillement profond du pontife et des ministres qui l'entourent, les paroles de vie et de vérité qu'il adresse à la multitude assemblée ; tout frappe vivement les esprits, et produit dans les âmes des émotions salutaires et nouvelles.

Heureux présage ! Bientôt on se plaint de toutes parts que l'enceinte du lieu sacré est trop étroite pour la foule avide qui veut y trouver place ; il faut agrandir les espaces : tous s'empressent de contribuer à la construction d'une belle et vaste basilique dédiée à saint Louis, auguste patron de ces contrées, et ornée de précieuses peintures, digne présent d'un roi protecteur éclairé des arts et fils aîné de l'Eglise. O prince très-chrétien ! que bénies soient votre munificence et votre piété ! Comment ne remarquerais-je

(1) Rom. x, 15, et Isa. LII, 7.

pas qu'au temps même où ce temple, élevé en son honneur, se décorait de vos dons, saint Louis a daigné, comme pour récompenser votre foi, promettre à la France et à vous cet enfant donné du Ciel, qui a ranimé tant d'espérances presque éteintes ?

Que dirai-je maintenant, ô mes Frères ? Les conversions se multiplient, et tout annonce un retour à l'unité ; l'enfance accourt aux écoles chrétiennes ; les jeunes gens reçoivent dans trois collèges les leçons de maîtres aussi habiles que vertueux ; la jeunesse du sexe est distribuée en deux maisons, dont l'une est dirigée par les pieuses filles de sainte Ursule, et l'autre par ces institutrices si renommées parmi nous, qui puisent dans le cœur même de Jésus-Christ l'art de gagner les jeunes cœurs pour les donner à Dieu ; l'espérance du clergé, quarante élèves du sanctuaire, sont confiés à de vénérables prêtres de la congrégation de saint Vincent de Paul ; on écoute avidement les instructions des catéchistes et des missionnaires ; mais surtout, l'Evêque lui-même, par l'insinuation de ses discours, par la sainteté de sa vie, par son dévouement, ses travaux, la joie toute céleste qu'il fait paraître au milieu des privations de tous genres et des plus accablantes fatigues, attire tout à lui : et déjà l'on se demande pourquoi il y aurait plusieurs églises, plusieurs cultes, plusieurs doctrines ; si Jésus-Christ a établi plus d'une religion sur la terre, enseigné plus d'un évangile, et si l'on peut souhaiter un guide plus fidèle que ce digne pasteur, des enseignemens plus purs que les siens.

Oui, c'est dans ces lieux, mes Frères, où naît un peuple nouveau, où rien n'est encore enraciné profondément, où le nombre prodigieux des sectes rend plus palpables l'inconvénient et le ridicule de leur multiplicité, c'est là que, grâce aux soins et aux lumières d'un homme apostolique, les diverses communions chrétiennes se donneront enfin le baiser de paix ; de là partira le signal de cette réunion depuis si long-temps désirée, que les catholiques ne cessent

de demander au Ciel, dont les ministres des autres églises paraissent sentir vivement le besoin, qui terminerait enfin trois siècles de tristes et funestes divisions, rendrait le repos à l'Europe et en renouvelerait les destinées.

Mais que tardai-je à vous annoncer une autre réunion non moins merveilleuse, qui n'est plus une simple espérance, et que nous croyons déjà consommée ? La renommée a porté le nom et les vertus de l'Evêque de la Louisiane, jusque dans les retraites les plus profondes, parmi les cavernes et dans la profondeur des bois, où se retirent ces tribus sauvages, partie presque inconnue jusqu'à présent, de son troupeau. La voix de Dieu se fait entendre à ces brebis encore errantes ; elles sentent le besoin de se rapprocher de leur pasteur ; on se rassemble, on lui envoie une députation solennelle, on le conjure de venir visiter ceux qui ne le connaissent encore que de nom, mais qui déjà désirent être sous sa conduite.

Eglise de Jésus-Christ, voilà donc tes destinées ? les hommes ne sauraient comprendre, tu ne peux comprendre toi-même ni ton bonheur, ni ta fécondité qui ne diminue point dans ta vieillesse. N'est-ce pas ta voix que j'entends, quand Jérusalem s'écrie : Moi qui étais abandonnée, stérile, comment me vois-je subitement entourée de ces nouveaux enfans que je ne connaissais pas (1) ? C'est aujourd'hui surtout, que tu tiens ce langage. Il y eut un temps où les rois et les puissans de la terre favorisaient tes progrès ; tu es maintenant abandonnée à tes propres forces : *Ego destituta et sola* (2). Mais tu n'en fais pas pour cela des conquêtes moins étendues, moins riches. Il fut un temps où tu étais libre, où tu régnaï en quelque sorte ; maintenant, tu es souvent fugitive, captive quelquefois : *Ego transmigrata et captiva* (3). Mais qu'importe ? la puissance de Dieu est toujours

(1) Isa. XLIX, 21.

(2) Isa. XLIX, 21.

(3) Isa. XLIX, 21.



la même, la parole de l'Évangile n'est pas changée, et elle exerce son empire sur tous les hommes, parce que l'auteur de la nature a placé dans leur cœur le sentiment qui les ramène à la foi.

En véritable père, le pasteur de la Louisiane se transporte au milieu de ses enfans; il est maintenant, mes Frères, parmi ces sauvages. Oh! que de larmes de consolation il répand! que de vertus déjà il a produites, combien de fois ses mains, comme celles de Xavier, sont tombées de lassitude, après avoir baptisé ou des enfans, ou des adultes, pendant des journées entières! Mais où trouvera-t-il des ouvriers pour cultiver cette nouvelle terre? où seront les pasteurs qui conduiront ce nouveau troupeau? comment former les établissemens nécessaires? Il compte sur nous, mes chers Frères, et sans doute, à son retour dans sa ville épiscopale, il n'aura pas la douleur d'apprendre que nous l'avons abandonné, que, pendant que les peuples sauvages l'appelaient, ses anciens amis, ses compatriotes n'ont pas daigné tourner vers lui leurs regards.

O ange de ces contrées, ange protecteur de cette seconde terre de saint Louis! accourez, et dites-lui qu'il n'ait pas cette crainte, que nous prenons l'intérêt le plus vif, le plus religieux, le plus tendre à ses conquêtes; dites-lui que nous ne sommes pas seulement les citoyens de la France, mais que nous sommes les enfans de l'Eglise, que cette Jérusalem spirituelle est le premier objet de notre amour, et que nous ne regardons jamais comme étranger rien de ce qui touche à ses intérêts les plus chers. Non, tant que notre bras ne sera point desséché, nous l'emploierons avec transport à la défendre; tant que notre langue ne sera point collée à notre palais, nous bénirons son nom et nous chanterons ses louanges.

Mais, mes Frères, ce n'est pas seulement pour l'amour de la religion que nous devons nous empresser de contribuer au grand bien qu'on nous propose, c'est aussi par amour pour la France et pour la gloire

d'un nom qui nous est si cher. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

## SECOND POINT.

Quel intérêt ne doit pas inspirer à des Français la contrée dont je vous entretiens! Naguère encore elle appartenait à la France; elle fut une conquête de Louis-le-Grand, dont elle porte le nom; ce nom auguste et sacré de Louis, avec le nom cher et vénéré de Bourbon, se trouve partout sur cette terre que des Français ont civilisée, que des missionnaires français ont souvent teint de leur sang, où tout rappelle des souvenirs glorieux à la France; ce vertueux évêque, dont le zèle y opère aujourd'hui tant de merveilles, et qui sollicite votre assistance par ma bouche, est Français lui-même, il a des coopérateurs français, et c'est par des institutions prises au milieu de vous, qu'il régénère dans ce pays les mœurs de l'enfance, de la jeunesse et de tous les âges; un vaisseau de votre roi l'y a transporté; les bienfaits de ce généreux monarque et ceux de son auguste famille ont formé comme le premier fonds de son apostolat. Qui oserait, après cela, nous dire que nous vous proposons une œuvre étrangère?

Mais ne parlons pas seulement de la Louisiane en particulier, élevons, étendons nos vues, et disons avec confiance: que toute cette œuvre si grande et si sainte des missions dans les deux mondes, est éminemment française, et qu'aucune nation ne peut y prétendre la même part que la France.

Oui, mes Frères, les conquêtes mêmes d'un François Xavier et de ses compagnons, dont le bruit a rempli l'univers, appartiennent moins à l'Espagne et au Portugal qu'à votre patrie. Ne fut-ce pas ici, dans cette capitale de la France, que Xavier, ce Paul des temps modernes, apprit la science des Saints, et reçut les premières étincelles du feu qu'il alluma ensuite dans une si grande partie de la terre? Ne fut-ce pas

sur cette montagne des martyrs à laquelle nous touchons, qu'il se lia solennellement avec un petit nombre de compagnons choisis, par ce vœu si célèbre et si fidèlement accompli, de se dévouer à la conversion des infidèles dans tout le monde? Ne fut-ce pas en ce lieu et en ce moment même, que prit naissance cette société si petite alors, si étendue depuis, qui pendant deux siècles a comme inondé l'Asie, l'Afrique et l'Amérique de ses missionnaires, et arrosé tous les points du globe du sang de ses martyrs? De quel pays venaient ces savans hommes, l'honneur éternel des missions d'orient, qui inspirèrent aux empereurs et aux nations de l'Asie tant d'admiration pour les sciences et les arts d'Europe? Les Bouvet, les Gerbillon et les Parennin n'étaient-ils pas Français? Combien de Français encore parmi ces apôtres des ordres de saint François et de saint Dominique, qui rendirent de si grands services à la religion et à l'humanité, dans le pays des infidèles? N'est-ce pas assez? . . . . Voyez encore Vincent de Paul, envoyant de Paris ses ouvriers apostoliques à Madagascar, sur les côtes brûlantes de Barbarie et dans les îles du septentrion. Et pour parler enfin de ce qui est encore sous nos yeux, voyez ces précieuses pépinières d'apôtres, ces respectables séminaires du Saint-Esprit et des Missions étrangères, que l'époque la plus florissante de notre monarchie a vu naître, que la plus affreuse des révolutions n'a pu détruire, et qui ont continué à faire prêcher avec succès la foi parmi les idolâtres, pendant qu'on s'efforçait avec tant de fureur de l'étouffer parmi nous.

Mais n'y a-t-il eu que les prêtres, mes Frères, qui, dans votre patrie, aient montré ce zèle pour l'œuvre sacrée des missions? Ah! vous n'avez pas besoin qu'on vous apprenne tout ce que firent, pour l'étendre et la soutenir en tous lieux, vos rois très-chrétiens et tant de pieuses reines dont les exemples sont encore si fidèlement retracés par notre religieux mo-

narque et par ces augustes princes et princesses de sa royale maison. Quel zèle pour cette œuvre ne montrèrent point Louis-le-Juste et le grand Henri, et Louis plus grand encore? Ce dernier surtout n'hésita jamais ni à prodiguer ses trésors, ni à déployer sa puissance si redoutée dans toute la terre, pour seconder les entreprises des zélés ministres de Jésus-Christ, et les défendre contre l'oppression des puissances infidèles. Vos plus grands princes, et ceux de leurs ministres qui ont laissé une mémoire immortelle, les Richelieu, les Louvois, les Colbert, mirent toujours la propagation de la foi au rang des affaires d'état les plus importantes. Véritables sages, amis éclairés et sincères de l'humanité, ils eussent voulu civiliser tous les hommes par l'Évangile, de même que les ennemis insensés de tout ordre voudraient bouleverser le monde par l'athéisme.

Après vos monarques et leurs ministres, parlons, mes Frères, des particuliers et de vos ancêtres. O vous, illustres rejetons des plus anciennes familles, qui m'écoutez; et vous, dames françaises, aussi distinguées par la naissance que par les vertus; et vous tous enfin, Français de toutes conditions, qui avez une âme noble et chrétienne! venez reconnaître vos modèles dans ceux et celles dont vous portez peut-être encore les noms, dont peut-être même le sang coule dans vos veines; souffrez que j'entre dans un détail qui doit vous intéresser.

Lorsque, sur ce même continent de l'Amérique septentrionale dont nous nous occupons, et un peu au-dessus de la Louisiane, la France fut devenue maîtresse du Canada et lui eut donné son nom, ce ne fut pas d'abord le gouvernement qui entreprit de civiliser et de faire instruire dans le christianisme les sauvages habitans de cette contrée; ce furent des seigneurs, des dames de la cour de Louis XIII, et de simples particuliers qui se chargèrent de ce soin et firent les frais de tous les établissemens nécessaires; mais avec quel magnificence! et que ce seul

exemple montre bien de quoi sont capables les cœurs français, lorsque le motif sublime de la religion exalte encore leur générosité naturelle! Comment parler, sans admiration et sans attendrissement, d'un Commandeur de Sillery, qui fait bâtir de ses deniers... quoi? une maison, un hospice? non, mes Frères, un village entier, près de Québec, pour y recevoir et y nourrir ceux des Indiens qui embrasseront la foi; devenant ainsi le fondateur, le père et la seconde providence d'un petit peuple de nouveaux chrétiens. Comment louer assez un Laval, un d'Urfé, un Caylus, un de Lionne, un Cicé, un Fénélon, qui, renonçant à toutes les espérances que le siècle leur offrait, et s'arrachant à leur patrie, courent, au-delà des mers, consumer leurs jours et leurs biens au milieu d'hommes barbares et féroces qu'ils se dévouent à servir? Que dire d'une dame de la Peltrie, qui consacre sa fortune entière à la fondation d'une maison d'Ursulines, pour l'éducation des jeunes filles sauvages; d'une duchesse d'Aiguillon, qui non-seulement fonde l'Hôtel-Dieu de Québec, le dote et le fournit de religieuses hospitalières, mais qui encore alimente et soutient toutes les missions par ses abondantes libéralités? Que dire d'une dame de Bagnols qui donne elle seule soixante-six mille livres pour l'érection d'un siège épiscopal dans le royaume de Perse? Enfin (car ne faut-il pas que je m'arrête?) je vois partout des églises, des collèges, des couvens, des hopitiaux construits par des particuliers, et une foule de Français faisant des œuvres d'une munificence royale.

Ah! Seigneur, me sera-t-il permis de le dire? je ne m'étonne pas que, dans tous les temps vous ayez béni et protégé la France, qu'elle soit sortie victorieuse de tant de guerres; que les plus longues et les plus cruelles discordes n'aient pas abattu sa puissance. Elle aima votre Eglise; elle étendit l'empire de Jésus-Christ; elle polica des hommes farouches en leur faisant connaître votre nom; elle fut généreuse dans ses sacrifices pour le bien de l'humanité.

C'est cette gloire qu'il s'agit de soutenir, mes Frères; mais, avouons le, il s'agit aussi pour la France d'expié des fautes récentes et d'effacer de douloureux souvenirs. Car, hélas! si la piété de nos pères régénéra autrefois des peuples barbares, le délire impie de quelques-uns de leurs descendans a, de nos jours, presque replongé le monde civilisé dans la barbarie. Quel affreux bouleversement des propagateurs de doctrines prétendues philosophiques n'ont-ils pas opéré dans ces mêmes colonies, où des missionnaires évangéliques avaient établi un si bel ordre et une paix si douce? Et dans notre antique Europe elle-même, n'y a-t-il aucun royaume naguère florissant, agité aujourd'hui et inquiet de ses destinées, qui n'ait droit d'imputer ses malheurs à la contagion de nos exemples et de nos maximes? Ce n'est pas vous qui avez causé ces maux, mes Frères; mais c'est à vous qu'il appartient de les réparer, et de faire disparaître cette tache du nom français. Oh! si l'on devait revoir, sur les bords de ces grands fleuves qui traversent l'Amérique septentrionale, les merveilles qui ont donné une célébrité si touchante aux rives du Paraguay, et que vous eussiez, par vos largesses, contribué à les faire renaître, quelle réparation de nos torts! quelle consolation pure pour vous, quel honneur immortel pour votre patrie!

Nous vantons quelquefois la gloire de nos armes, et, parmi nos misères, nous nous sommes quelquefois réjouis de nos conquêtes; et cependant qu'ont-elles produit, sinon le ressentiment des autres nations, leurs vengeances, et enfin des revers? Ah! soyons jaloux d'un autre genre de victoires, de celles qui font chérir le vainqueur, et ne laissent au vaincu d'autre sentiment que la reconnaissance et la joie. Conquérons des hommes, des nations à Jésus-Christ; ne leur donnons d'autres chaînes que celles de l'Evangile, et, qu'heureuse de leur défaite, elles bénessent à jamais notre nom avec celui du Dieu que nous leur aurons appris à invoquer.

Je ne crains de votre part, mes Frères, que des objections généreuses. Ce n'est point l'avarice qui combattra en vous de si nobles pensées, mais ce sera peut être l'amour du bien lui-même, et votre attachement à d'autres œuvres placées plus près de vous, et qui peuvent vous sembler plus pressantes. Il me faut répondre à cette voix que je crois entendre sortir du fond de vos cœurs: Eh! n'avons-nous pas nos missions à soutenir dans la France même? n'avons-nous pas nos pauvres, nos prisonniers, nos orphelins, nos infirmes, qui réclament nos secours? les abandonnerons-nous?

A Dieu ne plaise, mes Frères, que je veuille affaiblir votre zèle pour tous ces objets si sacrés, si touchans de votre charité! je voudrais bien plutôt l'enflammer et le redoubler, s'il en était besoin. Je m'honore, malgré mon indignité, d'être moi-même un de ces missionnaires qui annoncent en France la parole évangélique, et je dois sentir l'importance de ce ministère, tout l'encouragement qu'il exige. Je connais aussi les misères de tant d'infortunés qui vous entourent; loin d'y être insensible, je réparerais bientôt et plus d'une fois dans cette chaire pour vous en exposer le tableau, et vous presser encore, tout ardens que vous êtes, de les soulager; mais écoutez-moi, je vous en conjure.

Vous craignez qu'une bonne œuvre ne nuise à une autre, et moi je vous assure que les bonnes œuvres, par une admirable vertu, s'aident au contraire mutuellement; que la charité se féconde par ses effusions mêmes; que rien ne rend plus capable de donner encore, que d'avoir déjà beaucoup donné. Si les fleuves qui ont leurs sources dans les hautes montagnes reçoivent toujours les eaux avec la même abondance qu'ils les répandent, l'aumône, qui a sa source dans le ciel, ne tarit aussi jamais, tant qu'elle ne craint pas de s'épancher. Or, s'il en est ainsi de toutes les aumônes, que dirons-nous de celles qui, bien plus saintes que les autres, ont pour objet le

salut de peuples entiers et la dilatation de cette Eglise du Dieu vivant, pour laquelle seule le monde existe et se conserve? Oui, j'ose m'en rendre garant, tout ce que vous répandez de largesses sur cette mission si intéressante du Nouveau-Monde, qui me paraît marquée au caractère des grandes œuvres de Dieu, vous sera rendu avec usure, et retombera en rosée de grâces et de bénédictions sur vous, sur les missions de votre patrie, sur vos pauvres, sur tous les objets de votre juste sollicitude. Rappelez-vous Vincent de Paul et les pieuses dames associées à ses charitables entreprises; combien n'eurent-ils pas d'œuvres à soutenir à la fois en France? Cent mille enfans abandonnés à nourrir, des hospices de tous genres à fonder, une multitude innombrable de malheureux à soulager; trois grandes provinces à pourvoir de toutes choses au temps des plus affreuses calamités! tout cela les empêcha-t-il d'entretenir encore les missions d'Alger, de Tunis, de Madagascar, d'Ecosse et d'Irlande? leurs ressources furent-elles par là épuisées? Non, mes Frères, mais augmentées, mais multipliées, mais centuplées; car c'est de là, je n'en doute point, c'est de ces côtes éloignées, théâtre d'un zèle si généreux, que venaient à Vincent de Paul ces bénédictions célestes qui firent de lui le thaumaturge de la charité, et la plus fidèle image que la terre ait vue de la bienfaisance divine.

Oh! que ce secret a été bien compris de notre religieux monarque et des princes et princesses de sa très chrétienne famille! Qui s'intéresse plus vivement aux missions de notre France, que tous ces dignes enfans de saint Louis? qui est plus touché des besoins de tous les infortunés du royaume? quelle est la bonne œuvre où ils ne paraissent les premiers? quel est le jour, quelle est l'heure où l'on ne voie s'écouler, de leurs trésors toujours ouverts, des flots de largesses nouvelles, pour aider à tous les genres de bien, et adoucir tous les genres de calamité, dans toute l'étendue de cette France qui leur

est si chère? En ont-ils moins fait ressentir à l'Apôtre de la Louisiane les effets de leur munificence royale? ont-ils craint de vous donner cet exemple? n'ont-ils pas désiré qu'il fût suivi? Et l'auguste fille de nos rois (1), devant laquelle j'ai l'honneur de vous entretenir, a-t-elle pu ignorer que sa seule présence ici parlerait bien plus efficacement que tous nos discours en faveur de l'œuvre qu'elle daigna protéger?

Suivez donc vos modèles, ô Français! imitez vos maîtres, vous ne vous égarerez jamais sur leurs traces; c'est saint Louis lui-même qui leur a inspiré ce zèle pour un peuple dont il est devenu le père, et qu'il enfante en ce moment, par le ministère d'un Français, à la vie de grâce. Qu'il n'y ait point de cœur rétréci parmi vous; ne soyons pas, mes Frères, timides à faire le bien; confions nous en la Providence; confions nous en l'aumône elle-même, qui promet tout à ceux qui lui sont fidèles, et qui tient tout ce qu'elle promet. Oui, sans doute, vous avez fait de grands sacrifices, des sacrifices extraordinaires; mais je vous le demande maintenant, qui a lieu de se repentir d'une si sainte prodigalité? qui est devenu plus pauvre? qu'avez-vous perdu? ou plutôt, que n'avez-vous pas gagné? Rappelez-vous les événemens de l'année qui vient de finir, rappelez-vous la situation où vous étiez il y a onze mois (2): ce renversement subit de toutes les espérances, ces dangers menaçant de toutes parts, cette profonde consternation de tous les gens de bien, ce sombre effroi si voisin du désespoir. Qui de vous ne croyait célébrer les funérailles d'une dynastie entière, et celles de la monarchie? Nous vous le disions alors, que l'aumône pouvait encore vous sauver et sauver la chose publique; vous nous crûtes, vos libéralités furent abondantes; quels effets miraculeux ont suivi? Vingt complots déjoués par une intervention manifeste de la Providence; nos princes couverts d'une égide invi-

(1) Madame la duchesse d'Angoulême.

(2) A l'époque de la mort du duc de Berri.

sible, au milieu des périls que leur courage dédaignait d'éviter; la France s'affermissant sur ses bases, tandis que d'autres royaumes, pour lesquels on n'avait pas eu les mêmes craintes, ont été tout-à-coup ébranlés dans leurs fondemens; enfin, cet enfant de bénédiction donné de Dieu, et sa naissance précédée, suivie, accompagnée de circonstances si extraordinaires, que toute l'Europe y a vu un gage des destinées nouvelles et miraculeuses que Dieu réserve à la race de nos rois.

Voilà comment ont été récompensées vos aumônes; et vous pourriez craindre d'en trop faire! et vous ne saisissez pas la grande et solennelle occasion que Dieu lui-même vous présente, de lui marquer votre reconnaissance pour les admirables faveurs dont il vous comble?

Que ferez-vous donc, mes Frères? Ah! je ne crains pas de répondre que vous ferez ce qui est digne de vous, de vos pères, du nom français, d'une grande église vers laquelle le Pasteur d'une église immense envoie une députation des extrémités de l'univers pour demander des secours dans une nécessité pressante; vous ferez ce qui prouvera au monde que vous êtes encore la nation très-chrétienne, les enfans premiers nés de l'Eglise catholique, toujours pleins de zèle pour la gloire et les intérêts de leur mère; vous ferez ce qui pourra servir d'exemple au reste de l'Europe, et lui montrer ce qu'une circonstance aussi solennelle commande; vous ferez ce qui réjouira le cœur de l'Apôtre de l'Amérique, et lui donnera le droit de se glorifier en vous, comme autrefois saint Paul se glorifiait de la générosité des fidèles de Corinthe: *Glorianur de vobis* (1).

Il me semble entendre l'heureux Evêque de la Louisiane dire à ses néophytes bien-aimés, en étalant devant eux vos dons: Voilà comme vous aimez les chrétiens de France; sans vous connaître, voilà ce qu'ils vous envoient; après avoir éprouvé eux-mêmes

(1) II. Cor. ix, 3.

de grandes pertes et de grands revers, ils auraient pu se dire pauvres, mais ils se sont crus riches pour vous faire du bien : *Paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum* (1). Ils ont des peines encore, et ne sont pas sans inquiétude sur le sort de leur patrie ; mais ils ont oublié leur douleur pour entrer dans votre joie, et ils ont trouvé des consolations à contribuer à votre bonheur : *In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit* (2).

J'entends, à ces mots, les cris d'admiration et de reconnaissance de ces hommes étonnés et ravis d'apprendre, par une si douce expérience, ce que c'est que la charité chrétienne ; et Dieu, mes Frères, entendra bientôt les vœux et les prières qu'ils feront monter pour vous vers son trône, et qui en feront descendre toutes les bénédictions du temps et toutes celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) II. Cor. VIII, 2.

(2) II. Cor. VIII, 2.

---

## SERMON

SUR LES

### AVANTAGES DE L'AUMÔNE,

PRÊCHÉ A PARIS LE 29 FÉVRIER 1820,

En faveur des

JEUNES PRISONNIERS DE SAINTE-PÉLAGIE.

---

*Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo.*

Je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans les fers. (*Philem.* 10.)

SAINT PAUL, prisonnier dans Rome pour l'Évangile, y avait conquis à Jésus-Christ et à la vertu un jeune esclave fugitif nommé Onésime, qui, par ses infidélités, avait encouru l'indignation de son maître, et mérité la vengeance des lois ; après l'avoir ramené de ses égaremens et réconcilié avec le Ciel, l'Apôtre se regarde comme son père, et ne met plus de bornes à sa tendresse pour lui. Oh ! avec quelles instances il sollicite sa grâce auprès d'un maître justement irrité ! que ses expressions sont pathétiques et pres-

de grandes pertes et de grands revers, ils auraient pu se dire pauvres, mais ils se sont crus riches pour vous faire du bien : *Paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum* (1). Ils ont des peines encore, et ne sont pas sans inquiétude sur le sort de leur patrie ; mais ils ont oublié leur douleur pour entrer dans votre joie, et ils ont trouvé des consolations à contribuer à votre bonheur : *In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit* (2).

J'entends, à ces mots, les cris d'admiration et de reconnaissance de ces hommes étonnés et ravis d'apprendre, par une si douce expérience, ce que c'est que la charité chrétienne ; et Dieu, mes Frères, entendra bientôt les vœux et les prières qu'ils feront monter pour vous vers son trône, et qui en feront descendre toutes les bénédictions du temps et toutes celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) II. Cor. VIII, 2.

(2) II. Cor. VIII, 2.

---

## SERMON

SUR LES

### AVANTAGES DE L'AUMÔNE,

PRÊCHÉ A PARIS LE 29 FÉVRIER 1820,

En faveur des

JEUNES PRISONNIERS DE SAINTE-PÉLAGIE.

---

*Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo.*

Je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans les fers. (*Philem. 10.*)

SAINT PAUL, prisonnier dans Rome pour l'Évangile, y avait conquis à Jésus-Christ et à la vertu un jeune esclave fugitif nommé Onésime, qui, par ses infidélités, avait encouru l'indignation de son maître, et mérité la vengeance des lois ; après l'avoir ramené de ses égaremens et réconcilié avec le Ciel, l'Apôtre se regarde comme son père, et ne met plus de bornes à sa tendresse pour lui. Oh ! avec quelles instances il sollicite sa grâce auprès d'un maître justement irrité ! que ses expressions sont pathétiques et pres-

santes! Moi Paul, dit-il, qui, en vertu de mon apostolat, aurais droit de commander, je vous supplie, par mes cheveux blancs et par la captivité que j'endure pour Jésus-Christ, d'être favorable à mon fils Onésime que j'ai engendré dans les fers; il vous a donné des sujets de plainte, mais il sera désormais votre consolation et ma couronne; recevez-le comme un autre moi-même; ne le traitez pas comme un coupable, il ne l'est plus; ni comme un esclave, car il doit cesser de l'être, mais comme un frère tendrement chéri, car il l'est devenu par sa conversion et par le baptême. Quelque bien que vous puissiez lui faire, vous ne surpasserez jamais ni mes désirs ni ce que j'attends de votre charité qui m'est connue.

C'est avec un zèle et une confiance toute semblable, mes Frères, que des hommes dévoués aux œuvres de la bienfaisance chrétienne vous présentent aujourd'hui, non un seul Onésime, mais plusieurs, qu'ils ont aussi engendrés à la vertu dans les fers, qu'ils chérissent avec une tendresse proportionnée aux soins que leur conversion leur a coûtés, et pour lesquels ils implorent votre compassion la plus vive: *Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo*. Ces enfans, vous disent-ils, ont eu le malheur de faillir dans ce premier âge où l'homme commence à peine à se connaître: livrés à leurs penchans, ils eussent pu être dangereux à la société; mais changés, régénérés dès l'entrée de leur jeunesse, ils en seront désormais des membres utiles et irréprochables: *Qui aliquando inutilis fuit, nunc autem... utilis* (1). Peut-être ne se sont-ils égarés de si bonne heure que par une permission secrète du Ciel, afin qu'un prompt retour les affermât dans le bien pour jamais; ils doivent à ce malheur, les uns la grâce du baptême, les autres la connaissance de ces principes salutaires, unique fondement de la probité et des bonnes mœurs; ils lui devront tous peut-être leur éternel salut: *Forsitan... ideo discessit ad horam... ut in*

(1) Philem. 11.

*aeternum illum reciperes* (1). Effacez de votre souvenir des erreurs expiées et réparées: vous ne voyez plus ici les tristes esclaves des passions, mais des cœurs affranchis par la grâce, des enfans nouveaux-nés à qui l'innocence a été rendue, des frères et des fils en Jésus-Christ, qui ne méritent plus que votre intérêt le plus tendre: *Jam non ut servum, sed pro servo charissimum fratrem* (2). Nous sommes leurs pères; nos entrailles seraient déchirées, si les vôtres se resserraient à leur égard; mais notre joie sera au comble, et nous nous croirons assez récompensés de toutes nos peines, si vous leur ouvrez vos cœurs, et nous mettez en état d'accomplir tout le bien que nous voudrions leur faire: *Refice viscera mea in Domino* (3).

Ainsi vous parlent ceux qui ont retiré ces infortunés de l'abîme pour en faire des chrétiens, des citoyens, des hommes, et qui, encouragés par leurs premiers succès, ont entrepris de multiplier les conquêtes de la vertu dans les tristes séjours du crime. Nous ne doutons pas qu'indépendamment de nos discours, un si généreux dessein ne réveillât par lui-même toute votre charité, mes Frères, cette charité qu'on voit tous les jours si libérale, dans des occasions peut-être moins touchantes; mais nos exhortations, dussent-elles paraître superflues, nous ne pouvons, pour l'honneur même de notre ministère, garder le silence, quand il s'agit d'une œuvre si précieuse à la religion, à la patrie, à l'humanité; nous devons, du haut de ces chaires, animer le zèle de ceux qui y contribuent de leurs soins ou de leurs fortunes; or, quoi de plus propre à les animer, que de déployer devant eux toute la magnificence des promesses que Dieu fait aux âmes bienfaisantes et miséricordieuses! magnificence véritablement sans bornes, puisque tous les biens de l'éternité et tous ceux du temps

(1) Philem. 15.

(2) Philem. 16.

(3) Philem. 20.



sont le prix de la miséricorde. Développons ces deux points : bénédictions spirituelles promises à l'aumône, première partie; bénédictions temporelles promises à l'aumône, seconde partie.

Mais, hélas! mes Frères, quelque intéressant que puisse être un tel sujet, pourrions-nous surmonter la douleur qui nous oppresse, moi pour vous parler, et vous pour m'entendre? Pourrions nous écarter les funestes images qui, depuis seize jours, remplissent tous les esprits et troublent tous les cœurs! Cette cruelle mort d'un prince (1) qui faisait nos délices; ce sang de saint Louis et d'Henri IV coulant de nouveau sous une main parricide; cette royale famille encore une fois éplorée, ces pompes lugubres, ces palais enveloppés de crêpes funèbres, ce deuil de la France entière, tant de nobles qualités, tant de précieuses espérances ensevelies tout-à-coup dans la tombe!... O prince que nous chérirons, que nous pleurerons toujours, nous ne voulons pas détourner de vous nos pensées; c'est encore de vous que nous allons nous entretenir. Votre vie entière fut un exercice continu de miséricorde; votre dernier jour fut marqué par vos dernières largesses envers les malheureux, et les derniers accens de votre voix mourante furent un cri de grâce pour votre barbare meurtrier. Louer la miséricorde, c'est faire votre éloge; dire les récompenses qui lui sont réservées, c'est rappeler vos titres à une immortelle vie; en exercer les actes, c'est vous imiter, c'est accomplir le plus cher de vos vœux, c'est consoler vos cendres. Si vous viviez, vous seriez encore, comme vous le fûtes, le bienfaiteur de ces infortunés enfans! Cette pensée ranime notre courage, il nous semble entendre votre voix même qui nous reproche notre faiblesse, et nous nous efforcerons de remplir notre tâche.

Grand Dieu! souverain maître et père du genre humain, vous qui faites tout ce qu'il vous plaît dans

(1) Le duc de Berri, assassiné le 15 février 1820.

le ciel et sur la terre; qui êtes seul vivant, seul éternel, et devant qui les rois et les princes mortels, aussi bien que le reste des hommes, sont comme l'herbe des champs, qui germe le matin et se flétrit le soir, ou tombe, au milieu du jour, sous le tranchant de la charrue, faites-nous comprendre que tous vos desseins, soit de rigueur ou de clémence, doivent être humblement adorés par vos créatures; apprenez-nous à baiser avec respect votre main qui nous frappe, à profiter des terribles avertissemens que vous donnez quelquefois aux nations, à rentrer par une salutaire crainte en nous-mêmes, et à revenir vers vous avec des cœurs contrits et changés. Vous avez permis que le temps d'une joie folle et dissolue devînt tout-à-coup une époque de calamité et de douleur; que des plaisirs licencieux fussent troublés par les gémissemens et les larmes; que le théâtre même des ris et des jeux profanes fût ensanglanté par la plus horrible catastrophe; que des travestissemens insensés et les vaines décorations de la scène, fissent place aux habits de deuil et aux pompes de la mort... Ah! que du moins nous sachions sanctifier par la componction, le jeûne et la prière, ces jours consacrés de tout temps à la pénitence, afin de fléchir votre justice, et de détourner les coups peut-être encore plus redoutables dont votre colère nous menace. Surtout que nous ne négligions pas les bonnes œuvres, puisque vous promettez de compatir aux maux des âmes sensibles et bienfaisantes. — *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Quelle grandes et magnifiques que soient les promesses faites à l'âme miséricordieuse, elles n'auront pas de quoi nous surprendre, si nous concevons bien les étonnans rapports que l'aumône établit entre l'homme qui l'exerce, et le Dieu qui la récompense. Car quoiqu'il semble que le Créateur ne

puisse jamais contracter de dettes envers sa créature, ni celle-ci conférer de bienfait à l'auteur de son être, il arrive néanmoins, par un effet bien extraordinaire et un privilège tout divin de l'aumône, qu'elle rend Dieu débiteur de l'homme, et l'homme bienfaiteur de son Dieu. Je n'avance rien, que je ne trouve en termes exprès dans les Saintes Ecritures. J'y lis en effet d'abord, que donner au pauvre c'est prêter au Seigneur, qui s'oblige à rendre avec usure : *Favēratūr Domino qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei* (1). Voilà Dieu débiteur de l'homme charitable. Mais où voyons-nous l'homme bienfaiteur de Dieu ? Ah ! mes Frères, qui pourrait avoir oublié ces mots, les plus touchans qui soient dans l'Évangile : Tout le bien que vous faites au moindre de ces infortunés, vous me le faites à moi-même : *Mihi fecistis* (2). Voilà Dieu recevant et avouant les bienfaits de l'homme. Or, comme il ne peut acquitter ses dettes et sa reconnaissance qu'en Dieu, c'est-à-dire avec une fidélité et une générosité sans bornes, il s'ensuit de là, que le salaire réservé à l'aumône doit être nécessairement immense. Je ne suis donc plus étonné d'entendre de la bouche du Sauveur, ces paroles si expressives et si magnifiques : *Date et dabitur vobis* (3), Donnez et vous recevrez en retour. Quoi ? Une mesure pleine, comble, abondante et surabondante : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem* (4). C'est la mesure de la libéralité divine; c'est l'infini tout entier : tous les biens y sont compris. Mais nous ne devons parler, dans cette première partie, que des biens de l'éternité, que des bénédictions spirituelles attachées à l'aumône.

Transportez-vous donc en esprit au dernier jour; et voyez le souverain Juge ne paraissant décerner

(1) Prov. xiv, 17.

(2) Matth. xxv, 40.

(3) Luc, vi, 38.

(4) Luc, vi, 38.

ses récompenses qu'aux seules œuvres de miséricorde, comme s'il ne reconnaissait point d'autre titre à la bienheureuse immortalité. Écoutons l'Évangéliste : Alors le Roi de gloire se tournera vers ceux qui sont à sa droite, et leur dira : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, parce que j'ai eu faim, et vous m'avez nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez revêtu; malade, et vous m'avez visité; captif, et vous êtes venus à moi dans ma prison. L'entendez-vous ? il acquitte ses engagemens personnels, et, pour ainsi dire, les obligations qu'il a contractées; il rend ce qu'il a reçu, il paie le bien qui lui a été fait : *Dedistis mihi... collegistis me... visitastis me* (1). Mais comment paie-t-il ? et avec quelle usure ? Il a reçu, dans la personne du pauvre, un peu de pain, quelques pièces d'un vil métal, un verre d'eau peut-être, et il donne en retour des torrens de délices, tous les trésors de la maison de son Père, une couronne, un royaume céleste : *Possidete regnum* (2). Il a reçu, dans la personne du prisonnier ou du malade, quelque faible assistance, quelque soulagement passager, et il donne en retour une félicité sans mesure, une vie immortelle : *Ibunt... in vitam aeternam* (3). O prodigalité du souverain Maître envers les âmes charitables !

Remarquez ici, mes Frères, que ces diverses œuvres de miséricorde si soigneusement énumérées, si libéralement récompensées par Jésus-Christ, sont toutes réunies dans l'œuvre dont nous vous entretenons. Car tous les genres de besoins et de misères pesaient à la fois sur ces malheureux enfans, et tous ont été soulagés : leur faim et leur soif ont été apaisées, leur nudité revêtue, leurs maladies soignées,

(1) Matth. xxv, 35, 36.

(2) Matth. xxv, 34.

(3) Matth. xxv, 46.

leur triste captivité adoucie, et, sortis enfin des sombres voûtes sous lesquelles ils expièrent leurs fautes, ils ont trouvé un asile préparé dans cette maison hospitalière, si dignement nommée de Refuge, où une charité attentive pourvoit chaque jour à leurs nécessités : *In carcere eram, et venistis ad me; hospes eram, et collegistis me.* A tout cela se joint une autre sorte de bienfait d'un prix encore plus grand, parce qu'il se rapporte à l'âme, bien plus précieuse que le corps : leur ignorance a été instruite, leurs défauts ont été corrigés, des erreurs funestes ont fait place dans leurs esprits à de salutaires vérités, et leurs cœurs se sont ouverts aux sentimens les plus purs de la religion et de l'honneur. Que de biens renfermés en un seul bien ! et par conséquent, mes Frères, que de mérites vous allez acquérir à la fois, en y concourant ! Si donc vous avez quelque zèle pour votre salut, si vous estimez l'avantage d'avoir pour débiteur Dieu même, si le bonheur de la vie future vous touche, saisissez une occasion si favorable d'acheter une immortelle couronne.

Pendant que je propose ces grands motifs à votre foi, dois-je craindre que, semblables au juif charnel, vous me répondiez en secret : Ministre du Seigneur, si vous voulez exciter efficacement nos desirs, parlez-nous plutôt de quelque récompense présente et sensible ; car ces biens placés si loin de nous, dans un avenir obscur et un monde invisible, ne sauraient émouvoir bien vivement nos cœurs. Ah ! mes Frères, qu'il serait douloureux de penser que ce fussent là vos sentimens ! Je suis bien éloigné de le croire. Si cependant il pouvait en être ainsi, s'il était vrai (ce qu'à Dieu ne plaise !) que vous fussiez tombés dans ce dégoût et cette insensibilité à l'égard des seuls biens véritables. n' imaginez pas que nous, les prédicateurs de la bienheureuse espérance, les hérauts et les messagers du royaume futur de Dieu, nous puissions consentir jamais à rabaisser notre ministère, jusqu'à venir ici, en présence des autels,

vous entretenir d'intérêts purement terrestres et périssables. Nous descendrions plutôt de ces chaires, où il ne serait plus permis d'annoncer la bonne nouvelle, et nous irions chercher dans les bourgades et les campagnes des peuples moins indifférens sur leurs destinées éternelles ; nous traverserions, s'il le fallait, les mers, pour aller comme nos prédécesseurs, chez les nations barbares, réveiller cet instinct d'immortalité qui se serait éteint parmi vous. Et vous-mêmes, que vous resterait-il, si vous étiez dégradés à ce point, sinon d'abandonner ces temples et le nom de chrétiens, et toute la religion d'un Dieu crucifié, qui n'est venu sur la terre que pour nous apprendre à mépriser les choses qui passent, et à tout sacrifier pour obtenir celles qui demeurent éternellement ? Que pourrait il y avoir de commun entre Jésus-Christ et des hommes qui n'auraient pas même la sagesse et l'élevation d'âme qu'ont eues les païens ? Car dans tous les siècles et au milieu des plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie, les hommes séparés du vulgaire et les sages ont senti le néant de cette misérable vie, et se sont élevés par le désir vers une vie meilleure et plus durable. Et nous serions plus aveugles au sein de toutes les lumières du christianisme !

Mais, je vous en conjure, indépendamment de ces lumières mêmes, en quel temps a-t-on dû être plus avide des espérances du monde à venir, qu'au temps où nous sommes ? quand le monde présent a-t-il eu moins de quoi enchanter et éblouir ? où est le plaisir pur et tranquille qu'on y goûte, afin que nous y attachions nos cœurs ? où est aujourd'hui la retraite inaccessible à l'inquiétude et au trouble, afin que nous y cherchions le repos ? où sont, dans ce mélange et cette confusion universelle, les douceurs d'une société choisie, liée par la confiance mutuelle et l'union des sentimens, afin que nous en fassions nos délices ? Montrez-moi, après tant de révolutions, le titre, la dignité qui ne soit pas déshonorée et

flétrie par quelque endroit, afin que j'y aspire. Montrez quelque grandeur qui ne soit pas environnée de précipices, afin qu'elle excite mon ambition; quelque fortune qui paraisse assurée au moins pour un jour, afin que j'y mette mon bonheur. Dites un lieu où le mérite soit honoré, où les services soient récompensés, où le vice et le crime soient à leur place; un lieu où l'impiété ne règne pas, où l'iniquité ne soit pas triomphante, et la vertu opprimée; un lieu où il ne soit pas permis aux méchans de tramer ouvertement des complots, où l'on n'ait pas à trembler chaque jour dans l'attente des orages qui se préparent pour le lendemain, afin que j'aie établi ma demeure dans cette heureuse contrée. Trouvez, en un mot, quelque chose ici-bas qui puisse encore faire illusion à l'homme de bien, le consoler ou le réjouir, afin que j'oublie, pour le lieu d'exil, ma céleste patrie. Mais si cette terre n'est plus qu'un théâtre de désordres, d'injustices, de perfidies et trop souvent de meurtres, comment cesserai-je de soupirer après vos paisibles tabernacles, ô immortelle Jérusalem! O séjour du repos inaltérable, de joie toujours pure et toujours vive, de la félicité constante, de la sécurité parfaite! Ah! que mon bras droit devienne immobile, que ma langue desséchée se colle à mon palais, avant que je vous bannisse de ma mémoire, ou que je laisse affaiblir dans mon cœur votre amour!

Eh! mes Frères, quand même le bonheur de la vie aurait quelque chose de plus réel, sa brièveté seule et l'incertitude qui l'accompagne ne suffiraient-elles pas pour nous en inspirer le mépris? Ne sommes-nous pas emportés sans cesse vers le tombeau, par la rapidité d'un torrent que rien ne peut arrêter ni suspendre, mais dont mille causes à tout instant précipitent le cours? Savons-nous jamais, lorsque nous voyons le soleil à son lever, si nous serons encore sur la terre pour le saluer à son couchant? Que possédons-nous qui ne puisse à toute heure échapper de nos mains, et qui ne doive bientôt nous être

inévitablement arraché par la mort? Que sera pour nous alors le monde entier, qu'une ombre fugitive et qu'un fantôme qui s'évanouit? Que nous restera-t-il, si ce n'est nos œuvres, et la nécessité de subir un terrible jugement, dont les suites seront éternelles? C'est pour se rendre ce jugement favorable, que les martyrs ont versé tout leur sang; que les anachorètes se sont enfoncés dans les déserts; que tant de saints ont renoncé à tous les plaisirs, à tous les biens de la nature, à leur liberté même, et ont vieilli sous la haire et le cilice. Nous vous conseillons, mes Frères, pour obtenir une grâce qu'ils ont si chèrement achetée, de donner au moins un peu d'or, de sacrifier une partie de votre superflu, et de vous faire, par vos largesses, selon la parole du Sauveur, des amis qui vous reçoivent dans les célestes tabernacles: *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis, ut... recipiant vos in æterna tabernacula* (1).

Mais j'entends un mondain me répondre: ce conseil serait bon si l'aumône pouvait me dispenser de croire et de pratiquer tout ce que la religion commande. Mais que puis-je faire? mes lectures ont rempli mon esprit de doutes sur la foi, et mon cœur est dominé par des passions contre lesquelles ma raison est sans force. Je ne suis plus capable ni de me fixer dans aucune croyance, ni de régler chrétiennement mes mœurs. Dans cet état, ai-je d'autre parti à prendre que de m'étourdir de mon mieux et de m'abandonner aux flots, comme un naufragé qui n'aperçoit ni port, ni rivage où il puisse aborder? — Non, mon cher Auditeur, il vous reste encore une ressource. L'aumône, à la vérité, ne vous dispensera pas de vos autres devoirs, mais elle vous obtiendra des secours surnaturels et puissans pour les remplir. Il n'est pas rare de voir des incrédules comme vous, asservis autant que vous à des penchans criminels, qui, touchés, éclairés tout à coup, reviennent à la vérité et à la vertu, ou du moins à leur dernière heure

(1) Luc, xvi, 9.

se réconcilient avec le Ciel, récompense que Dieu accorde à leurs libéralités envers les pauvres! C'est l'accomplissement de la belle promesse que ce même Dieu fait par la bouche d'un de ses prophètes: Lorsque vous vous serez attendri sur le sort de l'indigent, et que vous aurez rassasié l'homme affamé, je ferai luire ma lumière au milieu de vos ténèbres, je remplirai votre âme d'une splendeur divine; quand le vice aurait pénétré jusque dans vos os, je l'en arracherai, je mettrai dans votre cœur une source d'eau vive pour en laver les taches, et vous recevrai dans mon sein, pour que vous y goûtiez un éternel repos: *Implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit, et eris quasi hortus irriguus, et requiem tibi dabit Dominus semper* (1).

Si le pécheur, encore engagé dans l'erreur et le désordre, peut espérer son salut de l'aumône, quelle confiance ne doit pas y mettre le pécheur déjà converti! O vous, qui êtes sincèrement revenu de vos égaremens, mais qui tremblez encore au souvenir de vos fautes passées, parce qu'elles vous semblent trop multipliées, trop énormes pour être pardonnées, ne cherchez point ailleurs que dans l'aumône le remède à vos pénibles craintes; ayez pitié de la misère du pauvre, et le Seigneur prendra en pitié votre misère. C'est pour vous qu'il est écrit: Rachez vos crimes par les saintes profusions de votre charité, *Peccata tua eleemosynis redime* (2). Donnez généreusement, et toutes les anciennes souillures de votre âme seront effacées: *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (3). Contribuez surtout, par vos pieuses largesses, comme on vous le propose aujourd'hui, à la conversion d'autres coupables, et le Dieu de miséricorde ne se souviendra plus que vous l'avez été: *Qui converti fecerit peccatorem ab*

(1) Isa. LVIII, 11.

(2) Dan. IV, 24.

(3) Luc, XI, 41.

*errore vice suce... operiet multitudinem peccatorum* (1).

Mais comment raconter tous les admirables effets que l'aumône opère dans l'ordre de la grâce. Elle attire les plus précieuses bénédictions, non-seulement sur nous-mêmes, mais encore sur tous ceux qui nous sont chers. Ecoutez-moi donc maintenant, ô vous dont la douleur est si touchante! fille, épouse, mère chrétienne et désolée, qui depuis des années entières pleurez sur l'aveuglement et les désordres d'un fils, d'un époux, d'un père que vous chérissez à l'égal de vous-même, et dont vous craignez de vous voir un jour séparée éternellement. Vous avez en vain essayé jusqu'ici tout ce que peuvent le bon exemple, la patience, la tendresse, les insinuations les plus douces et les plus pressantes, les avis mêmes de sages amis et de charitables ministres de la religion; vous avez inutilement fatigué le Ciel de vos humbles supplications, et arrosé souvent votre oratoire de vos larmes! Ah! recourez à la vertu toute-puissante de l'aumône. Mais, me dites-vous, je l'ai fait, et je ne néglige point les bonnes œuvres. Multipliez-les, redoublez vos dons, ne vous laissez pas; il est impossible que les pieuses libéralités, jointes à la prière, trouvent le cœur de Dieu insensible. Ce fut par là que Monique le fléchit enfin, et lui arracha, comme par violence, la double conversion d'un fils égaré et d'un époux infidèle.

Il y a quelque chose de plus merveilleux encore: les œuvres charitables des vivans soulagent les âmes des morts; elles forment comme une rosée rafraîchissante qui tempère l'ardeur des flammes expiatoires, et quelquefois les éteint. Hélas! mes chers Auditeurs, vos proches, vos amis, vos frères, les auteurs de vos jours peut-être, souffrent, dans ces brasiers, des douleurs au prix desquelles tous les supplices d'ici-bas ne sont rien. Vous les aimez: s'ils étaient encore sur la terre, et qu'ils y éprouvassent,

(1) Jac. V, 20.

sous vos yeux, des maux cuisans, quels sacrifices ne seriez-vous pas disposés à faire pour les secourir? Ils crient maintenant vers vous, du fond de leur prison brûlante; leur voix ne peut parvenir jusqu'à vos oreilles, mais ils empruntent la nôtre pour vous dire: qu'il dépend de vous d'adoucir, d'abrèger leurs tourmens; qu'ils vous conjurent d'assister libéralement le pauvre, pour leur intérêt encore plus que pour le sien, et que, fermer vos entrailles à sa misère, ce serait vous montrer plus cruels envers eux qu'envers lui-même.

Faut-il que tout nous ramène à la plus douloureuse des pensées! Je n'ai pu parler des morts qui nous sont chers sans rouvrir dans vos cœurs, comme dans le mien, la grande plaie qui saignera encore long-temps, sans rappeler une seconde fois cette affreuse perte, qui est, pour chacun de nous, comme celle d'un fils premier-né. Mais nous contenterons-nous de verser des pleurs stériles, quand nous pouvons rendre des services réels? et ne donnerons-nous pas des marques plus affectives de notre amour, qu'une tristesse et des plaintes désormais inutiles? Hélas! vous le savez: ni les vertus guerrières et les brillantes qualités des héros, ni la naissance la plus auguste, ni la franchise et la bonté du cœur le plus noble et le plus sensible, ni le plus entier dévouement au monarque et à la patrie, ne sont des garans assez certains contre la sévérité des jugemens de Dieu. Après même que le plus sincère repentir, et l'humble confession des fautes; après que les derniers devoirs de la religion, remplis avec la foi la plus vraie, avec la piété la plus touchante; après que ce sublime pardon surtout, puisé dans le cœur et sur les lèvres de Jésus-Christ mourant, ont sanctifié l'âme à son passage, et l'ont marquée au sceau des élus: peut-on assurer qu'elle soit assez pure pour être aussitôt admise dans la maison du Seigneur, sans s'arrêter dans ce lieu d'expiation, où le feu de la justice divine achève de consumer jusqu'aux der-

niers restes, d'effacer jusqu'à la moindre trace du péché? Il se peut donc, mes Frères, que ce prince chéri souffre en ce moment, et que lui aussi appelle votre miséricorde à son secours. Ah! qu'à ce mot un même sentiment nous anime tous! faisons pour lui un puissant et généreux effort! Puisque nous n'avons pu le garantir du fer homicide, et que nous ne pouvons par tous nos vœux lui rendre cette vie périssable qu'un lâche attentat lui a ravie, hâtons du moins sa délivrance et son entrée dans le lieu de son immortalité: que nos saintes largesses, déposées ici comme sur sa tombe, soient si abondantes, et que le sacrifice de notre charité soit si agréable à Dieu, que dès aujourd'hui même, et avant que ses restes mortels soient descendus dans leur dernière demeure, son âme soit reçue triomphante au séjour de la gloire, et qu'elle apprenne, en y entrant, que c'est à vous qu'elle doit son bonheur.

J'en ai dit assez sur les bénédictions spirituelles attachées à l'aumône: voyons maintenant les bénédictions temporelles qui lui sont promises: c'est le sujet de la seconde partie.

#### SECOND POINT.

Lorsque la religion propose des intérêts temporels, elle le fait d'une manière si haute et si sublime, elle y conserve tellement le caractère et la dignité qui lui sont propres, qu'elle ne se montre pas moins céleste ni moins divine dans la promesse qu'elle fait des avantages de la terre, que dans celle des récompenses de l'éternité. Car d'abord elle retranche tout sentiment sordide, et enchaîne toute l'ardeur de la cupidité, en nous ordonnant de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice (1), et de n'accorder que la dernière place au désir de ces biens périssables dont l'homme est naturellement si avide; en second lieu, elle relève et ennoblit ce désir, en nous

(1) Matth. vi, 33.

faisant recourir à Dieu seul pour le satisfaire, et nous apprenant à attendre de lui ces bénédictions du temps avec une soumission entière et une dépendance absolue de ses volontés. Jamais donc elle ne nous offre le grossier appât d'un gain présent et d'un vil salaire; mais voici le langage qu'elle nous adresse: Tout appartient au maître que vous servez, il dispose lui seul et avec une autorité souveraine de toutes choses, soit dans le ciel, où réside sa majesté visible, soit sur cette terre, qu'il gouverne invisiblement par sa providence; il est le père des hommes, et il aime singulièrement les pauvres; il n'est rien qu'il récompense plus libéralement que la charité qui les assiste; si vous êtes généreux à leur égard, il sera magnifique envers vous; ne faites point de basse spéculation ni d'avare calcul; ne vous proposez pas votre intérêt personnel pour fin dans vos bonnes œuvres; que le désir de plaire à votre Dieu et l'amour du prochain vous aiment: mais, du reste, soyez certain que le plus avantageux de tous les commerces c'est l'aumône; car ses fruits assurés sont une vie immortelle dans le siècle à venir, et dès ce monde le centuple de tout ce qu'elle donne; oui, mes Frères, le centuple dès ce monde même! Telle est la promesse formelle de l'Évangile, ou plutôt de toutes les Écritures.

Or, ici je ne puis assez admirer l'aveuglement de la plupart des hommes, je veux dire de ceux qui ont encore la foi, car il faut avouer qu'ils sont, en général, peu prodigues envers les pauvres: ils désirent ardemment les bénédictions de la terre, ils savent qu'elles sont promises à la charité, et ils s'obstinent à les chercher dans l'avarice! méprise inconcevable, qui est chaque jour punie par les plus cruels mécomptes; sanglant outrage fait à Dieu même, que ces infidèles chrétiens semblent soupçonner ou de ne vouloir pas tenir sa parole ou de n'en avoir pas les moyens. Et en effet, si je les interroge et que je les presse, il résultera bientôt de leurs réponses, que

toute leur confiance est dans leur or, et qu'ils n'ont que défiance pour celui qui a fait et leur or, et le monde, et eux-mêmes. Parlez donc, ô vous tous que ce reproche regarde! et dites-nous pourquoi vous vous montrez si peu sensibles aux nécessités extrêmes des malheureux, tandis que vous enfermez tout votre superflu dans vos coffres, ou que peut-être même vous le grossissez par des usures? Du superflu, vous écriez-vous tous ensemble, nous n'en avons point! ces épargnes, qui vous choquent, nous sont si nécessaires, ou si utiles, que nous ne saurions en rien retrancher! Moi, par exemple, dit l'un, si je n'ai pas de besoins actuels, je dois prévoir ceux de l'avenir; je ne réserve une partie de ce que je pourrais chaque jour dépenser, qu'afin d'avoir une ressource au temps de l'adversité ou dans les tristes années de la vieillesse. Moi, reprend l'autre, j'ai un fils à établir, mon devoir est de lui ménager une alliance avantageuse, et, s'il se peut, illustre; je ne puis ni trop épargner pour cela, ni être trop avare de mes économies. Un troisième veut relever la fortune de sa maison, laisser des terres et de grands capitaux à ses héritiers, et en cela il ne voit rien que de juste. Je ne m'arrête pas à tous les autres prétextes.

Mais je dirai au premier: Vous voulez donc vous mettre à l'abri des événements, et vous assurer l'abondance pour l'âge des infirmités: mais de qui dépendent et tous les événements et la conservation de vos jours, sinon de celui qui vous commande de soulager l'indigent? si vous lui désobéissez, vos richesses suppléeront-elles à sa protection, ou vous défendront-elles contre sa colère? trouverez-vous en elles un préservatif contre les chagrins dévorans, les maladies cruelles, les autres fléaux et la mort même, par lesquels il lui plaira peut-être de venger les souffrances de la veuve et de l'orphelin abandonnés? que vous serviront alors vos sages épargnes, et ces provisions faites avec tant de soin, pour un âge avancé que vous ne devez pas attendre? quels seront

vos regrets d'avoir mis votre confiance dans un métal insensible et impuissant, au lieu de la placer tout entière dans la bonté et la puissance du Dieu qui a tout promis à la miséricorde?

Je dirai au second : Vous comptez sur votre or pour l'heureux établissement de ce fils que vous chérissez ! Mais quoi ! une épouse fidèle, tendre, prudente, accomplie, n'est-elle pas un présent de la main du Seigneur ? n'est-ce pas lui qui bénit les mariages par l'union des cœurs, par une honorable fécondité, et par la naissance d'enfants vertueux qui font la joie des auteurs de leurs jours ? s'il maudit vos desseins à cause de votre dureté envers les pauvres, votre fils ne pourra-t-il pas être, avec tous vos trésors, le plus infortuné des maris et des pères ? Ah ! le scandale, les dissensions domestiques, l'opprobre et l'extinction même de votre race peut-être seront les fruits amers du choix que l'ambition vous aura dicté, et dont votre fausse sagesse se sera vainement applaudie. O mortels aveugles ! ne comprendrez-vous jamais que la faveur du Ciel est la première condition indispensable du bonheur, et qu'elle n'est accordée qu'à la bienfaisance ? Voyez le pieux Tobie, est-ce par les calculs de l'avarice qu'il prépare une heureuse destinée à son fils ? n'est-ce pas précisément parce que, prodiguant tout aux malheureux, il ne se réserve rien à lui-même, qu'un ange vient prendre le jeune Tobie par la main, le conduit vers une épouse que Dieu même lui a choisie, le délivre d'un monstre prêt à le dévorer, le ramène comblé de richesses et de joie dans la maison de son père, rend la vue au saint vieillard, et leur dit, en disparaissant à leurs yeux après tant de bienfaits : Voilà la récompense de l'aumône ; regardez-la donc toujours comme un trésor plus précieux que tout l'or de l'univers entassé : *Bona est... eleemosyna magis quam thesauros auri recondere* (1).

Que répondrai-je maintenant à celui qui, ne son-

(1) Tob. XII, 8.

geant qu'à relever l'éclat de sa famille, tout occupé de grossir ses revenus, afin de laisser après lui une riche succession, néglige de secourir les infortunés ? Je ne considère pas en ce moment ce qu'une telle conduite a d'odieux et d'inhumain ; mais je déplore sa folie. Quoi ! vous prétendez accroître vos biens et vous ne faites pas l'aumône ! Vous êtes chrétien ; et vous n'avez pas compris que l'or veut être semé dans le sein des pauvres, comme le grain dans celui de la terre, pour se multiplier et se reproduire ! que répandre ainsi beaucoup, c'est le moyen de beaucoup recueillir ; mais que ne semer point, ou semer d'une main avare, c'est s'interdire l'espoir d'une moisson abondante, comme l'enseigne expressément l'Apôtre : *Qui parçè seminat, parçè et metet ; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (1) ! Quoi ! vous vous enrichirez sans le secours et la bénédiction de Dieu ? Mais qui donc fertilisera vos champs, qui donnera aux étés leur chaleur vivifiante, aux automnes leurs pluies fécondes, pour faire croître et pour mûrir vos épis et vos fruits ? qui détournera les grêles, les tempêtes, les inondations, cent autres fléaux que le Tout-Puissant tient dans ses mains ? Et quand même tout réussirait d'abord au gré de votre cupidité, qui empêchera que les trésors amassés péniblement en plusieurs années, ne vous soient ravés en un moment, par un de ces accidens funestes, châtement trop ordinaire de l'insensibilité que je vous reproche ?

O grands du monde ! vous qui portez des noms illustres dans nos annales, c'est à vous que je m'adresse ; écoutez-moi. Vos aïeux élevèrent de grandes et superbes fortunes ; ils laissèrent à leurs enfans des héritages qui se sont transmis de génération en génération dans vos familles, presque jusqu'à nos jours. Mais le vaste édifice de ces fortunes, dont le souvenir nous étonne, sur quoi l'appuyèrent-ils ? sur l'au-

(1) II. Cor. IX, 6.



mône : toute l'histoire en fait foi ; et cette multitude d'hospices , de monastères , de temples magnifiques qu'ils construisirent , sont encore aujourd'hui des monumens assez authentiques de leur munificence envers l'Eglise et les pauvres. Tant que l'esprit de foi et de charité qui les animait , se conserva parmi leurs descendans , on ne vit point chanceler ces colosses de grandeur et de puissance ; Dieu lui-même les soutenait de sa main , et se plaisait à perpétuer une opulence qui tournait à sa gloire et au profit de l'humanité. Mais , disons-le en gémissant , à mesure que le zèle des bonnes œuvres s'affaiblit dans ces races antiques , leur éclat et leurs richesses diminuèrent ; et lorsqu'enfin , la décadence des mœurs devenant plus rapide , les profusions du luxe et de la volupté remplacèrent les libéralités saintes ; lorsque la charité refroidie parut prête à s'éteindre , le vent impétueux des révolutions , qui est celui de la colère divine , souffla , et on n'aperçut plus que les ruines de ces fortunes fameuses qui avaient traversé tant de siècle et résisté à tant d'orages. Voulez-vous donc relever avec succès l'édifice ainsi abattu ? posez-le sur la même base sur laquelle il s'éleva d'abord , et se soutint si long-temps ; ne croyez pas pouvoir recouvrer la splendeur de vos pères , si vous n'imitiez le soin qu'ils eurent d'orner les autels et de nourrir les membres souffrans de Jésus-Christ.

Nous pourrions adresser à proportion le même avis aux hommes de toutes les classes. Combien avons-nous vu dans notre enfance d'honnêtes et respectables familles de commerçans , dans lesquelles la piété , la probité , la pratique de l'aumône étaient héréditaires ! Elles prospéraient , contentes d'augmenter insensiblement leur patrimoine par un sage négoce ; soigneuses de partager leurs gains avec l'indigent , elles vivaient sans ambition et sans crainte , dans une aisance qui suffisait à leurs désirs , et jouissaient d'une considération et d'une confiance préférables à toutes les richesses. Que voit-on dans le commerce aujourd'hui ?

d'hui ? des fortunes énormes , et , l'on peut dire , quelquefois monstrueuses , formées avec une scandaleuse rapidité par les spéculations les plus hardies , par les monopoles , les usures , les injustices et tous les genres d'intrigues ; fortunes abhorrées du pauvre et maudites du Ciel , qui se dissipent bientôt en de folles profusions , et vont tôt ou tard s'abîmer avec fracas dans le gouffre d'une ignominieuse faillite. Ainsi Dieu donne un long cours et la perpétuelle abondance des eaux , à ces fleuves bienfaisans qui arrosent les campagnes , tandis qu'il précipite et fait bientôt disparaître les torrens qui les ravagent. Heureux le grand , le riche qui sait lier ses intérêts à ceux des petits et des infortunés ! le Seigneur bénira ses desseins et ses entreprises , et lui donnera beaucoup , afin qu'il puisse beaucoup donner , comme il alimente les sources où va puiser tout un peuple.

L'aumône est la source non-seulement du bonheur des particuliers , mais encore de la prospérité publique. Rappelez-vous , mes Frères , la plus brillante époque de notre histoire , ce siècle à jamais mémorable de Louis-le-Grand , où tous les genres de gloire réunis donnèrent à la France une splendeur dont les autres nations furent et sont encore éblouies. On attribue d'ordinaire cet éclat et cette puissance à la sagesse et à la magnanimité du monarque , au génie de ses capitaines , à la valeur de ses armées , aux vues profondes de ses politiques , à je ne sais quelle disposition universelle des esprits favorable aux sciences , aux lettres , à l'industrie , aux arts , à toutes les choses grandes et utiles qui font l'ornement et la force des états. J'admets volontiers toutes ces causes ; mais il en est une autre plus haute et plus cachée , à laquelle on ne songe point , et qui peut-être est encore plus digne d'attention. Si vous comparez le temps de prospérité dont je parle avec la longue période de guerres civiles , de troubles , et enfin d'épuisement et de faiblesse qui précéda immédiatement , vous avouerez sans peine qu'un change-

ment si prompt et si merveilleux ne peut s'expliquer sans une intervention particulière du Ciel. Or je remarque que, précisément dans l'intervalle qui sépare ces deux époques si différentes, avait paru un homme extraordinaire, un grand Saint dont le nom n'est pas moins célèbre que celui du grand roi que je viens de nommer; que cet homme, doué d'une charité sans bornes, alluma dans tous les cœurs le zèle, ou, si je puis parler ainsi, la passion des bonnes œuvres, et la porta si loin, que jamais, depuis les jours de l'Eglise naissante, les entreprises de la bienfaisance chrétienne ne furent aussi multipliées et aussi vastes, jamais ses effusions aussi abondantes; que toutes les classes rivalisant de générosité, se dépouillant, s'épuisant à l'envi, aucune infortune ne demeura sans ressource; et, dans des besoins immenses, la miséricorde fut encore au-dessus de la misère.

Voilà ce qui fit bénir votre patrie, et lui donna cette gloire dont nous cherchons la cause. Oui, j'ose le dire, ce qui rétablit alors les finances de l'état et remplit le trésor du prince, ce furent ces quarante millions d'aumônes répandues avec une libéralité inouïe, non-seulement dans toutes nos provinces, mais dans l'Europe entière, et jusqu'aux extrémités du monde. Les armées qui gagnèrent tant de batailles, ce furent ces troupes innombrables de vieillards, d'orphelins, de veuves, de malades recueillis, consolés, revêtus, nourris, sauvés d'une mort presque certaine; les bastions et les remparts qui firent la sûreté de nos frontières, ce furent ces hospices spacieux et commodes, érigés dans toutes les villes et les campagnes pour être l'asile de toutes les infirmités humaines. Ainsi, mieux encore que Condé et Turenne, Vincent de Paul repoussa les bataillons ennemis; mieux que Vauban, il rendit la France inexpugnable à tous leurs efforts.

Aujourd'hui, mes Frères, cette même France humiliée, malheureuse, déchirée par les factions, a

besoin du même remède; ce qui nous manque, c'est la bénédiction puissante, la prière toujours exaucée des pauvres. Si nos calamités sont grandes, leurs maux sont infinis, et ils sont faiblement secourus; nous ne voyons que nos pertes et nos dangers, nous à qui rien ne manque, et peut-être sommes-nous tentés de murmurer; mais Dieu voit leur dénûment absolu de toutes choses, leurs souffrances, leur désolation profonde, et peut-être s'indigne-t-il contre nous. Combien d'entre eux, dans leur désespoir, blasphèment contre le Ciel, ou se donnent une affreuse mort, dont il est à craindre que nous n'ayons à répondre! Et cependant, qui se dépouille, qui songe à se retrancher, je ne dis pas le nécessaire, à Dieu ne plaise! ni même le convenable et l'utile, ce serait trop; mais qui songe à se retrancher, au moins en partie, pour sauver la vie à tant d'infortunés, le véritable superflu, le luxe de la table et des parures, les vanités, les curiosités, les plaisirs?

Ce n'est pas, mes Frères, que je veuille vous refuser la justice qui vous est due: votre charité est sincère; elle est même encore féconde, et vous en donnez chaque jour des preuves consolantes. Les bonnes œuvres sont encouragées; d'anciennes institutions, créées par le génie de la bienfaisance, ont été rétablies et se soutiennent par vos largesses; il s'en forme de nouvelles qui ne sont pas abandonnées; et celle que vous venez aujourd'hui secourir est de ce nombre. Il est encore des âmes grandes, qu'on trouve toujours magnifiques dans leurs dons, et la famille de nos rois surtout est d'une libéralité digne du sang de saint Louis. Aussi la fortune publique, depuis si long-temps chancelante, n'est pas abattue. Si l'espérance tant de fois presque perdue, vous reste; si les plus odieux attentats n'ont pas les suites que les méchants en attendaient, nous le devons, je n'en doute pas, à ces actes répétés de miséricorde, suffisant du moins pour nous arrêter sur le penchant de notre chute, et nous tenir comme sus-

pendus au-dessus des abîmes. Mais pour nous relever, il en faut de plus grands; pour que Dieu fasse des miracles en notre faveur, il faut que nous tâchions de faire des prodiges en faveur des malheureux; pour qu'il prenne en main notre cause, il faut que nous embrassions la sienne, et que nous honorions, par des œuvres éclatantes, sa religion ouvertement attaquée.

Qui ne voit enfin que cette religion sainte est notre unique moyen de salut? Tous les coups qu'on lui a portés sont retombés sur nous. Si le trône manque d'appui, c'est qu'on a voulu lui donner un autre fondement que l'autel. L'impiété a donné naissance à tous nos maux; elle les a prolongés pendant vingt-cinq ans; et maintenant elle les renouvelle. L'apostasie et le blasphème sont, comme ils l'ont été, le prélude de tous les crimes. Avant que l'autorité publique fût impuissante pour protéger, hélas! un fils de France contre le poignard d'un assassin, les lois avaient cessé de protéger le culte du vrai Dieu, et l'on avait pu dire dans un royaume très-chrétien, que « la loi doit être athée. » Avant que des trames véritablement infernales eussent éclaté, l'on avait invoqué hautement l'enfer comme la divinité des mortels; et avant que la majesté royale eût été outragée par des scènes indécentes, le nom de Jésus-Christ avait été chargé d'insultes, sa croix profanée, et ses ministres chassés avec ignominie.

Comment donc vengerons-nous la religion de tant d'indignités? ce ne sera pas en opposant la violence à la violence, car elle nous le défend, mais en pratiquant les plus douces vertus qu'elle nous commande, en forçant ses ennemis mêmes à la respecter; et, s'il est possible, à l'aimer pour ses bienfaits. Quoi de plus honorable pour elle que le motif qui vous assemble en ce moment? Tandis que les impies conspirent dans l'ombre pour le renversement de l'état et pour le malheur de leurs semblables, elle nous appelle à conspirer dans son temple pour le soulage-

ment de l'humanité et le bien de la patrie. Tandis que l'athéisme, répandant avec profusion le poison mortel de ses livres et de ses doctrines, corrompt toutes les classes et tous les âges, forme des scélérats précoces; et, chose inouïe! peuple les prisons de criminels sortis à peine du berceau; qu'il est beau de voir la religion porter sa bénigne influence dans ces sombres demeures, ramener à la vertu ces jeunes cœurs égarés, devenir leur institutrice et leur mère, pourvoir à tous leurs besoins, les façonner aux habitudes de la piété et du travail, et enfin les rendre à la société aussi innocens et aussi purs qu'elle les avait trouvés, dans les cachots, déréglés et coupables?

Que ces paroles ne vous affligent pas, ô Enfans, qui êtes l'objet de notre sollicitude et de notre amour. Nous ne parlons de vos erreurs passées que pour mieux faire ressortir vos titres présens à l'estime de ceux qui nous entendent. Ce n'est pas nous qui vous reprocherons des fautes pardonnées; nous savons que vos larmes en ont effacé jusqu'au moindre vestige; et, comme Dieu même, nous mettons le pénitent sincère au même rang que le juste. Mais conservez toujours le souvenir des salutaires leçons que vous avez reçues; ne laissez rien tant que l'impiété, source de tous les désordres et de tous les forfaits; justifiez, par une vie désormais sans tache, les espérances que nous avons conçues et l'intérêt que tant d'âmes sensibles ont pris à votre sort; ayez une reconnaissance sans bornes pour Dieu avant tout, et ensuite pour chacun de ceux qui ont concouru à vous rendre les plus précieux des biens, la paix de la conscience, la religion et l'honneur.

Nous osons promettre, mes chers Auditeurs, que ces enfans ne se montreront pas indignes des bienfaits de la Providence et des vôtres. La maison de refuge qu'ils habitent est une école de piété et de vertu, ils y sont élevés sous les yeux de ces vénérables Frères des écoles chrétiennes, dont le nom seul

vaut tout un éloge, depuis que le monde a appris à les bien connaître, que la rivalité d'une autre institution toute profane a fait mieux apprécier leurs services, et qu'ils sont honorés de toute la haine des méchants. Sous ces maîtres charitables et vigilans, ces jeunes convertis se pénètrent de la crainte de Dieu et de l'horreur du vice. Déjà seize d'entre eux, sortis de cet asile, vivent honorablement chez des artisans vertueux dont ils méritent de plus en plus l'affection et la confiance; quelques-uns sont morts en donnant des marques si touchantes de componction et de foi; que je voudrais pouvoir vous raconter le détail de leurs derniers momens! Il en est qui, rentrés dans leur famille, y ont été un spectacle d'édification, et y ont introduit les pratiques de la religion jusqu'alors ignorées. Ceux que vous voyez se préparent à donner encore peut-être de plus beaux exemples. Mais tout ce bien ne peut se soutenir que par vos dons. Les administrateurs de ce précieux établissement sont pleins de zèle: ils y consacrent, avec le désintéressement le plus admirable, leur temps, leurs travaux, leurs veilles; mais ils attendent de votre charité les moyens de faire subsister cette jeunesse qu'ils ont retirée de l'abîme, et celle plus nombreuse encore qu'ils destinent à jouir des mêmes avantages. Oh! que ceci est propre à vous émouvoir, mes Frères! Les prisons, en ce moment, renferment soixante-douze infortunés enfans, qui, par leur repentir, par la régularité de leur conduite, par leur application aux religieuses instructions qu'on leur donne, ont mérité qu'on les désignât pour sortir de cet affreux séjour, et passer dans la maison de refuge, objet de tous leurs vœux. Leur sort est dans vos mains, et ils le savent; depuis long-temps ils appelaient par leurs desirs les plus ardens ce jour de votre réunion, et pendant que je vous parle, ils palpitent agités par l'espérance et la crainte. Vous allez décider du bonheur de leur vie, et peut-être du bonheur de leur éternité. Si vos largesses sont assez abondantes, ils seront

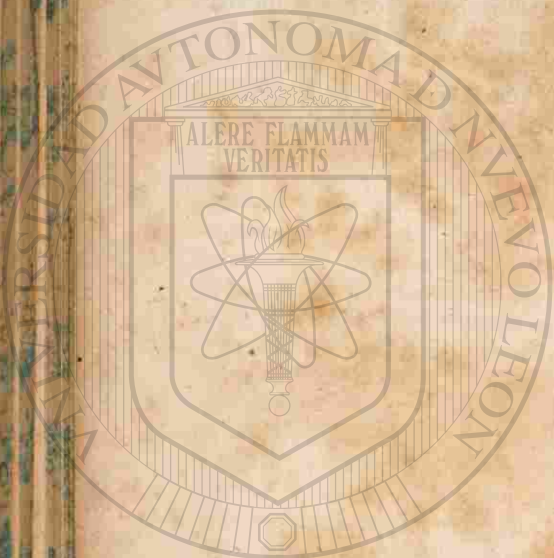
tous admis dans cette maison hospitalière, ils y recevront tous le bienfait d'une éducation chrétienne; ils seront hommes de bien, et ne cesseront jusqu'à la mort de vous bénir. Si elles sont insuffisantes... hélas! je n'ose achever, mes Frères... Au nom de la tendre pitié, au nom de toutes les bénédictions attachées à l'aumône; au nom de vos proches et de vos amis dont les âmes souffrent dans les prisons du purgatoire; au nom du prince que vous pleurez; au nom de la religion, de l'humanité et de la patrie, sauvez ces malheureux; peut-être devrez-vous un jour votre salut à celui que vous leur aurez procuré. Ainsi soit-il.

## TABLE

DES

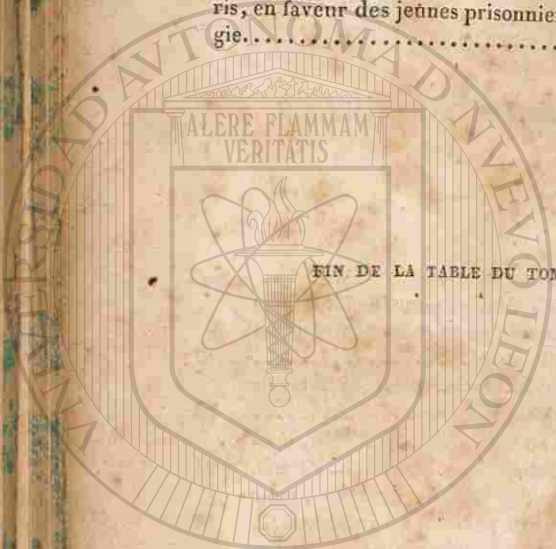
## MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

	Pag.
SERMON sur la Dévotion à Marie, pour la fête de la Purification de la Sainte-Vierge et la Présentation de Notre-Seigneur au Temple.....	5
SERMON sur la Grandeur de Marie, pour la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge.....	33
SERMON sur la Dévotion au saint Cœur de Marie, prêché dans l'église des Dames de la Visitation, à Paris.	61
SERMON sur la Méditation des Vérités éternelles, pour l'ouverture d'une retraite pendant un jubilé.....	88
SERMONS sur l'Incrédulité.—Exorde pour les trois sermons suivans.....	113
Premier Sermon sur l'Incrédulité.—Folie de l'incrédule.....	116
Second Sermon sur l'Incrédulité.—Crime de l'incrédule.....	140
Troisième Sermon sur l'Incrédulité.—Malheur de l'incrédule.....	163
Préoraison qui terminait les trois Sermons précédens réunis en un seul.....	189
FRAGMENT d'un Sermon sur l'indifférence en matière de Religion.....	190
SERMON sur les funestes Effets des mauvais livres.....	202
Péroraison du Sermon précédent, en faveur d'une Association de bons livres, à Bordeaux.....	225



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON sur la Bienfaisance chrétienne, comparée avec la Bienfaisance philosophique, prêché dans l'église des Missions étrangères, à Paris, en faveur des pauvres.....	227
SERMON en faveur de la Mission de la Louisiane, prêché dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris.....	252
SERMON sur les Avantages de l'Aumône, prêché à Paris, en faveur des jeunes prisonniers de Sainte-Pélagie.....	279



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

NUE  
BLIOT